MÉLANGES

POSTHUMES

D'ADAM MICKIEWICZ

PUBLIÉS

AVEC INTRODUCTION, PRÉFACES ET NOTES

PAR

LADISLAS MICKIEWICZ

PREMIÈRE SÉRIE

I. DRAMES POLONAIS

LES CONFÉDÉRÉS DE BAR. — JACQUES JASINSKI.

II. ROMAN MILITAIRE ET ROMAN PROPHÉTIQUE

LA SEMAINE DE MIEL D'UN CONSCRIT.
LE PREMIER CHAPITRE DES GUERRES FUTURES.

III. CRITIQUE LITTÉRAIRE

GOETHE ET BYRON. — ALEXANDRE PUSZKIN.

PARIS
LIBRAIRIE DU LUXEMBOURG
16, RUE DE TOURNON, 16

1872

MÉLANGES

POSTHUMES

D'ADAM MICKIEWICZ

IMPRIMERIE DE CHARLES NOBLET,
rue Soufflot, 18.

MÉLANGES

POSTHUMES

D'ADAM MICKIEWICZ

PUBLIÉS

AVEC INTRODUCTION, PRÉFACES ET NOTES

PAR

LADISLAS MICKIEWICZ

PREMIÈRE SÉRIE

I. DRAMES POLONAIS

LES CONFÉDÉRÉS DE BAR. — JACQUES JASINSKI.

II. ROMAN MILITAIRE ET ROMAN PROPHÉTIQUE

LA SEMAINE DE MIEL D'UN CONSCRIT.
LE PREMIER CHAPITRE DES GUERRES FUTURES.

III. CRITIQUE LITTÉRAIRE

GOETHE ET BYRON. — ALEXANDRE PUSZKIN.

PARIS
LIBRAIRIE DU LUXEMBOURG
16, RUE DE TOURNON, 16

1872

A LA MÉMOIRE

D'ARMAND BARBÈS

SURNOMMÉ

LE BAYARD DE LA DÉMOCRATIE FRANÇAISE

DEMEURÉ

LE FIDÈLE AMI DE LA POLOGNE

S'il y eût eu un plus grand nombre de Français tels que lui, la France ni la Pologne n'en seraient où elles en sont : la Pologne eût été relevée, et la France ne serait pas démembrée.

*
* *

A la première page de ce livre d'œuvres polonaises destiné au public français, je prends plaisir à inscrire le nom de l'un des Français de ce temps qui ont le mieux senti, le plus aimé la Pologne.

Armand Barbès, en réponse à l'envoi de la *Politique du XIXe siècle* de mon père, m'adressa, peu de temps avant

sa mort, une lettre que le *Rappel* a insérée en tête de ses colonnes, et que je reproduis ici comme un témoignage que la parole polonaise trouve toujours un écho dans les meilleurs cœurs français, comme le testament d'une âme supérieure affirmant la fraternité internationale.

A MONSIEUR LADISLAS MICKIEWICZ :

La Haye, 31 janvier 1870.

Cher citoyen et frère de Pologne,

Je vous remercie infiniment du beau livre que vous m'envoyez.

J'étais en prison, lorsque votre illustre père publiait, dans la Tribune des peuples, *sa remarquable série d'articles. Je ne les avais pas lus!*

Je suis heureux d'apprendre qu'il a connu mon amour pour sa grande et infortunée patrie. Après la France, la Pologne! et toutes les deux ensemble à la rescousse contre toutes les iniquités de ce monde! Tel a toujours été le cri de mon cœur.

Un de mes meilleurs souvenirs est d'avoir écrit, le 15 mai, à l'Hôtel de Ville, au moment où un nouveau pouvoir semblait y être acclamé, quelques lignes qui, au nom de la France, ordonnaient aux trois assassins, Russie, Prusse, Autriche, d'abandonner leur proie, sous peine de guerre immédiate.

Je suis bien heureux, je ne puis m'empêcher de le répéter, que votre père ait connu cet infime effort, aussitôt étouffé que tenté.

C'est une récompense de mes bonnes intentions, qui m'est venue dans le déclin douloureux d'une vie qui finit sans avoir jamais rien pu réaliser.

Espérons que la France, en travail de reprendre sa vo-

lonté, ne manquera pas, aussitôt libre, de penser à sa sœur du Nord.

Comme vous le dites, il se fait aujourd'hui des prédications qui nous immobiliseraient, si c'était possible, dans l'ignoble égoïsme du juste-milieu.

Mais la France est un héros! En vain on chercherait à la dérober à sa destinée. Comme Achille, sous son vêtement de femme, elle sautera au premier jour sur une épée. Lorsque le mal dresse aussi haut que jamais sa formidable citadelle sur les peuples, ce n'est qu'avec l'épée, en effet, qu'elle peut accomplir la plus importante partie de sa tâche!

Arrière, à ce point de vue, toutes les idées de paix! Arracher la Pologne aux serres qui l'ont mise en lambeaux, ce n'est pas, si j'ose ainsi dire, déclarer la guerre; c'est faire, quand on est France, un simple acte de défense nationale; car Pologne et France, chacune de nos émotions, de nos affections, de nos souffrances, nous crie : C'est la même chair, le même cœur et la même âme!

Je m'arrête, cher frère et citoyen, sans aborder aucune considération politique; je crois qu'il ne serait pas difficile d'établir qu'elles sont toutes d'accord avec la question de fraternité, de sentiment. Mais la respiration me manque pour développer la moindre de mes idées.

Je ne suis qu'un vieux malade, affaissé et impuissant.

Je me hâte, avant de quitter mon papier, de vous serrer la main, et de me dire, au nom de mon amour pour la Pologne comme pour la France,

Votre frère et votre ami,

A. BARBÈS.

Ces sentiments pour la Pologne, Barbès les professa à toutes les époques de sa vie, et la preuve s'en retrouve jusque dans l'un des discours prononcés à ses funérailles: « Le 23 mars 1863, dit Louis Blanc, Barbès, en proie

déjà à cette terrible maladie de cœur qui vient de nous l'enlever, m'écrivait d'une plume désespérée : « Moins « malade, je serais allé me faire tuer en Pologne. Mais « le moyen d'aller recevoir un coup de fusil à quatre cents « lieues d'ici, lorsque je puis à peine faire quelques pas « sans recourir à un flacon d'éther? » Il s'était entièrement voué aux nobles causes, fidèle en toute circonstance à cette magnifique profession de foi qui lui échappa dans une autre de ses lettres : « On a un nom, passez-moi cette « manière de parler à allure vaniteuse, pour recevoir des « blessures dans ce nom au service de la vérité et de la « République, comme un corps pour être troué de balles, « toujours au même service, dans d'autres occasions. »

Cela fait du bien à relire, au lendemain de cette *Pentecôte française* de mai 1871, où la nuit s'étant soudainement faite dans les consciences, il suffisait, dans Paris, d'être Polonais pour courir le risque d'être tué comme un chien : témoin notamment deux émigrés, Szweycer et Dalewski, l'un septuagénaire, l'autre jeune encore mais également inoffensif, fusillés tous les deux, sans l'ombre d'un motif, par le seul fait qu'ils étaient Polonais!

La parole franco-polonaise d'Armand Barbès aide à chasser ces images de rage furieuse. Elle soulage l'esprit et réchauffe le cœur; car ce sont là les accents de la vraie France, échappés de dessous le manteau de plomb de la France officielle.

Armand Barbès est mort à la veille de la funeste guerre (1). S'il n'a pas eu la joie de saluer la chute de l'Empire, qu'il détestait, il n'a pas eu du moins l'insupportable douleur d'assister à l'écroulement de la France, li-

(1) A La Haye, le 26 juin 1870, à 4 heures de l'après-midi. Il était né à la Guadeloupe, le 18 septembre 1809.

vrée par ses chefs et abandonnée par ses fils plutôt encore que vaincue par l'ennemi. Dieu a épargné au martyr cette amertume.

Lui, qui faisait passer les intérêts de la nation avant les questions de parti, qui, lors de la guerre de Crimée, souhaitait hautement la défaite des Russes, dût quelque gloire en rejaillir sur l'Empire, il eût trop souffert de voir les hommes et les partis rivaliser d'indifférence envers la patrie, uniquement préoccupés de s'ouvrir les avenues du pouvoir et spéculant à l'envi sur les désastres publics : ceux-ci mentant quotidiennement au peuple et même adoptant ses vœux pour mots d'ordre afin de le tromper plus sûrement, ceux-là mendiant de cour en cour des alliances impossibles et se consolant que la France fût rapetissée puisqu'elle se trouvait ainsi à leur taille et que les rênes du gouvernement descendaient à la portée de leur main !

Lui, si chevaleresque, qui ne savait point calculer le danger, encore moins le mettre en balance avec le devoir, et qui, sous le pressentiment de catastrophes nationales, disait avec feu mieux aimer subir vingt ans de despotisme que de revoir les étrangers en France, parce qu'un despote finit toujours par mourir, tandis qu'une nation, lorsqu'elle est une fois déshonorée, il peut se faire qu'elle ne se relève jamais, — son cœur se fût brisé à la nouvelle que trois armées françaises, chacune de plus de cent mille hommes, s'étaient rendues prisonnières de guerre, avant même d'avoir brûlé la dernière cartouche, et qu'une grande ville comme Paris avait capitulé avec six cent mille hommes armés !

Lui, qui avait à un si haut degré le sentiment de l'énergie, de la dignité et de l'honneur français, — il se fût senti mourir de honte à la pensée que, dans cette nation de

braves, il pût arriver un moment où la couardise devînt le premier des titres électoraux, où, de préférence à tous, le suffrage universel choisît ceux qui étaient le plus résolus à la paix à tout prix, et où l'Assemblée ainsi élue élût à son tour pour chef de la République celui qu'elle supposait devoir être le plus agréable au vainqueur et aux autres rois de l'Europe !

Républicain militant et plein de tendresse pour ceux qui souffrent, il fût toujours resté avec le peuple ; mais il n'eût pas toléré de massacres, d'exécutions sommaires, d'égorgements sans jugement, — lui qui jadis avait prononcé cette noble parole : « Quand nous combattons, nous voulons que ce soit à égalité de champ et de soleil. »

On va répétant aux Français qu'ils ont été vaincus parce qu'ils manquaient d'instruction, non de courage. J'aime mieux cette fière réponse d'un ancien volontaire de 1792, promu général de division sur le champ de bataille d'Austerlitz, qui, sur ses vieux jours, racontant comment, à l'époque de la levée en masse, le bataillon de la Côte-d'Or avait élu un perruquier pour commandant, reprit sévèrement son fils qui souriait : « Il ne faut pas rire, lui cria-t-il, il n'y avait pas d'instruction en ce temps-là, mais il y avait du patriotisme. »

Les volontaires de 1870 étaient assurément plus instruits que ne l'étaient les volontaires de 1792 : la vérité est que c'est surtout le patriotisme qui fit défaut.

On trouve commode d'expliquer la défaite par une cause qui décharge de la responsabilité actuelle et qui permette d'ajourner logiquement tout effort à une ou deux générations. Il est d'ailleurs plus facile d'apprendre ce qui est écrit dans des centaines de volumes, que de faire un seul jour ce qu'exige le devoir. L'instruction est une bonne

chose, quand elle est jointe par surcroît au courage ; mais elle ne saurait le suppléer.

Supposez que la France de 1870 ait eu 500,000 hommes aussi instruits que M. Thiers et aussi lettrés que le général Trochu : on aurait négocié et capitulé cinq cent mille fois plus vite. Tandis qu'avec des milliers d'hommes comme Armand Barbès, qui n'était pas un savant, mais avait l'esprit de sacrifice, que n'eût-on pu espérer et tenter? Une fois encore on eût prouvé que le mot *impossible* n'est pas français.

Eh bien ! quand, au bout de quelques années, vous auriez réussi à remplir la tête de tous les Français de la quintessence des bibliothèques allemandes, qu'auriez-vous fait, sinon compléter l'invasion matérielle par l'invasion morale?

On s'est généralement pris d'émerveillement pour le vainqueur, sans comprendre qu'on a été vaincu non parce que l'ennemi était grand, mais parce que soi-même on s'était fait petit. Descendu sur son champ inférieur d'action, on s'était condamné par avance à la défaite, car sur ce terrain il était le plus fort ; mais, si l'on eût su se tenir dans une sphère supérieure, il n'eût pas même pu aspirer à atteindre la France.

Ce n'est point l'introduction de la schlague prussienne dans les régiments français qui rendit les Français de la Grande Révolution capables de vaincre les vainqueurs de Rosbach ; mais c'est en ouvrant en eux-mêmes cette source vive d'où jaillit le patriotisme, qu'ils puisèrent la force de déborder sur le monde.

Vous voulez redevenir la Grande Nation. Ravivez donc votre génie à sa source ; aimantez votre âme au contact des hauts faits paternels ; rapprenez à aimer la patrie par-dessus toutes choses, et de nouveau l'héroïsme éclatera chez vous en miracles.

Vous voulez fonder la République. Mais la République doit naître de la vertu et ne peut vivre que d'honneur: c'est le gouvernement du sacrifice mutuel. Alors soyez autant de Barbès, purs et désintéressés, aimant le peuple et voulant son développement moral en même temps que son affranchissement de la misère, sans sacrifier la justice aux passions du jour, tout dévoués à la Patrie et à l'Humanité, pleins d'amour fraternel pour les autres nations.

Le premier devoir de la France envers elle-même est de renforcer son patriotisme, de le doubler du patriotisme des peuples frères.

Napoléon Ier a dit avec vérité que la première cause de la Révolution française était dans le partage de la Pologne : en effet, si la Pologne n'eût pas été mutilée, désarmée et incarcérée dans d'étroites limites par les trois puissances voisines, la France eût pu tranquillement réformer ses lois, unifier ses provinces, ses armées, ses finances, sans avoir à traverser une mer de sang pour abattre les résistances intérieures fomentées par l'étranger et dompter la coalition de ces mêmes trois puissances soldées par l'Angleterre.

Aujourd'hui, la première cause de la chute de la France est dans le triple abandon de la Pologne en 1830, en 1848 et en 1863. Aveugle qui ne le voit pas!

Armand Barbès, lui, le comprenait :

Son principal grief contre la monarchie de juillet 1830, puis contre l'Assemblée nationale de 1848, fut leur abandon de la cause polonaise ; car il croyait que tout gouvernement français qui délaisse la Pologne trahit la France.

Lorsque, en mai 1848, il proposa, comme représentant du peuple, la guerre pour la reconstitution de la Pologne entière, les sages de la politique crièrent à la folie. Et pour-

tant, si, en 1870, la Pologne eût été debout, la Prusse eût été retenue sur l'Oder, et Strasbourg et Metz seraient encore à la France.

On s'indigna qu'il eût osé parler, pour faire cette guerre, de lever un milliard d'impôts sur les riches (que la Pologne indépendante eût joyeusement remboursés). Et aujourd'hui, la France, brisée et humiliée, est obligée de trouver huit milliards pour solder le commencement de ses désastres.

Les bourgeois dirigeants de la présente restauration orléaniste reprennent vis à vis de la Russie le thème favori des nobles émigrés de la restauration légitimiste, qui consiste à offrir l'univers au tzar,—dans l'espérance qu'il favorise la récupération, non plus de la Belgique ni de toute la rive gauche du Rhin, on y renonce; ni même de Landau et de Sarrelouis, on n'y songe; mais simplement des départements d'Alsace et de Lorraine récemment détachés.

Et ces grands politiques ne s'aperçoivent même pas que toute restitution opérée dans de telles conditions serait illusoire, puisque la Russie serait devenue tellement puissante que la France se trouverait à sa discrétion absolue. On s'ingénie à voir dans les Prussiens les ennemis des Russes : en réalité ils en sont l'avant-garde.

Quand le parti rétrograde rêve d'asseoir son bien-être sur les plus monstrueuses compromissions politiques, il n'y a pas à s'en étonner : il est dans son rôle. Mais que des radicaux rééditent sur les sympathies franco-russes les mêmes sophismes, parlent de « rénovation russe » et bercent de ces billevesées l'esprit de leurs lecteurs, cela est plus étrange : il y a coupable légèreté. Si Barbès vivait, il leur crierait : Arrière, faux révolutionnaires!

La Russie, cette fois encore, n'a changé que d'apparence : il ne saurait être question de rénovation russe,

tant que la Russie ne rendra pas justice à la Pologne. Or, il n'existe actuellement, en Russie, aucun parti qui veuille d'une nation polonaise, distincte, indépendante, intégrale et libre. Jusqu'au jour de cette réparation nationale, toute alliance de la France avec la Russie serait une reconnaissance du démembrement de la Pologne, par conséquent, une complicité, et, qui pis est, une dégradation sans profit, un crime gratuit.

Les irréconciliables de l'Empire n'admettaient pas que quelque chose de bon pût venir d'un gouvernement issu d'un parjure. Et ils trouveraient naturel que le nationalicide de Pologne fût oublié, pardonné, sans avoir été réparé!

Songer à une revanche française en commençant par déserter la cause des peuples, et attendre le relèvement, non de son courage mais du bon plaisir de vieux ennemis, c'est de la puérilité politique.

Que si l'on s'étonnait que des Mélanges littéraires fussent dédiés à un homme d'action, je prierais alors de remarquer que c'est surtout et peut-être uniquement des hommes d'action que les œuvres polonaises, même purement littéraires, peuvent être comprises.

Armand Barbès se plaisait à parler de la Pologne. M. Guizot, dont la politique fut la négation constante de l'esprit de sacrifice, qui est la vie de la Pologne comme nation, n'a jamais compris la Pologne ni ne la comprendra jamais, même s'il en lisait toutes les œuvres, — pas plus que Sénèque, avec toute sa science, ni Horace, avec tout son esprit, n'eussent pu rien entendre aux saintes Écritures des Juifs; et Cicéron en eût été impatienté, comme Lamartine l'était des écrits et gestes des Polonais.

Une littérature trempée de larmes, qui est née de l'action et qui pousse à l action, ne saurait être entendue d'une

société qui tient essentiellement à n'être point troublée dans sa quiétude, toujours contente d'elle-même, qui ne prend rien ni personne au sérieux, qui met gaiement le pied sur les abîmes recouverts de fleurs, aime à danser sur un volcan et craint l'ennui par-dessus tout; qui, à la veille de malheurs, s'enguirlande de fleurs et ferme les yeux, puis, le lendemain, se console par des sophismes et des plaisanteries.

Plus il y aura de Français semblables à Armand Barbès, plus la France comprendra la Pologne, et, par conséquent, plus ces deux nations militantes pourront marcher de concert dans la voie qui leur fut assignée par la Providence.

*
* *

Adam Mickiewicz et Armand Barbès ne se sont jamais vus : quand mon père quitta Paris, un mois avant la Révolution de Février, Armand Barbès était dans les prisons de la Monarchie; quand il revint, trois mois après l'expulsion de celui qu'il appelait « le grand traître des peuples, » Armand Barbès était déjà dans les prisons de la République (comme coupable d'avoir revendiqué les droits de la Pologne!). Mais mon père avait pour Armand Barbès une vive sympathie : il avait reconnu en lui cette pureté de sentiments, qui rend un homme politique digne d'enthousiasmer le peuple français, et surtout le feu sacré, ce capital moral, qui est le patrimoine commun de la Pologne et de la France. Il se plaisait à dire qu'Armand Barbès, à quelque moment que ce fût, pouvait toujours peser d'un grand poids à Paris, que, par sa seule présence, il était capable d'allumer le peuple français.

Dans la région où ils sont aujourd'hui, ces deux grands esprits souffrent sans doute de semblables douleurs natio-

nales; car ils sont fils chacun d'une nation malheureuse, qu'ils ont ardemment servie, vainement avertie et passionnément aimée. Il ne saurait leur déplaire de voir leurs deux noms unis ici, en une pareille année, comme une protestation de l'indissoluble lien moral qui doit unir les deux nations. Et c'est pourquoi je me suis permis cette

Dédicace posthume
du livre d'un mort à un mort.

Paris, 24 décembre 1871.

LADISLAS MICKIEWICZ.

INTRODUCTION.

Mettre en lumière des fragments inédits de grands écrivains est un plaisir recherché des érudits et aussi une œuvre méritoire ; mais chacun de ces hommages rendus à une mémoire illustre laisse au lecteur le regret des trésors qui eussent été sauvés, si ces sortes de publications posthumes se fussent accomplies avant que le temps n'eût exercé ses ravages habituels. Qui sait ce que sont devenus les papiers de Shakespeare, les papiers de Molière? Les contemporains les ont laissés se perdre, sans qu'il en soit resté de traces.

Parfois, lorsqu'un grand héritage littéraire échappe aux causes ordinaires de destruction et passe en des mains opulentes, on voit les vivants préférer leur quiétude à la gloire du mort, et pour des considérations personnelles, souvent mesquines et nullement justifiées, détenir un manuscrit dont le sort ressemble alors à celui de ces âmes qui, dans les contes de fées, sont enfermées dans un rocher ou dans le creux d'un arbre. N'est-il pas affligeant, par exemple, qu'on ne sache encore aujour-

d'hui si la famille de lord Byron ne possède pas deux chants de *Don Juan* inédits et les *Mémoires* du poète anglais, dépôt sacré que Thomas Moore aurait faussement affirmé avoir brûlé, malgré la volonté expresse de l'auteur que ce fût publié?

Il est rare qu'un homme de génie, en secouant la torpeur de ses contemporains et en les devançant, ne suscite l'envie et la haine; il éveille aussi l'admiration, mais cette admiration est communément théorique et inactive. On laisse se perdre avec indifférence un tout, dont la postérité recueillera les parcelles avec avidité.

Ces considérations ont dû nous venir plus d'une fois à l'esprit, en songeant que les œuvres vraiment complètes d'Adam Mickiewicz n'étaient pas publiées, et qu'il suffisait d'un accident pour qu'elles offrissent éternellement de regrettables lacunes. La tâche était d'autant plus ardue, qu'Adam Mickiewicz, qui n'avait à aucun degré ce culte que tant de littérateurs contemporains professent pour chaque ligne de leur écriture, n'avait pas le sens de la propriété intellectuelle. Voir quelqu'un s'approprier ses idées eût été le moindre de ses soucis; il aimait à répéter que les apôtres ne prenaient pas de brevet d'invention; il prêtait ses manuscrits, dès qu'il supposait qu'ils seraient profitables à quelqu'un; il jetait au feu sans hésitation une œuvre, même terminée, si elle ne le satisfaisait pas entièrement.

Déjà Confucius remarquait que l'homme supérieur s'afflige de son impuissance, et que le contentement de soi-même est l'apanage de la médiocrité.

La mission d'élever à Adam Mickiewicz le plus durable des monuments, c'est-à-dire de reconstituer l'ensemble de ses travaux, est bien près d'être remplie. Plusieurs volumes se succéderont rapidement qui, joints aux volumes déjà parus, satisferont à ce devoir filial.

La Politique du XIXe siècle, publiée il y a deux ans, comprenait la traduction d'articles politiques parus en polonais et une série d'articles politiques en français inédits.

Les *Mélanges* comprennent des articles littéraires en français inédits et la traduction de quelques articles littéraires parus en polonais. Mais, dans les *Mélanges*, la tâche du traducteur est modeste ; et ce sont surtout des travaux écrits originairement en français par l'auteur qui forment les deux volumes actuels.

D'ailleurs nous croyons à l'exactitude de cette comparaison d'Auguste-Guillaume Schlegel, qui a dit que les traductions des chefs-d'œuvre étrangers sont pour la littérature d'un pays ce qu'est pour le commerce la création d'un canal qui joint un fleuve à l'Océan.

Shelley a dit : « Les poëtes sont les hiérophantes d'un dieu qu'ils ne connaissent pas ; ce qui res-

pire en eux, c'est moins leur esprit que l'esprit du temps... Les poëtes créent à nouveau dans l'âme ce que la banalité des impressions journalières y efface, et la poésie est une visitation de l'esprit divin. »

Une des difficultés que le public étranger éprouve en se trouvant en présence des œuvres d'Adam Mickiewicz, c'est que la biographie de ce grand poëte n'est pas faite : or, celle-ci ne deviendra possible qu'après l'entier achèvement de l'édition que nous poursuivons.

Un critique éminent avouait n'avoir pu rendre compte d'un volume précédemment paru d'Adam Mickiewicz, parce qu'il lui aurait fallu se livrer à une étude spéciale dont les éléments n'existaient pas.

Les principaux éléments sont constitués par une correspondance où les lettres en français tiennent si peu de place, que cette source importante d'informations n'est pas accessible aux étrangers. Nous essaierons d'en donner une idée ; car on ne saurait apprécier pertinemment une œuvre, si l'on fait trop abstraction de l'auteur. Du reste, rien n'offre plus d'attrait que les confidences d'un homme supérieur, et le public les recherche d'autant plus qu'elles ne lui étaient pas destinées.

Cette correspondance, qui est loin d'être complète, attendu qu'il faut des années pour combler

certaines lacunes, forme cependant un tout qui permet d'embrasser d'un coup d'œil une grande existence.

Nous n'ignorons pas que rien ne prête autant à mésinterprétation que des lettres intimes. Dans une lettre écrite au courant de la plume, on se met au point de la personne à laquelle on s'adresse: souvent on ne dévoile qu'un côté de sa pensée; parfois on reste obscur, sachant que l'esprit de l'interlocuteur, qu'on a en vue, suppléera à ce qu'on ne prend point la peine d'énoncer clairement. De là beaucoup de jugements téméraires. Un critique, par exemple, accuse Jean-Jacques Rousseau d'ignorer la langue française, parce qu'il en viole une des règles dans un billet insignifiant; un autre reproche à Byron de n'être poëte que dans ses livres, parce que, dans ses lettres à sa mère, il la rassure sur ses dépenses et l'entretient d'une foule de détails prosaïques.

Mais qu'importe que cent esprits vulgaires s'arment de leur propre incompréhension pour dénigrer quiconque ne s'abaisse pas au niveau de leur intelligence, les âmes d'élite seront puissamment aidées par les accents qui scandalisent le plus les esclaves de tout ce qui est conventionnel, mesquin et faux. Le propre du génie, c'est d'entraîner la foule dans sa marche ascensionnelle : seulement il en est peu ou point dont les ailes aient assez d'en-

vergure pour soutenir jusqu'au bout son vol puissant. Que de personnes voudraient que le génie, de la suite duquel elles ont été quelques instants, se fût arrêté précisément à l'échelon où le souffle leur manqua à elles-mêmes. Mais les générations retrouvent l'itinéraire que les contemporains n'ont pu exécuter et elles parcourent ces jalons sacrés. Le 13 août 1806, le roi Joseph écrivait à son frère : « Jamais ce glorieux Empereur ne pourra m'indemniser de ce Napoleone que j'ai tant aimé et que je désire retrouver tel que je l'ai connu il y a vingt ans, si l'on se retrouve aux Champs-Elyséens. » Napoléon lui répondit avec quelque humeur « qu'il était tout simple qu'à quarante ans il n'eût pas les mêmes sentiments qu'à douze, qu'il les avait plus réels et plus forts. »

Il en est également qui eussent voulu qu'Adam Mickiewicz restât perpétuellement l'Adam Mickiewicz des *Ballades;* d'autres s'arrêtèrent au *Conrad Wallenrod;* d'autres l'enterrent après *Thadée Soplica*. Beaucoup préconisent les moments où il traversait le catholicisme officiel pour essayer de l'entraîner vers l'action et vers le sacrifice qu'exige notre époque ; compagnons poussifs assis sur les premiers degrés, ils tremblent pour l'audacieux qui s'est élancé au sommet de la tour. Ceux qui ont applaudi à sa croisade du Collége de France, regrettent les vérités affirmées dans la *Tribune des*

Peuples et déplorent la Légion polonaise d'Italie, puis les efforts tentés en Orient.

L'heure approche où l'admirable unité de cette existence se dégagera de l'atmosphère brumeuse des petites passions du jour. Un observateur profond disait que la meilleure punition de plus d'un adversaire, ce serait de le forcer à relire ses attaques vingt ans après les avoir produites. Que d'anecdotes absurdes, d'accusations sans bonne foi dont le temps a déjà fait justice! La publication actuelle rectifiera ce qui reste d'erreurs en circulation.

Nous ne voulons pas dire qu'elle mettra fin aux dénigrements systématiques. Chaque vie de dévouement est à la fois un exemple et un reproche. On déteste quiconque a réalisé le devoir auquel on s'est soi-même dérobé, on voudrait en effacer la trace. La fausse grandeur ne conserve les apparences dont elle se pare qu'en ternissant la véritable grandeur partout où elle la rencontre.

Ce qui frappe d'abord dans les lettres d'Adam Mickiewicz, c'est qu'elles ne sont nullement écrites en vue de la postérité. Ces pensées confiées à la hâte au papier, parce qu'il savait qu'une pensée amie les accueillerait, vont être disséquées par des esprits indifférents, souvent hostiles. A notre époque, une foule de petites gens se mêlent de juger les grandes individualités. Ce qu'il leur importe surtout de savoir, ce sont par exemple les revenus du

poëte, la coupe de ses habits, ses goûts culinaires. Ils lui en veulent, s'il ne leur parle pas à chaque moment de lui-même, s'il ne leur donne pas la chronique de fugitives amours, la date de la conception de chaque pièce de vers, de longs jugements de ses propres œuvres et de soigneuses réfutations des moindres critiques. Il devient de mode parmi les écrivains de préparer ainsi la tâche des biographes futurs, en leur fournissant jusqu'au modèle des éloges qu'on attend de la postérité ; dans chaque billet on se drape, on envisage chacune de ses créations comme un événement historique dont la moindre circonstance doit être mise en lumière.

Rien de semblable chez Adam Mickiewicz. Ce dont il s'occupe le moins, c'est de ses œuvres. Il ne donne sur sa personne qu'exactement les détails réclamés par l'amitié. Cependant son âme y éclate, il s'y peint à son insu. Parcourons rapidement une correspondance qui débute en 1820 pour s'interrompre en novembre 1855.

Les lettres de 1821 à 1830 respirent cette insouciance, cette plénitude de vie de la jeunesse, plus forte que les malheurs mêmes. Plus tard le tableau s'assombrit, le sentier est chaque jour plus étroit, plus semé de ronces, d'épines et de rocs aigus. Le voyageur redouble de vigueur, parce qu'il aperçoit de plus en plus clairement le but auquel il tend ; mais que de mélancolie dans ce soir de la vie !

Dans la première lettre adressée à un ami d'enfance, il lui dit : « Je suis arrivé pour les vacances à Kowno, et à peine dans la ville je ne rêve qu'à la quitter. *Quid terras alio calentes sole mutamus? super equitem sedet atra cura.* Quoique je ne sois ni triste ni ennuyé, malgré moi *principium mobilitatis* s'agite en moi : c'est un compas dérangé qui change sans cesse de direction, mais a perdu sa qualité première et ne marque plus le pôle. »

Nous voyons bientôt la trace de l'influence byronienne : « Je n'écris ni ne lis beaucoup, je pense et je souffre souvent, et par conséquent j'ai besoin d'une occupation mécanique. Le soir je fais la partie de boston et j'y joue de l'argent, je ne me plais dans aucune société, j'écoute rarement de la musique... Je fais mon unique lecture de Byron, je jette tout livre écrit dans un autre esprit, car je déteste le mensonge; les descriptions du bonheur domestique m'horripilent, comme d'assister à un mariage ou de voir des enfants : c'est mon unique antipathie. Me voilà décrit des pieds à la tête. »

C'était le moment où l'objet du premier amour du poëte lui était ravi; celle qu'il aimait venait d'être mariée malgré elle à un opulent rival. Bientôt la gaieté reparaît : « Si, écrit-il en 1822, cette sotte définition, que l'homme qui ne manque de rien est heureux, était exacte, je serais au ciel.

J'ai tant d'argent que, pour la première fois de ma vie, je ne me trouve pas de besoins que je ne puisse satisfaire; d'autres circonstances concourent à me rendre la vie d'autant plus agréable qu'elles n'étaient pas à prévoir. Je mène une vraie existence de littérateur, je ne respire que poésie, la poésie est toute ma nourriture. La britannomanie a succédé à la germanomanie : un dictionnaire à la main, j'essaie de pénétrer jusqu'à Shakespeare, comme le richard évangélique jusqu'au ciel par le trou d'une aiguille. Néanmoins la découverte de quelques nouvelles poésies de Schiller ne m'a longtemps point permis de me remettre à l'anglais. »

Nous glisserons sur cette période qui, pour être mise en lumière, exigerait de trop grands développements. Le poëte avait été emprisonné, puis interné en Russie. Ses amis peuplaient la Sibérie; et, pour citer les lettres qu'il leur adresse, il faudrait les faire connaître eux-mêmes au lecteur et dépeindre la persécution politique de 1823. Disons qu'à la fin, il fut assez heureux pour obtenir un passeport et que, lorsque le gouvernement russe, se ravisant, ordonna de le lui retirer, il était déjà en pleine mer. Il visita l'Allemagne, fut admirablement accueilli par Gœthe, puis se rendit à Rome par Venise, Bologne et Florence. « Rome, écrit-il en 1829, m'a abasourdi, et la coupole de Saint-

Pierre a couvert tous mes souvenirs d'Italie. Tite-Live lu ici a un charme étrange, car on peut le soir aller visiter la scène des événements qu'on a lus le matin. Il est difficile d'écrire sur Rome. Byron, comme Horatius Coclès, a de son pas gigantesque occupé le pont sur le Tibre : *ingenti gradu occupavit pontem.*»

Sur ces entrefaites éclate à Varsovie la révolution de novembre 1830. Adam Mickiewicz écrit à un ami de Cracovie qui lui avait transcrit des nouvelles politiques : « Aucun tableau de Raphaël n'a été peut-être si anxieusement examiné, étudié dans chaque détail, apprécié et gardé que ne l'est ta lettre par tes compatriotes réunis rue Mercede. » Il partit pour la Poznanie, d'où, après la chute de Varsovie, il se rendit à Dresde, puis à Paris. « Il me semble en t'écrivant, dit-il dans une lettre adressée de Dresde en mars 1832 au grand historien Joachim Lelewel, que je suis dans la vallée de Josaphat; je ne sais par où commencer, après tant et de si grands événements. Je ne vis que par l'espoir, que je ne me coucherai pas au tombeau sans avoir eu la chance d'être mêlé à une nouvelle action. Parmi les nôtres, les uns se fient au gouvernement français, les autres aux gens du mouvement. Je considère ces deux partis comme un ramassis d'égoïstes démoralisés. Les Français sont des Athéniens du temps de Démosthène ; ils clabauderont, changeront de chefs

et d'orateurs ; mais ils ne guériront pas, car ils ont un cancer au cœur. Connais-tu les œuvres de Lamennais ? c'est le seul Français qui ait sincèrement pleuré sur nous ; ses larmes sont les seules que j'aie vues à Paris. Peut-être notre nation est-elle appelée à donner aux hommes l'évangile de la nationalité, de la moralité, de la religion, — et du mépris des budgets, cette base unique d'une politique vraiment douanière. »

C'est alors qu'il écrivit les pages qui, traduites aussitôt, contribuèrent le plus à le faire connaître en France. Nous trouvons dans une lettre à M. de Bayne du 16 mai 1833, écrite par un disciple de Lamennais, la trace de l'impression qu'en ressentit Lamennais lui-même :

« Montalembert vient de publier la traduction des *Actes de la Nation Polonaise, depuis le commencement du monde jusqu'à son martyre*, par Adam Mickiewicz, poëte polonais, le plus grand poëte moderne, dit M. Féli (1). Ce livre est admirable : est quelque chose qui tient du style des prophètes et de l'Évangile. Je n'ai jamais vu plus surprenante poésie. Je pense que tous les amis de l'*Avenir* (2) seront avides de ce livre.» (Maurice de Guérin, *Re-*

(1) Félicité de Lamennais. (*Note de l'éditeur.*)

(2) Titre d'un journal fondé par M. de Lamennais et dont la publication fut suspendue en 1834, à la suite d'un blâme infligé par la cour de Rome. (*Note de l'éditeur.*)

liquiæ, Paris, M.DCCC.LXI.) Cet esprit distingué, qu'attendait une mort prématurée, écrivait de la Chênaie, le 21 juin 1833, à sa sœur Eugénie de Guérin : « Fais en sorte que l'on te prête le *Livre des Pèlerins polonais;* j'aurais vraiment du regret que tu ne pusses le lire. M. Féli en est enthousiasmé; c'est assez faire son éloge. Tu ne connais pas encore de poésie pareille à celle-là, si j'en excepte la Bible. Je te promets des larmes. Je ne puis m'empêcher de citer le passage suivant qui me tombe sous les yeux en ouvrant le livre, au moment où j'écris. L'auteur s'adresse aux Polonais:

« Votre pèlerinage est devenu la pierre de touche des princes et des docteurs de ce monde; car, dans votre pèlerinage, n'avez-vous pas reçu plus de secours des mendiants que des princes?

« Et dans vos combats, et dans vos prisons, et dans votre pauvreté, n'avez-vous pas trouvé plus de nourriture dans une prière que dans toute la science des Voltaire et des Hégel, laquelle est comme du poison, et plus que dans toute la science des Cousin et des Guizot, lesquels sont comme des moulins vides?

« Je vous le dis en vérité, que toute l'Europe apprendra de vous qui sont ceux qu'elle doit appeler puissants et sages; car maintenant en Europe le pouvoir est un opprobre et la science une folie.

« Mais s'il y en a parmi vous qui disent : Nous voilà sans autres armes que le bâton de pèlerin, comment pourrons-nous changer l'ordre établi dans les nations grandes et puissantes?

« Ceux qui parlent ainsi doivent se rappeler que l'empire romain était grand comme le monde, et que l'empereur romain était puissant comme tous les rois d'aujourd'hui pris ensemble.

« Et voilà que le Christ envoya contre l'empereur douze hommes simples, mais comme ces hommes avaient l'esprit saint, l'esprit de sacrifice, ils vainquirent l'empereur.

« Et s'il y en a parmi vous qui disent : Nous ne sommes que

des soldats illettrés, comment pourrons-nous vaincre par notre parole les sages des nations les plus éclairées et les plus civilisées?

« Ceux qui parlent ainsi doivent se rappeler que les sages d'Athènes passaient pour les plus éclairés et les plus civilisés du monde, et qu'ils n'en furent pas moins vaincus par la parole des apôtres; car les apôtres ayant prêché au nom de Dieu et de la liberté, le peuple abandonna les sages et vint aux apôtres. »

« Quelle nation que celle à qui l'on peut adresser aujourd'hui de semblables paroles! et quel homme que celui qui les adresse! Cet homme s'appelle Adam Mickiewicz. Ses poésies sont peu connues, à cause que sa langue est peu pratiquée; mais M. Féli, qui les connaît, place Adam à côté de Byron pour la hauteur du génie. »

Ce fut le temps de la plus grande productivité littéraire du poëte. « C'est, dit-il en parlant d'une de ses créations, la continuation de la guerre, que, à présent que l'épée est au fourreau, il nous faut poursuivre par la plume. » — « Je ne vous parlerai pas de mon état moral, lisons-nous dans une autre lettre, vous savez ce qui se passe dans mon pays. Je suis occupé de travaux littéraires, écrivant et imprimant avec une chaleur fiévreuse et des mouvements convulsifs. Cela m'empêche de devenir fou. »

En 1834, Adam Mickiewicz se marie: « J'ai connu ma femme enfant dans la maison de sa mère. L'année passée avait été pour moi pleine de tristesse. J'ai cherché le bonheur domestique, pendant que le chez-soi est possible... Je me tourmente peu de l'a-

venir, et l'idée que le bonheur peut ne pas durer n'empoisonne aucunement ma félicité présente. Céline est bien la femme que je cherchais, courageuse vis à vis de l'adversité, contente de peu, toujours gaie. »

En 1839, Adam Mickiewicz fut nommé professeur de littérature latine à Lausanne. « De mes fenêtres, écrit-il, je vois le Léman et les Alpes ; seulement c'est dommage que le lac soit si loin. J'aime mieux nos paysages lithuaniens, sur lesquels on peut à volonté se coucher et dormir, que ces mirages lointains qui fatiguent les yeux comme la chambre obscure. »

En 1840, a lieu la création d'une chaire de littérature slave au Collége de France. On la propose à Mickiewicz : « Je regrette Lausanne, écrit-il, où j'ai un morceau de pain et la vie calme. Je regrette une place que j'ai obtenue sans aucune protection (sauf celle de Dieu). Les gens d'ici sont bons; mais j'accepterai la chaire slave, de peur que quelque Allemand n'y grimpe et de là n'aboie contre nous. »

Vers 1844, les relations d'Adam Mickiewicz avec le gouvernement se compliquent. Sa chaire devait être fermée la première. « Ma position, écrit-il à son frère, est laborieuse vis à vis et des Français et de mes compatriotes. Je pourrais commodément m'embourber; car je te dirai (à toi seul) que le mi-

nistère me donnerait une augmentation de traitement, si je consentais à ne plus servir la cause à laquelle je me suis voué. Je pourrais me vendre cher ; mais cette même conscience, qui ne m'a pas permis de chercher une carrière en Russie et en Suisse, ne me laisse pas m'immobiliser en chemin. J'ai la conviction que, si je suis fidèle à sa voix, rien de mal ne m'arrivera, bien que l'avenir soit hérissé de dangers. Frère, nous avons vieilli, la vie a passé comme un moment; nous rendrons compte seulement de la façon dont nous l'aurons employée pour le bien d'autrui et de la patrie. »

En 1847, nous trouvons cette magnifique profession de foi : « L'opinion de tels ou tels individus, de toute une génération, ce n'est pas l'opinion de la nation. Un Polonais ne doit avoir aujourd'hui d'autre mobile d'action, ni chercher d'autre récompense que dans sa conscience; et il doit croire que la Providence appuiera des efforts purs. Malheur à quiconque se soucie de l'opinion, du jugement des hommes, de n'importe quelles circonstances extérieures. Les événements contraindront chacun à chercher son point d'appui au-delà de cette terre. J'aurais pu faire ici une brillante carrière, à condition d'abjurer mon principe de vie, de me *tranquilliser*. Le repos convient aux morts et aux heureux. Nous nous troublons forcément, et notre devoir est de troubler le monde. Je continuerai

donc à suivre ma voie, avec l'espoir d'y retrouver un jour tous les gens de bonne volonté, car leur but est un. »

Adam Mickiewicz ne fut jamais *un homme de lettres*. Sa plume fut un moyen, une arme et rien autre. Il louait un jour Béranger d'avoir su cesser d'écrire ; il suivit lui-même cet exemple. « Les livres, écrivait-il à une amie en 1847, ne contiennent rien de vraiment vital. Le plus petit progrès accompli est plus important qu'un vaste ouvrage littéraire. Il est plus difficile de pénétrer d'une seule idée un ami que de donner tout un volume au public. » Cette même amie étant à la veille d'un mariage qui, aux yeux de sa famille, la faisait déroger, Mickiewicz lui dit : « Cette opposition résulte des préjugés aristocratiques... Si vous épousiez le duc de Modène, qui est un méchant homme, ceux là mêmes qui vous persécutent s'en réjouiraient. J'ai connu beaucoup de ces pharisiens contemporains, qui vantaient la vie pieuse, retirée et paisible du couvent à leurs sœurs et à leur mère, quoiqu'ils ne crussent eux-mêmes ni aux couvents ni à Dieu... Le règne de ce pharisaïsme touche à sa fin. Le monde a besoin de liberté. »

Quand éclata la révolution de 1848, la première pensée d'Adam Mickiewicz fut de former une légion polonaise en Italie. En 1849, il rédige la *Tribune des Peuples* à Paris.

En 1851, il écrit à sa fille aînée, alors à Rome : « Je me réjouis que Rome t'ait émue. Chaque âme doit être remuée par quelque chose; si de grandes choses ne l'agitent, elle s'agitera dans la boue et le néant. Jusqu'à présent, rien sur cette terre n'a autant de grandeur que Rome. Considère que cette ville, du temps de ses rois plus petite que Posen, a conquis le monde. Une ville, non un peuple, car il n'y a jamais eu de nation romaine dans le sens actuel du mot nation. Que d'efforts, de sang et de sueurs à chaque pierre de cette ville! Ses lois et ses idées pèsent encore sur le monde. Lis Tite-Live et médite-le sur place. Une Polonaise doit méditer; les femmes des autres nations n'y sont pas obligées. La France imite la Rome païenne, mais ne peut l'égaler. Tu as vu Paris. Combien il est petit auprès de Rome! La Pologne est appelée à remplacer la Rome chrétienne; c'est à peine si elle commence à se mouvoir dans ce sens. »

Pendant la guerre d'Orient, Adam Mickiewicz accepta une mission du gouvernement français. « Je ne vous parlerai pas des magnificences extérieures de Constantinople, écrivait-il en octobre 1855, vous les connaissez par les descriptions et vous en avez vu probablement le diorama, il n'en est pas de même quant à l'intérieur. Il faut avoir des sens bien démocratiques et fort robustes pour supporter les premières impressions d'une cité

orientale. Je m'y suis cependant promptement habitué. Je vous avoue même que ce n'est pas sans un certain plaisir que je m'arrêtais dans quelques quartiers de la ville, qui me paraissaient parfaitement semblables à ceux de ma petite ville natale de Lithuanie. Imaginez-vous, par exemple, une place publique couverte d'une couche de fumier et de plumes, où se promènent tranquillement des poules, des dindons et toutes sortes de bêtes au milieu de groupes de chiens qui faisaient la sieste; mais pour arriver de cette place chez nous, il fallait suivre des ruelles que j'ai trouvées si primitives et si pittoresques que je vous en épargne la description... D'ailleurs je n'affronte qu'une fois par jour ces passages à travers des tas de rats crevés, et de chats éventrés, et d'Anglais ivres-morts, et de porte-faix turcs, qui barrent hermétiquement les deux côtés de la ruelle. Une fois sur le Bosphore, on prend un bateau et les courses n'ont rien de désagréable. Il y a une chose qui vous plairait certainement, c'est la modestie et l'honnêteté des marchands. J'ai pensé à vous, en traversant les vastes bazars de cette capitale. Personne ne m'invitait à entrer, pas d'amorces ni de réclames. Je m'arrêtais, j'examinais les marchandises sans que le débitant eût l'air de s'apercevoir de ma présence. Interpellé, il me dit le prix de l'objet et est retombé dans ses méditations. Comme j'ai eu de l'embarras avec la monnaie turque, on

offrit de me donner la marchandise à crédit. Pour la première fois de ma vie, j'ai eu envie de faire des achats. »

Adam Mickiewicz mourut à Constantinople du choléra en quelques heures, le 26 novembre 1855.

Nous n'avons pas la prétention d'initier complétement le lecteur à un sujet qui aurait besoin d'être approfondi. Or, les éclaircissements nécessaires eussent dépassé le cadre que nous nous sommes tracé. Bien que nous n'ayons qu'effleuré la biographie d'Adam Mickiewicz, nous espérons que cela facilitera l'étude du plus grand poëte des Slaves.

Nous sommes loin de nous imaginer que la vulgarisation en France des créations polonaises soit l'œuvre d'un jour.

Villemain, dans un *Essai biographique sur Shakespeare*, dit que la gloire de ce poëte « parut d'abord en France un paradoxe et un scandale. » Il fait cette observation: « Pour que les Français commençassent à goûter le génie extraordinaire de Shakespeare, il a fallu les grandes choses que nous avons souffertes et vues depuis un demi-siècle, la chute de l'ancien ordre et de l'ancienne élégance, nos tragédies royales et domestiques, plus terribles que celles du théâtre, nos frénésies populaires, la dureté de la guerre et de l'Empire, et enfin la rudesse toujours inséparable d'un peu de démocratie. » La poésie polo-

naise ne pouvait, elle non plus, être sentie des Français qu'après de terribles commotions intérieures et d'incomparables désastres extérieurs. Il est un vieux dicton qui enseigne que l'expérience d'autrui ne sert pas. Comment la France eût-elle saisi la grandeur tragique du partage de la Pologne, ces éruptions soudaines de l'âme nationale, suivies chaque fois d'un long silence sépulcral, cette poésie saturée des douleurs du présent, grosse des pressentiments de l'avenir, saignante comme la patrie, sérieuse comme le martyre et enthousiaste comme lui, car toujours à celui qui succombe pour la vérité Dieu entr'ouvre un coin du ciel? La France, fuyant ses hautes destinées, se complaisait dans sa grandeur terrestre, toujours plus riche matériellement et moralement plus pauvre. Elle n'appréciait en littérature que les productions qui chatouillaient ses sens blasés. L'invasion de 1815 et l'occupation de son territoire lui semblaient un accident. Ses rhéteurs lui avaient répété d'ailleurs qu'à Waterloo il n'y avait eu ni vainqueur ni vaincu. Les plus sombres nuages ne s'en amoncelaient pas moins à l'horizon. Le gouvernement de Napoléon III, conscient du danger, mais alourdi du poids de ses fautes et gangrené d'égoïsme dynastique, hâta la chute du tonnerre dans le vague espoir de survivre à ses coups. Mais aussitôt s'écroulèrent et la gloire de la France et son prestige. Ses plaies morales, que voilait la

prospérité matérielle, s'étalèrent au grand jour. Sur quoi s'appuyer pour résister au flot étranger? Dieu? On mettait son existence en doute. Le patriotisme? On le reléguait au nombre des préjugés. L'héroïsme? On l'appelait déraison. On craignit «d'héroïques folies,» et l'on céda très-rationnellement à toutes les exigences de l'ennemi.

On croit tout fini, tout commence. L'histoire de Pologne nous le montre. Il n'y aurait de salut que si l'on savait réveiller dans les âmes l'amour de Dieu et de la patrie, l'esprit de sacrifice et l'enthousiasme. Mais on ne se préoccupe que de réparer les ravages matériels de la guerre, et de gagner beaucoup d'argent pour payer les milliards consentis aux Prussiens. Or la France aurait beau se désintéresser de toute influence en Europe, la paix qui lui est laissée ne sera qu'une triste trêve. En politique, qui n'avance pas recule; et la France descendra jusqu'à ce qu'elle remonte son âme au niveau de l'énergie que réclame d'elle la Providence : sinon, de crise en crise, elle deviendra une seconde Pologne.

Cependant il y a eu assez de hontes, de ruines, de déceptions, pour qu'en France plus d'une âme s'interroge; et tel de nos chefs-d'œuvre polonais serait déjà compris. Si un Polonais, qui lit les Lamentations des Juifs, pleurant sur les rives des fleuves de Babylone, sent se gonfler sa poitrine, et si, aux récits des efforts héroïques des Macchabées, son cœur tres-

saille, un Français ne saurait plus être indifférent aux douleurs de la dénationalisation des provinces polonaises occupées par la Prusse, et Paris peut concevoir la sublime horreur de la prise de Varsovie.

Nos douleurs nationales sont en quelque sorte devenues vos douleurs, Français ; un pas de plus, et nos espérances deviendront vôtres, et alors vous méditerez nos poëtes avec autant de fruit que nous le faisons nous-mêmes.

Il est vrai qu'un vent d'égoïsme et d'anti-polonisme souffle sur la France. En 1821, à la porte Saint-Martin, aux représentations d'*Othello*, la gendarmerie dut intervenir pour empêcher le public de lapider les comédiens aux cris de : « Point d'étranger en France ! A bas les Anglais ! » Aujourd'hui nos chefs-d'œuvre polonais courent peut-être le danger d'un accueil analogue, mais ce sont des aberrations passagères de l'esprit français. Au reste, si une irritation déplacée contre la mémoire de Shakespeare peut, à la rigueur, s'expliquer dans l'année de la mort du Captif de Sainte-Hélène et alors que naturellement les passions étaient surexcitées contre les vainqueurs de Waterloo, ce serait à désespérer de la France, si l'étroitesse de l'esprit de parti pouvait l'égarer durablement au point de lui faire méconnaître les Polonais, de lui faire voir des ennemis dans ceux qui lui sont attachés par toutes les fibres de leur être.

Dans cette année où la Pologne célèbre par son deuil le jubilé de son partage, il m'est doux, en publiant les dernières œuvres de mon père, d'offrir cette preuve irrécusable de la vitalité polonaise.

LADISLAS MICKIEWICZ.

Paris, janvier 1872.

DRAMES POLONAIS

PRÉFACE.

Aucune histoire n'offre autant d'éléments dramatiques que celle de Pologne. A côté de catastrophes grandioses où l'existence de la nation elle-même est en jeu, se succèdent les plus terribles épisodes domestiques. La réalité y dépasse tout ce qu'imaginerait la fiction la plus ingénieuse : le drame est dans l'atmosphère ; en effet, partout le danger vous environne ; la lutte, tantôt sourde et tantôt ouverte, ne s'interrompt jamais. Il y a bien peu d'individus dont la vie n'ait été ballottée par plus d'incidents que n'en réclame du théâtre le public le plus avide d'émotions. Et quelle variété de types ! D'un côté, des conspirateurs polonais de toutes classes, vieillards, femmes ou enfants ; de l'autre, des Russes, militaires, civils ou religieux, courtisans, bureaucrates ou espions. Le mobile des uns est l'amour de la patrie, l'idéal des autres la faveur du tzar. Les Polonais tentent l'impossible et exposent et leur vie et tout ce qui rend la vie chère à l'homme. Les Russes, nés serviles, élevés dans ce qu'un philosophe polonais a appelé *androlâtrie,* c'est-à-dire dans le culte d'un homme, privés en quelque sorte des sens nécessaires pour percevoir ce qui est patriotique et généreux, poursuivent en véritables automates leur œuvre de destruction. Le sublime les irrite comme le soleil blesse la vue des oiseaux de nuit. Ils tuent les corps en Pologne pour y hâter l'avénement de cette mort morale qui, de l'aveu même des Russes, fait de la Russie un vaste cimetière intellectuel. Écoutons ce que confesse un des plus profonds penseurs de la Russie :

« On dirait, à nous voir, que la loi générale de l'humanité a été révoquée pour nous. Solitaires dans le monde, nous n'avons rien donné au monde, nous n'avons rien appris au monde ; nous n'a-

vons pas versé une seule idée dans la masse des idées humaines ; nous n'avons en rien contribué au progrès de l'esprit humain, et tout ce qui nous est revenu de ce progrès, nous l'avons défiguré. Rien, depuis le premier moment de notre existence sociale, n'a émané de nous pour le bien commun des hommes, pas une pensée utile n'a germé sur le sol stérile de notre patrie, pas une vérité grande ne s'est élancée du milieu de nous ; nous ne nous sommes donné la peine de rien imaginer nous-mêmes, et, de tout ce que les autres ont imaginé, nous n'avons emprunté que des apparences trompeuses et de luxe inutile... Dans nos maisons, nous avons l'air de camper ; dans nos familles, nous avons l'air d'étrangers ; et dans nos villes nous avons l'air de nomades, plus nomades que ceux qui paissent dans nos steppes, car ils sont plus attachés à leurs déserts que nous à nos cités... Nous sommes au nombre de ces nations qui ne semblent pas faire partie intégrante du genre humain. Aujourd'hui, quoi que l'on dise, nous faisons lacune dans l'ordre intellectuel (1). »

On voit quelle antithèse doit exister entre la société russe façonnée à l'esclavage et la société polonaise bercée dans la liberté : les contrastes se présentent d'eux-mêmes et à chaque pas. Si l'on y ajoute que les acteurs s'agitent sur l'immense théâtre d'un empire qui englobe déjà un tiers du monde habité, qu'une scène se passe sur une place publique de Varsovie, une autre dans les cachots de la citadelle de Pétersbourg, une troisième au Caucase ou sur les frontières de Chine, on avouera que l'inspiration poétique ne manque pas d'espace pour déployer ses ailes. Un esprit à la

(1) Œuvres choisies de Pierre Tchadaief, publiées par le P. Gagarin. Paris, 1862. Les *Lettres sur la philosophie de l'histoire*, d'où nous extrayons ces lignes, parurent pour la première fois en 1836 dans une revue de Moscou, le *Télescope*. L'empereur Nicolas, furieux de voir un de ses sujets examiner ainsi avec vérité, sincérité et douleur le bilan moral de son empire, sévit contre le censeur, contre le rédacteur de la revue et contre l'auteur de l'article dont la responsabilité était couverte par l'approbation de la censure. La revue fut supprimée, le rédacteur en chef exilé, le censeur cassé, et l'auteur déclaré fou. Il fut astreint à garder la chambre, et à jour fixe un médecin désigné d'office venait constater son état mental.

Shakespeare y trouverait, sur le trône, des Richard III heureux dont les crimes s'étalent au grand jour et qui semblent défier à la fois la justice de Dieu et le jugement des hommes. Mettre en relief ces natures perverses, sonder la noirceur d'âmes à la surface desquelles n'apparaît même pas le remords, exigerait du génie. Mais si, reculant devant la difficulté, on veut se borner au drame intime, qu'on écoute alors les récits du foyer domestique. En quelques mots, on aura le plan de drames épouvantables comme le régime russe et poignants comme la vérité. Citons deux exemples pris au hasard:

Un certain Migurski est déporté en Sibérie. Sa femme, originaire de Galicie, l'y rejoint. Un beau jour, son mari disparaît, on retrouve au bord du fleuve un manteau, on croit à un suicide. Après quelques mois, sa veuve supposée obtient un passeport pour retourner en Galicie chez ses parents. Elle part avec son mari caché dans le double fond de la voiture. Le gouverneur, dans sa défiance, la fait escorter par un kozak soi-disant pour sa sûreté. Le voyage se prolonge à cause des fleuves débordés et du mauvais état des routes. On touche déjà à l'endroit où l'escorte va quitter, quand un choc endommage la voiture, blesse le mari et lui arrache un cri qui révèle son existence. Aucune supplication n'y fit rien. Le kozak les dénonça à la première station, le mari fut renvoyé aux mines; la femme, retombant du haut de ses espérances dans cet abîme de malheurs, mourut de désespoir.

L'autre anecdote nous est fournie par les exécutions de Polonais sous l'administration du prince Pazkiewicz. On pendait sans preuves deux malheureux parce que, pour employer les formules officielles, la situation politique nécessitait un acte de vigueur. En Russie, les âmes sont dégradées au point que, tandis que dans l'Europe chrétienne le premier châtiment de l'assassin est d'être confronté avec sa victime, là-bas voir supplicier l'innocent qu'on a voué à l'échafaud, est un plaisir que recherchent tous ceux qui prononcent des meurtres juridiques. L'un des juges qui avaient décidé que le sang devait couler une fois de plus, uniquement pour maintenir le terrorisme russe, le général Okuniew, revenant de cette exécution, n'avait pas remarqué qu'en s'étant tenu trop près de l'échafaud, il avait reçu une sanglante éclaboussure. Sa femme l'aperçut et en devint folle instantanément, voyant toujours le sang sur l'habit du général. C'était en 1848. Quelques années après, le

général, gagné par la folie de sa femme, était enfermé et mourait dans une maison de fous.

Mon père disait, au Collége de France, que sa chaire était la seule tribune d'où un Slave pût parler librement. Le théâtre est également condamné en Pologne, soit à vivre d'imitations étrangères, soit à écarter de ses productions originales les questions vitales qui préoccupent tous les esprits. C'est donc sur les scènes des pays libres que les drames polonais peuvent se dérouler sous la plume d'émigrés polonais ou d'écrivains étrangers. La Pologne, en dépit de la distance géographique, nous semble un champ plus naturel pour les auteurs français que l'Allemagne et l'Angleterre, malgré le voisinage. Serait-ce beaucoup s'enrichir que d'emprunter ses personnages, soit à la vie monotone des Allemands dans les œuvres de qui l'intérêt roule souvent sur l'avancement d'un conseiller secret, où l'action vraiment dramatique faisant défaut, le sentimentalisme devient fade et où l'abstraction remplace la réalité, soit à cette vie anglaise dont le confort et le spleen sont la dernière expression.

On parle toujours de la sympathie de la France envers la Pologne. Il y a, en effet, une corrélation, sinon dans les mœurs, du moins dans les âmes, et les sujets polonais sont sans doute ceux qui seraient le plus aisément compris, le plus chaleureusement accueillis des masses françaises. Cependant les auteurs ont jusqu'ici préféré les discordes des Plantagenets, les luttes de la Rose blanche et de la Rose rouge, les tragédies de l'Escurial ou les folies sanguinaires des principicules d'Italie.

Ce n'est pas seulement à l'ignorance du passé des pays slaves qu'il faut attribuer leur exclusion de la république des lettres. Les auteurs dramatiques écrivent pour être joués, ils ne perdent pas de vue la censure théâtrale. Ils savent qu'ils ne blessent aucun gouvernement en dépeignant l'ambition du comte de Warwick, le meurtre de Waldstein, les amours de César Borgia. Au contraire, tout ce qui tend à rappeler ou le passé glorieux de la Pologne ou ses désastres présents est un reproche à tous les gouvernements. Aussi n'est-ce guère qu'aux époques agitées où la crainte de déplaire aux cabinets est mise de côté que quelques tentatives de ce genre se sont produites.

La Révolution française, dont des pièces politiques avaient signalé l'aurore, donna à sa sœur, la Révolution de Pologne, une

hospitalité passagère. Au commencement du siècle, Boïeldieu mit en musique un libretto intitulé : *Beniowski ou les exilés du Kamtschatka*, tiré des mémoires de ce fameux confédéré de Bar qui réussit à s'emparer d'un port au Kamtschatka et d'un navire, et qui, parti de la mer Glaciale, aborda heureusement au Havre avec ses compagnons. En février 1801, on joua à Paris une tragédie intitulée : *les Polonais*, dont les derniers vers sont :

> Au sort d'un peuple ami lions notre fortune,
> A tous les opprimés sa querelle est commune.
> Nous le verrons payer, devenu notre appui,
> Le sang que la Pologne aura versé pour lui.

En 1806, un mélodrame à grand spectacle, *Jean Sobieski*, était représenté le 22 mai. En 1812, au début de la mémorable campagne de Russie, M. de Cormenin, alors auditeur au Conseil d'État, exprima, dans une épode héroïque intitulée *la Pologne régénérée*, l'attente générale. Il y disait:

> Refoulez ces torrents jusqu'aux bornes du monde;
> Si jamais, ramenant leur fureur vagabonde,
> Ils assiégeaient le mur qu'on va leur opposer,
> Que d'éternels remparts de légions guerrières
> Soient les fortes barrières
> Où leurs flots impuissants reviennent se briser.

Hélas! quand les flots de l'inondation battent le seuil des maisons, il est bien tard pour songer à élever des digues. Napoléon Ier qui, en ne relevant pas la Pologne, avait dédaigné l'unique abri contre l'avalanche des peuples du Nord, succomba et vit les Moscovites s'abattre jusque dans sa capitale. Cependant cette dure leçon du Destin frappa les esprits en France, ils sentirent plus vivement où était l'ennemi et où étaient les alliés. Et si la Restauration se montra plus aveugle envers la Russie que les gouvernements précédents, l'opinion publique se fit jour par plusieurs pièces polonaises. Le 5 août 1815 on joua *Jean Bart ou le Voyage en Pologne*, pièce qui roulait sur l'élection du prince de Conti. En 1825, les aventures du gentilhomme polonais, qui fut Mazeppa, étaient transportées sur la scène. En 1819, *Poniatowski ou le passage de l'Elster*, pièce jouée le 11 décembre, se terminait par cette phrase : « Noble et généreux Poniatowski, ta mémoire sera toujours chère

aux Français. Elle sera révérée chez toutes les nations, tant que les noms de vertu, de courage et de patrie, seront en honneur parmi les hommes. »

Après la prise de Varsovie, le 22 décembre 1831, une nouvelle pièce sous le titre : *les Polonais,* représentant l'insurrection du 29 novembre, et qui était comme un reproche au gouvernement français de n'avoir rien fait, eut un grand succès; elle se terminait par deux apothéoses : la première, les victimes de la liberté montant au ciel, la deuxième, la liberté faisant le tour du monde. Et le 27 décembre, on représentait sur un autre théâtre *Paul Ier*, drame ou le grand-duc Alexandre intercédait pour la Pologne et où l'étranglement de Paul s'effectuait à l'instigation du ministère anglais.

Ces diverses productions, bien intentionnées du reste, étaient faibles d'exécution et remplies d'inexactitudes historiques. Pendant la guerre d'Orient, on joua *les Cosaques ;* les auteurs se renfermaient dans les souvenirs de l'invasion de 1815, mais ils n'osaient parler de la Pologne : le gouvernement eût craint de s'engager et il n'était permis d'éveiller les sympathies françaises qu'à l'endroit des Circassiens et de Schamyl, qui d'ailleurs n'y gagnèrent rien.

S'il est vrai que le rôle de l'art soit de faciliter aux hommes leur devoir, l'accomplissement de la mission du siècle, et si, d'autre part, il est incontestable que celle du dix-neuvième siècle soit une mission de nationalités à fonder ou à relever, n'est-il pas étonnant que, quand la question des nationalités remplit les journaux et les livres, elle soit systématiquement exclue du théâtre ?

La France elle-même, cette grande initiatrice européenne, semble avoir à cet égard perdu son étoile littéraire. Après avoir, au dix-septième siècle, ravivé l'héroïsme par Corneille, corrigé les mœurs par Molière, après avoir, au dix-huitième, glorifié Voltaire qui avait transformé le théâtre en tribune philosophique, après avoir, il y a plus de trente ans, applaudi Victor Hugo qui, au moment où le matérialisme gagnait les âmes, s'appliqua à surexciter les consciences, à y réveiller les grands sentiments humains, que fait-elle de sa scène, jadis si glorieuse et aujourd'hui si déchue ? Trop souvent le théâtre se borne à représenter les nullité de la vie quotidienne dans le seul but de distraire un public blasé. Et pourtant la vogue qu'ont obtenue les essais imparfaits de pièces

patriotiques et les drames consacrés aux misères sociales nous présagent ce que sera le théâtre futur.

Mon père, qui avait été frappé de l'impressionnabilité des âmes françaises, eut la pensée de servir la cause nationale en transportant notre histoire sur la scène de Paris.

« En nous dépouillant, a-t-il dit, de toute préoccupation, de quelque nature qu'elle puisse être, et en descendant dans les régions les plus froides de la critique, nous osons dire que l'histoire de Pologne au dix-huitième siècle est une des plus intéressantes et des plus poétiques ; elle a devant elle un immense avenir de poésie. Je ne connais rien de plus tragique et de plus grandiose que ces figures dont je vous ai tracé quelques traits : des individus forts et puissants qui conçoivent de grandes idées et cherchent à les réaliser ; la nation qui ne se laisse pas façonner ; et enfin l'Europe qui agit sur eux et contre laquelle ils réagissent. Que de douleurs et de mécomptes renfermés dans le cabinet silencieux de la famille Czartoryski-Poniatowski, par exemple ! Que de passions tragiques cachées sous des formes froides, et qui ne se trahissent que par quelques paroles diplomatiques plus poignantes que les coups de stylet et les dagues de nos tragédies ! Les poètes comprendront un jour ce qu'il y a de réellement tragique dans la société moderne, dans ces luttes intérieures dont l'individu est la scène et le théâtre, luttes entre les systèmes et les passions, entre le devoir et le raisonnement, surtout lorsqu'il s'agit d'individus qui représentent des intérêts de générations et de pays. Le drame de la Pologne d'alors est rempli de personnages historiques. On voit Pierre le Grand accourir dans les Diétines pour discuter avec les commissaires, et Charles XII déguisé se mêler parmi les députés. A côté des sabreurs polonais apparaissent les régiments silencieux des Suédois et des Russes. » (*Slaves*, III, p. 37.)

Mon père jugea que la *Confédération de Bar* symboliserait le mieux l'ancienne Pologne livrant des combats de géants, et descendant héroïquement au tombeau d'où Kosciuszko ne tardera point à l'évoquer transfigurée et régénérée. Ce fut cette période de notre histoire qu'il choisit pour sujet de son drame. Alors que les Russes, moitié par force et moitié par ruse, occupaient le territoire de la République et voulaient l'étouffer sans bruit, une croisade sainte fut tout à coup entreprise contre eux. La famille des Pulawski y brilla du plus vif éclat. Pendant cinq longues années,

les Polonais, trahis par leur roi, abandonnés de l'Europe, tinrent en échec toutes les forces de la Russie.

Des difficultés de plusieurs sortes empêchèrent que le drame de mon père ne fût représenté ; le manuscrit même s'en égara. Ses démarches pour le retrouver et celles que j'ai faites moi-même sont demeurées infructueuses. Les lettres que je publie, à côté des renseignements précieux qu'elles fournissent, montrent comment l'œuvre de mon père fut appréciée des écrivains français contemporains. Je n'ai qu'une copie des deux premiers actes ; le manuscrit complet, enrichi des annotations de madame Sand, se retrouvera-t-il un jour ? je l'ignore. J'ai pensé que l'impression des fragments qui existent entre mes mains était le meilleur, le seul moyen qui me restât d'arriver à ce résultat désiré.

Le deuxième acte, le dernier qui soit en ma possession, s'arrête au moment de la surprise du château de Cracovie. Voici comment M. de Choisy raconte cet événement : « 2 février 1772. Je suis maître du château de Cracovie. J'avais trouvé murée la porte souterraine qu'on m'avait assuré qui serait ouverte : il fallait faire passer mes quatre cents hommes dans le trou pratiqué pour aller au château, où je venais d'apprendre qu'il n'y pouvait passer un homme que très-difficilement. Je n'attendais pas le moindre effet du mouvement de mon second détachement. Un officier polonais me rapporta que ces messieurs étaient maîtres du château : ils s'y sont introduits par vingt miracles et par des actions d'un courage inouï, après avoir haché des palissades, des portes, des fenêtres. J'ai trouvé dans le château un magasin immense de toutes choses : je crois pouvoir, sans exagération, le porter à deux millions. On peut nourrir mille chevaux tout l'hiver ; beaucoup de farines, de blés, de munitions, des draps verts pour habiller tous les chasseurs. »

M. de Vioménil ajoutait le 10 février 1772 : « M. de Galibert, secondé par MM. de la Sere, colonel, Tukulka, lieutenant-colonel, marcha aux Russes sans tirer, chassa les ennemis du pont et du faubourg et pénétra dans le château. MM. de Kellerman et Skilski ont aussi beaucoup contribué au succès de cet événement. Cette journée et les différentes attaques qui en ont été la suite ont mis beaucoup de liaison entre nos Français et les Polonais. La perte du château est immense pour les Russes. Si on peut établir, seulement pendant huit jours, la communication de Tyniec avec

M. de Choisy, on tirerait alors du château de Cracovie des armes, des habits et munitions de guerre pour approvisionner doublement toutes les places et habiller plus de six mille soldats ou dragons des Confédérés (1). »

M. de Choisy défendit le château de Cracovie jusqu'au 23 avril 1772 contre le général Suwarow. « Mes soldats, écrivait-il le 29 février, n'ont eu depuis que nous sommes ici ni viande, ni beurre, ni graisse ; du pain sec, du cacha (espèce de gruau) et du courage, voilà toute la nourriture des officiers et des soldats. »

Casimir Pulawski, qui n'avait pu forcer les Russes à abandonner le siége du château de Cracovie, resté seul de sa famille, cessa la lutte le dernier. Ce n'est que le 25 juin 1772, quand le partage était connu et la résistance impossible, qu'il passa en Turquie, puis en Amérique. Il avait aimé dans sa première jeunesse Françoise Krasinska et en avait été, dit-on, aimé. Mais elle l'oublia, quand le prince Charles de Courlande, fils d'Auguste III, lui eut fait la cour, et s'en fit épouser secrètement le 4 novembre 1760. Pulawski la revit comme princesse Caroline, elle facilita même sa fuite du pays. Il murmura son nom en expirant, tué au siége du fort de Savannah, auquel les Américains reconnaissants donnèrent son nom. La fille de cette dame épousa un prince de Carignan et fut l'arrière-grand'mère du roi Victor-Emmanuel.

Le Père Marc est l'une des plus grandes figures de la *Confédération de Bar*. Sa parole entraînait ses compatriotes, et sa sainteté en imposait aux Russes eux-mêmes. Il survécut de longues années à cette lutte héroïque, toujours entouré de la vénération publique et consulté comme un oracle. Mille légendes circulent sur ses miracles ; on répète encore ses prédictions. Il mourut dans le village de Berezowka en 1801 et fut enterré dans l'église de Horodyszcze. On y voit son corps momifié, mais intact, dans une simple bière sans couvercle ; les paysans viennent en pèlerinage lui baiser les mains.

Mon père commença également un autre drame : *Jasinski ou les*

(1) Voir *Lettres particulières du baron de Vioménil*, officier général envoyé par la France pour diriger les opérations militaires des Confédérés, publiées par le général comte de Grimoard. Paris, 1808.

deux Polognes, qu'il n'a jamais terminé en voyant que les circonstances n'avaient pas permis la représentation du premier. Il y aurait peint les deux Polognes, l'une imbue des idées étrangères, l'autre fidèle aux idées nationales. Il mettait en scène deux personnages de l'ancienne et deux de la nouvelle génération, opposant l'un à l'autre le vieux Polonais, observateur des us et coutumes de la République, et possédé de cette haine inextinguible de l'oppression russe qui animait les Confédérés de Bar, et le vieux Polonais diplomate, rusant avec l'ennemi, toujours dupe des mensonges des cours, prêt aux capitulations de conscience ; le jeune Polonais en perruque et en habit à la française, papillonnant autour des idées philosophiques du dix-huitième siècle comme un coléoptère autour de la flamme d'une bougie, et le jeune Polonais insurgé, joignant aux saines traditions de l'ancienne Pologne la séve vigoureuse de la Pologne nouvelle. Jacques Jasinski, en avril 1794, avec environ trois cents militaires, prit ou massacra, avec l'aide du peuple de Vilna, les trois mille Russes qui occupaient cette capitale. Malheureusement, il fut rappelé à Varsovie et l'insurrection de Lithuanie échoua. Le comte Oginski raconte dans ses mémoires que Jasinski étant venu le voir quelques jours avant l'assaut donné à Varsovie par Suwarow, lui parla des perspectives d'émigration que l'imminence des désastres offrait à tous les esprits. « Je lui fis observer qu'il valait mieux périr les armes à la main, dit Oginski. — Vous avez raison, me répliqua-t-il froidement, je suivrai votre conseil, et il me quitta sans ajouter un mot de plus. Huit jours après il périt au camp près de Praga, dans une batterie qu'il commandait lui-même. »

Nous ajouterons que l'évêque de Livonie dont il est question est Joseph Corvin Kossakowski, né en 1738, évêque de Livonie en 1781 et bientôt après coadjuteur de l'évêque de Vilna. Homme capable, mais toujours occupé d'intrigues avec la Russie, il fut exécuté par le peuple, lors de la révolution de 1794, ainsi que son frère Simon, grand hetman de Lithuanie, qui, après avoir été confédéré de Bar, était devenu un instrument du cabinet de Saint-Pétersbourg, et l'un des traîtres signataires de la confédération de Targowica.

LADISLAS MICKIEWICZ.

Paris, août 1867.

LETTRES
DE
GEORGE SAND, D'ALFRED DE VIGNY ET DE Mme D'AGOULT
A ADAM MICKIEWICZ.

Monsieur (1),

Je me suis permis de tracer quelques mots *à la plume*, à côté des mots *au crayon* que j'ai trouvés sur les marges de votre manuscrit. Je ne sais pas de qui sont ces corrections, mais je ne puis pas m'empêcher de les trouver mauvaises pour la plupart, et de penser que vous connaissez beaucoup mieux la force et l'énergie de notre langue, que la personne chargée par vous de ces rectifications. Je ne me permettrai pas de porter un jugement sur l'ensemble de votre ouvrage : en fait de drame, je ne suis pas un juge compétent. D'ailleurs j'ai une telle admiration et une telle sympathie pour tout ce qui est de vous, que, s'il y avait à reprendre dans ce nouvel œuvre, je ne pourrais pas m'en apercevoir. Je ne vous parlerai donc que du style. Dans les endroits où le style domine l'action, il m'a semblé aussi beau que celui d'aucun écrivain supérieur de notre langue; dans les endroits où nécessairement l'action domine le style (sauf quelques incorrections qu'il est même puéril de mentionner, tant elles vous sont faciles à faire disparaître), le style m'a paru ce qu'il devait être, — seulement un peu trop brisé, surtout à cause du caractère particulier du rôle du palatin, dont l'énergie d'expression est précisément dans l'omission de l'expression. Peut-être tous les autres personnages, par cela même, devraient-ils se montrer plus sobres de suspensions et de réticences. L'esprit de notre langue n'en comporte pas autant, et, quoique nos modernes écrivains dramatiques les prodiguent, nos vieux et illustres maîtres, qui sont les aïeux *par alliance* de votre génie, s'en montrent très-avares.

Je suis honteuse, Monsieur, de me permettre ces observations envers une supériorité telle que la vôtre. Je ne les aurais pas risquées, si vous n'eussiez eu la bonté de me les faire demander, à moi indigne, mais sincère admirateur de votre puissance. Quant au suc-

(1) Cette lettre sans date est vraisemblablement de 1837, comme celle d'Alfred de Vigny.

cès du drame, il m'est impossible d'avoir aucune prévision à cet égard. Le public français est si ignoblement stupide aujourd'hui, il applaudit à de si ridicules triomphes, que je le crois capable de tout, même de siffler une pièce de Shakespeare, si on la lui présentait sous un nom nouveau. Je puis dire seulement que si le beau, le grand et le fort doivent être couronnés, votre œuvre le sera.

Agréez, Monsieur, l'assurance de mon sincère et entier dévouement.

George.

Nohant, près La Châtre.
(Sans date.)

Voici, Monsieur, le précieux manuscrit que je vous avais volé Madame Sand a dû vous écrire ce qu'elle en pensait. Je n'ai rien à ajouter, si ce n'est que c'est la personne la plus sincère que j'aie jamais rencontrée.

Mallefille sera toujours à vos ordres pour l'arrangement des scènes et la lecture au théâtre, si vous jugez bon de recourir à lui.

Je voudrais bien espérer vous voir ici avant mon départ. Je compte y rester encore un mois environ. Que mon bon génie vous inspire la pensée de venir!

Adieu, Monsieur. Personne au monde ne vous admire plus que moi. J'emporte avec moi le souvenir ineffaçable de la bienveillance que vous avez bien voulu me témoigner.

Marie (1).

Rien ne m'a empêché, Monsieur, de lire et relire votre drame avec une extrême attention. Je vous conseille de le présenter à un théâtre, mais j'ai quelques graves observations à vous faire. Si vous voulez me faire l'honneur de venir chez moi demain ou après demain, à midi, je serai heureux d'en parler avec vous et tout prêt à vous servir en tout ce qui dépendra de moi.

Alfred de Vigny.

J'irais chez vous si cela m'était possible.

1er avril 1837. Paris.

(1) Madame d'Agoult.

Voulez-vous, pendant le peu de jours que j'ai encore à passer ici, que je relise votre drame? Et s'il n'est pas de nature à être mis en scène, pourquoi ne le feriez-vous pas imprimer? Je me souviens que c'est beau. Confiez-le-moi. Pourquoi faut-il le laisser dormir? Rien de ce que vous avez fait ne peut être inutile ou indifférent.

Tout à vous de cœur.

Mardi. G. SAND.

...J'ai remis le drame à Bocage. J'attends sa réponse (1).

A vous de cœur,

GEORGE SAND.

LETTRES A M. LADISLAS MICKIEWICZ.

Monsieur, je n'ai eu entre les mains qu'un manuscrit ou plutôt une copie de manuscrit de votre illustre père. C'était un drame polonais dont je ne me rappelle pas le titre et qui ne me parut pas facile à adapter à la scène française. Mais je n'avais pas à le juger. J'étais chargée seulement de le remettre à M. Bocage et de lui en recommander la lecture. Il y trouva de très-belles choses, en effet, mais rien de ce qui devait produire un effet immédiat sur le spectateur. Néanmoins il s'occupa de le faire accepter dans un théâtre de drame, et à cette époque,—que je ne puis préciser,—je quittai Paris. Plus tard, votre père me fit redemander le manuscrit que Bocage n'avait pu faire accepter et qui avait dû rester entre ses

(1) Ce billet de madame Sand, ainsi que le précédent, est sans date. Mais ils sont adressés rue d'Amsterdam, n° 1, où M. Adam Mickiewicz demeura à son retour de Suisse, fin 1840, jusqu'à l'année 1845. Ils sont probablement du printemps 1843, époque à laquelle madame Sand écrivit également à M. Mickiewicz à propos de ses leçons sur la *Comédie infernale* de Krasinski, professées au Collége de France en février 1843.

mains. Je le redemandai à Bocage, qui me dit l'avoir remis à MM. Sobanski et Grzymala, chargés déjà de le lui réclamer. Plus tard encore, je sus que votre père ne l'avait pas reçu. J'en parlai encore à Bocage, qui ne se souvenait plus s'il l'avait remis à M. Grzymala, à M. Sobanski, ou déposé chez votre père lui-même, mais il assurait l'avoir restitué exactement dès la première réclamation, et je crois que cela est vrai, parce qu'il avait de l'ordre, et ne remettait pas les choses au lendemain.

Je croyais que depuis longtemps ce manuscrit qui n'a *jamais repassé* par mes mains avait été retrouvé et restitué. Peut-être l'a-t-il été, mais je regrette de ne pouvoir vous donner d'autres renseignements.

Recevez l'expression de mes sentiments affectueux.

G. SAND.

Nohant, 18 août 1863.

Paris, 30 juillet 1867.

Monsieur,

La lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser, le 27 de ce mois, m'a fait faire tous les efforts possibles pour me rappeler les circonstances qu'une si longue suite d'années, mes souffrances et ma vieillesse ont pu naturellement, sinon effacer de ma mémoire, du moins involontairement déplacer en grande partie.

Les souvenirs de Bocage me paraissent confondre l'historique des transmissions du précieux manuscrit en question. Madame Sand, pénétrée sincèrement d'une admiration sympathique pour notre grand poète, avait jugé que Bocage saurait le mieux utiliser son drame. Je me rappelle que ce dernier me dit, dans une conversation, qu'il trouverait un homme spécial, familier avec la mise en scène et toutes les ressources du métier (ces expressions m'ont frappé) et, si ma mémoire ne me trompe, son choix est tombé sur M. Mallefille, auteur dramatique d'une science reconnue et pénétré aussi bien que madame Sand d'une pieuse sympathie pour l'illustre auteur, et je ne doute pas que, s'il a été appelé à ce travail, il ne s'en soit occupé avec les meilleures dispositions. Mais les désastres personnels qui m'ont frappé bientôt après m'ont fait perdre la trace de toutes ces personnes. Les événements postérieurs brouillent les souvenirs des entretiens que j'ai pu avoir avec Sobanski et les autres personnes intéressées à cette question. Sobanski mourut, et moi je fus absent de Paris pendant trois ans. Et d'ailleurs le ma-

nuscrit ne pouvait à aucun titre rester entre nos mains. Une chose qui me revient à la mémoire en ce moment, c'est que votre père, que j'ai eu le bonheur de revoir et de recevoir plusieurs fois chez moi avant son départ, ne m'a jamais parlé de ce manuscrit.

J'aurais été bien heureux de vous être de quelque utilité dans ces recherches, car vous ne pouvez douter de l'attachement personnel qui s'ajoute dans mon cœur au mérite et à la gloire impérissable du plus pur et du plus méritant de nos grands hommes contemporains.

Veuillez lire ma vieille écriture avec indulgence et croire à ma très-grande considération.

ALBERT GRZYMALA.

P. S. Je crois que l'écriture du manuscrit n'était pas de la main de monsieur votre père. J'ai assisté à la lecture de quelques scènes chez madame Sand, et les gens du métier (puisqu'ils s'appellent ainsi) trouvaient, à côté d'une étude précieuse des caractères et de la couleur historique, une certaine absence d'entraînement dramatique.

Bougival, 2 août 1867.

Monsieur,

Les souvenirs que vous évoquez me sont encore présents, et je crois pouvoir répondre de leur exactitude.

Madame la comtesse d'Agoult, qui depuis a rendu célèbre son pseudonyme de Daniel Stern, me remit à Paris, rue Laffitte, hôtel de France, le manuscrit d'un drame intitulé : *La Confédération* ou *Les Confédérés de Bar;* c'était pendant l'hiver de 1836-1837. Madame d'Agoult l'avait recommandé à mon attention; le nom de votre illustre père le recommandait à ma sympathie. Il avait déjà passé par l'examen de plusieurs auteurs dramatiques, entre autres Alfred de Vigny.

Je crois qu'on avait répondu avec plus de politesse que de franchise, plus en Philintes qu'en Alcestes. Moi, j'eus, comme toujours, le courage de mon opinion. Après avoir lu avec une respectueuse attention l'ouvrage inédit d'Adam Mickievicz, je le rendis à madame d'Agoult, en lui disant que les beautés de sentiment et de pensées y abondaient tout naturellement, mais que l'action, l'intérêt, l'agencement dramatique, tels qu'on les comprenait en France, y faisaient complétement défaut, et que je ne voyais aucun moyen, aucune chance pour le faire représenter dans des conditions dignes

de son auteur. Madame d'Agoult se récria contre la sévérité excessive, peut-être téméraire, de mon jugement ; je répondis que je désirais me tromper, et nous en restâmes là. Depuis ce moment jusqu'à la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, je n'ai plus entendu parler du drame composé par votre père et soumis un instant à mon appréciation.

Si vous voyez madame la comtesse d'Agoult et le comte Grzymala, veuillez bien, je vous prie, transmettre à l'une mes affectueux respects, et à l'autre mes vieilles et toujours bonnes amitiés.

Agréez pour vous-même, Monsieur, l'assurance de mes sentiments les plus distingués.

F. MALLEFILLE.

Saint-Lupicin, par Saint-Claude, 7 août 1867.

Le manuscrit dont vous me parlez, Monsieur, a été, sur le désir de monsieur votre père, confié à l'acteur Bocage qui, si ma mémoire ne me trompe, a dû le lui remettre en personne (1) avec des observations très-analogues à celles de M. Mallefille. Je regrette infiniment de n'avoir à vous transmettre d'autres renseignements, et je voudrais espérer que si, en toute autre occasion, je pouvais mieux vous servir, vous ne douteriez pas de mon cordial empressement.

La mémoire de votre illustre père m'est chère et sacrée, et tout ce qui lui appartient a droit à mon plus affectueux intérêt. Recevez-en ici la sincère assurance, Monsieur.

MARIE D'AGOULT.

(1) En 1854 madame Mickiewicz se préoccupait de savoir si l'on ne pouvait pas retrouver le manuscrit de son mari. En 1858, Bocage, à qui il en était parlé, n'avait plus à ce sujet que des souvenirs confus.

LES CONFÉDÉRÉS DE BAR

DRAME EN CINQ ACTES

PERSONNAGES.

LE PALATIN, vieillard de soixante ans, grand, maigre, sombre, parlant presque toujours à demi-voix et terminant ses phrases par un geste; costume polonais; cheveux coupés courts.

LA COMTESSE, sa fille, femme de trente ans, belle et élégante.

LE COMTE ADOLPHE, fils du Palatin, frère de la Comtesse, âgé de quinze ans; costume polonais.

LE GÉNÉRAL-GOUVERNEUR RUSSE, homme de cinquante ans.

CASIMIR PULAWSKI, chef des Confédérés de Bar, jeune homme de trente ans.

M. DE CHOISY, officier français, en uniforme français.

LE PÈRE MARC, vieux capucin.

LE DOCTEUR, agent diplomatique russe; démarche timide, regard oblique; habit moitié civil, moitié militaire; il porte une perruque, des lunettes, et a un grand portefeuille sous le bras.

ZBROY, inspecteur des forêts royales; habit de chasse.

LE STAROSTE.

LA STAROSTINE, sa femme.

LE BOURGMESTRE DE CRACOVIE.

DES NOBLES POLONAIS, DES ÉCHEVINS ET DES BOURGEOIS DE CRACOVIE, DES MONTAGNARDS DES CARPATHES, DES CHASSEURS ROYAUX. — Costumes de l'époque.

L'action se passe dans la ville de Cracovie et aux environs en 1772.

LES CONFÉDÉRÉS DE BAR

DRAME EN CINQ ACTES

ACTE PREMIER

Salon dans les appartements de la Comtesse. — Des groupes de femmes et d'hommes, les uns debout, les autres assis, ayant à la main des placets et des liasses de papier; tous tristes et parlant bas. — Plusieurs laquais en grande livrée se tiennent à la porte.

SCÈNE PREMIÈRE

LE STAROSTE, MADAME LA STAROSTINE, LE BOURGMESTRE, UN GENTILHOMME, puis LE PORTE-GLAIVE DE LITHUANIE.

LE STAROSTE (*en habit polonais, le sabre au côté*).

On n'attendait pas aussi longtemps, même dans l'antichambre de nos rois ; cela ne s'est jamais vu à Cracovie. Laisser des nobles polonais frapper pendant deux heures à la porte d'une favorite ! (*En montrant une porte de côté.*)

LA STAROSTINE.

Tais-toi ! Que dis-tu, malheureux ! Oublies-tu qu'elle est fille de notre Palatin ?

LE STAROSTE.

Et la maîtresse d'un général russe !

LA STAROSTINE.

Ah ! le sort de notre fils est entre ses mains. Taistoi !

UN VIEUX GENTILHOMME.

Oh, monsieur le Staroste, que voulez-vous! Le proverbe dit qu'il est impossible de courber le cou droit d'un Polonais, ni de redresser son sabre recourbé, sans briser l'un et l'autre. Ah ! nous faisons mentir le proverbe. Que voulez-vous ! notre roi Stanislas fait des courbettes à Varsovie devant les Russes ; qu'y a-t-il d'étonnant que nous autres... Savez-vous que le Général-Gouverneur veut confisquer mon château ?

LE BOURGMESTRE.

Pauvre Cracovie ! On la frappe d'une nouvelle contribution et on me rend, comme bourgmestre, responsable du paiement. On me menace. J'espère que la Comtesse pourra m'obtenir un délai de quelques jours ; et dans quelques jours, qui sait ce qui arrivera !

LE STAROSTE.

S'il ne s'agissait que de châteaux et d'argent, ils auraient fait abattre et rouler sur ma tête toutes les tourelles crénelées de mon castel, que je n'aurais pas courbé cette tête devant la porte d'une... mais, mon pauvre garçon ! il y va de la vie de mon fils,

LA STAROSTINE (*au Bourgmestre*).

Croyez-vous qu'elle nous donnera audience aujourd'hui ? Mon Dieu, c'est que, voyez-vous, monsieur le Bourgmestre, on juge aujourd'hui mon fils ; vous savez, le tribunal militaire russe... Et pourquoi ? Parce que mon fils a donné asile à un émissaire de Pulawski, de ce chef des Confédérés de Bar. Ils disent que c'est un crime, le croiriez-vous ? Mais la Comtesse pourra obtenir du Général-Gouverneur russe... elle est Polonaise, elle aura pitié... n'est-ce pas ? Elle est si bonne !

LE BOURGMESTRE (*s'approchant de la Starostine*).

Votre fils a donné asile à un émissaire de Pulawski ; avez-vous appris quelque chose de cet émissaire ? Que fait donc Pulawski ? Où sont les Confédérés ? On nous les promet chaque jour.

LE GENTILHOMME.

Chut ! n'avez-vous pas lu la gazette d'hier ? On a battu nos Confédérés de l'autre côté de la Vistule. On dit que Choisy est pris, Pulawski tué. Cela doit être vrai, c'est imprimé, et même imprimé dans la *Gazette officielle*.

LE STAROSTE.

Bah ! ils le tuent périodiquement une fois par semaine.

LE BOURGMESTRE.

Il est vivace comme notre Pologne. Jamais il n'est aussi remuant que le lendemain de son enterrement officiel. Mille et une gazettes ! ce sont contes russes et voilà tout.

LE GENTILHOMME.

Le proverbe dit qu'une nouvelle, pour se confirmer, n'a qu'à être mauvaise pour la Pologne.

LE BOURGMESTRE.

A propos de nouvelles, savez-vous que notre Palatin, en apprenant la défaite des Confédérés, a mis le bonnet blanc que les Confédérés affectent de porter ; il l'a mis hier, ici, à la barbe des Russes.

LE STAROSTE.

Il a mis le bonnet des Confédérés ?

LE GENTILHOMME.

Qu'est-ce que cela signifie, monsieur le Bourgmestre, vous qui êtes un homme politique ?

LE BOURGMESTRE.

C'est comme s'il disait : Vous croyez la Confédération par terre ? Eh bien ! je la relève, et je m'y jette la tête la première. (*Il met la tête dans son bonnet.*) Le Palatin revient des pays étrangers ; vous savez qu'il était agent secret des Confédérés. Je suis sûr qu'il a obtenu des secours.

LE STAROSTE.

Mais avant que ces secours arrivent...

LA STAROSTINE.

On le fusillera ! Etre fusillé pour cela ! Parce qu'on trouva chez nous ce moine, c'est-à-dire qu'il s'y trouva on ne sait pas comment. Mon Dieu ! Mais la Comtesse ne veut pas venir. Je suis sûre qu'elle ne viendra pas ; tout le monde nous abandonne. Pensez-vous qu'elle viendra ?

LE BOURGMESTRE.

Patience. Elle n'est pas chez elle ; elle dîne chez son père, le Palatin. Le Général-Gouverneur y est aussi, et beaucoup de nos seigneurs... un grand dîner.

LE GENTILHOMME.

Tout le monde dit que le Palatin est furieux de la conduite de sa fille, qu'il l'a tuerait, si ce n'était la crainte du Gouverneur, et, vous voyez, il les invite à dîner. Cela ne s'est jamais vu en Pologne. Mais que voulez-vous !

LE STAROSTE.

J'entends le roulement des tambours. On revient. Ils reviennent. (*Tout le monde se lève et court aux fenêtres.*)

PLUSIEURS VOIX.

On revient, Dieu merci ! Elle revient, la Comtesse revient.

LE GENTILHOMME.

Les Russes reconduisent notre Comtesse, tambour battant. On dirait leur général en chef ; c'est incroyable.

LE BOURGMESTRE.

C'est que le Général-Gouverneur revient en même temps ; on dit qu'il épouse la Comtesse. Je le crois bien, une veuve, si riche, si belle. J'ai dit veuve ; c'est mieux que cela ; c'est une femme divorcée : c'est moitié fille, moitié veuve.

LE GENTILHOMME.

Un Russe ! Une fille de Palatin de Cracovie ! C'est

comme si notre Saint-Père le Pape épousait le Schisme ! c'est la fin du monde.

LE BOURGMESTRE.

Ce qui est sûr, c'est que le Russe est amoureux d'elle. Elle peut tout sur lui ; elle le mène. Ce n'est pas sans raison qu'on l'appelle la petite Catherine, la petite Impératrice de Cracovie.

LE PORTE-GLAIVE (*entre précipitamment et court vers le Staroste*).

Vous attendez en vain.

LE STAROSTE.

Eh bien ?

LE PORTE-GLAIVE.

Elle ne fera rien pour vous. Je viens de chez le Palatin. On l'y a mal reçue. Le Palatin, son père, ne lui a pas seulement adressé la parole. Les dames polonaises lui tournaient le dos, faisaient des grimaces. Elle a eu des spasmes. Le Général en est furieux, et moi j'en suis enchanté, moi.

LA STAROSTINE.

Mon Dieu ! ces seigneurs, ils la fâchent ; et nous, nous en souffrirons. Ils la frappent sur notre joue.

LE GENTILHOMME.

Cher monsieur le Porte-Glaive de Lithuanie, les Russes vous ont déjà coupé une main, je ne vois pas qu'il en repousse une autre à sa place. Vous n'ètes pas de bois de saule. La Comtesse vous a sauvé une fois la tète, mais... chut !

UN LAQUAIS (*entrant par la porte de côté*).

Mesdames, messieurs! Madame la Comtesse me charge de vous demander mille excuses. Elle ne peut recevoir personne aujourd'hui. Elle est désolée; elle est indisposée.

LE STAROSTE.

Indisposée? Mais dites-lui qu'il s'agit de braves gens sur la vie desquels le Général va prononcer aujourd'hui. Indisposée!

LE LAQUAIS.

Si vous avez à remettre des suppliques, des notes, je m'en charge. (*Le Staroste et tout le monde accourent vers le laquais. On lui remet des papiers. On lui parle.*)

LE STAROSTE.

Plus d'espoir! On le fusille dans vingt-quatre heures.

LE PORTE-GLAIVE.

Vous portez le sabre, moi le couteau. (*Il montre mystérieusement un poignard.*) Eh bien, je vous dis que dans vingt-quatre heures on frappera bien des coups fourrés sans parler d'estocades.

LE STAROSTE ET LE BOURGMESTRE.

Que dites-vous? Des coups fourrés?

LE PORTE-GLAIVE (*les menant à une fenêtre*).

Vous voyez d'ici les monts Carpathes et ce nuage qui ressemble au plumet de Pulawski.

LE STAROSTE ET LE BOURGMESTRE.

Qu'entendez-vous dire? Seraient-ils?...

LE PORTE-GLAIVE.

Je dis seulement que Pulawski est un bon cavalier, M. de Choisy un excellent fantassin ; les monts Carpathes sont près de Cracovie, le Palatin a mis son bonnet de confédéré... Venez me voir cette nuit, nous en reparlerons. Madame la Starostine, allons, du courage. Je jure par les monts Carpathes que votre fils ne sera pas fusillé ! (*Tout le monde sort.*)

SCÈNE II

LA COMTESSE, LE COMTE ADOLPHE, UN LAQUAIS.

LA COMTESSE (*se jetant dans un fauteuil*).

Ces solliciteurs ! Ça ne vous laisse pas une minute de repos, et après une telle journée. Voilà mes compatriotes ! Ils m'insultaient tantôt ; et, ici, ils rampent devant moi. Mais qu'ai-je besoin d'eux ? (*Au laquais, en apercevant Adolphe auprès d'une porte de côté.*) Qui est-ce ? Je t'ai dit de ne laisser entrer personne.

LE LAQUAIS.

Monsieur le Comte, votre frère. (*Il sort.*)

LA COMTESSE.

C'est toi, cher Adolphe ? Comment es-tu déjà ici ? Je vous ai pourtant laissés à table.

ADOLPHE.

Je t'ai suivie en secret. J'ai à te parler, Caroline. Il s'agit d'une affaire importante.

LA COMTESSE.

D'une affaire ? Et toi, Adolphe, tu ne me viens voir que pour affaire ! Cependant sois le bien-venu. Il y a si longtemps que je ne t'ai vu chez moi, que nous n'avons parlé ! Si tu voulais venir un peu plus souvent, Adolphe, tu es mon unique consolation dans cette épouvantable solitude !

ADOLPHE.

De quelle solitude parles-tu ? Je ne connais pas à Cracovie de palais moins solitaire que le vôtre.

LA COMTESSE.

Méchant ! tu feins de ne pas savoir que ce palais est aussi bien séquestré du monde, de mon monde à moi, de ma patrie, de ma famille, que le serait un hôpital de lépreux. Qui est-ce qui m'entoure ici ? Des Russes, des étrangers. Au sein de ma patrie, j'oublie ma langue maternelle, j'oublie de parler. Personne à qui je puisse dire une seule parole intime.

ADOLPHE.

Il vient ici tant de Polonais.

LA COMTESSE.

Des solliciteurs, des malheureux. Oui, on pleure ici en polonais, mais on ne parle pas. Quelle existence ! c'est pis que d'être orpheline, que d'être enfant-trouvée ! A quoi bon avoir une famille qui vous abandonne, qui vous renie !

ADOLPHE.

Si mon père est fâché, qu'y a-t-il d'étonnant ? Nous arrivons après une longue absence ; nous apprenons ton divorce et que tu vas épouser... et mille autres choses ! Nos parents ont dit à notre père du mal de toi. Je te l'avoue, j'ai été étourdi de toutes ces nouvelles. Mais, patience, laisse passer la tempête.

LA COMTESSE.

Toi seul, mon cher frère, tu me conserves encore un peu d'amitié, je le sais ; ton jeune cœur n'a pas eu le temps de se gonfler de leur haine, de s'imprégner de leurs pétrifiants préjugés. Mais tu changeras, je le prévois bien. Ils t'apprendront à me haïr ! Cher Adolphe, ne les écoute pas, sois toujours bon pour moi. Tu sais combien tu m'es cher. Rien que le son de ta voix me rend heureuse, me transporte tout à coup au sein de mon heureuse enfance, au sein de ma famille. Nous étions alors si unis, nous nous aimions tant les uns les autres. Tout ce qui me reste de sentiments de famille, je les concentre sur toi seul. Tu es ma famille entière, ma patrie, à moi enfant déshéritée, exilée, réprouvée. Si tu voulais venir plus souvent...

ADOLPHE (*attendri*).

Toutes les fois que je le pourrai, Caroline. Je sais que tu m'aimes. Je sens tout le mal qu'on te fait et j'en souffre. Tu as un cœur si bon, si sensible. Je vais faire un appel à ta bonté. Tu te rappelles ce prêtre que l'on accuse d'espionnage. Je t'en ai écrit déjà, tu m'as pro-

mis sa grâce. Tu l'obtiendras du Gouverneur, n'est-ce pas ?

LA COMTESSE.

Tu sais que ce n'est pas la première, j'espère que ce ne sera pas la dernière. Cependant, vois leur reconnaissance. Tu as été témoin de l'accueil qu'ils m'ont fait. Tu as vu à table ce Lithuanien, ce triste manchot, cet ami de Pulawski que les Russes allaient pendre. Je lui sauvai la vie. Monsieur, lui dis-je à table, vous ne m'avez pas même saluée ! Madame, me répondit cet orgueilleux, madame, je ne peux pas vous tendre la main, vos amis les Russes me l'ont coupée. Mes amis les Russes ! Imbécile, ingrat ! — Et ces femmes ! J'allai la première à leur rencontre, et les voilà piétinant à reculons, et puis de s'enfuir toutes, comme ces Confédérés de Bar, leurs dignes maris et fils, fuyant partout devant les Russes. C'est pourtant là, sur le champ de bataille, qu'ils feraient mieux d'étaler leur patriotisme. Mais ici, insulter une femme, est-ce du patriotisme polonais? Une femme qui tâche de leur faire du bien ! Allez, vos Polonais, c'est le peuple le plus ingrat au monde.

ADOLPHE.

Et qui es-tu donc ? Tu n'es plus Polonaise ? Caroline, ne parle pas ainsi. Si l'on est fâché contre toi, à qui est la faute ? Je ne viens pas te faire de reproches, mais tu as tort. Pourquoi habites-tu ce château au milieu des Russes? Ton palais donne dans la cour du Général, c'est presque la même maison ; tout le monde trouve cela scandaleux.

LA COMTESSE.

Je me réfugie ici, oui, pour ma sécurité. Ne sais-tu pas que ma famille voulait m'enfermer dans un couvent, même avant l'arrivée de mon père? Quel droit auraient-ils de m'enfermer?

ADOLPHE.

Il ne fallait pas divorcer avec le comte, ton mari. Cela ne s'est jamais vu dans notre famille. Tu avais tort. Et maintenant tu acceptes les hommages d'un Russe, toi, fille de mon père, fille d'un Palatin!

LA COMTESSE.

Tu répètes leur leçon. Le divorce, le divorce! Eh! pourquoi m'a-t-on laissée, moi enfant, épouser un homme mal élevé, un sauvage, un ivrogne, pour ne pas dire pis? Lui, se soucie-t-il de moi? Ma famille prétendra-t-elle être plus jalouse de l'honneur de mon mari qu'il ne l'est lui-même? Crois-moi, tout cela n'est qu'un prétexte pour me persécuter. Ils me haïssent, ils me calomnient, et ils s'étonnent de ce que je ne suis pas indifférente aux sentiments d'un homme, du seul homme qui me protége, qui m'estime, qui s'est attaché à mon sort.

ADOLPHE.

Cet homme est un Russe.

LA COMTESSE.

Dieu, quelle est donc la religion, où est la loi qui défend d'avoir de l'amitié pour un étranger? et cela seulement parce qu'il est étranger.

ADOLPHE.

Cet étranger nous fait la guerre.

LA COMTESSE.

Les guerres finissent tôt ou tard. Les haines nationales s'apaisent. Et alors, le bruit des armes une fois cessé, vous entendrez les cris de vos consciences. Oui, mon père, mes parents, vous tous, vous aurez des remords d'avoir flétri mon existence, empoisonné tous les moments de ma vie! Vous me regretterez un jour, vous me rendrez justice, oui!

ADOLPHE.

Ah! si tout cela finissait! Si tu pouvais te réconcilier avec ta famille, revenir à nous! Comme notre palais est devenu triste depuis que tu n'y es plus; triste et muet; quel vide tu y laisses! Comme c'était gai avant notre départ pour cette malheureuse ambassade! Et maintenant mon père ne sourit plus. Personne ne parle à table : on dirait un couvent de trappistes. Si tu revenais! Tu es si gaie, si bonne. Tâche que notre père te pardonne. N'oublie pas ce moine; mon père donnerait beaucoup pour le sauver. On le juge aujourd'hui. Tu sais qu'on n'a pas vu de Polonais sortir sauf d'entre les mains des juges russes.

LA COMTESSE.

Sois tranquille. J'ai déjà écrit au Gouverneur. Je lui en parlerai encore. Il viendra aujourd'hui me voir.

ADOLPHE.

Il viendra ici! Il faut donc que je te quitte, car si mon père apprenait...

LA COMTESSE.

Mais il n'est pas brouillé avec le Général, il l'invite, il vient le voir.

ADOLPHE.

Ne t'y fie pas trop. Lorsque nous étions à Vienne, il recevait l'ambassadeur russe très-poliment, et il le détestait ; ah ! qu'il le détestait. Après chaque visite de cet ambassadeur, mon père tombait malade, tant cela lui coûtait. Il pensa une fois avoir un coup de sang ! C'est de la politique, ma sœur. Ah ! c'est une chose affreuse, cette politique ! T'a-t-il parlé à dîner ?

LA COMTESSE.

Non. Te parle-t-il quelquefois de moi ?

ADOLPHE.

Non. Je conserve dans ma chambre ton portrait. Mon père s'arrêtait souvent devant ce portrait, le regardait avec tristesse. Quelquefois il s'oubliait jusqu'à lui dire des injures. C'était dans le temps où il te sommait pour la dernière fois de revenir dans son palais.

LA COMTESSE.

Je n'osais pas y retourner. Il était alors si irrité.

ADOLPHE.

Depuis ce temps, il ne regarde plus ton portrait et il ne dit rien.

LA COMTESSE.

La plus forte colère s'apaise avec le temps.

ADOLPHE.

Tu dois connaître le Palatin. Ceux qui le connaissent ne craignent de lui rien autant que son silence. Mais j'entends le bruit d'une voiture. Je pars. Tâche de sauver le moine. Il faut absolument le sauver. (*Avec mystère.*) C'est le Père Marc !

LA COMTESSE.

Le père Marc ! notre ancien confesseur ? le saint homme. Il a été aumônier des Confédérés. Et Pulawski, — avez-vous des nouvelles de Pulawski ?

ADOLPHE.

Ah ! le pauvre Pulawski t'intéresse encore.

LA COMTESSE (*avec émotion*).

Eh bien ! en sais-tu quelque chose ? Te défies-tu de moi ?

ADOLPHE.

Il vit, il n'a pas été fait prisonnier. Voilà tout ce que je puis te dire.

LA COMTESSE.

Dieu en soit loué ! Où est-il ? Est-il hors de danger ? En sûreté ? Est-il loin ?

ADOLPHE.

Hors de danger ; mais il ne m'est pas permis de dire où il est.

LA COMTESSE.

Ne le dis pas ; ne le dis à personne ; car si quelqu'un entendait, si les échos répétaient... Ecoute, Adolphe, écris-lui, fais-lui dire qu'il fuie le plus loin qu'il pourra. L'Impératrice a mis sa tête à prix. Le Général lui porte une haine toute particulière. S'il tombait entre ses mains, c'est la seule tête que ni moi ni personne ne pourrait sauver de la hache. Je n'oserais pas même parler en sa faveur.

ADOLPHE.

Et cependant tu l'as aimé jadis.

LA COMTESSE.

Histoire d'enfance. Nous avons été élevés ensemble dans notre château des montagnes. Tu étais alors petit enfant, tu ne te le rappelles pas. Il est mon frère de lait. Qui a dit que je l'ai aimé ?

ADOLPHE.

Tout le monde, et certes ce n'est pas ce qu'on te reproche ; je ne m'en fâche nullement. Ah ! Caroline, si tu l'avais épousé, un si brave homme, si célèbre. Allez, il vaut bien votre Russe.

LA COMTESSE.

Il n'était alors qu'un pauvre garçon. S'il m'avait aimée, il n'aurait pas fui de chez nous pour se faire soldat, aventurier.

ADOLPHE.

Si tu savais, qu'il est grand, qu'il est beau !

LA COMTESSE.

Tu l'as donc vu? grand Dieu ! Serait-il ici ? Que vient-il faire ? L'insensé, il court à sa perte ! Si on le découvre... J'ai un pressentiment horrible. J'ai eu cette nuit un rêve affreux. Je le vis en songe.

ADOLPHE.

Pulawski ?

LA COMTESSE.

Je rêvais que j'étais dans les Carpathes avec Pulawski, tel que je l'ai connu dans mon enfance. Un chapeau de montagnard, une hache à la main, il me conduisait vers une montagne couverte de gazon, émaillée de fleurs.

ADOLPHE.

Il n'y a rien d'affreux dans tout cela, ce me semble.

LA COMTESSE.

Tout à coup, je vis sortir de dessous terre mon père. Il nous saisit, nous jeta tous les deux dans la fosse, en criant : Enterrez-les, enterrez-les. Ah ! Dieu, je sentis, je sens encore dans ma bouche, sur ma poitrine, cette terre humide, lourde... Je sentis le pied de mon père qui foulait la terre. Dieu, quel rêve !

UN LAQUAIS.

Son Excellence monsieur le Général-Gouverneur.

ADOLPHE.

Je ne veux pas qu'il me voie ici.

LA COMTESSE.

Sors par là et puis par le jardin. (*Adolphe sort.*)

SCÈNE III

LA COMTESSE; LE GÉNÉRAL, *en grande tenue.*

LE GÉNÉRAL.

Eh bien, madame, ce que j'ai prédit est arrivé. Victoire !!! Le rapport d'hier se confirme. On a battu les Confédérés, complétement battu ! Dieu en soit loué ! Je viens de commander un *Te Deum*, et j'allume vingt-cinq cierges dans ma chapelle, autant de cierges que je compte d'années de service, dont les dernières furent

les plus pénibles. Cette maudite guerre, comme elle durait! Mais à la fin des fins, c'est fini, fini! Je respire. C'est à présent que je me sens véritablement gouverneur de ce pays. Ah! vous êtes triste.

LA COMTESSE.

Fatiguée de ce dîner. Vous m'aviez fait espérer un meilleur accueil. Je regrette d'y être allée.

LE GÉNÉRAL.

Nos convives se sont aussi confédérés contre nous. Ce n'est pas aimable, mais je n'y pense plus. Je ne conçois pas ce qui rend tout d'un coup ces Sarmates si fiers, si dédaigneux. Ils ont lu la gazette d'hier. Ce n'est pas, il me semble, le moment de narguer les Russes. Mais n'importe ; nous sommes enfin vainqueurs; soyons généreux. Je leur pardonne leur mauvaise humeur, à vos pauvres compatriotes. Je ne m'en fâche plus. Je public une proclamation au nom de l'Impératrice, des grâces, des pardons. Rendons le bien pour le mal, une fois le pays pacifié.

LA COMTESSE.

Je suis enchantée de vous trouver dans cette disposition d'esprit. Je vous fournis l'occasion de faire preuve de sentiments généreux. Vous avez sans doute fait mettre en liberté le prisonnier pour lequel je vous ai écrit hier.

LE GÉNÉRAL.

Ah! non, pour celui-là non, on le fusillera ; mais ce sera la dernière victime. Non, c'est un homme trop dangereux.

LA COMTESSE.

Qui ? Je vous parle du capucin. C'est un moine du couvent de mes domaines. On le connaît ici.

LE GÉNÉRAL.

Mon docteur l'a examiné. Il trouve, à ce qu'il paraît...

LA COMTESSE.

Toujours cet infâme espion de Courlandais. Ne vous a-t-il pas fait commettre assez de cruautés, ce vil dénonciateur ?

LE GÉNÉRAL.

Dénonciation ! cruauté ! Vous êtes singulière. Vous me connaissez pourtant. Suis-je cruel, moi ? Toutes les fois qu'il ne s'agit pas du service impérial, quel plaisir aurais-je à être cruel ? Croyez-vous que ce soit amusant de tirer des capucins ? Ma foi, je préférerais abattre un daim dans les montagnes des Carpathes. Mais que voulez-vous, c'est la guerre, la nécessité. Pourquoi m'obligent-ils à sévir contre eux ?

LA COMTESSE.

A la bonne heure ! Faites donc la guerre aux soldats, mais fusiller des hommes tranquilles...

LE GÉNÉRAL.

Je voudrais bien avoir l'honneur de faire la connaissance de ces hommes tranquilles ; mais, jusqu'à présent, je n'en ai pas trouvé en Pologne. S'il en a jamais existé en ce pays (ce dont je doute), la race en est perdue. Ici tout ce qui respire, conspire. Mon docteur a raison de dire qu'un Polonais, après avoir expiré, conspire encore au moins l'espace de vingt-quatre heures. C'est le pays

des mauvaises têtes, depuis la tête rasée de monseigneur le Palatin, votre père, jusqu'à la tête chevelue du dernier des paysans qui aient jamais laissé flotter leur plique polonaise. Aussi, me voilà bien heureux d'avoir enfin...

LA COMTESSE.

Tout le monde aime sa patrie.

LE GÉNÉRAL.

On ne les chasse pas de leur patrie. Qu'ils y restent, mais qu'ils se conduisent honnêtement, qu'ils obéissent à leur roi...

LA COMTESSE.

Le roi Stanislas Poniatowski, que vous appelez vous-même votre homme d'affaires, homme de paille...

LE GÉNÉRAL.

Homme d'esprit. Il a pesé la puissance des deux Etats; celle de la Pologne se trouvant plus légère, le roi s'y résigne. Vos compatriotes auraient mieux fait de l'imiter, que d'entreprendre une guerre inutile, oui, inutile à eux, inutile à moi. Car je ne connais pas de métier plus triste pour un général que de combattre des troupes irrégulières, des partisans. Si l'on remporte une victoire, qu'est-ce qu'on trouve sur le champ de bataille? Pas un canon, pas un fourgon, pas un clou. Il n'y a pas de quoi remplir deux lignes de bulletin. Aussi, depuis que je fais cette chiffonnière de guerre, n'ai-je obtenu de l'impératrice ni avancement, ni décoration, ni dotation. Sa Majesté m'ordonnait dans chaque dépêche d'en finir à tout prix, et cela ne finissait pas. Qu'y a-t-il

d'étonnant si je m'irritais, si je m'emportais, si je sévissais? La peur rend cruel.

LA COMTESSE.

Vous aviez peur? vous, vieux soldat?

LE GÉNÉRAL.

Ce n'est pas pour ma vie que je craignais, mais pour ma réputation, pour mon avenir, pour mes vingt-cinq ans de service. Savez-vous que j'ai été sur le point d'être disgracié? Je craignais aussi pour vous. Vous savez que vos compatriotes ne vous aiment pas. Ainsi vous partagiez à votre insu mes dangers. Quand donc vous déciderez-vous à partager pour toujours mon bonheur?

LA COMTESSE.

Vous voyez comme ma famille s'y oppose.

LE GÉNÉRAL.

Le papa nous boude un peu. Soyez tranquille, nous l'apprivoiserons. Il ne sait pas encore l'importance de notre dernière victoire, et déjà, voyez, la crainte ou la politique l'oblige à venir me voir, à m'inviter chez lui. Notre dîner d'aujourd'hui n'a pas réussi, n'importe; ç'a été notre premier essai. J'ai invité le Palatin à venir ce soir prendre du thé chez moi. Nous recommencerons. Je serai poli, prévenant, même humble avec lui, vous l'assiégerez de vos caresses. Je ferai retentir de temps à autre des promesses, au besoin des menaces. Nous lui livrerons un assaut. Eh, allons, ça ira! Un peu de gaieté. Je veux être gai, moi, je veux m'amuser aujourd'hui. Je ne veux plus entendre parler guerre ni politique d'ici à un mois. Je suis une recrue en semestre, moi, ha!

LA COMTESSE.

Le prisonnier dont je vous ai parlé a été autrefois confesseur de mon père. Vous avez là l'occasion d'obliger mon père d'une manière délicate.

LE GÉNÉRAL.

Encore ce capucin! Bon, bon, qu'on ne m'en parle plus. Je vais écrire l'ordre. (*Il cherche du papier.*) Eh bien (*il sonne*), qu'on fasse venir le docteur! Vous viendrez chez moi, n'est-ce pas?

LA COMTESSE.

Il faut changer de toilette, ça m'ennuie. Je me sens si fatiguée.

LE GÉNÉRAL.

Je vous attends ici. Nous irons ensemble. (*La Comtesse sort.*)

LE LAQUAIS.

Le docteur. (*Il sort.*)

SCENE IV

LE GÉNÉRAL, LE DOCTEUR.

LE GÉNÉRAL.

Vous porterez cet ordre au geôlier de la prison militaire, et vous ferez mettre en liberté l'individu. (*Il sonne.*) Ma voiture! Vous me ferez demain votre rapport.

LE DOCTEUR.

Vous me permettrez d'abord, mon général, de vous suivre chez vous ce soir. J'aurais à vous parler.

LE GÉNÉRAL.

Aujourd'hui je n'ai pas le temps.

LE DOCTEUR.

Votre Excellence m'accordera une heure...

LE GÉNÉRAL.

Pas une seconde. Je ne veux pas qu'on me parle d'affaires aujourd'hui. Suis-je un forçat, un Sibérien? On ne me laisse pas...

LE DOCTEUR.

J'ai à vous communiquer, mon général, des nouvelles importantes.

LE GÉNÉRAL.

Bonnes? Dites-les. Pulawski est-il pris?

LE DOCTEUR.

Des nouvelles de la plus grande importance et qui réclament toute votre attention. Vous aurez peut-être à ordonner quelques mesures.

LE GÉNÉRAL.

Qu'est-ce donc? Dépêchez-vous.

LE DOCTEUR.

Si vous voulez, mon général, passer dans votre cabinet...

LE GÉNÉRAL.

Nous sommes seuls ici. Fermez la porte. Parlez, dépêchez-vous, je n'ai pas le temps.

LE DOCTEUR, *gravement*.

J'ai l'honneur de prévenir Votre Excellence que, depuis hier, l'horizon politique commence à s'obscurcir, et que la physionomie de la ville de Cracovie décèle des symptômes inquiétants.

LE GÉNÉRAL.

Folie ! Comment, à présent? Après leur dernière défaite ?

LE DOCTEUR.

Je remarque depuis ce matin qu'il se forme des groupes, des rassemblements, comme si l'on s'attendait à quelque grand spectacle, comme si l'on pressentait quelque grand événement. Les bourgeois s'attroupent, et, s'étonnant de se trouver ensemble, ils paraissent ignorer eux-mêmes la cause de leur mouvement.

LE GÉNÉRAL.

C'est donc déraisonnable : c'est sans conséquence.

LE DOCTEUR.

Au contraire, cela peut avoir les conséquences les plus graves. Jamais le peuple n'est aussi dangereux que lorsqu'il veut avec force, sans savoir précisément ce qu'il veut.

LE GÉNÉRAL.

Nos postes militaires ont l'ordre de surveiller.

LE DOCTEUR.

La foule, arrivant en vue de nos postes militaires, s'arrête en silence, sans provoquer personne. Et puis, sans être provoquée, ni menacée, elle se disperse en silence.

LE GÉNÉRAL.

Se disperse? tant mieux!

LE DOCTEUR.

Et elle s'attroupe sur un autre point. Or, j'ai remarqué à Constantinople, où j'ai eu l'honneur d'être attaché à la mission impériale en qualité de..., j'ai observé

à Constantinople qu'un tel symptôme annonce toujours un mécontentement sourd et profond.

LE GÉNÉRAL.

Ces gens, que disent-ils? De quoi parlent-ils?

LE DOCTEUR.

Ils parlent, mon général, ils parlent bas! La ville entière a subitement baissé sa voix d'une demi-octave. Or, j'ai remarqué à Venise, où j'ai eu l'honneur d'être attaché à la mission...

LE GÉNÉRAL.

Eh bien, à Venise?

LE DOCTEUR.

Toutes les fois qu'on remarque une telle altération du parler populaire, on sait que les esprits sont malades de quelque projet, et les inquisiteurs d'État se mettent en quête. Aussi ai-je examiné...

LE GÉNÉRAL.

Vous avez bien fait d'examiner. Qu'avez-vous donc trouvé?

LE DOCTEUR.

Patience, mon général. Il est encore à observer (et par vous-même vous pouvez constater la justesse de cette observation), il est à observer, dis-je, que depuis hier les Polonais, en se saluant, se pressent la main avec plus d'énergie que de coutume, avec un geste... comme ça. J'ajouterai qu'ils échangent entre eux des coups d'œil d'intelligence. Or, j'ai remarqué...

LE GÉNÉRAL.

C'est vrai.

LE DOCTEUR.

Or, j'ai remarqué en Suède, où j'ai eu l'honneur d'avoir été...

LE GÉNÉRAL.

Eh bien !

LE DOCTEUR.

En Suède, durant la lutte des royalistes et de la noblesse, lorsqu'un parti laissait voir de tels signes, on était sûr qu'il venait de recevoir quelque encouragement, qu'on était à la veille...

LE GÉNÉRAL.

Donc, que pensez-vous? Qu'en avez-vous conclu Quelles nouvelles peuvent-ils avoir reçues ?

LE DOCTEUR.

Je crois qu'ils ont reçu mieux que des nouvelles. Il est probable qu'ils ont reçu dans leurs murs quelques Confédérés fuyards. On sait comme leur présence électrise partout les esprits.

LE GÉNÉRAL.

C'est possible. Cher docteur, mettez tout en œuvre, examinez, faites prendre des informations; nous verrons.

LE DOCTEUR.

Ordonnez-vous quelques mesures de précaution ?

LE GÉNÉRAL.

Contre qui ? Qu'est-ce qui serait donc arrivé ici ? Où se cacheraient-ils ? Pour agir il me faut des données précises. Aucun renseignement...

LE DOCTEUR.

Aucun jusqu'à présent.

LE GÉNÉRAL.

Cependant, comme médecin, vous avez des relations avec tant de monde.

LE DOCTEUR.

Dès le matin j'opérais sans relâche. Je m'attachais aux oreilles de mes patients comme une sangsue ; je pompais comme une ventouse. Mais, hélas! je ne pus rien tirer.

LE GÉNÉRAL.

Incroyable! Avec un tel esprit d'observation, tant d'expérience! ne pouvoir rien apprendre! Pourtant ces Polonais sont si bavards, si incapables de dissimuler! c'est un peuple si diaphane...

LE DOCTEUR.

Oui, ils parlent beaucoup ; mais ils ne disent jamais le petit fin mot de la chose. On n'a jamais découvert dans cette bavarde Pologne aucune conspiration. La ville est dans ce moment, comme un enfant malade, inquiète et criarde ; mais il est inutile de lui demander le siége et le nom de son mal. C'est à nous de le deviner.

LE GÉNÉRAL.

C'est facile ; ce mal s'appelle le mal Pulawski.

LE DOCTEUR.

Bien déterminé. On dit que cet aventurier s'est jeté dans les monts Carpathes. Je remarque que les bourgeois de Cracovie tournent trop souvent la tête du côté des montagnes, comme les lazzaroni du côté du Vésuve, ce qui présage une éruption.

LE GÉNÉRAL.

Monsieur Pulawski ne fera pas des Carpathes un Vésuve.

LE DOCTEUR.

Les montagnes sont si près. Il peut bien se glisser dans la ville.

LE GÉNÉRAL.

S'il vient ici, on le découvrira. Je m'en repose sur vous. Je donnerais ma croix de Saint-Georges pour qu'il fût ici. Vous avez son signalement. Allons, observez, tâtez, furetez, lancez vos émissaires! Ah! si je le tenais, cet homme maudit! Je l'espérais déjà, je m'en félicitais déjà! je faisais des projets couleur de rose, et voilà ce trouble-fête!... Docteur, si tu m'aides à amputer cette tête-là, je te nomme chirurgien en chef de l'armée! Je te promets le brevet de conseiller d'Etat.

LE DOCTEUR, *en s'inclinant.*

Mon général! mon général! Dieu sait comme je voudrais sincèrement...

LE GÉNÉRAL.

Si je le tiens... Non, ce serait lui accorder trop de grâce que de le faire pendre. Non, misérable! Tu me paieras cher mes insomnies! Je te prépare... tu serviras d'exemple... L'on s'en rappellera d'ici vingt ans. On tremblera à la seule idée de conspirer.

UN LAQUAIS, *entrant.*

Madame la Comtesse est déjà descendue. Elle attend Votre Excellence.

LE GÉNÉRAL.

Dites à Madame qu'elle veuille bien aller chez moi.

J'y suis dans un instant. (*Le laquais sort.*) Ah ! çà, docteur (*il lui montre un papier*), j'achève, je l'ai promis... oui, il faudra mettre en liberté ce prisonnier.

LE DOCTEUR.

Avec votre permission, mon général, vous feriez mieux de laisser cet homme où il est. Cet homme me paraît dangereux. Il n'est rien moins que moine. Je viens de l'examiner. D'abord sa main droite est plus charnue et plus longue de deux pouces que sa main gauche. Or, c'est l'habitude de manier le sabre qui allonge et renforce ainsi hypertrophiquement les bras des gentilshommes polonais. Preuve qu'il est gentilhomme et vieux soldat. Il porte aussi sur le front certain stigmate qui n'est pas tout à fait séraphique et qui m'a l'air d'un coup de sabre à peine cicatrisé.

LE GÉNÉRAL.

Il a pu servir autrefois. Je préfère qu'on devienne de meunier évêque que d'évêque meunier. C'est plus tranquille. Est-il vieux ?

LE DOCTEUR.

Oui, âgé.

LE GÉNÉRAL.

Donc ce n'est pas Pulawski ni de Choisy. Cela me suffit.

LE DOCTEUR.

Oh ! non, mais il peut bien être l'émissaire du fameux capucin Marc, surnommé l'aumônier de la Pologne militante. Peut-être bien, est-ce Marc lui-même.

LE GÉNÉRAL.

Quelle idée ! D'après les derniers rapports, ce Marc

se trouvait à 300 lieues d'ici. Du reste, qu'il s'appelle Marc, Mathieu ou Jean, j'ai promis à la Comtesse sa liberté. Allez, occupez-vous de Pulawski, de lui seul.

LE DOCTEUR.

Une idée me vient, mais j'ose à peine...

LE GÉNÉRAL.

Parlez.

LE DOCTEUR.

Votre Excellence n'ignore pas que madame la Comtesse est, c'est-à-dire était en relations. . avec... avec Pulawski.

LE GÉNÉRAL.

Oui, étant enfant; c'est de l'histoire ancienne. Ce n'est pas de votre département, cela ne vous regarde pas.

LE DOCTEUR.

Je voulais seulement dire que la famille de madame la Comtesse... une famille très-nombreuse... Or, il est possible... probable que quelqu'un de la famille a conservé quelques relations... Et comme madame la Comtesse a beaucoup d'amitié pour Votre Excellence, il serait infiniment avantageux pour le service de Sa Majesté l'Impératrice que madame la Comtesse se chargeât d'obtenir quelques renseignements, au moyen de... Si elle voulait par exemple m'employer... suivre mes conseils...

LE GÉNÉRAL.

Signor dottore! Vous n'êtes pas jaloux, vous voulez que tout le monde soit de votre métier. Vous avez dit une sottise.

UN OFFICIER (*entrant*).

Excellence, le Palatin est à la porte de la citadelle. Faut-il le laisser entrer ?

LE GÉNÉRAL (*étonné*).

Le Palatin ? Et qui vous a dit de lui fermer la porte ?

L'OFFICIER.

Excellence, il veut entrer avec toute sa suite, avec ses Tatars et ses Cosaques.

LE GÉNÉRAL.

Qu'est-ce que cela fait ? une dizaine de Cosaques. Faites ouvrir vite. (*L'officier sort.*)... Je l'ai invité pour ce soir.

LE DOCTEUR.

Je voulais précisément dire que M. le Palatin, pour lequel je professe la plus haute estime, et sur le compte duquel je n'oserais rien dire qui pût lui faire le moindre tort... Cependant, bien qu'il soit le père de madame la Comtesse pour laquelle...

LE GÉNÉRAL.

Eh bien ! sans détours...

LE DOCTEUR.

Il me paraît nourrir pour l'ordre de choses actuel des sentiments tout autres que ceux qu'on aimerait voir de... Vous savez qu'il a été agent des Confédérés à l'étranger. J'ai ici des notes sur sa conduite. (*Il fouille dans son portefeuille.*) Il vient de recevoir une lettre du duc de Choiseul, il a expédié une lettre pour lord North, il...

LE GÉNÉRAL.

Je sais. Ces ambassades ont échoué. Vous voyez que, de retour de ses courses inutiles, il n'est pas allé dans le camp de Pulawski. Il reste ici tranquille.

LE DOCTEUR.

Mon général, Jules César disait qu'il faut se défier des hommes sombres et secs, quelque tranquilles qu'ils paraissent.

LE GÉNÉRAL.

Il est sombre par caractère. Il nous boudait à cause de certains rapports de famille... mais il commence à entendre raison.

LE DOCTEUR.

Avez-vous observé ses yeux? Ah! général, c'est la plus curieuse paire d'yeux que j'aie jamais notés dans mes signalements; des yeux mille fois plus dangereux que ceux d'un fanatique, lesquels s'enflamment par moment, et puis deviennent troubles et ternes. Le regard du Palatin ne change jamais d'expression ni de direction. C'est le regard d'un joueur de profession ne perdant jamais de vue son enjeu. J'ai une peur instinctive de ses prunelles qui brillent, aiguës et froides, comme les deux bouts d'une paire de ciseaux anglais. Ou je me trompe fort, ou ce regard dénote un homme capable de... Vous riez, mon général?

LE GÉNÉRAL.

Vous craignez le mauvais œil, vous? Allons, les Russes ne sont pas des colibris. Le Palatin ne nous fascinera pas; il n'a qu'à nous regarder. Je ne crains

ni sa paire d'yeux, ni le couple de ses inséparables Tatars.

UN LAQUAIS.

Monsieur le Palatin.

LE GÉNÉRAL (*étonné, se lève de son siége*).

Ici ! Il vient chez la Comtesse ! C'est extraordinaire.

LE DOCTEUR.

Parlez-lui de ces mouvements dans la ville, je suis curieux de savoir ce qu'il en pense.

SCÈNE V

LES MÊMES, *et le* PALATIN, *entrant avec deux heyduks tatars qui restent à la porte.*

LE GÉNÉRAL (*un papier à la main*).

Monseigneur ! heureux, enchanté de vous voir ! Madame vient de sortir. — Quelqu'un ! — Allez, dites à Madame que Monseigneur...

LE PALATIN (*au laquais d'une voix forte*).

N'allez pas, restez. Mon général, je viens pour vous ; j'ai été chez vous, j'ai appris que vous étiez ici.

LE GÉNÉRAL.

Prenons place, je vous prie. Madame la Comtesse sera désolée d'être sortie sitôt.

LE PALATIN (*debout*).

(*A part.*) C'est donc vrai ! Jusqu'à ce point ! Elle est chez lui, et il fait chez elle les honneurs de la maison.—

(*Haut.*) Je viens vous prévenir qu'il me sera impossible de passer la soirée d'aujourd'hui avec vous. Je pars pour la campagne. J'y ai commandé une chasse. On m'y attend. Je vous salue : je vois que vous êtes occupé.

LE GÉNÉRAL.

Ce n'est rien. Il n'y a qu'à signer. (*Il signe.*) Il s'agit d'un prêtre condamné à mort. Je viens d'apprendre qu'il fut attaché jadis à votre maison. Il ne mourra pas.

LE PALATIN.

Vous me faites regretter qu'il n'y ait pas pour le moment autant de personnes attachées à mon service qu'il y en eut autrefois auprès de mes ancêtres. Ces temps sont... (*Un geste.*)

LE GÉNÉRAL.

Je voudrais que toute la Pologne vous fût attachée comme nous le sommes, nous. Eh ! qui sait ? Chez vous, le trône est électif, ha ! ha ! — J'accorde à ce prêtre la vie et la liberté. Mais veuillez prendre place...

LE PALATIN.

On appelle l'impératrice Catherine la Sémiramis du Nord. Vous avez le même droit de vous appeler le Titus de Cracovie. Je n'aspire pas aussi haut, mais j'aime l'histoire ancienne.

LE GÉNÉRAL.

J'accordai, il n'y a pas longtemps, la vie à ce fou de Lithuanien, vous savez, qui, pour faciliter la fuite de Pulawski, avait pris son nom, et qu'on allait pendre à la place de Pulawski. N'est-ce pas de l'histoire ancienne ?

Mais c'est romain ou plutôt romanesque. C'est un dévouement extraordinaire.

LE PALATIN.

Il y a des personnes qui trouvent cela extraordinaire.

LE GÉNÉRAL.

Moi, je comprends, j'aime le dévouement d'un soldat pour son chef; — mais d'où vient que des citoyens tranquilles, des bourgeois de Cracovie par exemple, se prennent d'une telle passion pour monsieur Pulawski, c'est ce que je ne conçois pas.

LE PALATIN.

Oui, il y a des personnes qui ne conçoivent pas cela.

LE GÉNÉRAL.

Vous avez connu Pulawski ?

LE PALATIN.

Je ne l'ai pas connu. Il a été élevé chez moi, mais il était alors enfant. Je connais maintenant Pulawski, comme vous le connaissez aussi. Connaître les actes d'un homme, c'est connaître l'homme lui-même.

LE GÉNÉRAL.

On dit qu'il est très-éloquent.

LE PALATIN.

Il paraît que vous le surpassez en action.

LE GÉNÉRAL.

On prétend qu'il circule des rumeurs dans la ville... Croyez-vous que ce vagabond, s'il échappe à mes Cosaques, puisse encore susciter des troubles ?

LE PALATIN.

S'il recommence la guerre ?

LE GÉNÉRAL.

Oui !

LE PALATIN.

Vous la continuerez de votre côté.

LE GÉNÉRAL.

Très-certainement. J'en serais fâché pourtant, car n'est-ce pas assez ? — Que de sang, que de ruines ! Et pourquoi ? Parce qu'un M. de Choisy, avec quelques aventuriers français, veut gagner ici des épaulettes de général, et qu'un petit gentilhomme veut gouverner la République, comme si le roi Stanislas n'existait pas. L'Impératrice ne souffrira jamais un tel état de choses. Et, supposons même qu'on détrône le roi, je connais en Pologne des hommes d'une naissance assez illustre...

LE PALATIN.

Je ne sais pas si Pulawski veut devenir staroste, hetman, palatin ou roi, c'est possible. Je ne conçois pas qu'il veuille devenir gouverneur. De mon temps cette charge n'existait pas en Pologne. Du reste, jusqu'à présent, je ne me suis pas mêlé de cette guerre.

LE GÉNÉRAL.

Oh ! nous n'avons qu'à nous louer de vous. On vous a dénoncé à l'Impératrice, mais je me suis toujours porté garant de votre conduite.

LE PALATIN.

Merci, mon général. Je tâcherai de me faire connaître davantage, de me faire connaître tel que je suis. Je vous salue.

LE GÉNÉRAL.

Ah ! vous partez ? Et pour longtemps ?

LE PALATIN.

Pour un jour. C'est près d'ici, dans les monts Carpathes.

LE GÉNÉRAL.

Vous allez chasser? J'aime la chasse, ces maudites affaires...

LE PALATIN.

J'allais vous y inviter, mais je vous trouve occupé. Du reste, ce ne sera pas précisément une chasse. Je vais seulement faire faire des préparatifs. Il y a longtemps que je n'ai visité mes terres. Dans quelques jours, j'arrangerai une chasse digne de vous et d'un palatin, qui est en même temps grand-veneur de la Couronne. J'espère que vous me ferez l'honneur d'essayer nos fusils. Je vous salue. (*Il sort.*)

SCENE VI

LE GÉNÉRAL, LE DOCTEUR.

LE GÉNÉRAL.

Un Sarmate tout cru.

LE DOCTEUR.

Que pensez-vous de cette chasse?

LE GÉNÉRAL.

C'est un peu bizarre. Si subitement, dans ce temps de troubles.

LE DOCTEUR.

Ce que j'observe dans la ville me fait pressentir ce qui

se passera dans les montagnes. On y rassemblera les mécontents des environs, on se concertera, on se comptera.

LE GÉNÉRAL.

Cependant, il m'en a prévenu lui-même.

LE DOCTEUR.

C'est précisément ce qui me donne des soupçons. Vous oubliez qu'il a été diplomate.

LE GÉNÉRAL (*pensif*).

Il faut que nous ayons des nouvelles de cette chasse. Avez-vous des agents dans les montagnes ?

LE DOCTEUR.

A la campagne ? Non. Le pays est trop barbare pour y organiser une police honnête. Mais, général, si vous y alliez vous-même ? Faites-vous inviter, ou allez-y comme ça pour une partie de plaisir. Vous les surprendrez en flagrant délit de consultations. Nous observerons le nombre, les physionomies. Qu'en pensez-vous, mon général ?

LE GÉNÉRAL.

Pas mal imaginé. Ce n'est pas incompatible avec l'honneur militaire que d'observer ainsi l'ennemi. Nous en reparlerons. Après le bal, venez chez moi. Ma voiture. (*Le docteur sort.*)

LE GÉNÉRAL (*seul*).

Serait-il possible ? Si ce Palatin... Ces Cracoviens sont si fous, si remuants ! Si ce Palatin ?... Une seule tentative de sa part me ferait perdre dans l'esprit de l'Impératrice. Je me suis porté garant de sa fidélité. L'Impératrice m'a reproché plus d'une fois ma liaison avec la

Comtesse. Une seule tentative et mes vingt-cinq années de service, mes blessures !... Non, messieurs les Polonais, si vous me faites tomber en disgrâce, malheur à vous ! Je ferai tomber, je le jure par ma croix de Saint-Georges, je ferai tomber en poussière les cent clochers de votre capitale, et, si je la détruis, ce ne sera pas M. de Choisy avec ses auxiliaires français qui la rebâtira.

FIN DU PREMIER ACTE.

DEUXIÈME ACTE

Contrée sauvage dans les Carpathes; à gauche un rocher surmonté d'une chapelle; à droite une chaîne de montagnes; au fond une maison de campagne, rendez-vous de chasse; plus loin un chêne immense. Le soleil se couche.

SCENE PREMIERE

PULAWSKI, M. DE CHOISY, ZBROY.

PULAWSKI (*en habit de confédéré, fusil en bandoulière, sabre au côté, pistolets dans la ceinture*).

Par ici, monsieur de Choisy, par ce ravin.

DE CHOISY (*en uniforme, sans armes. Il marche lentement*).

Zbroy, mon ami, sommes-nous loin de ce rendez-vous ?

ZBROY (*en habit de chasse*).

Nous y sommes, monsieur. Voyez cette façade garnie de bois de cerfs et de têtes de sangliers. (*Choisy s'assied par terre, ouvre un paquet et examine des papiers.*)

PULAWSKI (*regardant tout autour de lui*).

Vrai ! C'est cela ? Je m'y reconnais. Salut, montagnes chéries, sol natal, rochers des Carpathes ! Je revois enfin vos fronts sourcilleux, vos cimes nues comme les têtes

rasées de nos Confédérés ! Salut, mes vieilles moustaches de mousse ! Vent des Carpathes, sifflez. C'est cela, sifflez, vents chéris. Votre sifflement m'endormait jadis sur un berceau de granit. Je reconnais cette rocailleuse et forestière mélodie : c'est la chanson de nourrice de la famille de Pulawski !

DE CHOISY (*tristement*).

Mes plans, mes notes ! Tout a péri dans cette Vistule! Eh, tant mieux ! Je voudrais que ma mémoire y eût été engloutie en même temps. Que faisons-nous ici ? Pourquoi m'a-t-il tiré de l'eau ? C'est honteux d'être sauvé du naufrage de tout un peuple. Malheureux peuple !

PULAWSKI.

Maudites forêts de Lithuanie, maudites steppes de l'Ukraine ! Voilà sept ans que je n'ai respiré une seule fois aussi librement, doucement, largement ! C'est la seule atmosphère polonaise. Que le ciel est grand ici ! Choisy, voyez donc : d'ici l'œil embrasse dix fois l'horizon.

DE CHOISY.

Oui, elle paraît vaste, belle, cette terre de larmes et de sang. Je ne veux plus regarder de ce côté. (*Il détourne la tête.*)

PULAWSKI.

Tu es fatigué. (*En s'asseyant et se relevant aussitôt.*) Je tombais de fatigue, moi ; mais je suis comme un boulet de canon : à peine ai-je touché ce rocher natal, que je me sens la force de rebondir jusque sur la grande place de Cracovie.

DE CHOISY.

Ils ont péri ! Brave Bellemont, valeureux Laguette-Mornay... morts, ô mes amis, morts, par les mains de ceux... Et de quelle mort ! Non, je ne raconterai pas en France les détails de votre martyre, car ils n'auront pas le courage de vous venger.

PULAWSKI.

Qu'est-ce ? Tu es pâle ? Tu n'es pas blessé, j'espère ?

DE CHOISY.

Blessé ? Oui, blessé dans l'âme, blessé à mort. Je ne suis plus bon à rien. Pourquoi veux-tu que je vive désormais ?

PULAWSKI.

Fais-tu une élégie ? Triste métier pour un chef d'état-major. Qu'est-ce que tu te lamentes comme un amoureux ? Es-tu amoureux ?

DE CHOISY.

D'une folle, de votre folle Pologne. Et Dieu sait comme je l'ai aimée ! — Quelles nouvelles irais-je porter en France ? On vous aime en France. Tout le monde vous aime. Le vieux baron, mon père, nommait la Pologne la sœur de la France en Jésus-Christ. En me bénissant, il m'ordonnait de lui apporter de votre terre qu'il appelle le reliquaire du monde chrétien. Mon frère, qui est philosophe, admire la Pologne parce qu'elle est République. J'y rêvais, moi, des Godefroys, des Brutus. Qu'ai-je trouvé ? des discordes, des désordres ! Je suis trahi, c'en est fait de mes plus chères illusions. La Pologne m'a trahi.

PULAWSKI.

Ah! tu chantes le refrain de Dumouriez ! déjà? Tu admirais cependant nos Brutus à grandes moustaches et nos Godefroys républicains. Tu te sentais heureux en courant les forêts et les steppes. Qui donc a changé, de nous ou bien de toi, Choisy ?

DE CHOISY.

Oui ! Vous êtes toujours les mêmes. Oui, vous êtes tels que je vous rêvais. Car ce seul nom de Polonais m'apparaissait panaché, lancier, sabrant. Oui, chacun de vous est un géant, je le sais ; mais, pris ensemble, vous ne faites qu'un nain : voilà ce que je ne savais pas.

PULAWSKI.

C'est vrai que ces chefs lithuaniens, ces chefs de l'Ukraine, ils ont tout gâté. Sans eux... mais n'importe ! Nous voici seuls : et, par Dieu ! nous nous suffirons. Le père Marc nous a prédit que nous mourrons en combattant pour la même cause, une cause victorieuse. Mais où est-il? Zbroy, allez chercher le père Marc. Il doit être là-bas. (*Zbroy sort.*)

DE CHOISY.

Ce prêtre a prédit à Dumouriez qu'il aura entre ses mains le sort d'une nation, d'un roi. Voilà Dumouriez parti, et votre sort n'a pas changé.

PULAWSKI.

Il reviendra avec une armée. La prophétie du père Marc est aussi infaillible que son sabre.

DE CHOISY.

Eh bien, soit ; attendons l'accomplissement de cette prophétie. Au fait, il y a quelque chose de mystérieux

dans cette sympathie entre nos nations, et entre nous deux, Casimir ; car je t'aime, toi. Allons en Amérique, mais ne restons plus ici. Il n'y a plus rien à faire en Europe ! L'Europe se meurt, elle mourra sans postérité. Voilà son enfant le plus jeune et le plus robuste, notre Pologne, morte ! Allons, mon ami ; Lafayette est déjà célèbre. Tu y trouveras ton ami Kosciuszko. Il est vrai que je n'aimerai plus l'Amérique comme j'aimais la Pologne. On n'aime qu'une fois, non ! mais nous aurons un peu de gloire, nous laisserons des noms retentissants : c'est quelque consolation.

PULAWSKI.

Je me soucie fort peu de cette gloire d'outre-mer. Être célèbre dans des pays où je n'ai ni père, ni mère, ni ami ! Si tous les Français, tous les Allemands, tous les Turcs, y compris les Russes, prononçaient mon nom en l'estropiant, qu'est-ce que cela me ferait ? Choisy, restons ici ! Soyons célèbres ici ! Que nos rivaux crèvent d'envie, et nos contempteurs du regret d'avoir méconnu notre mérite ! Que nos parents se glorifient d'avoir de notre sang dans leurs veines ! (*En baissant la voix.*) Eh..., il y a sur ce rocher des traces d'un petit pied après lequel je courais jadis. Que cette ingrate meure du regret de m'avoir répudié ! Voilà de la gloire vivante, chaude. J'aime les échos, mais il faut que je les entende. (*Il chante.*) Hé ! Salut, montagnes chéries !...

DE CHOISY.

Que comptes-tu donc faire ici ? A moins que tu ne persuades à ces montagnes chéries d'accéder à la Confédération et de marcher en masse contre les Russes !

PULAWSKI.

Il ne s'agit de rien moins que de cela. Le Palatin est ici le seigneur de plusieurs villages montagnards ; il commande les chasseurs royaux ; il m'a fait venir ici ; il entre dans la Confédération ; nous aurons une armée ; nous avons des intelligences dans la ville. Le Palatin revient de l'étranger : on nous promet des secours.

DE CHOISY (*en se levant*).

Des chasseurs ? Des montagnards ? On dit qu'ils manient bien la hache.

PULAWSKI.

Certainement. Ils valent bien nos faucheurs de la plaine.

DE CHOISY.

Combien de milliers peut fournir le Palatin ? Voyons, combien ?

PULAWSKI.

Je ne sais pas, mais beaucoup. Vous les compterez.

DE CHOISY.

Vrai Polonais ! Impossible de lui parler arithmétique. Qui sait ? si l'on pouvait former, discipliner quelque infanterie ; il nous reste encore quelques débris de mon régiment français. Mais où sont-ils ?

PULAWSKI.

Là-bas, dans le ravin. Vous les réunirez aux nôtres Vous disciplinerez, vous formerez. Personne ne vous empêchera.

DE CHOISY.

Mais les vôtres voudront-ils obéir ?

PULAWSKI.

Oh ! le Palatin sait bien se faire obéir.

DE CHOISY.

Je crains qu'il ne fasse tout à sa guise, comme les autres chefs.

PULAWSKI.

Sois tranquille. Il me donne le commandement suprême. Tu seras mon chef d'état-major. Ou plutôt tu commanderas et j'exécuterai. Allons, du courage.

DE CHOISY.

As-tu quelques cartes ? Il me faut le plan de ce ravin qui débouche vers la ville.

PULAWSKI.

Le plan est gravé sur mes talons. J'en connais toutes les pierres.

DE CHOISY (*haussant les épaules*).

Il faut pourtant tracer quelques lignes, du moins à la hâte... (*Il prend un crayon et du papier.*)

PULAWSKI.

Quand vous aurez entendu le son du cor, ce sera le signal. Venez et amenez les restes de votre pauvre infanterie. (*De Choisy sort.*)

SCÈNE II

PULAWSKI, LE PÈRE MARC, ZBROY.

PULAWSKI.

Père Marc, où êtes-vous resté si longtemps ?

LE PÈRE MARC (*en froc de capucin*).

Jeune homme, tu oublies que je traîne la charge de mes soixante-dix ans, et que ces pieds portent encore l'empreinte des fers russes qui font vieillir de quelques années dans une seule nuit.

PULAWSKI.

Reposez-vous ; nous sommes au rendez-vous. Voilà les montagnes dont je vous ai tant parlé ! N'est-ce pas beau ? Que ne puis-je m'élancer dans les airs comme ce jet d'eau, voler de pic en pic comme cet aigle, m'étendre là-haut comme ce glacier, et de là, d'en haut... Père Marc, voyez-vous cette tache noire ?

LE PÈRE MARC.

Où ?

ZBROY.

C'est un aigle.

PULAWSKI.

Le vieux a vu juste. Voyez ce reflet de soleil sur ce plumage blanc. De par le ciel, c'est un aigle blanc, l'aigle de nos drapeaux ! Père Marc, qu'en dites-vous, vous qui êtes prophète ? Quel bon augure est-ce là ?

ZBROY (*tristement*).

L'aigle tire à gauche.

PULAWSKI.

C'est ce qu'il y a de plus heureux. Il nous mène droit à Cracovie.

LE PÈRE MARC.

La ville est donc par là ?

PULAWSKI.

Ne reconnaissez-vous pas la chapelle de Notre-Dame

de Pologne que vous montriez à nos soldats? C'est de là, disiez-vous, que la Vierge, notre reine, nous regardait combattre.

LE PÈRE MARC, *en s'inclinant, fait un signe de croix.*

Puisse-t-elle éclairer nos conseils! Pulawski, je connais vos projets. Vous tentez une entreprise difficile, et nous voilà restés seuls de toute notre armée.

PULAWSKI.

Les Russes ont estimé ma tête trente mille ducats. C'est le prix d'un millier de leurs serfs. D'après leur tarif, je vaux un bataillon. D'un coup de pied je ferai sortir du sein de ces rochers des torrents de guerriers. Et vous, père Marc, vous êtes une armée à vous seul. Faites seulement retentir à Cracovie votre voix de cloche d'alarme qui secoue les populations entières.

LE PÈRE MARC.

Si nous repassions la Vistule? Si nous pouvions encore faire insurger la Lithuanie, l'Ukraine? Nous y avons des partisans.

PULAWSKI.

Au lieu d'y aller, envoyons-y un courrier et deux mots : Cracovie est prise ; ces deux mots portés d'écho en écho feront insurger tout ce qu'il y a d'insurgeable. Quant aux Cracoviens, ils ont pour vous un véritable culte : d'un mot, vous pouvez soulever...

LE PÈRE MARC.

Soulever Cracovie où il y a tant de Russes? Après notre dernière défaite, les bourgeois sont encore effrayés.

PALAWSKI.

Le Palatin le veut absolument.

LE PÈRE MARC.

Le Palatin, où est-il?

PULAWSKI.

Il chasse près d'ici, dans la vallée des ossements tatars. Zbroy, allez dire à Monseigneur que nous sommes ici. (*Zbroy sort.*)

LE PÈRE MARC.

Je connais le Palatin. Il est patriote, mais il met les intérêts de son orgueil avant ceux de sa patrie. Je me défie de lui.

PULAWSKI.

Vous avez confiance en moi. Je pense, d'accord avec le Palatin, que, pour relever notre cause, il faut prendre Cracovie le plus tôt possible. Je l'aurais fait il y a longtemps, si ces chefs jaloux... et puis ce brave de Choisy avec ses maudits calculs stratégiques...

LE PÈRE MARC.

D'où vous est venue une idée si subite?

PULAWSKI.

Mon Dieu, c'est mon idée la plus fixe, la plus intime! J'ai passé ici ma jeunesse. Que voyais-je chaque jour d'ici? Cette ville. Regardez les fenêtres de la cathédrale qui brillent là, rouges, étincelantes. C'est sous l'influence de cette constellation couleur de sang que je suis né. Oui, je me sens destiné à être le libérateur de cette capitale.

LE PÈRE MARC.

Et si je pense que, dans l'intérêt de notre cause, vous devez abandonner pour le moment...

PULAWSKI.

L'abandonner ? Père Marc, je ne vous reconnais pas. Vous, grand aumônier de la Pologne militante ! Le découragement gagne enfin jusqu'à vous. Je ne vous reconnais pas. L'abandonner ! Regardez-la donc, cette malheureuse ville. La voyez-vous étendant sur la Vistule ses grands faubourgs comme des ailes d'aigle ? Elle ressemble bien d'ici à notre aigle blanc blessé, étendu à terre, expirant ! Noble cité ! Berceau de notre vieille république, tombeau de nos héros ! Rome Slave ! Te voilà depuis six ans aux pieds de l'étranger, enchaînée, foulée. Et nous en sommes si près ! Père Marc, quelle gloire pour nous, si nous la relevons, si nous effaçons de son front cette marque d'ignominie, ce drapeau noir qui flotte là-bas comme un drap mortuaire à la porte de la maison d'un trépassé. Si demain nos vieilles connaissances, nos amis nous saluaient !...

LE PÈRE MARC.

Pulawski, calme-toi, au nom du ciel ! Nous avons besoin de toute notre présence d'esprit, de tout notre sang-froid. Il ne s'agit pas de notre gloire, il s'agit de notre cause.

PULAWSKI.

Me voilà froid comme la source de la Vistule.

LE PÈRE MARC.

Plût au ciel que ta conscience fût aussi pure que cette source !

PULAWSKI.

Que voulez-vous dire?

LE PÈRE MARC.

Casimir! Nous n'avons d'espoir qu'en Dieu. Dieu ne protége que des intentions pures. Mon fils, dis-moi franchement, je t'en conjure au nom du Seigneur, dis-moi, aimes-tu encore cette femme là-bas? L'idée de la revoir, de la saluer en vainqueur, de la conquérir, cette idée vaniteuse entre-t-elle pour rien dans tes projets patriotiques?

PULAWSKI.

Qui? Que dites-vous? La Comtesse?

LE PÈRE MARC.

Tu rougis!

PULAWSKI.

De honte! L'aimer, moi? Elle m'a refusé lorsqu'elle était innocente et pure, et... par Dieu! je n'en suis pas mort, je m'en consolai. Et maintenant cette femme perdue, maîtresse d'un... Moi?

LE PÈRE MARC.

Dieu en soit loué! Mon fils, embrasse-moi. Je t'éprouvais. Je craignais que quelque ver d'égoïsme ne se fût attaché au germe même de ton entreprise. Malheur à nous, si nous sacrifions le sang d'autrui à nos passions. Mais tu es pur, mon fils. Ne crois pas que je m'intéresse moins que toi au salut de cette capitale, fille aînée de notre Eglise. N'ai-je pas fait le vœu de combattre jusqu'à ce qu'elle soit délivrée des mains des schismatiques. J'ai dans cette ville, oui, j'y ai ma bien-aimée à moi, ma cellule solitaire, où j'ai goûté cette paix, cette

félicité, dont le souvenir me soutient au milieu de... Si je pouvais enfin accomplir mon vœu, vous rendre la liberté, pour retourner à ma délicieuse prison ! Mais je soumets mes désirs aux intérêts de notre cause. Si, pour le bien de notre cause, il faut tenter cela ; si tu agis sincèrement, mon fils, j'ai un pressentiment... oui, j'ai la certitude que Dieu livrera l'ennemi entre nos mains.

PULAWSKI.

Si vous me le promettez, je le tiens déjà. De par le ciel, votre barbe tournée vers l'ennemi m'a l'air d'une avalanche prête à crouler sur sa tête.

LE PÈRE MARC.

Quel bruit est-ce ? Un coup de canon !

PULAWSKI.

Les Russes tirent des salves. C'est le *Te Deum* pour leur dernière victoire. Ils veulent effrayer la ville.

LE PÈRE MARC (*d'une voix solennelle*).

Te Deum ! Ils célèbrent des fêtes... misérables schismatiques ! Ainsi faisait, la veille du déluge, la race maudite en vue de l'arche de Noé. Triomphez ! réjouissez-vous ! Et déjà les anges de colère descendent du ciel, et debout, sur la cime de l'Ararat, déjà ils lèvent les écluses des grandes eaux, ils déploient dans les nuages la bannière flamboyante du tonnerre. (*On entend le son du cor.*)

PULAWSKI.

C'est le signal de Zbroy. Le Palatin arrive.

LE PÈRE MARC (*en montrant la chapelle*).

Je m'en vais réciter mes prières du soir. Que de fois,

en célébrant la messe au milieu des forêts et des marais, je faisais en esprit le pèlerinage vers ce sanctuaire! (*Il sort.*)

SCÈNE III

PULAWSKI, ZBROY.

PULAWSKI.

Je suis curieux de voir si vos montagnards me reconnaîtront. Il y a longtemps que j'ai quitté le pays.

ZBROY.

S'ils vous reconnaîtront! Allez, on vous connaît bien ici. De quoi parle-t-on ici depuis six ans, de quoi, je vous prie, si ce n'est de vous? On chante des mazurkas sur vous, allez, des mazurkas sur vous, de votre vivant. — Quelle gloire! Mais c'est une gloire à nous : vous êtes montagnard.

PULAWSKI.

Je dois avoir beaucoup changé. Et ici tout est dans le même état. Ah! ce chêne... C'est ici qu'en partant pour la guerre j'ai fait mes adieux à... à tout ce que j'ai aimé.

ZBROY.

Madame la Comtesse, toutes les fois qu'elle vient, s'arrête ici.

PULAWSKI.

Elle vient ici?

ZBROY.

Souvent. Elle a beaucoup changé. L'avez-vous vue?

Comme elle a maigri! — Comme elle regrette le temps que nous avons passé ensemble! Elle ne fait que parler de vous.

PULAWSKI.

De moi? Qu'a-t-elle à dire?

ZBROY.

Comme c'était gai alors! Vous en souvient-il? Lorsqu'elle courait ici, avec sa longue chevelure blonde que vous appeliez la cascade d'or. Et maintenant le Palatin est devenu sombre, triste. Plus de fêtes!

PULAWSKI.

Que disait-elle de moi?

ZBROY.

Depuis quelque temps elle craignait pour vous quelque malheur. « Zbroy, me disait-elle, le Gouverneur en veut à notre pauvre Casimir. Il lui en veut tant qu'il cherche à le tuer. » — Je le crois bien; il craint que vous n'épousiez madame Caroline dont il est amoureux.

PULAWSKI.

Moi? — L'épouser...

ZBROY.

Autrefois c'était difficile. Fille d'un Palatin! Mais maintenant vous êtes un homme si célèbre. Ah! si vous vous établissiez ici avec madame. On vous y aimerait tant, vous auriez le meilleur équipage de chasse de la Pologne et du Grand-Duché. Il n'y a pas de chasseur qui ne vous fît cadeau de son meilleur faucon, de son meilleur lévrier.

PULAWSKI.

Vous rêvez, mon vieux. C'était gai ici, oui... (*A part.*)

Quelquefois je voudrais qu'il n'y eût ni guerre, ni gloire, ni Russie, ni Pologne. — Mais c'est passé, passé.

SCÈNE IV

LES MÊMES, LE PALATIN, *en habit de chasse, entouré de Tatars et de Cosaques, suivis de montagnards et de chasseurs qui prennent place à gauche;* DE CHOISY, *avec un détachement d'infanterie régulière, entre par la droite.*

PULAWSKI (*allant vers le Palatin*).

Nous attendons vos ordres, monseigneur.

LE PALATIN.

C'est vous! (*En lui prenant la main.*) Vous avez grandi, monsieur, oui, grandi de toutes les manières. (*En baissant la tête et la voix.*) Il n'y a que vous qui ayez grandi. Et nous? Qu'ai-je trouvé à mon retour dans la République, dans ma maison?

PULAWSKI.

Je vous présente le commandant de Choisy.

LE PALATIN (*en lui prenant la main*).

Vous n'êtes pas comme ces alliés... (*Avec un geste de mépris.*) Vous êtes notre allié par le sang que vous versez pour nous. Je vous estime. Je reviens de l'étranger. Ces étrangers sont (*un geste de mépris*)... Il y a peu d'étrangers qui vous ressemblent. Je vous estime beaucoup.

DE CHOISY.

Quelle espérance y a-t-il? La France nous enverra-

t-elle enfin des munitions? L'Angleterre se prononcera-t-elle? Vous avez été en Angleterre? On dit dans les journaux...

LE PALATIN.

Dans ces pays, il y a plus loin de parler à agir que d'ici à Cracovie.

DE CHOISY.

Se peut-il, mon Dieu! Ainsi on vous abandonne! J'espérais toujours que les nations civilisées ne laisseraient pas ainsi...

LE PALATIN.

J'ai cru à votre civilisation : j'ai eu tort. J'ai fait élever mes enfants par des hommes civilisés : j'ai eu tort. Aussi, en repassant la frontière de mon pays, ai-je secoué la poussière de cette civilisation. Je redeviens un de mes ancêtres, un barbare!

DE CHOISY.

Que comptez-vous donc faire?

LE PALATIN.

Agir! — Zbroy, qu'on apporte les tonneaux de poudre et d'hydromel qui sont là. (*On court à la maison de campagne voisine et on en tire des tonneaux.*)

DE CHOISY (*à Pulawski*).

Il ne sera pas aussi facile à mener que tu le pensais.

PULAWSKI.

Il me remettra le commandement, et alors...

LE PALATIN (*en élevant la voix*).

Enfants! vous croyez la chasse finie? elle ne fait que commencer. Nous allons maintenant relancer une bête plus sauvage que le bison de Lithuanie, plus vorace que

le serpent gigantesque de l'Ukraine. J'irai tout droit à la bauge du monstre. Etes-vous prêts à me suivre ?

LES CHASSEURS ET LES MONTAGNARDS.

Tous, monseigneur ! — Tous !

ZBROY.

De par saint Hubert, le patron des chasseurs ! Fût-ce même contre ce dragon qui habitait jadis Cracovie et dévorait chaque jour un bourgmestre et trois échevins, nous irons ! — Ce fusil... que j'y mette une balle bénie.

LE PALATIN.

Silence ! Je suis vieux. Le comte Adolphe, mon enfant unique, est trop jeune. Pour diriger une telle chasse, il vous faut une tête verte, un bras exercé. Je vous présente le colonel Pulawski, votre ancienne connaissance.

LES CHASSEURS (*en accourant*).

Est-ce vous ? — C'est lui ! — Vive Casimir Pulawski ! !

LES MONTAGNARDS.

Vive Pulawski, le fils aîné des montagnes !

LE PALATIN.

Montagnards ! tout le droit que j'ai à votre obéissance comme votre seigneur, je le reporte sur sa tête. (*Il lui pose la main sur la tête.*) Je l'adopte pour mon fils en République. Chasseurs, voici ce cor d'argent qu'ont porté treize générations de grands-veneurs de la Couronne, mes ancêtres. Cet insigne de ma dignité, je l'abdique entre ses mains.

PULAWSKI.

Noble seigneur ! je suis fier de pouvoir m'appeler

votre fils. Ce cor, qui effrayait les bêtes fauves de la montagne, va retentir dans toutes les plaines de notre vaste République, et porter l'épouvante parmi les monstres qui la dévorent.

LE PALATIN.

Qu'on défonce ces tonneaux! Distribuez les vivres, les cartouches. Soupez vite, chargez à balles forcées.

DE CHOISY.

Comment! vous allez vous mettre en marche!

LE PALATIN.

Oui.

DE CHOISY.

Dans la plaine? Avez-vous de la cavalerie?

LE PALATIN.

Vous avez passé par la vallée des ossements tatars. Ces ossements couvrent l'espace de deux lieues. Nos ancêtres y détruisirent et enterrèrent tout un peuple de cavaliers tatars qui menaçaient la chrétienté.

DE CHOISY.

Pulawski...

PULAWSKI (*au Palatin*).

M. de Choisy pense qu'il vaudrait mieux attendre jusqu'à ce qu'on eût organisé notre infanterie. Pendant ce temps, on disciplinera...

LE PALATIN.

Attendre! Monsieur Pulawski, l'opinion publique nous accuse déjà d'avoir traîné la guerre. Du reste, je vous ai remis le commandement pour avoir les mains libres. (*Il retrousse ses manches.*) C'est à vous de consulter les intérêts de la patrie. Je ne consulte plus que ceux

de mon honneur héréditaire : il me défend d'attendre. Je ne pourrais me résigner à ce délai, même si je n'en mourais pas. Mon ami, je suis trop vieux pour attendre.

PULAWSKI.

On m'accuse de traîner la guerre? Qui Les chefs jaloux! Oui, vous avez raison, le plus tôt sera le mieux. Ils verront.

DE CHOISY.

Comment! Je ne parle même pas de la ville ; mais si l'on nous attaque dans la plaine? sans ordre? sans...

LE PALATIN.

Tirez-moi cet épervier. (*Quelques coups de fusil partent et l'oiseau tombe.*) Montagnards, coupez-moi ce chêne. (*Une vingtaine de montagnards lancent de loin leurs haches et atteignent le chêne.*) Amis, les Russes volent moins vite que l'épervier et ils sont moins durs à tailler que ce chêne.

DE CHOISY.

Vous êtes donc décidé?

LE PALATIN.

Décidé.

PULAWSKI (*à de Choisy*).

Que veux-tu? Il est opiniâtre. Dès que nous serons à Cracovie, on me proclamera maréchal, et alors...

DE CHOISY.

Messieurs, je ne comprends pas vos projets. Je ne peux pas sacrifier ces braves (*en montrant son infanterie*). J'en suis responsable devant ma conscience, devant mon gouvernement.

LE PALATIN.

C'est juste ; notre cause est à ce point que vous pouvez l'abandonner sans manquer à vos instructions, à votre honneur. Au nom de la République, je vous décharge de vos obligations. — Vous voilà libre. Pour nous, c'est différent. (*En lui prenant la main.*) Je vous estime.

DE CHOISY.

Voilà donc les derniers Polonais qui vont à la mort, la dernière goutte de sang polonais qui va couler ! — Eh bien ! je ne suis plus employé de mon gouvernement. Je ne suis qu'un Français ; il ne sera pas dit que la France abandonne la Pologne. Soldats français ! me voici resté seul de vos officiers. Je ne vous commande plus. Vous êtes libres de me suivre ou non. Pulawski, j'irai avec vous.

LES SOLDATS FRANÇAIS.

Nous irons tous, commandant. La Pologne, c'est la France. Allons !

PULAWSKI (*haut*).

Enfants ! Je vous annonce que nous allons contre les Russes. Nous allons délivrer Cracovie. A bas les Russes !

LES CHASSEURS ET LES MONTAGNARDS.

A bas les Russes ! A bas les Russes ! Vive Pulawski ! Vive monseigneur le Palatin ! Vivent les Français !

PULAWSKI.

Nous sommes peu nombreux ; mais, du temps de nos ancêtres, il advint une fois que toute la Pologne fut conquise, et le roi Ladislas se cachait ici...

ZBROY.

Oui, dans cette grotte.

PULAWSKI.

Fort de son droit et de la bénédiction du Pape, il s'élança d'ici, impétueux comme la Vistule. Vos pères le suivirent comme les torrents des Carpathes, et ils balayèrent l'ennemi jusque dans la mer. Voyez cette belle Vistule se dérouler au loin comme un ruban bleu. Elle nous montre le chemin de Cracovie, de Varsovie, de la Baltique.

LES MONTAGNARDS ET LES CHASSEURS.

Allons à Varsovie, — jusqu'à la mer.

PULAWSKI (*en buvant*).

A votre santé! Mort aux Russes! Cornemuses, en avant. Entonnez la chanson de la reine Wanda. (*Les chasseurs et les montagnards boivent et chantent.*) — (*En montrant le Père Marc qui revient de la chapelle.*) Voyez, voyez ce saint homme. C'est le Père Marc, l'aumônier de la Pologne militante! Il nous apporte la bénédiction du Pape.

LES CHASSEURS ET LES MONTAGNARDS.

Le Père Marc! le fameux, le miraculeux! Vive le Père Marc. (*Ils courent à lui.*) A la santé du Père Marc!

LE PÈRE MARC (*avec douleur*).

Insensés! Impies! Est-ce ainsi que vous proclamez la guerre du Seigneur? Cessez ces cris, n'insultez pas à mes oreilles. Elles sont encore toutes pleines du râle des agonisants que j'ai vus égorgés au pied des autels. — Misérable! Ote-toi avec cette coupe. (*Il repousse la coupe.*) Tu as mêlé ton vin maudit au sang

dont mes habits sont encore trempés, au sang des enfants que les Cosaques portaient sur leurs piques et dont ils ont brisé les têtes sur le seuil de la maison paternelle. Je viens d'enterrer ces victimes innocentes. Ne me touchez pas. Cet habit est devenu saint comme une relique.

LES CHASSEURS ET LES MONTAGNARDS.

Horreur! Quelle horreur! Vengeance! Mort aux Russes! Vengeance! En avant!

LE PÈRE MARC.

Héros vengeurs! Vous êtes si forts, si confiants. Et pourquoi donc le sabre de vos nobles s'est-il brisé comme un roseau contre l'épée russe? Pourquoi les conseils de vos sénateurs se sont-ils évanouis comme de la fumée au souffle du Russe? Parce qu'ils ne cherchaient pas la force qui vient du Seigneur. Et l'Eternel, Dieu des armées, leva son bras contre eux. Et son bras est encore levé. Insensés, à genoux! Criez : Pitié, grâce! A genoux devant votre patronne la sainte Vierge! (*Il montre la chapelle.*)

LES CHASSEURS ET LES MONTAGNARDS.

Que Dieu ait pitié de nous! (*A genoux.*) Homme de Dieu, priez pour nous!

LE PÈRE MARC (*à genoux et une croix à la main*).

Vierge bienheureuse! Aux jours du péril, nos rois déposaient sur ton autel leur antique couronne, et tu la leur rendais plus brillante que jamais. Nous déposons à tes pieds nos vies et nos espérances; ton fils naquit parmi les bergers, il révéla aux petits ce qu'il cache aux grands. Vois ce peuple de pâtres! Vois leurs mains ten-

dues vers toi, comme autant de fleurs desséchées demandant une goutte de la rosée de miséricorde. Révèle-nous le moyen de sauver notre patrie. Ne souffre pas que tout un peuple tombe égorgé comme un seul homme, ton fidèle peuple polonais ! Et, s'il a péché, prends notre sang en expiation, punis-nous, pardonne enfin à la Pologne !

LES CHASSEURS ET LES MONTAGNARDS.

Ainsi soit-il.

LE PÈRE MARC.

Et maintenant, levez-vous ! Qu'il soit maudit celui qui jette un seul regard en arrière; qu'il ne puisse jamais regarder son Dieu face à face ! (*Les chasseurs et les montagnards se forment en détachements et se mettent en marche.*)

LE PALATIN (*à Pulawski et à de Choisy*).

Vous irez par les ravins à gauche. Vous laisserez ces gens dans l'aqueduc souterrain qui communique avec le couvent des Pères Carmes. Nous nous réunirons dans les caves des Carmes. Les bourgeois nous y attendent. Nous nous concerterons.

ZBROY (*en accourant*).

Monseigneur ! le comte Adolphe ! le comte Adolphe !

SCÈNE V

LES MÊMES et le comte ADOLPHE, *qui, traversant la foule, accourt vers le Palatin et lui parle à voix basse.*

PULAWSKI, DE CHOISY.

Qu'est-ce? Vous paraissez consterné, Adolphe.

LE PALATIN *fait signe à Adolphe de se taire.*

Rien. Ce n'est rien. Partez! Silence! Disparaissez sous terre comme des blaireaux, enfoncez-vous dans les forêts comme des écureuils! Pas de coups de fusil, pas un mot. (*Pulawski et de Choisy sortent avec le reste des montagnards et des chasseurs.*)

LE PALATIN (*à Adolphe*).

Tu dis donc qu'il arrive ici et qu'il ne sait rien?

ADOLPHE.

Il paraît ne rien soupçonner. Il veut voir la chasse. Il vient avec des femmes, avec ma sœur. C'est une partie de plaisir.

LE PALATIN.

Zbroy, laissez ici une trentaine de chasseurs, les plus déterminés. (*Zbroy part.*) — Adolphe, c'est bon; partez, prenez un autre chemin. Partez seul pour la ville. Je reste ici. Il faut les recevoir. (*Adolphe sort.*)

SCÈNE VI

LE PALATIN, *seul.*

Je les tiens donc! Si je le faisais... Non, sa disparition donnerait l'alarme à la garnison; elle serait sur ses gardes... Non, dissimulons encore une fois... Ah! aucun de mes ancêtres n'était dans le cas de dissimuler. Ils ne savaient pas ce que c'est. Hier, j'étais sur le point de me trahir... comment contenir cette couvée de serpents qui sortaient déjà en déchirant mon sein... Mais dissimulons encore... oui!... Cependant, si je m'aperçois qu'il devine, non... Si je découvre sur sa figure le moindre soupçon... ils périront! Advienne que pourra. Zbroy, Joussouf, Séid! (*Zbroy, Joussouf, Séid s'approchent.*) Le général russe va bientôt venir ici.

ZBROY.

Oui, le comte Adolphe l'a dit, et madame...

LE PALATIN.

Vous ne parlerez ni avec le général, ni avec personne de sa suite. S'ils demandent quelque chose, vous répondrez par un signe de tête.

ZBROY, JOUSSOUF ET SÉID.

Oui, monseigneur.

LE PALATIN.

Il faut qu'ils ne s'aperçoivent pas de ce qui s'est passé

ici. Nous aurons l'air de souper tranquillement après la chasse. Là... (*en montrant la maison*).

ZBROY, JOUSSOUF ET SÉID.

Oui, monseigneur.

LE PALATIN.

Trois de nos gens s'attacheront à chaque personne de la suite du général, et l'observeront de près en silence.

ZBROY, JOUSSOUF ET SÉID.

Oui, monseigneur.

LE PALATIN.

Vous me regarderez, moi. Si je fais un signe avec mon bonnet, et que je prononce ces mots : le Palatin va à Bar... ces mots, entendez-vous?

ZBROY, JOUSSOUF ET SÉID.

Oui, monseigneur.

LE PALATIN.

Alors, vous vous jetterez chacun sur le sien. Vous les tuerez tous, hommes, femmes, domestiques. Vous les précipiterez dans le ravin! Qu'il n'en reste aucune trace.

JOUSSOUF ET SÉID.

Oui, monseigneur.

ZBROY.

Comment? les femmes?

LE PALATIN.

Tout le monde.

ZBROY.

Mais, monseigneur... Mais madame la comtesse?

madame votre fille? Le comte Adolphe dit qu'elle aussi...

LE PALATIN.

J'ai dit : tout le monde!

ZBROY.

J'entends, monseigneur. (*A part.*) Mon Dieu, qu'est-ce? qu'allons-nous devenir?

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

JACQUES JASINSKI

OU

LES DEUX POLOGNES

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES

PERSONNAGES.

L'HETMAN DE LITHUANIE, homme de quarante-cinq ans.

L'ÉVÊQUE DE LIVONIE, oncle de l'Hetman.

MADAME CLAIRE, jeune veuve de vingt-cinq ans. Nièce de l'Évêque et parente de l'Hetman.

JACQUES JASINSKI, colonel de l'armée polonaise, jeune homme de vingt-deux ans, maigre et pâle.

LE GRAND-RÉFÉRENDAIRE DE LITHUANIE, vieillard de soixante-dix ans, en uniforme.

LE COMMANDEUR DE MALTE, fils du Référendaire, jeune homme du même âge que Jasinski, en habit français.

STANISLAS ROMBA, vieux gentilhomme au service de madame Claire.

UNE SOEUR GRISE.

La scène se passe à Vilna, au palais de l'évêque de Livonie, sur les bords de la Wilia, en l'an 1794.

JACQUES JASINSKI

OU

LES DEUX POLOGNES

ACTE PREMIER

L'appartement de madame Claire; un petit salon orné de vieux portraits, avec une porte au fond et deux autres portes de côté. Celle de droite reste ouverte, celle de gauche fermée.

SCÈNE PREMIÈRE

MADAME CLAIRE, — *en habit noir à la polonaise, sur la tête un petit bonnet carré orné d'une aigrette, — est assise sur un sofa et file au rouet. — A ses pieds*, STANISLAS, *en habit polonais, le sabre au côté, assis sur un petit coussin, tient un théorbe, c'est-à-dire une espèce de guitare de la grandeur d'une harpe.*

STANISLAS, *en posant à terre son théorbe.*

Non, madame Claire, ça ne va pas. Ma main ne vaut plus rien; mes doigts errent sur ces cordes, comme je

m'égarais ce matin dans les rues de Vilna; pauvre campagnard que je suis, je ne vaux rien ici à Vilna.

MADAME CLAIRE.

Tu te sens fatigué. Eh bien, chante-moi la marche de mon aïeul, c'est court.

STANISLAS.

Non, je ne suis plus digne de toucher à cet instrument. Adieu, mon vieil ami! Tu resteras comme ce sabre, tu ne seras plus pour moi qu'un souvenir, qu'un *memento mori*.

MADAME CLAIRE.

Stanislas, tu deviens mutin! Depuis tant d'années je suis habitué à entendre chaque soir tes chansons. C'est mon pain quotidien. Il faut que tu chantes. Ce théorbe et ce rouet me rappellent la vie de château. Je me croirai à la campagne.

STANISLAS.

Dieu sait comme j'aimais à vous chanter! Sans vous j'aurais brisé il y a longtemps mon théorbe. Ah! chère maîtresse, vous êtes seule digne d'apprécier nos mélodies nationales; vous êtes la seule qui preniez plaisir à les entendre. La vieille Pologne chansonnière n'a plus que vous pour tout auditoire. Et ces autres dames qui ne parlent plus la langue de leurs mères, qui inventent je ne sais quel jargon, et qui, au lieu d'avoir des musiciens, jouent elles-mêmes muettes devant une machine, comme des orgues de Barbarie.

MADAME CLAIRE.

Eh bien, raconte-moi quelque légende, par exemple, celle du Grand Duc Jagellon.

STANISLAS.

Ni chanter ni raconter ! — Non ; ah ! pauvre théorbe ! Savez-vous qu'on se moque ici de ce théorbe ! Je n'ose plus l'apporter dans votre chambre. Il n'y a que les piqueurs de l'Hetman qui me prient de leur en jouer. Jouer devant les piqueurs ! Je ne l'apporterai plus ici, mais si nous revenons à la campagne...

MADAME CLAIRE.

Ah ! mon vieux, tu es capricieux comme ton instrument ! Tant que nous étions à la campagne, tu ne faisais que me vanter les magnificences de Vilna, les revues de troupes, les splendeurs des bals de la noblesse.

STANISLAS.

Qui aurait prévu cela ? Mais, depuis la mort du prince, votre père, je n'ai pas quitté d'un pas votre château. Je ne savais pas que la Pologne eût tellement changé, ou plutôt qu'il n'y a plus de Pologne. Oui, il me semble qu'une bonne nuit on nous a volé notre vieille Pologne, et, à mon réveil, qu'ai-je trouvé ? L'armée en fracs comme des singes, en habits et en perruques, et des femmes avec des queues ! Mais c'est une diablerie, madame, je n'y conçois rien. La tête m'en tourne. Savez-vous que depuis une semaine je ne dors plus, ce qui ne m'est jamais arrivé depuis la mort de votre père qu'une seule fois, lorsque vous étiez malade. Je suis sûr que je mourrai ou que je perdrai la raison et me travestirai. Car il est dangereux de regarder les possédés, on en devient quelquefois possédé à son tour.

MADAME CLAIRE.

Si tu es vraiment aussi malheureux ici, retourne à mon château. Si tu as le courage de me quitter, Stanislas, il m'en coûtera de me séparer de toi, mais je ne veux pas que tu meures pour mon plaisir.

STANISLAS.

Moi, vous quitter! De ce jour, où l'un de vos ancêtres, il y a quatre cents ans, créa noble un de mes ancêtres sur le champ de bataille, de ce jour les nôtres ont toujours suivi les vôtres. Je ne peux pas plus vous quitter qu'un houblon ne peut fuir sa haie protectrice. Mais, si j'ose vous donner un conseil, retournons ensemble au château, quittons cette ville diabolique. Vraiment, il me semble que nous nous sommes égarés dans un marais, et que tout ce que nous voyons n'est qu'une illusion du diable; je croirais à une Vilna postiche si je ne voyais d'ici les églises et les croix.

MADAME CLAIRE.

Et dans notre château tu étais inquiet comme un oiseau de passage, enfermé parmi les poules. Tu ne cessais de dire que j'enterrais ma jeunesse, que le Palatinat n'était pas digne de posséder une telle beauté. Je devais absolument aller dans la capitale : tous les seigneurs se disputeraient pour obtenir un seul de mes regards; le roi tomberait amoureux de moi. Ah! il paraît que j'ai perdu beaucoup à tes yeux, et tu n'oses me montrer, pas plus que ton théorbe.

STANISLAS.

Je n'étais pas seul à le dire. La noblesse, tout le Palatinat vous adore, mais ces campagnards, je ne les

croyais pas dignes de vous. Maintenant je vois qu'ils valent mieux que ces fous de Vilna. Même feu votre mari, de bienheureuse mémoire, s'il n'eût été ivrogne et fou, Dieu lui pardonne! je le préférerais à ces canailles de perruquiers avec leur rouge et leurs mouches sur la figure. Fi! quelle honte! mon Dieu, sont-ce les enfants des héros que j'ai chantés et dont j'ai connu quelques-uns? Où voir à présent ce Pulawski à l'œil de faucon, à la poitrine de lion? Où est Sava qui tua un taureau d'un coup de poing? Ah! ils sont tous morts! Ma bonne Claire, je vous ai crue la dernière Polonaise, je crains bien que vous ne soyez le dernier Polonais. Je ne vois dans cette foule que votre figure qui me rappelle les traits de ces vieux héros, et votre âme, je la connais!

MADAME CLAIRE.

Mon oncle l'Évêque me retient ici. Il est mon tuteur.

STANISLAS.

Un évêque qui porte un frac!

MADAME CLAIRE.

Parmi ces jeunes gens que tu méprises tant, tu vois cependant l'Hetman de Lithuanie, l'ancien ami et collègue du célèbre Pulawski. Tu as toi-même composé des chants sur ses exploits. Celui-là n'est pas un singe. Il t'estime beaucoup.

STANISLAS.

Il est brave et il ressemble à un homme. Mais depuis le temps où je l'ai vu combattre à côté de Pulawski, il a changé lui aussi.

MADAME CLAIRE.

Je l'espère. — Il était alors tout jeune, presque enfant.

STANISLAS.

Et cependant il m'avait l'air bien plus grave et plus digne; le contact des comédiens l'a gâté. Il a dans ses manières un je ne sais quoi qui est loin...

MADAME CLAIRE.

C'est le seul homme qui me plaise ici. — J'aime sa fierté, son courage, et puis il me convient, il n'est plus de la première jeunesse.

STANISLAS.

Il vous plaît? — Mais vous avez promis autrefois votre main à M. le Commandeur, fils du Grand-Référendaire. Il existe même un pacte par écrit. Monsieur le Référendaire sera bien désolé de ce changement : c'est dommage. Je ne connais pas le fils, mais le père est un vrai seigneur de la vieille roche.

MADAME CLAIRE.

Je ne connais pas non plus le Commandeur. Lors de mon veuvage, l'Évêque, mon tuteur, m'a proposé ce parti. Tu sais que j'ai été élevée dans l'obéissance. J'ai obéi, l'Evêque lui-même m'a fait souscrire un acte; mais le Commandeur voyage je ne sais où. On dit que c'est un homme léger et d'une mauvaise conduite. Je suis enchantée que l'Évêque ait changé de projet, car, si je dois me marier, je préférerais l'Hetman.

STANISLAS.

Son Éminence, l'Hetman et le Référendaire doivent bientôt venir.

MADAME CLAIRE.

Ici?

STANISLAS.

Oui, car ils ont à parler en secret, et votre appartement est plus solitaire. Le palais est toujours rempli d'un tas de gens, de visiteurs.

MADAME CLAIRE (*avec mystère en montrant la porte de gauche*).

As-tu dit à ces messieurs-ci de ne faire aucun bruit?

STANISLAS.

Oui. Et puis il y a quatre portes entre ce salon et leur chambre. Resteront-ils encore longtemps?

MADAME CLAIRE.

Jusqu'à ce que le danger soit passé, et qu'ils trouvent quelque autre asile ; car il y va pour eux de la vie. Aucun domestique, personne au palais ne soupçonne-t-il rien?

STANISLAS.

Rien. Dès le moment où nous les avons fait sortir du canot et entrer par la fenêtre, ils ne l'ont pas ouverte ; et puis les fenêtres donnent sur le fleuve de la Wilia. Personne ne peut les voir, et je garde bien votre appartement.

MADAME CLAIRE.

C'est bon. (*On entend du bruit.*) On vient. Je vous laisse seuls. Quand on sera parti, tu feras servir à dîner à ces messieurs. (*Montrant la porte de gauche.*) — Mais aie soin d'abord de fermer toutes les portes.

STANISLAS.

Bien! bien! — Cependant tâchez de les renvoyer bientôt. Si cela se découvrait! Je vous connais, madame,

mais le monde, qui n'est pas digne de vous connaître, pourrait vous mal juger. (*Madame Claire sort.*)

SCÈNE II

L'ÉVÊQUE DE LIVONIE; LE RÉFÉRENDAIRE; L'HETMAN ; STANISLAS.

L'ÉVÊQUE.

Monsieur le Référendaire, mon honorable ami et cher parent, je vous ai amené dans ces appartements solitaires; nous serons plus libres ici. Nous allons parler d'une affaire de famille. Prenez place, je vous prie. (*On s'assied.*) Monsieur Stanislas Romba, le feu père de madame Claire vous a nommé co-tuteur de sa fille. Nous allons parler de notre commune pupille. Vous avez voix au conseil. Asseyez-vous.

STANISLAS.

Le Prince, feu mon maître, que Dieu bénisse ! m'a fait cet insigne honneur. Votre Éminence sait que, dans deux cas seulement, j'ai été investi du droit d'émettre mon opinion, à savoir : sur le choix des instituteurs de mademoiselle et sur le choix de son mari.

L'ÉVÊQUE.

Ce n'est pas le moins essentiel. Mais au fait, nous avons promis la main de notre Claire au fils de M. le Référendaire, avec le consentement de notre pupille.

LE RÉFÉRENDAIRE.

Je tiens infiniment à cette union. Mais, puisqu'il

s'agit d'une affaire si délicate, je prierai M. l'Hetman de nous laisser un moment. Cela pourrait l'ennuyer.

L'HETMAN.

Au contraire, j'y prends le plus vif intérêt. Car pourquoi ces préliminaires? Parlons franchement.

L'ÉVÊQUE.

Je vous prie, mon neveu, de nous laisser un moment, un moment. (*Il l'emmène vers la porte du fond.*)

SCÈNE III

LES MÊMES, *excepté* l'HETMAN.

L'ÉVÊQUE.

De notre côté, nous désirons ardemment ce mariage, et la preuve en est que nous avons stipulé, par acte, pour le cas de rupture de nos engagements, cession de certaines terres et sommes d'argent à la charge de celui qui provoquerait la rupture.

LE RÉFÉRENDAIRE.

Auriez-vous envie de casser cet acte? Madame Claire aurait-elle changé de projet?

L'ÉVÊQUE.

Pas le moins du monde. Mais, vous savez, il y a longtemps que nous avons conclu cet engagement. M. le Commandeur, votre fils, devait venir bientôt, et nous ne le voyons pas. Il voyage toujours. Les années se passent. Une jeune femme ne peut pas ainsi attendre. Il écrit, il

est vrai, mais paraît peu pressé de faire sa connaissance. Au fait, il n'y a rien d'étonnant, quand on est jeune, beau garçon, et à l'étranger.

LE RÉFÉRENDAIRE.

Je sais qu'il circule des bruits fâcheux sur la conduite de mon fils. A son retour il subira une enquête sévère. Nous verrons s'il sera digne d'une telle épouse. Car, Éminence, le bonheur de madame Claire m'est aussi cher que celui de mon enfant. Elle est fille de mon ancienne amie, elle est d'un mérite rare, messieurs, oui, d'un mérite rare. Je l'aime comme ma fille, et je l'estime comme ma sœur.

L'ÉVÊQUE.

Il ne s'agit pas de cela. Eh, mon Dieu ! si le Commandeur a des maîtresses, s'il joue un peu; eh ! grand Dieu ! qui de nous n'a pas fait des folies?

LE RÉFÉRENDAIRE.

Moi, monsieur l'Évêque; j'ai déjà assez de péchés sans prendre sur moi ceux que vous me supposez, dont je ne suis nullement coupable et que je ne souffrirais pas dans mon fils. Si je le trouve tel que vous le croyez, il ne sera pas le mari de Claire.

L'ÉVÊQUE.

Mais encore une fois, ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Mais voyez, monsieur le Référendaire, chaque époque a ses mœurs, ses goûts. M. le Commandeur, qui a tant voyagé, tant vu, peut revenir avec d'autres idées sur le mariage en général, et sur les qualités de sa future en particulier. Il aura le droit d'être exigeant.

LE RÉFÉRENDAIRE.

Que peut-il exiger de plus sous le rapport de la naissance ou de la fortune, sans parler des qualités personnelles?

L'ÉVÊQUE.

Votre fils est un seigneur accompli. Il passe sa jeunesse dans le grand monde. C'est un bel homme et un homme d'esprit : je l'ai rencontré à Berlin où il faisait fureur, et il serait possible qu'il ne trouvât pas dans ma nièce tout ce qu'il a le droit d'exiger.

LE RÉFÉRENDAIRE.

Il serait donc bien sot et de mauvais goût. Je ne connais pas dans la chrétienté d'homme, je ne dis pas trop élevé, mais assez élevé, pour être digne de Claire.

L'ÉVÊQUE.

Je vous remercie; cependant il faut avouer que son éducation se trouve assez négligée. C'est un peu ma faute ; mais malheureusement j'ai été si occupé des affaires publiques, et puis son père nous laissait seulement le droit de présenter les gouverneurs, et à M. Stanislas Romba, que voilà, celui de les accepter ou de les renvoyer. Or monsieur s'obstinait à renvoyer tous les étrangers. Feu le prince était un original. Mais enfin, n'en parlons plus : le mal est fait.

STANISLAS.

Si j'ai bien compris, Votre Éminence est fâchée qu'on n'ait pas appris à madame Claire toutes ces belles choses que savent les dames de Vilna. Mais, sauf votre respect, Votre Éminence est seule de son avis. M. le Référendaire et le Palatinat entier pensent autrement. Tous nos

paysans, toute notre noblesse, aiment madame Claire! Il faut voir comme madame Claire est en honneur chez tous les nobles. Une personne pieuse, vertueuse, et qui sait par cœur toutes les histoires que je connais, et j'en connais assez. Si elle ne saute pas assez haut, si elle ne parle pas une dizaine de langues, comme un possédé, c'est que feu le prince son père, que Dieu bénisse! ne voulait pas faire de sa fille une tour de Babel ou une comédienne, monsieur l'Évêque.

L'ÉVÊQUE.

Ne vous fâchez pas, monsieur Romba. J'ai dit que ce qui est fait est fait. Comme nous sommes sur ce chapitre, vous ferez bien de ne pas la laisser courir seule les églises, les hôpitaux. Et, pour ne pas paraître comédienne, elle devrait quitter cet habit de l'autre monde et porter l'habit de tout le monde.

STANISLAS.

Mademoiselle ne sort jamais que je ne l'accompagne, monsieur. Je ne me connais pas en habits de femme aussi bien que Votre Éminence.

L'ÉVÊQUE.

Mon bon Stanislas, nous en reparlerons plus tard. (*Stanislas sort.*) Maintenant, monsieur le Référendaire, voici l'affaire en deux mots. Supposons le cas, car il faut tout prévoir, supposons que monsieur votre fils éprouve de la répugnance pour Claire. J'espère que vous ne voudrez pas le forcer.

LE RÉFÉRENDAIRE.

Pourquoi supposer cela? Attendons, il va revenir

bientôt, nous verrons ; à moins que madame Claire n'ait quelqu'un en vue.

L'ÉVÊQUE.

N'oublions pas que je suppose seulement un cas ; or, si nous avons le malheur de nous trouver dans ce cas, j'oserai vous proposer un autre parti pour M. le Commandeur. Vous connaissez ma cousine, la sœur de l'Hetman. Elle est d'une beauté, d'un esprit, enfin vous la connaissez. A Pétersbourg elle n'a eu qu'à paraître pour éclipser toutes les dames de la cour de l'Impératrice, une cour qui donne maintenant le ton à l'Europe, depuis que Versailles est devenu le repaire du Jacobinisme. Il faut vous dire que le comte Zoricz, favori actuel de l'Impératrice, voulait l'épouser.

LE RÉFÉRENDAIRE.

Cet infâme oser...

L'ÉVÊQUE.

Je vous assure que les princes souverains d'Europe seraient heureux de donner leurs filles à Zoricz.

LE RÉFÉRENDAIRE.

Par le temps qui court, c'est possible.

L'ÉVÊQUE.

Mais cela répugnait à l'Hetman. Il a certaines idées dans le genre des vôtres. Enfin, je comprends cela. Et puis ça nous aurait mis, à l'égard de l'Impératrice, dans une position... Enfin je préférerais la voir épouser monsieur votre fils. Elle a trois millions de dot.

LE RÉFÉRENDAIRE.

Je préférerais pour mon fils madame Claire.

L'ÉVÊQUE.

Pourvu qu'elle lui plaise. Ah, mon Dieu! Je garde la sœur de l'Hetman en réserve. Vous voyez comme je tiens à l'honneur d'être votre parent. J'avoue que ce mariage avancerait singulièrement mes projets patriotiques. Vous connaissez ma position actuelle dans le pays. Vous savez ce que peut maintenant l'Hetman et à quoi il peut aspirer un jour. Enfin notre famille dirige aujourd'hui les affaires du Grand-Duché : c'est un fait. Votre famille est une des plus puissantes, vous avez de nombreux partisans : c'est un fait. Il existe entre nous des divergences, je le sais. Mais si nous nous lions ensemble, si nous cimentons notre alliance par ce mariage, nous pourrons assurer d'abord la tranquillité du pays, puis...

LE RÉFÉRENDAIRE.

C'est vous, monsieur l'Évêque, qui soulevez cette question irritante. Vous me mettez dans la nécessité de m'expliquer. Je vous dis donc que, loin de partager vos opinions en politique, je les combattrai toujours, partout, et de toutes mes forces. Et si un mariage quelconque pouvait influencer les opinions de mon fils, je ne permettrais jamais un tel mariage. Je ne suis nullement flatté d'une alliance aussi proche avec l'Hetman.

L'ÉVÊQUE.

Très-bien. Un homme comme vous ne doit pas changer légèrement d'opinion. Expliquons-nous franchement. Nous avons tous les deux le plus grand intérêt à nous comprendre. Discutons nos opinions, sauf à embrasser celle qui nous paraîtra la mieux fondée. Qu'avez-vous donc à nous reprocher à moi et à l'Hetman, voyons?

LE RÉFÉRENDAIRE.

Vous m'obligez à me charger du rôle de grand-instigateur de Lithuanie? Je ne suis que grand-juge.

L'ÉVÊQUE.

Eh bien, quels motifs avez-vous de nous juger si sévèrement?

LE RÉFÉRENDAIRE.

D'abord pourquoi M. l'Hetman prend-il le titre de général russe, au mépris de la loi de 1566, qui condamne ceux...

L'ÉVÊQUE.

Il est général russe pour avoir le droit de commander les troupes russes qui remplissent le Grand-Duché. C'est comme si l'on m'imputait à crime de recevoir une pension de l'Impératrice.

LE RÉFÉRENDAIRE.

Vous? recevoir une pension? Il fallait votre aveu pour y croire. Vous, sénateur de la République. Grand Dieu! Mais vous avez un demi-million de revenu.

L'ÉVÊQUE, *irrité.*

Et j'accepte une misérable pension, et je fais dire cela à tout le monde pour ameuter contre moi l'opinion, pour donner ainsi à l'Impératrice un gage de fidélité. Elle me croit vendu à la Russie.

LE RÉFÉRENDAIRE.

Certes, ce n'est pas vous qui êtes acheteur.

L'ÉVÊQUE.

J'achète la protection de la Russie, et je vous dirai pourquoi, monsieur le Grand-Juge. Nous sommes chefs de deux partis. Nous traiterons entre nous comme des

monarques, sans l'entremise de ministres. Dépouillons toutes les formes diplomatiques : je vous dévoilerai tous les motifs de ma conduite, je vous préciserai mon but. J'attends de votre part la même franchise.

LE RÉFÉRENDAIRE.

Je n'ai jamais été diplomate, monsieur. Mes opinions sont connues. Je ne les ai pas créées, moi ; je ne fais que suivre les opinions de mes ancêtres.

L'ÉVÊQUE.

Hélas, les temps sont changés ! Vous connaissez l'état de notre République. Le roi est vieux, il peut mourir d'un jour à l'autre. Après sa mort, les puissances qui nous environnent et qui nous oppriment ont le projet de ne plus permettre une nouvelle élection, et de se partager entre eux notre pays. Je vous communiquerai les correspondances diplomatiques qui prouvent l'existence d'un tel projet. On a déjà pris d'avance des mesures pour l'exécuter.

LE RÉFÉRENDAIRE.

Depuis qu'il existe des Etats indépendants, ils sont toujours menacés par leurs voisins. Nos ancêtres se sont défendus, nous nous défendrons de même.

L'ÉVÊQUE.

Sommes-nous en état de nous défendre contre trois puissances de premier ordre ? Avons-nous des alliés ? — La Prusse, par sa position géographique, reste à la merci de la France ; elle se défie de l'Autriche, elle gravitera toujours vers la Russie. L'Autriche craint, il est vrai, la Russie, mais elle craint mille fois plus le jacobinisme français ; elle sait qu'elle sera dévorée un jour, mais la

Russie la mange par petits morceaux, elle mettra cent ans à dévorer l'empire Autrichien, tandis que la France peut l'engloutir d'un seul coup. L'Autriche commencera par nous jeter à la Russie pour l'occuper pendant quelque temps.

LE RÉFÉRENDAIRE.

Ainsi, menacé par trois ennemis mortels, au lieu de vous défendre, vous n'êtes occupé qu'à choisir le genre de mort et la main par laquelle vous devez périr; vous tendez la gorge à celui qui est le plus acharné.

L'ÉVÊQUE.

Et le plus puissant. Pour sauver notre indépendance, je ne vois qu'un seul moyen, c'est d'offrir, après la mort du roi, la couronne à l'un des petits-fils de l'Impératrice, au grand-duc Alexandre ou à Constantin. Le roi pense de même, nos meilleurs hommes d'État pensent de même. L'Impératrice, ayant établi sa dynastie sur notre trône, aura intérêt à nous protéger. On nous laissera le temps de nous réorganiser, et nos fils ou petits-fils trouveront l'occasion de se délivrer de cette protection. L'Espagne n'est pas devenue esclave de la France pour avoir accepté des Bourbons sur le trône.

LE RÉFÉRENDAIRE.

Et vous osez mettre sur le même pied l'alliance avec le roi très-chrétien, le fils aîné de l'Église, le premier gentilhomme de l'Europe, et l'alliance avec un despote du rite grec. Votre Russie sera-t-elle fidèle à sa parole? Quelle religion, quel honneur l'empêchera de se parjurer? — Mais ne parlons pas de cela. — Je vous demanderai seulement quels droits vous avez de conclure des alliances

et de trafiquer de la couronne sans l'autorisation de la Diète. Savez-vous que la loi de 1561, confirmée par vingt-deux Diètes consécutives, regarde de telles menées comme crime de lèse-république.

L'ÉVÊQUE.

Il y a des circonstances où *salus populi suprema lex esto!* La Confédération de 1732, pour chasser les Saxons du pays, se mit sous la protection de Pierre Ier, et personne n'a mis en doute le patriotisme des confédérés. Les princes Czartoryski, pour réorganiser la République et élever leur parent sur le trône, réclamèrent le secours de la Russie.

LE RÉFÉRENDAIRE.

Les uns et les autres ont commis de grandes fautes. Mais ils étaient innocents, légalement parlant. Ils avaient pour eux des précédents; ils suivaient les usages reçus, qui permettaient aux assemblées partielles d'exercer quelquefois la souveraineté. Mais, après ces événements, la loi de 1747, confirmée par l'article 2 de la Confédération de 1763, déclare traîtres à la patrie tous ceux qui oseront réclamer des secours étrangers.

L'ÉVÊQUE.

Vous connaissez la pureté de mes intentions, et j'espère que, si vous me jugiez, vous appliqueriez autrement la loi.

LE RÉFÉRENDAIRE.

Dieu vous préserve d'être cité jamais devant mon tribunal. La loi est formelle. Je vous condamnerais, tout en permettant à votre confesseur de vous absoudre, vu

la pureté de vos intentions. Pour qu'un pays puisse vivre il faut que les lois vivent, monsieur.

UN LAQUAIS, *entrant.*

Son Excellence monsieur l'Hetman. (*Il sort.*)

L'ÉVÊQUE.

Notre conférence n'a fait que commencer. Nous reparlerons de tout cela. Je n'accepte pas encore votre refus; je ne l'accepte pas. Pensez-y, et toujours dans la supposition que votre fils ne soit pas contraire à nos projets.

SCÈNE IV

LES MÊMES ET L'HETMAN.

L'HETMAN.

Monsieur le Référendaire, je vous salue. C'est très-heureux que je vous rencontre.

LE RÉFÉRENDAIRE.

Je suis votre très-humble serviteur. (*Il a l'air de vouloir sortir.*)

L'HETMAN.

Je désirais vous parler. Nous sommes voisins, nous étions autrefois amis, j'espère que nous le sommes encore un peu. Dites-moi, monsieur le Référendaire, pourquoi arrivez-vous à Vilna dans un tel temps? — Ce n'est pas le moment de tenir de grandes assises.

L'ÉVÊQUE.

Oui, oui! *Ubi arma sonant.*

L'HETMAN.

Vous feriez mieux de rester à la campagne. Le séjour de Vilna pourra vous être dangereux. C'est un conseil d'ami.

LE RÉFÉRENDAIRE.

Merci! — J'allais précisément avoir l'honneur de vous donner le même conseil.

L'HETMAN.

Vous me conseillez de partir d'ici?

LE RÉFÉRENDAIRE.

Oui; le séjour dans cette ville pourra vous être dangereux.

POST-FACE.

J'ai conservé aux fragments de drames qui précèdent la dénomination générale de *Drames Polonais*, sous laquelle ils ont paru isolément en 1867 pour la première fois (édition in-16); car si ces pièces ont été écrites en français et pour les Français, tout n'y en est pas moins complétement polonais, le lieu, l'esprit, les personnages. C'est la vie polonaise, civile et militaire, transportée sur la scène française. Et mon père avait choisi l'un des sujets dans le pays de la Couronne de Pologne, l'autre dans le grand-duché de Lithuanie, ces deux moitiés de notre malheureuse et bien-aimée nation.

J'ai loyalement rapporté dans la préface l'opinion émise sur les *Confédérés de Bar*, au moment où mon père venait de les achever, par les personnes compétentes qu'il consulta en vue d'arriver à les faire représenter. Je ne partage point, je l'avoue, la sévérité de leur jugement. Je sais combien souvent le goût du public est gâté, à ce point que les choses simples, fussent-elles sublimes, ne sont pas appréciées : témoins Dante et Raphaël qui, en certains siècles, se virent préférer les compositions les plus communes, témoin Shakespeare, en qui la France du XVIIIe siècle ne voyait qu'un barbare. Quand une population se dégrade, son âme alourdie ne comprend que l'art violent et grossier dont le ton est assez éclatant ou les couleurs assez criardes pour la réveiller. Cette population-là ne s'attache qu'à ce qui excite les sens ; elle est incapable de voir, de sentir et d'aimer la pure et chaste beauté, ni d'être émue par une parole droite et franche, dépourvue d'artifices. Cela, mon père était le premier à ne pas l'ignorer. Mais il avait du peuple français une meilleure opinion que les écrivains français eux-mêmes.

Malgré le soin pris, soit par les gouvernants pour comprimer un enthousiasme qu'ils se reconnaissent impuissants à diriger, par lequel ils craindraient d'être emportés et que par conséquent ils aiment mieux étouffer, soit par les intérêts de toutes sortes groupés autour de ce qui existe, attentifs à ce qu'il ne soit rien innové, car ils voient en toute invention, dans l'art aussi bien que dans la science et l'industrie, une menace, sinon pour leur fortune ou leur position, du moins pour leur réputation acquise, — malgré toutes ces difficultés connues à l'avance, mon père pensait qu'il y a des sujets qui, sans le secours d'aucune des habiletés en usage, sont de nature à remuer profondément les masses, pourvu qu'ils leur soient présentés avec vérité et sincérité. Il avait remarqué la faveur avec laquelle le public accueillait les pièces qui ranimaient en lui le souvenir de l'héroïsme ou du martyre patriotique, par exemple la mort de l'infortuné maréchal Ney. Il avait été très-frappé surtout, et il aimait à le répéter, de l'impression immense qui se manifestait, lorsqu'à la fin d'un drame (1832), on voyait dans un tableau panoramique apparaitre la figure de Napoléon à cheval, en petit chapeau et en redingote grise. Les auteurs n'avaient pas prévu un effet aussi prodigieux : ils pensaient sans doute, comme les ministres orléanistes qui relevaient alors la statue de la Colonne et qui plus tard ramenèrent les cendres du Grand Homme, que tout cela était déjà du domaine de l'histoire ancienne, alors que c'était la réalité la plus vivante dans l'âme nationale. Eh bien ! si la seule vue de l'image muette de l'Empereur-martyr produisait cette impression, comment douter que l'âme française n'eût été exaltée par la représentation agissante et parlante de ces héros polonais qui ont toujours lutté pour la même cause que la France, en qui les Français ont toujours à toutes les époques trouvé des frères d'armes, et de qui la patrie martyrisée ne peut faire un mouvement sans que la France entière ne tressaille ?

J'imagine au contraire que, quand par exemple M. de Choisy, ce brillant officier qui a tant honoré la France du XVIII[e] siècle, prononce ces nobles paroles : « Voilà donc les derniers Polonais qui vont à la mort, la dernière goutte de sang polonais qui va couler ! Eh bien ! je ne suis plus employé de mon gouvernement. Je ne suis qu'un Français, il ne sera pas dit que la France abandonne la Pologne... » et que les soldats français s'écrient : « Nous irons tous, commandant. La Pologne, c'est la France. Allons ! » — tout le public alors aurait immanquablement éclaté en applau-

dissements. Puis quand Casimir Pulawski ajoute : « Nous allons délivrer Cracovie. A bas les Russes! » toute la salle eût crié : A bas les Russes ! Et quand les chasseurs et les montagnards disent : « Vivent les Français ! » qui n'eût répondu : Vive la Pologne ! Il me semble qu'il y a là la preuve flagrante que, loin de manquer de l'entente scénique et d'ignorer le moyen d'agir sur les spectateurs, Adam Mickiewicz possédait le rare secret de mettre leur âme en mouvement, ce qui ne s'obtient qu'en touchant la fibre sensible de ceux à qui l'on s'adresse.

On ne pouvait méconnaître la netteté de dessin et la vigueur du coloris de ses personnages. Le caractère de chacun d'eux en effet est, dès le commencement, tracé de telle main que le lecteur les voit marcher et qu'un peintre n'aurait nulle difficulté de les fixer sur la toile. Chaque individualité a son empreinte propre, a reçu le souffle de vie : c'est une création.

Ainsi le Palatin, ce souverain seigneurial, qui a parcouru l'Europe pour intéresser les puissances à la cause de la Pologne que son roi ne sait défendre, car il est plus favori de la tzarine que roi de la nation ; et qui de retour, est obligé de dissimuler et en rougit, car c'est la première fois ; la rage au cœur, il conspire sous l'œil de l'ennemi qui l'observe et à qui il doit rendre visite ; ses paysans, comme des sujets dévoués et fidèles, car c'est un vrai roi sur ses terres, n'attendent qu'un signal ; et ce signal, il le donne, n'hésitant pas à se lancer dans la mêlée, à tout sacrifier pour la patrie. Ce n'est pas là une imitation de l'antique, mais un personnage saisi sur le vif, terrible réalité, tirée de la plus douloureuse histoire d'un peuple.

En face de ce type de patriote qui combat pour son Dieu et son foyer, pour la Patrie et la Liberté, nous avons le Général, ce type d'automate en uniforme, par qui la pensée tzarienne est présente en tous lieux, comme une multiple incarnation de l'ukaze ou verbe impérial, chez qui la peur de la disgrâce remplace la conscience, cruel par ordre et mêlant l'amour à la politique, comme le prince Repnin si cassant, si altier, si insolent, impitoyable et néanmoins faisant la cour aux princesses de la famille Czartoryski dans le même temps qu'il combattait sans relâche la politique de leur maison.

Le Docteur, qui cache son espionnage d'État sous le couvert de son diplôme, est aussi vrai que le Tartufe qui abritait sous sa robe de jésuite ses convoitises, en corsaire du foyer domestique :

comme les modèles de ce bon monsieur Tartufe couraient la Ville et la Cour au temps de Louis XIV, il y avait aussi au temps de Catherine II et d'Alexandre Ier de pareils docteurs, âmes damnées de celui qu'ils servent, et le surveillant au besoin. Il advint à mon père d'accompagner en nombreuse compagnie, dans un voyage de plaisir, le comte de Witt; un modeste docteur allemand herborisait et philosophait au besoin. On se moquait de la répugnance de mon père pour ce personnage, qu'on attribuait à une bizarrerie de poète. De retour à Odessa, le docteur apparut tout à coup à un dîner officiel, en grand uniforme et tout chamarré de décorations. C'était l'espion de l'expédition, qui venait d'être relevé de service, et plus d'un compagnon de mon père trembla d'en avoir trop dit devant ce personnage que chacun avait considéré comme parfaitement insignifiant.

Le père Marc doit de prime abord offusquer les Français; car chez les Français le type du prêtre-patriote est un type perdu. Cependant est-il bien sûr que l'accent de cet homme de Dieu, tout couvert encore du sang des Polonais martyrs, qui a traversé déjà plusieurs fois le domaine de la mort et qui arrive sur la scène en sortant de prison, n'aurait pas ému même les voltairiens de Paris, lorsqu'il dit : « Si le peuple polonais a péché, prends notre sang en expiation, punis-nous, pardonne enfin à la Pologne ! » et qu'il bénit les armes de ceux qui vont combattre et mourir ou vaincre? — Adam Mickiewicz savait le discrédit public dans lequel sont tombés de nos jours ceux qui sont investis de la magistrature sacerdotale, lui qui, à force d'avoir vu abuser des choses saintes, en était arrivé, sur la fin de sa vie, à dire que chaque fois qu'il entendait prononcer le nom de Dieu, son premier mouvement était de se demander si on ne voulait pas le tromper. Mais il savait aussi qu'il ne faut, surtout en France, qu'un éclair puissant et pur, pour illuminer derechef même les bas-fonds où les masses souffrent et maudissent : « Il viendra un temps, disait Lacordaire, où l'on ne pourra entendre prononcer le nom de Dieu sans pleurer. »

A dire vrai, le père Marc, qui personnifie la sainteté patriotique, comme le docteur la bassesse servile, est un digne pendant du Palatin qui représente la noblesse polonaise dans ce qu'elle a de plus élevé et de plus généreux, en lutte contre un ennemi brutal et fourbe qui a dans le Général sa manifestation et son organe.

Quant à la Comtesse, c'est une figure que connaissent malheu-

reusement tous les pays qui ont subi l'invasion. Les iambes éloquents d'Auguste Barbier ont stigmatisé de nobles dames de la France de 1815; la jeunesse roumaine rougissait naguère à la vue des plus grandes dames de la capitale, courtisées et même épousées par les généraux russes; la Pologne a offert le type le plus complet de ce genre et les exemples les plus extraordinaires. C'était bien moins entraînement de la passion que le besoin de continuer à dominer; par un sentiment analogue à celui qui, selon l'observation d'Adam Mickiewicz, a poussé les princes allemands à la cour de Russie où ils étaient traités en princes, on voyait de grandes dames polonaises se laisser adorer par les chefs des vainqueurs, plutôt que de déchoir de leur rang, en perdant et palais et chevaux et leur cour habituelle; et puis, elles aussi, se persuadant qu'elles apprivoiseraient des tigres, à l'instar de tant de seigneurs qui se flattaient de vaincre en ruses diplomatiques leurs grossiers conquérants. — Le rôle du jeune comte Adolphe, resté fidèle à la cause nationale et voyant sa sœur en secret, nous fait entrevoir cet abîme de douleur, ce mal suprême des pays condamnés à l'anarchie, prélude de démembrement dans lequel les familles sont divisées, le frère contre la sœur, la fille contre le père.

Pulawski et Choisy, ces deux jeunes héros, symbolisent l'amitié qui lie et doit lier à toujours les Français et les Polonais militants, soldats de l'indépendance et de la liberté.

Le chœur est formé d'un côté par les chasseurs et les montagnards polonais, de l'autre par les soldats français.

Ce que les hommes du métier ont contesté au drame des *Confédérés de Bar*, c'est l'intérêt dramatique. Je ne puis m'empêcher de remarquer que, dès le lever du rideau, on est jeté *in medias res*, on sent déjà la pesante atmosphère de l'invasion : à la vue de ces solliciteurs empressés chez une Polonaise favorite du général russe, on a le frisson. Ce cri d'une mère : on va fusiller mon fils, tient le spectateur haletant comme la mère elle-même dans l'attente de celle par qui seule le salut peut encore venir. Et quand on voit le Palatin et le Général ensemble, n'est-on pas comme sur des charbons ardents, à la pensée que le moindre soupçon justifié emporte la mort de cet homme qui, bien que dans son palais, est au pouvoir de son mortel ennemi à la ruine duquel il travaille. Ensuite quand le général va à la chasse sur les terres du Palatin, et qu'après les plans d'attaque, chacun se disperse, tandis que le

Palatin, resté pour attendre son hôte, donne l'ordre qu'au moindre signe nul ne soit épargné, pas même sa fille, est-ce que l'intérêt n'est pas puissamment en éveil ?

L'amour n'y revêt pas les formes de miévrerie que l'on s'est accoutumé à rencontrer sur la scène. Assurément la Comtesse jouant le rôle d'une coquette, vulgaire ferait horreur, et Pulawski grimé en jeune premier langoureux serait d'un ridicule achevé. Mais quoi de plus tragique que la situation morale de ce jeune homme qui sait que la femme qui fut sa première passion et que, malgré tout, il n'a cessé d'adorer, est à la veille d'épouser un général russe, son ennemi, l'ennemi de sa nation? Cette âme héroïque, partagée entre l'amour et la mésestime, et cependant triomphant au point de pouvoir jurer à celui qui est si justement appelé l'aumônier de la Pologne militante, que, quand il rêve de délivrer Cracovie, la pensée de paraître en vainqueur aux yeux de celle qu'il a tant aimée et qui l'a dédaigné n'y entre pour rien, n'est-ce pas là un spectacle capable d'élever l'âme humaine?

Et elle, malheureuse femme, toujours sur le point d'apprendre que son père ou son compagnon d'enfance sont pris et livrés au bourreau et par celui qui attend sa main, et sans qu'alors elle pût espérer rien pouvoir tenter pour les sauver, n'est-ce pas aussi une position éminemment tragique ?

La France comprendrait mieux encore aujourd'hui la conversation du Général et du Palatin. Déjà plus d'un ministre ou d'un préfet, en discutant avec un général prussien, ont éprouvé ces mêmes coups de poignard au cœur.

Adam Mickiewicz, en composant certaines scènes, a dû plus d'une fois se rappeler des scènes analogues dans l'histoire de sa nation, entr'autres la visite que Charles XII fit à Auguste II, son rival, et dans laquelle il eût fort bien pu rester prisonnier; et aussi le salut que le prince Michel Czartoryski dut à l'intervention de ses deux nièces; et encore cette Polonaise, comtesse de Lowicz, appliquée à calmer les fureurs de son époux, le colérique tzarewicz Constantin.

Le style est d'une sobriété remarquable : rien de déclamatoire; l'énergie est dans la situation, dans l'accent; elle n'éclate pas en flux de paroles. Il y a dans la pièce des mots qui seraient restés populaires, car ils sont frappés à un coin ineffaçable. Il y a aussi des observations profondes, à savoir, par exemple, qu'il y a tou-

jours le fin mot de la chose que les Polonais ne disent pas, tellement que dans cette bavarde Pologne on n'a jamais découvert de conspiration. Il y a également des locutions empruntées, soit aux proverbes nationaux, comme celui-ci : « C'est vrai, puisque c'est imprimé, » mot resté de l'ancienne Pologne où l'impression était rare et véridique, — soit au monde ambiant, selon l'adage de Molière : « Je reprends mon bien où je le trouve, » par exemple : « La Pologne, c'est la France, » qui est le mot d'une pétition de Bourguignons à leur député après 1830 ; et cet autre : « Je détruirai votre capitale, dit le général, et ce ne sera pas M. de Choisy avec ses auxiliaires français qui la rebâtira, » qui rappelle la phrase de Nicolas à la municipalité de Varsovie en 1835 ; — ce qui, soit dit entre parenthèses, fixerait au besoin par un côté la date du présent drame. Les expressions heureuses abondent : « Le pays est trop barbare pour y organiser une police honnête. » « Ici tout ce qui respire conspire. » « Vous êtes notre allié par le sang que vous versez pour nous. » Il y a des images fortes et hardies : « La voyez-vous étendant sur la Vistule ses grands faubourgs comme des ailes d'aigle ? » « Votre barbe, tournée vers l'ennemi, m'a l'air d'une avalanche prête à crouler sur sa tête. »

Quand tombe la toile, au deuxième acte, on reste dans l'anxiété, se disant avec Zbroy le chasseur : Mon Dieu ! que va-t-il arriver ?

Quelle était la suite de ce drame ? Il n'y a plus guère à espérer que ceux qui l'ont lue ou entendue se la rappellent jamais, après tant d'années. Il est à remarquer que chaque acte n'a que six scènes. Les événements ultérieurs se trouvent en germe dans les deux premiers actes où les personnages, indiqués dans l'Index, ont paru avec leur caractère nettement déterminé. Enfin Adam Mickiewicz adopte l'unité de lieu pour toutes les scènes d'un acte. On peut imaginer qu'au troisième acte se déroule la réception du général par le palatin dans les gorges des Carpathes. Le Général-gouverneur, on le sait, vient avec son docteur épier les mouvements du Palatin. Afin de donner à cette excursion l'apparence d'une partie de plaisir, il est accompagné de plusieurs dames et notamment de la Comtesse. Le Palatin a dit : « Il faut qu'ils ne s'aperçoivent pas de ce qui s'est passé ici, » et il a renvoyé tout son monde, y compris son fils Adolphe, ne conservant que Zbroy, Joussouf et Séid, plus une trentaine de chasseurs les plus déterminés. Le Général veut découvrir quelque chose, et le Palatin s'applique à tout dissimuler. C'est là la lutte poignante qui va

remplir cet acte; l'un craint de voir ses soupçons confirmés, et l'autre met sa joie à endormir les défiances ennemies; celui-ci a pour mobile le salut de la patrie à assurer, et celui-là une disgrâce de sa souveraine à éviter. Le spectateur est sous le coup des violents sentiments manifestés par le Général à la fin du premier acte, et par le Palatin à la fin du second, qui bouillonnent dans leur âme et peuvent éclater instantanément. Il y a là une situation réellement palpitante. Le Palatin, avant l'arrivée des hôtes qui lui ont été signalés, qui lui sont odieux, et à qui pourtant il doit faire les honneurs de sa maison, laisse éclater son patriotisme dans un monologue, son amour pour cette terre de Pologne, naguère si glorieuse et dont les magnats étaient les égaux des rois, tandis qu'à présent ils sont le jouet de fonctionnaires étrangers. Le Général entrant, le Palatin refoule tout à coup sa pensée ; et son âme, qui brillait sur sa face, il la rentre au plus profond de lui-même, comme une lame en son fourreau. Pour donner le change, il s'épanche volontiers en récits de prouesses de chasse des anciens jours, voilant sa passion pour la patrie polonaise sous son attachement à sa terre seigneuriale et ayant l'air de vivre surtout de souvenirs; hautain, mais contenu, ne se laissant ni interroger ni deviner, il déploie vis à vis du Général le même genre d'habileté que vis à vis de l'ambassadeur russe à Vienne. Le Général est convaincu de l'innocuité de ce grand seigneur, qu'il ne suppose pas assez insensé pour sacrifier à un coup de tête une haute position et de si grands domaines. Il reste dans cette pensée, malgré les efforts du Docteur pour susciter et entretenir sa suspicion. Le Palatin ne dit rien à sa fille ; il garde envers elle ce silence terrible, la même attitude, qu'au commencement de la pièce le comte Adolphe expliquait à sa sœur. La Comtesse parle à Zbroy, comme celui-ci a raconté à Pulawski qu'elle le faisait quelquefois; mais elle n'en reçoit pas de réponse, selon l'ordre général de mutisme donné par le Palatin. Elle se sent mal à l'aise, plus encore qu'au dîner du premier acte; elle souffre nonseulement du froid glacial de son père et du silence des serviteurs, mais encore des mille et un souvenirs que ces lieux réveillent en elle. Peut-être, si on se reporte au rêve que la Comtesse raconte à son frère, la voit-on sur le point de subir, de par son père, un affreux châtiment, quand l'intervention du prêtre Marc, par exemple, vient la sauver. Le Palatin laisse partir ses hôtes, adresse un adieu ironique au Général et à sa suite. A peine délivré de

cette présence, il dépose son masque et respire. On apporte la bonne nouvelle de la prise du château de Cracovie par de Choisy. Le Palatin bondit d'espérance et s'élance avec ses chasseurs vers Cracovie, au couvent des Carmes où on l'attend.

Au quatrième acte se place sans doute l'émotion que la ville ressent de la prise du château de Cracovie par de Choisy et ses braves compagnons. Au premier acte, nous étions dans un salon; au deuxième, à l'air libre des montagnes; au troisième, dans une maison de campagne; au quatrième, nous voici dans les caves d'un couvent. Nous y retrouvons nos anciennes connaissances du premier acte. Ceux qui, hier, étaient en solliciteurs chez la fille, sont ici en conspiration avec le père. Voici le Porte-Glaive, le vieux Gentilhomme, le Staroste, le Bourgmestre, etc. « Les bourgeois nous attendent chez les Carmes, a dit le Palatin, nous nous y concerterons. » Nous savons donc d'avance, ici comme à l'acte précédent, quels sont les personnages que nous sommes appelés à avoir sous les yeux.

On discute, et, ainsi qu'on l'a pu entrevoir dès la première scène, il y a les fous et les sages : ceux qui, à l'exemple et selon l'admirable parole de l'évêque Soltyk, estiment qu'il faut considérer uniquement ce qu'on doit faire, sans songer à ce qu'on peut, et ceux qui, au contraire, calculent tout et inclinent toujours à l'ajournement. — Paroles du père Marc, de qui Pulawski a dit que d'un mot il pouvait soulever les Cracoviens : « Ils ont pour vous un véritable culte. Faites seulement retentir à Cracovie votre voix de cloche d'alarme qui secoue les populations entières. » — Survient le Palatin. Les nobles et les bourgeois unis dans un même patriotisme. Empressement à suivre l'exemple des sacrifices donné par le Palatin. — Récit des prodiges accomplis par les Français dans la prise du château de Cracovie. — Enthousiasme excité par la présence de Pulawski. Acclamations à Choisy, venu par l'aqueduc souterrain. — Les chefs se concertent : tandis que Choisy tiendra le château, Pulawski attaquera par la plaine, et les bourgeois s'insurgeront. — Accourt la Starostine éperdue dont le fils vient d'être fusillé. Explosion de colères. — Arrivée d'Adolphe, qui a su par sa sœur que la conspiration est dénoncée. On se sépare en hâte pour agir.

Le cinquième acte eût été consacré à l'impuissance de Pulawski à faire lever le siége du château et à sa retraite favorisée par la Comtesse. Pour lieu de la scène, un ravin à proximité du der-

nier champ de bataille de Pulawski. Malgré la plus éclatante valeur, il a succombé, et le voici, suivi de quelques héroïques compagnons. La douleur de Pulawski s'épanche avec amertume. Il voudrait encore espérer. Mais coup sur coup les mauvaises nouvelles se succèdent, comme dans *Job*. Un bourgeois arrive pour expliquer, que Cracovie n'a pu s'insurger : des exécutions sommaires ont jeté la terreur dans la ville. Puis un chasseur raconte, que le château a dû se rendre, faute de pain et de munitions. Un noble annonce, que la Russie, la Prusse et l'Autriche ont signé entre elles un projet de partage de la Pologne. Enfin un montagnard apporte la nouvelle que le dernier détachement des Confédérés a été battu, et que le Palatin est grièvement blessé. Le Palatin descend de cheval, en disant : « La Pologne est abattue, et je meurs. » Il maudit les rois et les aristocraties d'Europe, qui ont vilainement délaissé sa patrie, et ceux de ses compatriotes qui n'ont pas fait leur devoir croyant à la tzarine ; il bénit Pulawski et Adolphe, et expire sans un mot pour sa fille. La Comtesse arrive, mais le Palatin a déjà fermé les yeux. Elle venait pour assurer la fuite de Pulawski. L'entrevue ne put être que navrante. Je m'imagine qu'Adam Mickiewicz dut, lui qui avait souffert, se complaire à peindre ces deux âmes, l'une grandie de plus en plus par l'esprit de sacrifice à la patrie, et l'autre, non avilie entièrement, mais enténébrée par l'attachement vaniteux à tout ce dont lui s'était affranchi : de telle sorte que la distance qui avait autrefois séparé ces deux âmes s'était encore élargie, mais en sens inverse. Il n'était jadis pas à la hauteur de la fille d'un Palatin selon le langage du monde ; elle n'est plus à la hauteur du petit-noble transfiguré par l'héroïsme. Il l'aime toujours ; seulement il y a une image abhorrée qui viendrait toujours s'interposer entre eux, et c'est elle qui l'a voulu. Elle l'aide à se sauver, il part ; il l'adorera encore en mourant. Pauvre Casimir ! mais plus malheureuse Caroline ! Qui sait si le drame ne se terminait pas par les adieux de Casimir à sa patrie, par un retour sur son père, le vertueux Joseph Pulawski, et sur les conseils, qu'en mourant il donna à ses fils de persévérer dans la sainte défense de la patrie, sans se souvenir des injustices commises envers lui, et enfin par le départ de Casimir pour l'Amérique, cette terre de liberté, qui garde comme une relique la poussière de Pulawski, mais qui rendit à la Pologne l'un de ses héros les plus purs, Kosciuszko et son plus constant défenseur, La Fayette. Il nous semble encore qu'Adam

Mickiewicz n'eût pas, au deuxième acte, prêté au père Marc certaines craintes, si, dans les actes suivants, ces craintes n'eussent point été justifiées, et que, soucieux de montrer dans les désastres d'un peuple la punition de ses fautes, il a dû faire la part des passions humaines. L'amour de la Comtesse a dû troubler Pulawski dans un moment décisif et l'orgueil nobiliaire du Palatin contribuer à l'échec de son plan le plus cher. Pulawski et le Palatin, qui n'ont pas dépouillé entièrement les entraînements et les erreurs du vieil homme, continuent l'expiation nationale. Le père Marc, qui seul n'a point failli, symbolise la transfiguration de la Pologne. Aussi je pense que la toile tombait sur une prophétie du père Marc. Le religieux vieillard devait annoncer que tous les gouvernements de l'Europe allaient être punis de l'abandon de la Pologne par la chute de la société européenne, et que le cataclysme commencerait par la France, d'autant plus coupable que son devoir était plus impérieux, comme fille aînée de l'Église. Il invitait chacun à être prêt pour le jour où le Seigneur adresserait un nouvel appel, et mêlait à sa bénédiction une promesse d'avenir.

Et qu'on ne vienne pas nous objecter l'étrangeté des noms polonais pour des oreilles françaises. Le nom de Pulawski est moins difficile à prononcer que celui d'Amonasr dans l'*Aïda*, de Verdi, et l'histoire des Pharaons est encore moins familière aux Français que celle de la Pologne. Mais comment affronter la crainte de déplaire à l'une des trois cours co-partageantes, quand on met le plus souvent ses soins à leur complaire à toutes trois à la fois ? Les prêtres de Phtâh paraissent sur la scène, et cela semble tout naturel. Mais un prêtre patriote, quel scandale! Cela choquerait à la fois les libres-penseurs, qui ne veulent plus de prêtres, et les ultramontains qui n'en veulent pas de patriotes. Et puis oser jouer des drames polonais à Paris ou même dans un coin quelconque de l'Europe!

Quoi qu'il en soit, la représentation d'un drame pareil eût plus aidé la cause polonaise que cent articles de gazette. Il est vrai que, si le public français se fût tourné de ce côté, les auteurs, habitués à reproduire les drames judiciaires, eussent vu vieillir leur répertoire en une nuit et eussent dû prendre une autre route, sous peine de n'être plus suivis. Il est vrai aussi que les ambassades se fussent plus émues d'un semblable incident que de stériles agitations parlementaires.

Et pourtant, quand il traçait ces drames polonais, mon père restait volontairement au-dessous de l'idéal dramatique qu'il avait entrevu

et qu'il esquissa plus tard à larges traits devant le public du Collége de France. Il s'était résigné ici à se rendre accessible immédiatement au public, sans trop brusquer d'un coup ses habitudes. A ses yeux, le théâtre français, au siècle de Louis XIV, était un hors-d'œuvre dans le mouvement littéraire, une réaction grécoromaine; il regrettait que la tradition des *mystères* eût été interrompue : l'avenir prochain de l'art dramatique consistait, selon lui, dans le développement du drame shakespearien. Il appelait de ses vœux un drame aussi vaste que les aspirations de l'homme de nos jours, de la représentation duquel on sortît en aimant davantage Dieu, la patrie et la liberté.

Tels qu'ils sont, les drames polonais d'Adam Mickiewicz, qu'on a joués à Léopol et qu'on se prépare à jouer à Cracovie, méritent d'appeler l'attention de tous ceux qui cherchent à influer sur leurs semblables. Ce ne sont que des fragments, mais comparables aux bornes milliaires qui marquent la voie à suivre, si l'on veut, au moyen du drame, nourrir le patrotisme, entretenir la fraternité des peuples et faire progresser l'homme sur la terre.

Eschyle avait, dit-on, fait sur le sujet de Prométhée une trilogie dont il ne nous est parvenu qu'une partie, le *Prométhée enchaîné*. On sait qu'une autre partie était intitulée le *Prométhée délivré*. Quels efforts n'ont pas faits les savants pour deviner ce que pouvait être ce drame! Plus d'un poète s'est même essayé à le recomposer entièrement, à l'instar des artistes, qui appliquent parfois leur génie à la restauration d'un chef-d'œuvre de sculpture. On raconte que Guillaume Della Porta ayant rétabli à l'*Hercule Farnèse* (de Naples) les jambes qui lui manquaient, les jambes antiques se retrouvèrent (1560) vingt ans après. Michel-Ange conseilla, dit-on, de laisser les modernes. (*Carlo Dati, Vite dei Pittori*, p. 117). Mais qu'une réussite parfaite est rare! Les critiques n'ont même pas été épargnées au Fleuve antique du musée *Pio Clementino* (Rome), restauré par Michel-Ange, qui lui refit la tête et le bras droit avec l'urne. A peine le drame des *Confédérés de Bar* a-t-il été connu dans ses parties conservées, qu'un écrivain polonais s'est mis à les traduire et a tenté de les compléter Cet essai ne sera sans doute pas le dernier, et réussira-t-il jamais!

Voilà ce que j'avais besoin de dire en prenant congé des drames de mon père, et avant de passer à ses essais de romans, que je mets aussi sous les yeux du public.

Paris, 9 janvier 1872. L. M.

N. B. — Je ne sache pas qu'un Laguette-Mornay ait été parmi les compagnons de Choisy; je ne retrouve pas son nom dans les mémoires du temps. Adam Mickiewicz, en introduisant ce nom dans un drame écrit pour la double glorification des Polonais confédérés de Bar et de leurs auxiliaires français, aura sans doute voulu rendre hommage au bon cœur que témoigna pour la Pologne le député Laguette-Mornay, à qui ses électeurs de la Bresse (département de l'Ain) écrivaient en 1833 : « Doublez les subsides pour la guerre et pour les Polonais, car la Pologne, c'est la France.»

ROMAN MILITAIRE

ET

ROMAN PROPHÉTIQUE

PRÉFACE.

J'ai donné, dans la première partie de ce volume de *Mélanges*, deux fragments de drames; je donne, dans cette seconde partie, deux fragments de romans; je donnerai, dans la troisième, des morceaux de critique littéraire.

Ce n'est pas la seule piété filiale qui me guide, ni même la simple piété nationale; toujours les fragments des grands écrivains ont été recherchés et recueillis avec le même soin jaloux que des débris de statues grecques. Parfois des fragments ont plus de valeur qu'une œuvre entière; exemple : ce *Torse* de dieu, qui est une merveille de la sculpture antique, que les connaisseurs trouvent plus grandiose que le *Laocoon*, et que Michel-Ange, vieux et n'y voyant plus, touchait avec une suprême volupté d'artiste. Des esquisses de la main d'un maître, voire même une étude, sont sans prix : on se disputerait avec ardeur le moindre dessin authentique de Raphaël.

Des deux morceaux que je publie ici, l'un a été inspiré par le souvenir de l'héroïque élan de l'insurrection polonaise de 1831 ; l'autre est le fruit de l'extrême amertume des désillusions qui l'ont suivie.

Plusieurs peuples ont des sonnets dans leur littérature ; les Polonais sont peut-être les seuls qui possèdent des sonnets militaires, qui aient employé à célébrer la guerre ces mêmes forces consacrées ailleurs au culte de l'amour : c'est que la guerre juste, et ils n'en comprennent pas d'autre, est pour eux aussi sainte que l'amour le plus ardent et le plus chaste. Tous les peuples ont des romans ; les Polonais sont probablement appelés à exceller dans le roman militaire, à poétiser les péripéties des combats pour la pa-

trie, comme d'autres poétisent les incidents de la vie individuelle ou domestique; car, pour un Polonais, les mille et une circonstances qui peuvent favoriser ou entraver les luttes de l'indépendance nationale ont encore plus de charmes que le récit des vicissitudes qui secondent une relation amoureuse ou traversent un projet d'union.

Les Français, qui ne conçoivent guère le roman que comme le développement d'une galanterie plus ou moins contenue, ont eu pourtant, dans les dernières années, la velléité de toucher au roman militaire. Mais il est probable que sur cette voie ils eussent marché à l'inverse de l'esprit polonais. Si Sedan ne fût pas venu arrêter un débordement de jouissances, couper court aux dérèglements de l'imagination et ramener un peu de sérieux dans les esprits, on eût vu la Grande-Nation produire un ouvrage pour se rire du chauvinisme, comme la chevaleresque Espagne a fini par produire contre la chevalerie la moquerie du donquichottisme; et, qui pis est, ce livre eût eu un grand succès; on eût applaudi à la caricature du patriotisme comme on a applaudi à la caricature de l'amour. C'est que les Français, après avoir abusé aussi de la guerre, et fait souvent la guerre pour la guerre, en dehors de toute idée de justice, en étaient venus à ne plus savoir discerner la vraie gloire, et, au sein d'une prospérité inouïe, à tourner en ridicule l'héroïsme de leurs pères, à se prouver l'inutilité des sacrifices qu'eux-mêmes ne se sentaient plus la force de faire. Par l'excès même de leurs maux, les Polonais ont échappé à ces tentations : leur patriotisme n'a pas été entamé.

Adam Mickiewicz, en analysant l'œuvre de l'un de ses émules, appelle la *Comédie infernale* un drame prophétique : « Le drame, dit-il, est placé dans l'avenir; pour la première fois, un auteur a essayé de créer un drame prophétique, de décrire les lieux, d'introduire les personnages et de raconter les actions qui doivent exister un jour. » Et il rejette la dénomination de fantastique que l'on a coutume de donner à tout ouvrage où l'on voit des scènes et des personnages extraordinaires, en dehors de la réalité prosaïque. Le mot *fantastique*, en effet, implique que l'auteur n'a suivi d'autre règle que sa propre fantaisie, ce qui est bien près de la débauche spirituelle.

L'écrit dont a été détaché le second des fragments que je mets sous les yeux du lecteur appartient à un genre que l'on peut également désigner sous le nom de roman prophétique.

Plus d'une fois, on a essayé des romans pour décrire ce qui arrivera dans un siècle ou deux; mais ces romans, qui prennent l'apparence de la prophétie, ne font que singer la prophétie : ils manquent de la première condition d'une œuvre prophétique, qui, née de l'intuition, ne peut jamais descendre dans la minutie des détails sans qu'il soit visible que l'imagination ou la logique s'est substituée à la vision.

Le roman militaire doit respirer l'enthousiasme guerrier pour une cause juste. Le roman prophétique doit se ressentir de la réserve prudente et de l'émotion discrète de celui à qui il a été donné intuitivement de soulever pour un moment un coin du voile de l'avenir, et qui, en le racontant, craint, soit d'avoir vu imparfaitement, soit de mal se souvenir.

Le lecteur jugera si les fragments qui suivent répondent à ces données.

L. M.

Paris, 3 janvier 1872.

LA SEMAINE DE MIEL

D'UN CONSCRIT

—

FRAGMENT

DES

MÉMOIRES D'UN CONSCRIT POLONAIS

AVANT-PROPOS.

C'est en mai 1836 qu'Adam Mickiewicz publia la *Semaine de miel d'un Conscrit*, dans la *Revue du Nord*. Notre auteur a voulu exprimer le sentiment enthousiaste, ardent et pur d'un enrôlé volontaire, pendant la première semaine passée sous le drapeau, qu'il compare aux délices qu'éprouvent pendant le premier mois de mariage de jeunes époux qui s'aiment. Aussi a-t-il donné à ce récit le titre de *Semaine de miel*, à l'instar du mois que l'usage a dénommé la *lune de miel*. Ce chapitre d'un roman à la Walter Scott passa inaperçu. Quérard n'en fait aucune mention dans son *Dictionnaire des Anonymes et des Pseudonymes*, et les plus intimes amis de l'auteur en eurent à peine connaissance, Adam Mickiewicz aurait pu s'appliquer à lui-même le mot d'un autre grand écrivain polonais, Henri Rzewuski, qui disait avoir, pour ses anciennes productions littéraires, la tendresse d'une chienne pour ses petits devenus grands.

Ce qui n'était qu'insouciance chez Rzewuski était modestie chez Mickiewicz. Son esprit, toujours en travail, plaçait chez lui le lendemain à cent lieues de la veille. (Comme Napoléon, qui disait : «Je ne vis que dans dix ans,» et qui projetait ainsi continuellement son existence en avant). C'est une des causes qui lui firent brûler plus d'un manuscrit, au lieu de le finir, et qui lui arrachèrent, dans une de ses lettres, l'aveu qu'en touchant au dénouement du plus long de ses poèmes, le *Sieur Thadée,* il dut lutter avec lui-même pour le terminer, car déjà son inspiration l'entraînait ailleurs.

La *Semaine de miel d'un Conscrit* pourrait être à la rigueur un épilogue du *Sieur Thadée*, et si les *Mémoires d'un Sergent polonais* eussent été complétés, nous aurions possédé un *Sieur Thadée* mis à la portée du public français et européen.

J'estime, en effet, que ce fragment suffit pour démontrer qu'Adam

Mickiewicz eût pu, en persévérant dans cette voie, enrichir la littérature française, en même temps que doter la littérature polonaise, de quelques chefs-d'œuvre de plus, dont la forme seule eût été étrangère et dont le sujet fût resté polonais. Adam Mickiewicz, dans les récits si vivants de cette pléiade brillante de militaires qui venaient à peine de quitter le champ de bataille, et qui étaient remplis encore des émotions et des souvenirs d'une lutte gigantesque, eût trouvé des éléments aussi abondants que ceux que Walter Scott puisa dans les vieilles traditions écossaises.

S'il se détourna du roman, il n'en faut pas accuser uniquement le peu d'encouragement que rencontrèrent ses essais français; cela tint surtout à ce que son génie l'enleva bientôt vers de plus hautes sphères que la peinture anecdotique des événements contemporains. Or, il n'appartenait guère qu'à lui de faire revivre les types de la génération de 1830, dont les derniers représentants descendent dans la tombe, sans qu'ils aient été daguerréotypés pour la postérité. Peut-être, en faisant succéder de vastes compositions aux esquisses qu'il offrit au public français, eût-il pu conquérir rapidement en Europe la place qu'il occupe dans sa propre patrie? Sans souci de sa gloire, dédaigneux de succès personnels, il n'obéissait qu'à son inspiration.

Personne en Pologne n'a rempli la tâche qu'il avait semblé un moment devoir prendre sur lui, et dont il s'est en partie acquitté par son poème du *Sieur Thadée*. Le *Sieur Thadée* nous décrit le pays à l'époque des légions polonaises et des guerres napoléoniennes, mais il attend un continuateur.

Ce continuateur, quel qu'il soit, trouvera un modèle dans le récit si naturel et si mouvementé du sergent polonais. Ne dirait-on pas une de ces confidences qui s'échangent autour des feux du bivouac, sténographiée par quelque témoin invisible pour le narrateur? Et, pourvu qu'on ne s'arrête pas aux dimensions restreintes du cadre, ne devra-t-on pas convenir que la *Semaine de miel d'un Conscrit* est un petit tableau achevé?

L. M.

Paris, novembre 1871.

MÉMOIRES

D'UN SERGENT POLONAIS

MA PREMIÈRE BATAILLE.

Je porte envie à Attila qui livra mille combats, et, dans son millième combat, sentait encore ce qu'il appelait *gaudia certaminum*, les délices du carnage, vieux débauché de général qu'il était ! Quant à moi qui suis sergent d'artillerie légère, j'avoue que je n'ai été véritablement amoureux de la guerre que durant la première semaine de ma vie de conscrit, et que je n'ai goûté les délices d'Attila qu'une seule et unique fois. Aussi n'oublierai-je jamais ma grande semaine et ma première bataille.

Une première bataille ressemble singulièrement à une première passion. Que d'espérances ! que d'illusions ! Avant cet instant solennel qui décide du sort des nations, chaque conscrit se croit appelé à jouer le rôle de..... n'importe quel héros de l'histoire ou du roman ! Vient enfin l'engagement : on y donne avec une impatience mêlée d'inquiétude ; on éprouve tour à tour les angoisses de la mort et les accès d'une joie fré-

nétique ; on est saisi d'une terreur panique, ou bien l'on s'élève jusqu'au faîte de l'orgueil triomphal. On traverse, dans une heure, toute une armée de sensations ; on amasse un butin de souvenirs pour toute la vie ! Mais, pour sentir tout cela avec énergie, il faut avoir un cœur vierge, un cœur conscrit !

On a dit que chaque homme pourrait composer un bon roman, rien qu'en racontant avec simplicité l'histoire de son premier amour. Ceci m'encourage à écrire celle de ma première bataille. J'ajouterai que cette bataille forme l'épisode d'une guerre célèbre, qu'elle nous a valu une victoire éclatante, qu'elle étonna, dans le temps, tous les peuples de l'Europe. Il est vrai que ce temps est déjà fort éloigné ! les peuples ayant oublié nos revers et nos triomphes. Mais les soldats polonais n'oublieront jamais la journée de Stoczek.

Après la révolution du 29 novembre, j'allais prendre du service. Être fantassin ou cavalier ? c'était là toute la question. Pour fixer mon choix, je parcourais les rues de la capitale et j'examinais attentivement les uniformes des régiments. Je m'arrêtai d'abord devant un détachement de grenadiers. Ils marchaient en rangs serrés, silencieusement, régulièrement, gravement. Ils avaient tous de grandes moustaches et des chevrons aux bras. C'étaient des anciens, des restes des Légions Napoléoniennes. On les regardait avec respect, on se rangeait pour les laisser passer, on chuchotait autour de moi : Voilà de vrais soldats ! voilà nos défenseurs ! Qu'ils sont heureux ! pensais-je ; que c'est magnifique d'être grenadier, que c'est majestueux ! Je m'approchai du pelo-

ton, je pris place à côté du tambour, et, tout en marchant grenadièrement, je cherchais des yeux le commandant, je voulais m'enrôler sur-le-champ.

Mais à l'autre bout de la rue, je vis apparaître, je vis briller un nouveau météore militaire. Un cavalier Krakus, monté sur un cheval blanc, lui-même tout blanc, capote blanche, schako blanc, plume blanche, fendait, comme un cygne, les flots noirs des bourgeois. Il faisait mille évolutions, plus gracieuses les unes que les autres ; il saluait les piétons, donnait la main aux cavaliers, il envoyait des baisers vers les fenêtres garnies des belles Varsoviennes. Il attirait l'attention générale ; les hommes l'applaudissaient, les femmes lui souriaient. On laissa partir en silence le détachement à grandes moustaches ; le beau Krakus devint l'objet de l'admiration populaire, l'idole du moment.

Je ne pus m'empêcher d'observer que l'uniforme de cavalier irait mieux à mon âge et à ma figure. Je devinai enfin ma vocation : Dieu m'a créé Krakus, pensai-je.

Je me tournai du côté des casernes de la cavalerie ; à la moitié du chemin, une foule immense m'enveloppa et m'entraîna vers une porte de la ville. Le peuple s'y pressait, à l'encontre d'une nouvelle troupe de soldats. Ils entraient déjà. Un personnage singulier ouvrait la marche : c'était un vieux capucin, en froc, à cheval ; — d'une main maniant la lance, et de l'autre bénissant le peuple qui baisait ses pieds. Après le capucin, venaient un millier de chasseurs des forêts d'Augustow. Ils portaient des fusils doubles et de grandes gibecières carrées, faites en peaux de blaireaux, dont les dents blanches et

les griffes luisantes se détachaient du fond vert des justaucorps. Un autre millier de paysans armés de faux crochues et de haches étincelantes fermaient le cortége. — Jamais l'entrée des plus beaux régiments, l'entrée même de Joseph Poniatowski à la tête des légions victorieuses, n'excitèrent un enthousiasme égal à celui avec lequel les Varsoviens saluèrent les peaux de blaireaux et les sabots en écorce. Ce n'étaient plus des applaudissements ni des sourires qu'on leur prodiguait, c'étaient des cris, des mille *hourras,* c'étaient des bénédictions entremêlées des sanglots d'une foule immense. Car le peuple, avec son admirable instinct, saisit le beau côté du tableau. A la vue de ces prêtres, de ces laboureurs, qui abandonnaient leurs cellules solitaires et leurs sombres forêts, pour combattre l'ennemi de la Pologne, le peuple comprenait avec effroi l'imminence du danger, et, en même temps, découvrait avec confiance le moyen de se défendre.

Je fus violemment tenté de prendre sur-le-champ une faux ou un fusil double, de me mêler au groupe des paysans pour avoir part aux honneurs de l'entrée triomphale. Mais comment faire? comment imiter l'air goguenard et provocateur d'un faucheur mazovien? l'air sombre et farouche d'un chasseur du bord du Niémen? et la hauteur de leurs tailles? et la largeur de leurs épaules? Au milieu d'une telle troupe, on m'aurait reconnu comme un lapin au milieu des loups.

Que devenir donc? Krakus, ou grenadier? Je me trouvais dans une perplexité extrême.

Un colonel de ma connaissance passait; il me frappa

sur l'épaule. « Je commande un corps volant, me dit-il; mon avant-garde est déjà partie, je quitte Varsovie aujourd'hui, il me faut des canonniers; savez-vous quelque part des canonniers? j'enrôle des canonniers. » — «En voici un, répondis-je en me redressant militairement; je serai votre canonnier, moi! » — « Bon, dit le colonel, vite, endossez l'uniforme, venez chez moi ce soir, canonnier ! à dix heures précises, entends-tu? » — C'est ainsi qu'on enrôlait les soldats pendant la révolution.

Le même jour, à onze heures, je marchais en uniforme, à côté des canons. Chemin faisant, nous nous exercions à la manœuvre. J'y mis tant de zèle, et, j'ose dire, tant d'intelligence, que trois jours après on me nomma sergent et l'on me donna le commandement d'un canon. La calomnie prétendit que je dus mon grade à la bienveillance particulière du colonel.

Quoi qu'il en soit, je fus moi-même surpris, étourdi, et presque honteux de mon élévation si subite. La tête m'en tourna. Ce ne fut qu'après plusieurs heures d'une surprise muette, que je commençai à ressentir l'influence de ma nouvelle position. Je pris involontairement un air plus martial et plus grave; j'étendis solennellement ma main droite, et je la posai sur ma propriété, sur mon canon. Ce bronze, pensai-je, sera le premier pilier de mon temple de gloire; le premier degré de ma grandeur militaire, peut-être, de mon trône! Un canon bien servi décide quelquefois d'un combat, d'une campagne! Napoléon n'a-t-il pas commencé par commander un canon? Plein de ces idées, je conçus pour mon bronze la tendresse d'un amant pour sa belle; je ne le quittai

plus. J'examinai ses défauts et ses qualités, j'étudiai son caractère; et bientôt j'acquis une connaissance parfaite de sa personne au physique et au moral. Je me rappelle si bien sa physionomie, que je dessinerais de mémoire son portrait ! Le timbre de sa voix m'était si familier, que je l'aurais distingué au milieu d'une canonnade de Leipzig ou d'Ostrolenka. Pauvre petit canon, qu'est-il devenu? entre quelles mains est-il tombé? Je suis sûr que personne ne saura s'en servir aussi bien que moi. Cette pensée fait ma consolation. Pauvre petit canon ! C'était une petite pièce de huit, mais elle me paraissait bien grande, car elle était grosse de mon avenir ! Du reste, très-bien montée, facile à manœuvrer, et d'une justesse de tir admirable.

Les jours me suffisaient à peine pour remplir mes devoirs envers le canon, et la nuit je ne cessais de m'occuper de cet objet de mes amours. Une nuit, par exemple, à peine endormi, je crois voir commencer la bataille, je reconnais vis à vis de moi le maréchal Dybitch ; je le prends pour but, je tire ; mon boulet le coupe en deux. Je m'élance pour saisir la tête du maréchal, et la porter toute chaude au généralissime Radziwill ; mais le cadavre de Dybitch se défendit si bien qu'il me réveilla. Le fait est qu'au lieu de la tête russe j'avais saisi un canonnier de mes camarades. Une autre nuit, ce fut encore pis : je vis la cavalerie russe tomber sur nous à l'improviste ; on me tua tout d'abord ; après on massacra tous mes soldats ; enfin un cuirassier russe se mit à cheval sur mon canon et commença à l'enclouer en jetant sur moi un regard de mépris. Je

ressentis toutes les douleurs du mari de Lucrèce, du père de Virginie ! J'étais mort, raide, néanmoins je fis des efforts désespérés pour donner signe de vie ; je réussis enfin à pousser un cri si bien conditionné, qu'il chassa mon cauchemar et donna l'alarme au camp. Je me réveillai en sursaut ; le jour commençait à poindre ; je cherchai des yeux mon canon, et je vis avec un plaisir ineffable qu'il sommeillait libre et tranquille sur son affût virginal. Sa bouche béante semblait respirer les brises du matin ; et son œil étincelant reflétait les premiers rayons du soleil. Je me recouchai dans la boue ; mais j'eus soin de passer mon bras entre les rayons de la roue, pour défendre mon trésor contre toute surprise réelle ou fantastique.

Ainsi se passa une semaine, la première semaine de mon mariage avec la belle pièce de huit ; semaine de miel d'un sergent d'artillerie, la plus heureuse semaine de ma vie ! Tous mes moments étaient occupés ; le but de mon existence paraissait atteint ; mon âme se trouvait tout entière concentrée dans le calibre de mon canon.

Cependant nous nous approchâmes de la Vistule ; la glace était rompue dans plusieurs endroits et présentait partout des crevasses plus ou moins profondes. Notre colonel, muni d'une perche, s'aventura le premier en s'enfonçant dans l'eau jusqu'aux genoux ; il nous ordonna de le suivre. Le suivre ? avec nos pièces, sur une glace si mal affermie ? J'étais pâle comme la mort, tout mon avenir militaire était sur le point de couler bas. Enfin nous touchâmes le rivage aux cris de : vive la Pologne !

Le même soir nous rejoignîmes notre avant-garde, ou, pour mieux dire, notre corps d'armée. On nous y attendait avec impatience. Les jeunes soldats ont une haute opinion de la puissance de l'artillerie ; ils s'inquiétaient d'en être privés à la veille de la bataille. Au premier bruit de notre marche, tout le camp s'émut ; c'est l'artillerie qui arrive ! vive l'artillerie ! s'écria-t-on de toutes parts ; on courut au-devant de nous, on nous plaça au milieu du camp.

De notre côté, nous saluâmes nos camarades avec enthousiasme. Après avoir marché jusqu'alors seuls et isolés, nous nous trouvâmes tout à coup au milieu d'une troupe brave et qui nous paraissait nombreuse. Notre confiance s'accrut. Il n'y avait en tout que douze escadrons de cavalerie, mais ces escadrons couvraient un grand espace de terrain. Nous promenions avec fierté nos regards sur une forêt de lances, dont les banderolles toutes neuves étalaient des couleurs encore vierges de sang et de poussière. On soupa gaiement ; nous nous endormîmes bercés par les sons d'une musique guerrière et des chansons de mazurka.

A la pointe du jour, nous entrâmes dans un village. Tout à coup nous entendîmes des cris confus. On s'arrêta, on envoya reconnaître : c'étaient des cris de victoire. Notre avant-garde venait d'enlever une centaine de Cosaques. Premier triomphe ! Il fallait voir comme nous en jouissions. Ces Cosaques, barbus, désarmés, marchaient à pied, la tête courbée, l'air contrit. A mesure qu'ils défilaient, nos jeunes soldats leur adressaient des quolibets, des injures et des menaces. J'avais

grande envie d'en faire autant ; mais je sentis les devoirs de mon grade, je pris donc un air sévère, et je dis : « Soldats polonais ! respect au malheur ! les chances de la guerre sont douteuses. Mort à nos oppresseurs ! pardon aux vaincus ! Vive la Pologne ! » — Les soldats se turent, frappés de mes sentiments généreux et de mon éloquence sentencieuse. Nous continuâmes notre marche. J'observais depuis quelque temps à côté de moi un vieux canonnier qui se mettait debout sur ses étriers, allongeait le cou, levait la tête, et regardait par-dessus les épaules de ses camarades. « Qu'est-ce que tu vois, Matthé ? » — « Mais, sergent, ces damnés coquins, que le ciel les confonde ! » — Et il dirigea le doigt vers les hauteurs voisines. J'aperçus alors sur la colline, en face, une crête noire. Etaient-ce des broussailles, ou bien des schakos russes ? je n'avais pas le temps d'examiner. Des aides de camp accoururent, criant de toutes leurs forces : « Artillerie, en avant ! en position ! » — Nous partîmes ventre à terre. Un coup de canon retentit ; le boulet nous tua un cheval, nous couvrit de poussière et disparut en faisant des ricochets. Nous gravîmes une hauteur ; nous nous trouvâmes en face de l'ennemi qui fit redoubler ses feux.

Un vaste plateau bordé de broussailles et de forêts s'étendait à perte de vue. Au centre de ce plateau, les Russes établirent une batterie de douze canons de gros calibre, qui vomissaient sur nous des boulets et des obus. Derrière la batterie, on voyait de grandes masses de cavalerie. Elle se tenait immobile. La nôtre de même resta en observation, en laissant les artilleurs continuer leur canonnade.

J'ai remarqué que des troupes de différentes armes prennent dans le combat une attitude et un caractère de physionomie qui leur sont particuliers. Les artilleurs, par exemple, n'ont ni l'élan des cavaliers, ni l'impatience de l'infanterie ; attentifs au commandement, prompts et précis dans leurs mouvements, ils semblent conserver tout leur sang-froid ; tandis que leurs yeux, irrités par la fumée et injectés de sang, leurs sourcils contractés, leurs figures pâles, leurs lèvres serrées, leur parole brève et dure, expriment une colère, une rage concentrée.

Cette scène austère était souvent égayée par des plaisanteries. Toutes les fois qu'on lançait un boulet par ricochet, les conscrits ne manquaient pas de l'accompagner de leurs vœux et de leurs conseils. Un boulet, faisant des ricochets, peut être vu de loin et pendant longtemps. S'il s'avisait de s'égarer à gauche, on le ramenait en criant : Où vas-tu, diable ! à droite ! chien de boulet ; dès qu'il faisait un bond à droite, on l'encourageait : C'est cela, mon enfant ! bravo ! c'est cela, mon petit boulet, toujours droit ! Et on le sermonnait ainsi jusqu'à ce qu'il tombât dans les lignes russes, aux cris de mille bravos.

Je ne sais trop combien d'heures dura la canonnade. Quoique absorbés dans une activité fiévreuse, nous trouvions cependant le temps trop long, et nous commencions à désirer voir la fin du jour. L'artillerie russe avait sur nous un avantage marqué, et par le nombre et par le calibre de ses pièces ; nous avions perdu quelques hommes, nous avions beaucoup de blessés, nous étions

exténués de fatigue, mais notre moral n'était nullement affecté et personne ne pensait à la retraite.

Tout à coup nous entendîmes à notre gauche une décharge épouvantable. Les Russes avaient mis à découvert de ce côté une nouvelle batterie qui nous prenait en écharpe. Nous tournâmes deux de nos canons contre ces nouveaux interlocuteurs; notre position commençait à être de plus en plus critique ; avec six canons de campagne contre vingt grosses pièces des Russes! Nos soldats parurent effrayés d'une telle disproportion de forces. Nos mouvements devenaient moins prompts, nos décharges plus rares. Les propos joyeux et les plaisanteries cessèrent tout à fait.

Il paraît que notre commandant attendait que les Russes divisassent leurs forces pour les attaquer : je le suppose du moins, car je ne prétends pas expliquer les plans militaires. Tout ce que je sais, c'est qu'au moment le plus critique, nous entendîmes à notre gauche le bruit des pas de chevaux qui s'élançaient au galop; quelques minutes plus tard, la seconde batterie se tut : elle était prise.

Notre commandant revenait déjà; il courut vers le gros de nos escadrons : En avant, s'écria-t-il, au trot! en avant! Et toute notre cavalerie s'avança formée en deux lignes; bientôt elle nous dépassa. On va charger, crièrent les canonniers ; — nous cessâmes notre feu. Quel spectacle! Les jeunes lanciers, aux yeux étincelants, aux joues enflammées, frémissaient d'impatience ; ils obéissaient à regret aux ordres sévères du commandant qui répétait toujours : Au trot, en avant! au trot! On voyait,

au mouvement des banderolles, avec quelle violence s'agitaient les mains des soldats. Enfin, les trompettes sonnèrent; les banderolles disparurent, les lances s'abaissèrent; on se dirigea contre l'ennemi, — en avant, — ventre à terre, — en avant!

Ils partirent. — Nous restâmes auprès de nos canons, sans rien faire, et presque sans penser. Notre troupe, naguère si bruyante, si mobile, semblait pétrifiée. Nos âmes s'envolèrent au loin, attachées aux fers des lances de nos cavaliers. Déjà ils s'approchent des Russes! déjà les Russes s'ébranlent pour recevoir la charge! Nous montâmes sur des affûts, sur des caissons; nous regardions, penchés en avant, bouche béante! On aurait entendu voler une mouche. Nous sentions que de ce choc dépendait notre sort, celui de notre armée, peut-être celui de notre patrie! Ce fut une minute d'attente, d'angoisse indicible! heureusement cela ne dura qu'une minute.

Notre cavalerie rencontra les Russes au milieu du plateau; les deux lignes s'entrechoquèrent et se confondirent. La masse entière s'arrêta, tourbillonna sur place et disparut enfin comme la poussière emportée par le vent.

Un cri, parti d'au milieu de nous (je ne sais plus qui l'a poussé), vint rompre notre silence de mort; ce cri proclamait la victoire, mais il trouva peu d'échos. Nous autres, jeunes soldats, nous ne comprenions pas encore le résultat du combat; nous craignions de nous abandonner trop tôt à notre joie. Attendons, disions-nous, il n'y a rien de sûr, on n'y voit rien. Mais que font-ils? où sont-ils?

Enfin, une partie de cette masse, que nous avions vue disparaître dans la plaine, revenait de notre côté. Nous distinguâmes les couleurs des nôtres. Nous reconnûmes leurs cris de guerre : *La Pologne n'est pas encore perdue!* — Plus de doute, ils revenaient victorieux.

La masse qui s'approchait de nous présentait un spectacle étrange. C'étaient des piétons, des soldats de toutes armes, des attelages de toute espèce. C'étaient des Russes faits prisonniers, avec toute leur artillerie, parcs et bagages.

Je n'essaierai pas de peindre notre joie, notre ravissante joie ! Comment ? toute l'artillerie ? cette formidable artillerie ? — Nous nous jetâmes sur ces pièces ; nous les embrassâmes ; j'oubliais pour le moment ma pièce de huit.

Les canons russes étaient beaux, grands, neufs, parfaitement montés et fournis de tout. — Voyez un peu, sergent, cria Matthé; voyez comme ils sont rouges; qu'ils sont brillants, les canons de ces maudits Russes ! — Je me mis à caresser avec volupté la surface polie du bronze, et tout le monde répétait : Qu'ils sont brillants, les canons de ces maudits Russes ! Mais quel calibre ! observa un autre canonnier ; voilà ce que l'on appelle un calibre, une bouche à feu ! — Je me mis à mesurer le calibre d'un obusier, et tout le monde répétait : Quel gros calibre de ces maudits canons ! — Nous passâmes à l'examen de l'attelage, et tous continuèrent à s'écrier : Quel merveilleux cuir ils ont ces maudits Russes !

Mais on ne devinera jamais ce qui nous causa le plus de joie ; le dirai-je ? ce fut l'avoine. Notre cavalerie

manquait de fourrages ; les Russes en avaient abondamment ; leurs voitures, leurs caissons, les affûts même de leurs canons, étaient remplis d'avoine. Nos soldats s'y jetèrent avec avidité ; ils en mettaient dans leurs sacs, dans leurs poches, en déclarant qu'on n'avait jamais vu d'avoine aussi admirable !

L'arrivée du commandant excita de nouveaux transports d'enthousiasme. Il revenait fatigué, couvert de sueur et de poussière. Nous nous pressâmes en foule autour de lui. Au milieu de l'agitation universelle, il était seul calme et silencieux, mais il paraissait profondément ému. « Mes enfants, dit-il, je vous ai promis de vous conduire à l'ennemi ; vous m'avez promis de le vaincre ; nous avons tenu notre parole ! »

Ainsi finit la journée de Stoczek ; avec la nuit commencèrent les récits. Il n'y avait pas d'auditoire, tout le monde parlait, tout le monde était brave dans le combat, spirituel dans la conversation, — parce que tout le monde était heureux.

Si jamais j'ai le bonheur de combattre encore pour ma patrie, si je vois un jour l'armée russe détruite, si je retrouve ma petite pièce de huit, et qu'avec elle je lance des boulets sur la coupole dorée de la forteresse de Saint-Pétersbourg, certes je serai heureux alors ; mais je ne sentirai plus, même ce jour-là, ce que j'éprouvai dans ma première bataille, dans la journée de Stoczek (1).

(1) Le commandant du corps qui remporta la victoire éclatante de Stoczek, la première dans cette guerre, fut le brave général Dwernicki, plus tard président du comité polonais à Paris. Il serait

à désirer qu'un des jeunes volontaires qui firent partie de ce corps de partisans, et qui appartenaient à l'élite de la jeunesse polonaise, écrivît l'histoire des expéditions toutes romanesques et aventureuses du général Dwernicki. La campagne de ce corps forme l'épisode le plus intéressant de la mémorable guerre polonaise. Composé d'une poignée d'hommes, inspiré plus que les autres d'un esprit vraiment insurrectionnel, toujours éloigné de la capitale et de sa funeste influence, commandé par un général qui, presque seul de ses collègues, savait conduire le soldat polonais au combat, en attaquant toujours avec impétuosité et sans compter le nombre de ses adversaires, ce corps, qui ne compta jamais plus de 4,000 hommes, fit de vrais prodiges. C'est lui qui contribua le plus à faire échouer les premières combinaisons du général Dybitch contre Varsovie. Partout se précipitant sur les canons russes, dont la perte démoralisait les armées du tzar, le général Dwernicki prit à l'ennemi 35 pièces, et sut les conserver, tandis que la grande armée polonaise, dans toutes ses batailles, ne parvint jamais qu'à s'emparer de 20 pièces. On donna même au général le titre de fournisseur de canons. Détaché plus tard dans une expédition hasardée, pour aller porter secours aux insurgés de la Podolie, éloigné de près de 200 lieues du théâtre de la guerre, ce corps vaillant disparut pour toujours de la scène des combats. Ayant trop de confiance dans la politique du gouvernement autrichien, confiance que les instructions de la diplomatie polonaise lui avaient à tort inspirée, le corps de Dwernicki, épuisé de fatigues et détourné par un ennemi quatre fois plus fort, et qui n'hésita pas à violer un terrain neutre, se retira en Galicie, où il fut désarmé par les Autrichiens. La victoire depuis abandonna constamment les armes polonaises; avec Dwernicki, disparut l'étoile de la Pologne. (*Note de l'auteur.*)

NOTES.

Ces quelques pages dénotent chez Adam Mickiewicz une profonde connaissance de la langue française, de ses nuances les plus fines. On a dit de la langue française qu'elle était pauvre : non, mais elle est appauvrie par le délaissement successif qui s'est fait de beaucoup de sujets de pensées et de réflexions. Peu de personnes méditent dans le temps où nous sommes. En se matérialisant, la société a perdu l'usage de la langue supérieure. Quand un peuple se fait ignorant des choses du ciel et s'enferme dans celles de la terre, il y a des légions de mots qui pour lui rentrent dans l'ombre. Et cette terre-là même, il ne sait plus la voir ; car elle n'est plus éclairée à ses yeux par la lumière de l'âme. Les poètes, chez ce peuple, ne parlent plus de la nature que par ouï-dire ; ils se servent même, pour la peindre et la faire comprendre, d'expressions tirées du monde artificiel, à l'inverse des anciens, qui se servaient des formes de la nature pour représenter et faire saisir les créations de l'homme. Ils ont inventé une nature cosmopolite qu'ils célèbrent par des termes vagues, qui conviennent à tous les pays : une nature littéraire.

Adam Mickiewicz, quelque étroit que soit le cadre dans lequel il circonscrit son tableau, donne ici un exemple de ce que l'on peut tirer de la langue française calomniée. On peut affirmer, sur ce même échantillon, que, si Adam Mickiewicz fût né Français, on aurait vu la langue française briller dans ses poèmes des mêmes richesses d'expression que l'on admire dans ceux qu'il a écrits en langue polonaise.

C'est la force de la pensée qui procrée la forme de la parole. Mais qu'attendre littérairement de ceux qui, dans leur hâte ou dans leur besoin de produire, ne rendent que des à peu près d'idées par des à peu près d'expressions? Ce n'est pas, comme on le dit par légèreté, la faute ni au barreau ni à la presse. La Pologne eut ses diètes et ses diétines, ses tribunaux, ses banquets : jamais, dans aucun pays, on n'a peut-être tant usé et abusé de la parole pendant des siècles. Mais on y avait le respect de la parole, même en se permettant des excès de parole, tandis qu'en Occident, à force de faire de la parole une marchandise et des lettres un métier, on

en est arrivé à ce que avocats et journalistes pourraient fréquemment s'entendre appliquer ce qui, dans la société romaine en décadence était dit des augures, lesquels ne pouvaient se regarder sans rire.

*
* *

On se souvient des récits de campements, de marches militaires, d'engagements et de batailles qui, durant la campagne d'Italie, étaient donnés par des journalistes détachés en *reporters* près des corps d'armée. Deux préoccupations semblaient dominer chez eux. La plupart se laissaient aller à l'habitude de la réclame, à la faiblesse de distribuer, par camaraderie ou politesse ou intérêt, des mentions de gloire à tel ou tel. Tous s'accordaient à peindre la guerre sous les couleurs les plus odieuses, comme si leur unique but, en allant assister à la guerre pour en rendre compte, fût d'en inspirer l'horreur universelle. Ce n'était que détails effroyables de plaies sanglantes, de cris de mourants. Quand un peuple prend en dégoût la guerre, il est bien près d'être conquis : c'est ce qui est arrivé. Le tableau de cette première bataille d'un sergent polonais peut indiquer comment, au contraire, on devrait parler de la guerre pour exciter dans l'âme de tout jeune homme les nobles instincts, élever son moral dans ce qu'il y a de plus grand, le sacrifice de sa vie pour la patrie. Joseph de Maistre se représentait l'humanité comme un vaste autel ensanglanté. Il voyait avec des yeux de païen. L'humanité doit être un autel ensanglanté du sacrifice volontair de ceux qui luttent pour une cause juste et sainte.

*
* *

On parle chaque jour de régénérer la France par l'instruction. Il est admis déjà sans conteste que, si les Français ont été battus par les Allemands, cela tient à ce que les Allemands savaient mieux lire et écrire; ce fut même poussé si loin que, dès l'origine, et à peine cet argument eut-il été inventé, beaucoup de Français se résignaient déjà à la défaite et jugeaient toute défense inutile : Nous avons été si mal élevés, disaient-ils. Ils ne s'apercevaient pas qu'en accueillant avec l'empressement d'un cœur amolli ce raisonnement de décadence, ils infirmaient toute l'histoire, puisque toujours, au contraire, on a vu les peuples les plus instruits, les plus raffinés d'éducation, vaincus, subjugués et conquis par les Barbares. Est-ce que les Grecs n'étaient pas littérairement supérieurs aux Romains et les Romains aux Huns et aux Goths? Est-ce que les Juifs n'étaient pas, par le culte de l'esprit, supérieurs aux Gentils, et les Polonais du dix-huitième siècle, les compagnons de Pulawski et de Kosciuszko , supérieurs aux Russes de Catherine et

de Suwarow? Les Français de la première République et du premier Empire en savaient moins long que les Français du second Empire et de la troisième République. Les Indous de Calcutta ou les Chinois de Pékin sont plus développés en matière philosophique, scientifique ou littéraire que les négociants des Indes de la Compagnie anglaise et que les paysans de l'armée russe.

On veut instruire. C'est le mot d'ordre. Soit. Mais qu'enseignera-t-on? Si la généralisation obligatoire de l'instruction ne devait aboutir qu'à universaliser la connaissance de sottises cléricales ou de négations laïques, on n'aurait fait qu'augmenter le vide déjà si considérable dans l'âme française, qui, par une double action délétère des serviteurs-cadavres du passé et des fauteurs brutaux de l'avenir, a été mise comme sous une machine pneumatique à haute puissance.

*
* *

L'humanité est, de nos jours, dans un état tel que besoin est que son moral soit remonté. L'enseignement vient moins des livres que des actes. Si ceux qui gouvernent étalent l'égoïsme et la couardise en action, qu'importe qu'ils prêchent et fassent prêcher de savantes et éloquentes théories de dévouement et de bravoure?

Adam Mickiewicz avait le sentiment profond de l'insuffisance des livres, en matière d'enseignement des nations. Il a plus d'une fois, et avec une force incomparable, exprimé cette pensée devant les auditeurs du collége de France; on peut même dire que cette pensée fut le but de toute la dernière partie de ses leçons.

Cependant, à diverses reprises, il a arrêté son esprit sur ce qui pourrait être tenté pour aider le peuple à s'élever, pour raviver en lui, sous la cendre des passions basses, le feu sacré des grands sentiments et du devoir héroïque. Une fois même il traça le projet de réunir, à l'usage du peuple, les chefs-d'œuvre nationaux qui aideraient les Polonais à se conserver et à s'enflammer pour leur relèvement, de même que les Juifs trouvent dans leur Bible, dont ils lisent chaque samedi un fragment, l'achevant dans l'année, le plus grand substratum de leur existence comme peuple, même au milieu de la dispersion. Nous ne voudrions pas grossir démesurément l'importance d'un simple opuscule qui n'est peut-être qu'une pierre échappée à la destruction de l'édifice dont il formait le vestibule. Mais qu'il nous soit permis de dire que c'est sur ce ton qu'il faudrait parler de la guerre aux conscrits. Il s'agit de réveiller dans les âmes l'amour de la vraie gloire, l'ambition des grandes choses, le besoin de s'élever dans l'estime de ses contemporains, et le mépris de la mort, pourvu qu'elle soit un sacrifice.

Quand la France aura une bibliothèque populaire vraiment digne de ce nom, ayant pour objet non de faire une propagande de po-

lémique ni de vulgariser des plaidoyers, mais de nourrir l'âme de tous les grands sentiments dont le cœur doit battre pour la patrie et l'humanité, elle sera formée d'ouvrages imprégnés du même esprit que le présent récit du sergent polonais.

*
* *

Si l'on comparait le ton de cette œuvre à celui du récit de la vie de Napoléon par un vieux grognard, inséré par Balzac dans son *Médecin de Campagne*, on verrait que le ton du grognard était un pastiche assez exact, mais un pastiche. On avait fabriqué un style militaire, un style grognard de convention. (Car c'est le goût français que tout y soit conventionnel, et que les plus vrais sentiments paraissent invraisemblables s'ils ne sont point modelés sur la fantaisie qui a la vogue du jour.)

Ce qui, au contraire, fait la supériorité du ton avec lequel Mickiewicz fait parler son personnage, c'est que c'est le jet même de la nature. C'est vrai comme la phrase d'un personnage de Molière ou de Shakespeare. On y sent l'âme vivante, tandis que, dans tant de récits, mémoires, romans, on ne retrouve que des figures de cire d'une devanture de coiffeur ou des images de dessins de mode.

PREMIER CHAPITRE

DES GUERRES FUTURES

RÉCIT

HUMORISTIQUE ET PROPHÉTIQUE

AVANT-PROPOS.

Quelle que soit la solution momentanée de la crise que nous traversons, les esprits attentifs ne se dissimulent plus que l'axe de la société moderne est changé. Lorsque Sylla vainquit Marius, les sénateurs et les publicains de la Rome antique eurent beau proscrire, leur règne touchait à sa fin.

Une nouvelle couche sociale monte d'un pas inexpérimenté vers ces régions du pouvoir que défend une classe habile, mais vieillie et débilitée. Combien sont plus vraies aujourd'hui qu'à l'époque même où elles furent tracées, ces lignes que Gentz écrivait en 1831 : « C'est un terrible temps que celui où nous vivons. La terre s'assombrit de plus en plus; impossible maintenant de calculer à coup sûr, un mois d'avance, le destin de son pays, de son entourage, son propre destin à soi-même. Nul ne sait plus au juste à quel parti il appartient; opinions, désirs, besoins, tout cela se croise et s'entrechoque si bizarrement dans le chaos universel, qu'on ne distingue plus l'ami de l'ennemi; c'est une guerre de tous contre tous, à laquelle les coups de foudre et les tremblements de terre peuvent seuls mettre un terme. »

En pleine tempête, on a rarement le sang-froid nécessaire pour étudier les soubresauts du bâtiment, la hauteur et la direction des vagues : ce sont des observations auxquelles on se livre plus volontiers du rivage ou de retour au port. Nous sommes à un moment où les regards de tous se détournent du passé et n'osent sonder l'horizon. C'est ce qui nous semble donner quelque intérêt aux fragments que nous présentons à nos lecteurs. Ces fragments constituent en quelque sorte l'excursion anticipée d'un grand esprit sur le domaine du drame aux préludes duquel nous assistons.

En effet, le récit posthume, humoristique et prophétique que nous publions paraîtrait inspiré par les événements actuels : or, il date de l'été de 1832; l'auteur l'écrivit pendant son séjour à Dresde, et il est mort en 1855. Cette boutade de génie est de la même époque que les *Pèlerins*, lesquels n'ont été publiés qu'en

décembre 1832, mais avaient été conçus également et en partie rédigés à Dresde. Il semblerait de prime abord que cette œuvre dût être, au contraire, postérieure aux *Pèlerins*, et qu'elle s'expliquerait mieux comme une prolongation du cri contre les boutiquiers de France et d'Angleterre. Et encore se figurerait-on volontiers qu'il y a quelque intervalle entre les deux compositions.

Quinet, en repoussant l'idée que *Job* soit de Moïse (ce qui est la pensée du Talmud), s'écrie : « Comment imaginer que ce cri de désespoir ait pu être poussé par celui qui était encore tout trempé des eaux de la mer Rouge? » (et que par conséquent cette désolation soit de la même âme qui rendait à Dieu ce sublime hommage après ce passage miraculeux.) On oublie trop que l'âme humaine ne se maintient jamais longtemps à un même diapason. D'ailleurs la transition du *Premier chapitre des guerres futures* aux *Pèlerins polonais* n'est pas aussi brusque qu'on se l'imagine. Si une révolution non moins étonnante que le passage de la mer Rouge avait ouvert aux Polonais les plus vastes horizons, un incommensurable désastre l'avait bientôt suivie. Adam Mickiewicz, fatigué des vaines déclamations de l'étranger, eut l'idée de lancer ce sarcasme à la société européenne. Seulement, comme le sarcasme était l'arme qui lui déplaisait le plus, il laissa là ce projet. Il entreprit de parler en style biblique à ses compatriotes; et le ridicule ne suffisant plus pour stigmatiser l'égoïsme occidental, il s'abandonna aux élans d'une sainte indignation. Mais n'y a-t-il pas des lecteurs incapables d'apprécier la prose inspirée des *Pèlerins* et dont les hypothèses du *Premier chapitre* piqueront la curiosité? Ils seront surpris sans doute de voir, dès le lendemain de la grande secousse européenne qui aboutit à la chute de Varsovie et à l'avénement au pouvoir en France d'une oligarchie bourgeoise, Adam Mickiewicz avec cette clarté esquisser à l'avance les perturbations sociales qu'il était peut-être seul à prévoir.

A cette époque, le peuple des trois journées de juillet 1830, désillusionné à la vue de la bourgeoisie qu'il avait aidée à vaincre, et qui maintenant voulait toute seule profiter de la victoire, réclama, se leva, se battit avec rage mais à forces inégales : vaincu, il fut durement refoulé dans son enfer social. A Lyon, il montra le même héroïsme qu'à Paris, mais aussi avec la même insuffisance; il succomba en embrassant son drapeau, sur lequel il avait écrit ces mots devenus célèbres : « Vivre en travaillant ou mourir en combattant. » C'est à la lueur de ce commencement d'incendie po-

litique et social que le *Poète anonyme de la Pologne* traça les terribles scènes de sa *Comédie infernale* (1834). Mickiewicz et Krasinski ont écrit sous l'impression du même milieu : le général Jacques est un précurseur de Pancrace.

Plus d'un auteur s'est occupé de ce que serait Paris en l'an 2000, mais toujours au point de vue du confort à venir et des futures améliorations domestiques de ses habitants.

Adam Mickiewicz avait critiqué cette conception étroite et mesquine du progrès. Un de ses amis nous a conté que, supposant réalisée l'utopie de ceux qui rêvent des cités couvertes, parquetées, chauffées, éclairées comme un appartement, il avait dépeint une génération mettant en doute l'existence du ciel et des étoiles, que les astronomes seuls étaient admis à contempler. Les plaisirs de la campagne étaient devenus le luxe d'un petit nombre; et, seul, un lord anglais conservait dans une île un cochon et possédait un bout de prairie.

Ce devait être quelque chose d'analogue à cette boutade d'Alfred de Musset :

L'univers, mon ami, sera bouleversé :
On ne verra plus rien qui ressemble au passé;
De rois, de députés, de ministres, pas un.
De magistrats, néant : de lois, pas davantage.
J'abolis la famille, et je romps le mariage.
Du reste, on ne verra, mon cher, dans les campagnes,
Ni forêts, ni clochers, ni vallons, ni montagnes :
Chansons que tout cela! Nous les supprimerons,
Nous les démolirons, comblerons, brûlerons.
Ce ne seront partout que houilles et bitumes,
Trottoirs, masures, champs plantés de bons légumes,
Carottes, fèves, pois; et qui veut peut jeûner;
Mais nul n'aura du moins le droit de bien dîner.
Sur deux rayons de fer, un chemin magnifique
De Paris à Pékin ceindra ma république.
Là, cent peuples divers, confondant leur jargon,
Feront une Babel d'un colossal wagon.
Là, de sa roue en feu le cocher humanitaire
Usera jusqu'aux os les muscles de la terre.
Du haut de ce vaisseau, les hommes stupéfaits
Ne verront qu'une mer de choux et de navets.
Le monde sera propre et net comme une écuelle;
L'humanitairerie en fera sa gamelle.
Et le globe rasé, sans barbe ni cheveux,
Comme un grand potiron, roulera dans les cieux.

C'est en juillet 1838 que le *Dupont* de Musset exhalait ses vœux.

Plus tard, dans *Terre et Ciel*, Jean Reynaud exposa en beau style les améliorations que le saint-simonisme considère comme notre idéal définitif sur la terre. On raconte qu'à un premier jour de l'an Napoléon demanda au Roi de Rome ce qu'il pouvait désirer : « Aller me rouler dans la boue avec ces gamins, » répondit le prince enfant, en montrant du doigt de petits malheureux qui jouaient dans la rue de Rivoli. Si l'homme parquetait, envoûtait et chauffait le monde, si notre univers devenait un salon de paquebot transatlantique, un spleen gigantesque saisirait le genre humain, et l'homme briserait à coups de hache les lambris de sa cage dorée.

On voit qu'Adam Mickiewicz eût volontiers signé ces lignes d'un penseur suisse :

« Supposons, je vous prie, une société où tout le monde serait bien logé, bien nourri, bien vêtu, bien chaussé et bien vacciné. Je veux supposer encore que tous ces gens bien nourris sachent lire, écrire, surtout chiffrer : ils font des affaires, ils en font beaucoup et d'excellentes; l'aisance est générale; plus de terres en friche, plus de trésors enfouis; l'or circule partout, partout des usines, des fabriques, des banques, des bureaux de télégraphe et des restaurants. Avec cela, nos civilisés sont tous électeurs, et je leur octroie toutes les libertés de 1789. Eh bien ! si, épaissis par les affaires, ils ne peuvent goûter les plaisirs nobles et délicats; si, hors l'ivresse des jeux de bourse et les émotions du scrutin secret, tout les laisse insensibles; si, vivant chacun pour soi, ils sont devenus incapables de sentiments généreux et d'idées générales, ne conviendrez-vous pas que ces civilisés ne sont ni heureux ni sages, et que leur prétendue civilisation est une barbarie? De quoi leur sert la liberté d'écrire, s'ils n'ont que des sottises à coucher sur le papier? De quel profit réel leur est le télégraphe, s'il ne transmet, d'un bout du monde à l'autre, que les secrets du roi Midas? Et le bel avantage qu'ils tireront des miracles de la vapeur, s'ils n'usent des chemins de fer que pour faire changer de climat à leur ennui!... Tant vaut l'homme, tant vaut la civilisation. »

Dans le roman d'Adam Mickiewicz, un tzar Ivan finissait par devenir maître d'une Europe ainsi façonnée. Comme l'auteur n'était pas pessimiste au point d'admettre sérieusement, un seul moment, une semblable hypothèse, il jeta son manuscrit au feu. L'ironie n'est pas toujours comprise, et une partie du public eût pu s'y tromper.

Il ne garda de son œuvre qu'un fragment du préambule et le chapitre Ier. Le préambule s'arrête à l'avénement des Napoléons. C'était une prédiction en 1832; c'est aujourd'hui une page saignante d'un passé récent.

Le chapitre Ier nous montre le chaos d'où doit jaillir la création d'une Europe nouvelle. A la guerre des classes se mêle la guerre étrangère, et le prolétariat appelle à son secours les confédérés d'Europe, qui pendent le roi de Prusse.

Nous ignorons si, dès 1830, beaucoup de Français ont prévu que, par la marche fatale des choses, un jour viendrait où une armée de prolétaires serait en présence d'une armée de bourgeois; que cette armée de bourgeois porterait officiellement la qualification de républicaine. Ainsi l'auteur mit dès lors en scène les deux forces aujourd'hui en lutte. Nous voyons dans ces pages si brèves les légitimistes relever la tête et les Prussiens remplir le théâtre du bruit de leurs armées.

Il fallait, on l'avouera, un don particulier de prescience pour, si peu de temps après le triomphe des principes de 89 en juillet 1830, parler du discrédit dans lequel on verrait tomber les arrêts des juges, dont on venait de décréter l'inamovibilité comme dogme civil, et les lois de Chambres dont la suprématie reconnue constituait la défaite définitive du pouvoir absolu; puis pour annoncer qu'au milieu du désarroi des partis légitimiste, orléaniste, républicain, les Napoléons arriveraient au pouvoir à la faveur d'une révolution militaire; surtout pour apercevoir que l'établissement de la République en France, venant ensuite, coïnciderait avec une situation telle, que la nation, qui avait si constamment transporté son action au dehors, serait, pour un temps, réduite à l'impuissance; qu'elle serait travaillée par une terrible guerre civile, dans laquelle la bourgeoisie républicaine serait occupée à se défendre contre les fédérés prolétaires, réduits eux-mêmes à invoquer le secours de leurs frères les prolétaires européens.

Si Adam Mickiewicz entrevit les dangers auxquels marchait la bourgeoisie par égoïsme, il devina également les écueils auxquels par ignorance s'exposerait le prolétariat. Il esquissa d'une plume légère les exagérations ridicules, si chères à certaines écoles socialistes, ces extravagances qui se sont fait jour dans tant d'ouvrages depuis 1830 et qui côtoient si malheureusement les revendications les plus légitimes.

On connaît certaines affirmations de Fourier et de ses disciples

touchant l'avenir de notre globe. Un écrivain, Victor Cherbuliez, fait dire, à l'un de ses personnages : « Quel que soit mon respect pour l'attraction passionnelle, je n'y vois plus une infaillible panacée; il m'est venu des doutes au sujet de la liberté amoureuse et de la gastronomie combinée. Je doute aussi (la chair est faible) que, dès la quatrième année d'harmonie, cinq lunes viennent s'échelonner autour de notre globe, et je ne donnerais plus ma tête à couper que la grande couronne boréale convertira l'eau de mer en limonade. » Ce désenchantement, Adam Mickiewicz le vit en quelque sorte d'avance, c'est-à-dire à l'origine de ce mouvement et bien avant que ces théories n'eussent produit leurs conséquences dernières.

Plus que jamais, les esprits s'abandonnent aux suppositions les plus diverses sur de prochaines modifications européennes. Un écrivain a ému l'opinion en dépeignant par anticipation une bataille de Dorking où les Anglais, envahis dans leur île et écrasés près de Londres, seraient punis par les Allemands de leur indifférence vis à vis de la France, comme la France a été punie par l'Allemagne de son abandon de la Pologne. Un autre écrivain suppose une future bataille de Berlin où les Français prendraient leur revanche de Sedan. Nous aimons autant admettre la supposition d'Adam Mickiewicz et croire au renversement final de la monarchie prussienne par les confédérés hongrois et slaves.

Le manuscrit de ces fragments, retrouvé dans les papiers posthumes de l'auteur, est publié ici pour la première fois. A une époque où l'on est si peu disposé à reconnaître et même seulement à voir ses propres fautes, mais si fort habitué à confesser, et avec quelle clairvoyance! les moindres péchés du prochain, il est à présumer que des pages où les torts des uns et des autres sont signalés sans partialité déplairont à un grand nombre. Tout le monde n'en sera pas moins obligé de convenir que l'auteur était doué d'une perspicacité peu commune : s'il y a des hommes de qui les yeux presbytes ne voient bien qu'à distance les événements, quand ils sont accomplis depuis un certain temps, il en est d'autres chez qui la pure lumière de l'âme plonge dans l'avenir et éclaire le présent.

Nous n'avons pas besoin de dire que nous l'avons religieusement imprimé, sans nous permettre aucun changement.

L. M.

Paris, novembre 1871.

PREMIER CHAPITRE

DES GUERRES FUTURES

PRÉAMBULE.

Lutte des partis légitimiste, orléaniste, républicain. — Réintronisation des Napoléons par une révolution militaire.

Nous ne pouvons pas, et on en devinera facilement les motifs, publier l'histoire détaillée des troubles qui précédèrent l'établissement de la république en France. Qu'il nous soit permis d'en présenter un simple aperçu.

On était loin de s'attendre à une révolution purement militaire, dans un pays qui possédait tant de théories de gouvernement rationnel, profondément pensées et discutées pendant si longtemps. L'opinion générale demandait des progrès lents et réguliers. Aussi se trouvait-elle désorientée et étourdie par un bouleversement subit et si peu préparé. Cependant une telle révolution était naturelle et même nécessaire. Depuis longtemps, en France, les institutions sociales n'existaient qu'en apparence et en dehors, n'ayant aucune base intérieure. La religion ne répondait plus aux besoins des hommes ci-

vilisés, c'est-à-dire des hommes riches et puissants, qui président aux mouvements des masses. La royauté, employée pendant quelque temps comme moyen contre les empiétements de la populace, parut enfin usée et inutile dans un temps de paix. Les richesses et le reste de pompes commençaient à offusquer l'orgueil national. Les lois et les décisions du pouvoir législatif étaient honnies et détestées comme les ordres du despotisme. Les tribunaux perdirent tout droit au respect du peuple, parce qu'ils jugeaient d'après la lettre morte ou d'après les instructions du pouvoir politique, ne pouvant plus en appeler ni à Dieu, qu'ils reniaient, ni à la conscience dont ils ont oublié jusqu'au nom. Dans ce désordre moral, une seule institution pouvait conserver son existence, une institution toute matérielle, ce fut l'armée. Elle avait le seul moyen, qui restait alors, de se faire respecter, elle avait la force brutale. Un philosophe qui aurait honte de fléchir le genou devant les autels, qui ne voudrait pas se découvrir devant un pape ou un roi, ne peut être mené que par une vérité positive et palpable, exprimée par le sabre du caporal.

Les progrès si rapides de Henri V réveillèrent les espérances du parti légitimiste. Mais ce malheureux parti, accoutumé depuis si longtemps aux défaites, ne sut garder aucune mesure dans le succès. Il pardonnait aux ennemis, mais il ne cessait de les accabler de son mépris. Il traitait ses amis politiques avec hauteur, et laissait déjà percer une tendance décidée vers les formes de l'ancien régime. Cependant le besoin du repos dominait tellement les Français, leurs craintes de révolu-

tion étaient si fortes, qu'ils étaient prêts à subir la domination, et même les dédains d'un parti, qui seul a conservé encore en France quelque dignité morale et quelque foi dans ses principes. Il n'y avait qu'une seule chose que la France exigeait impérieusement de quiconque s'offrait à la gouverner, c'était le maintien de la dignité nationale. Le peuple, ayant conscience de sa force, se sentait appelé à agir n'importe comment sur l'Europe. Il devinait, pour ainsi dire, sa vocation, mais il ne trouvait personne qui l'eût accomplie.

Les légitimistes, pendant longtemps opprimés et obligés de repousser la force brutale de leurs adversaires avec les armes du raisonnement et par des combinaisons électorales et diplomatiques, acquirent dans cette lutte beaucoup d'adresse, mais ils perdirent tout à fait l'habitude d'agir. Virulents et haineux, comme le sont tous les théoriciens, ils n'osaient pas employer la violence, parce qu'ils ne se sentaient pas assez forts. Toutefois on voyait à leur conduite qu'ils n'attendaient qu'une occasion pour montrer tout leur orgueil et leur haine. On sait que pendant longtemps ils fondaient tout l'espoir de leur parti sur le secours des monarques étrangers, et bien que cet espoir eût été tant de fois et si cruellement trompé, ils tournaient encore, on dirait par habitude, leurs regards vers le Nord. Bien plus, généralisant la question de la légitimité et l'appliquant à tous les peuples et à tous les pays, ils voulaient rétablir le Grand-Turc dans la possession de la Grèce et de l'Egypte; restituer à l'empereur de Russie la Finlande révoltée, et donner des secours aux Prussiens, pour détruire les

restes de la Pologne. Sur chaque trône, ils voyaient un Bourbon; et, dans chaque levée de boucliers, ils apercevaient les symptômes du jacobinisme de la Révolution française. Enfin ils sacrifièrent à cette préoccupation politique les intérêts de leur religion et les principes de leur caste. Comme ils se rangeaient jadis du côté du Sultan, qui égorgeait les chrétiens rebelles, comme ils applaudissaient plus tard au zèle monarchique des paysans espagnols, qui égorgeaient les nobles, et qu'ils célébraient la justice de l'empereur russe, qui faisait déporter les prêtres, les femmes et les enfants, on vit qu'ils n'avaient qu'un seul sentiment politique, celui de la peur des révolutions, et qu'un seul dogme, celui du règne des Bourbons!

Ces projets insensés et si contraires à toutes les traditions de la France firent fermenter de nouveau toutes les haines assoupies. On aperçut bientôt dans les masses un désir vague de secouer le joug, mais on ne savait comment s'y prendre. Le parti philippiste n'existait plus. Les républicains n'avaient ni forces matérielles, ni chefs, ni dogmes communs. Leurs déclamations puériles, leurs menaces, leurs appels continuels aux souvenirs de 93, les rendirent d'abord odieux et puis ridicules. On s'accoutuma à les regarder comme des rhéteurs orgueilleux et impuissants. Quant aux bonapartistes, on n'en soupçonnait même pas l'existence. Chose étonnante! le nom de l'Empereur retentissait partout, dans les Chambres, aux théâtres et dans les chaumières des paysans. Ce nom seul excitait les sympathies du peuple et l'émotion de l'étranger; et on ne prévoyait pas qu'un

tel nom devrait encore agir sur les masses ! Ce qui a servi singulièrement les intérêts napoléoniens, c'est que leur famille était en exil. On n'avait pas l'occasion de les calomnier, de les dépopulariser, et ils conservèrent ainsi l'auréole de leur ancienne gloire. Le nom de l'un d'eux tomba comme la foudre au milieu de la France, précisément au moment où ce vaste pays n'avait pas un seul nom qui fût glorieux, ou du moins respecté. Ce nom servit de drapeau à toutes les haines et à toutes les espérances.

. . . .
. . . .
. . . .

PREMIER CHAPITRE

Établissement de la République en France. — Impuissance extérieure. — Guerre civile de la bourgeoisie et du prolétariat. — Inertie des uns et réformes enfantines des autres. — L'armée républicaine officielle contre les fédérés prolétaires. — Marche des confédérés slaves et hongrois. — Prise de Berlin et pendaison du roi de Prusse. — Les confédérés arrivant au secours des prolétaires français.

Jusqu'à présent la France, ravagée par la guerre civile, ne pouvait prendre aucune part active aux affaires de la Confédération européenne. Les Confédérés ne cessaient de demander des secours. Ils prétendaient que les Français devaient subordonner leurs questions particulières à la grande question européenne; qu'ils ne pouvaient espérer une paix durable, avant que cette question ne fût résolue; qu'il s'agissait d'abord de porter le dernier coup à l'ancien régime de l'Europe, après quoi l'on aurait le temps de discuter les constitutions nationales et les intérêts locaux. En effet, la France, faisant avancer ses armées vers l'Elbe et vers le Tibre, pourrait alors décider du sort de l'Europe. Mais les chefs de la République, fatigués d'une longue guerre intérieure, justement effrayés de scènes terribles, dont l'Allemagne et la France étaient le théâtre, menacés enfin par les Prolétaires, étaient loin d'avoir pour les Confédérés cette sympathie qu'ils procla-

maient hautement. Ils répondirent donc qu'ils n'oseraient intervenir dans les affaires de leurs voisins, avant d'avoir assuré la paix et le bonheur de la France. Les Prolétaires, de leur côté, enhardis par le succès et par les sympathies de l'Europe, poussaient la guerre avec acharnement. Ils envoyèrent aux Confédérés une députation pour leur faire dire que le moment était proche où le prolétarisme triomphera en France; qu'il ne fallait plus qu'un effort pour renverser le parti rétrograde; que les Confédérés, au lieu de demander du secours, devraient au contraire détacher quelques troupes de leurs nombreuses armées pour hâter le triomphe de la cause populaire en France; que, la victoire une fois assurée, il serait facile de diriger alors vers le centre de l'Europe toutes les forces de la France. Ainsi la France, qui avait tant de fois décidé du sort des peuples étrangers, semblait être prête à subir leur invasion, que les événements rendirent possible.

Les deux armées françaises occupaient toujours leurs positions respectives sans oser faire aucun mouvement décisif. Les Républicains avaient 70,000 hommes d'infanterie, 15,000 cavaliers et une artillerie formidable. C'était là une force plus que suffisante contre les Prolétaires dont l'artillerie était presque nulle, et dont la cavalerie suffisait à peine au service des avant-postes. Il est vrai que les fantassins, ou plutôt les piétons prolétaires, au nombre de 130 ou 140,000 hommes, n'étaient dépourvus ni de courage ni d'expérience militaire. Mais ils étaient mal commandés, sans discipline et souvent privés de subsistance. Un seul effort de l'armée ré-

publicaine aurait pu, ou détruire cette cohue irrégulière, ou bien la repousser, dégager Lyon, et rétablir les communications avec la Suisse, si nécessaires pour l'approvisionnement. Malheureusement les généraux républicains, comme tous les modérés, manquaient d'énergie. Ils affectaient une aversion profonde pour les moyens violents et destructifs. Ils voulaient éviter l'effusion du sang français. Ils parlementaient souvent avec l'ennemi. On espérait peut-être corrompre quelques chefs prolétaires, envenimer leurs haines, et l'on temporisait dans l'espoir que l'épuisement des vivres aiderait à démoraliser et à dissoudre ce camp si mal organisé.

En effet, les haines mutuelles des prolétaires, longtemps comprimées par le danger, éclatèrent de nouveau vers cette époque. Les soldats, non enrégimentés, indociles, se groupaient d'après les couleurs plus ou moins prononcées de leurs opinions. Ces groupes formèrent enfin deux factions violentes et ennemies l'une de l'autre. Le parti le plus nombreux et le plus fort était toujours le vieux parti radical, représenté par les chefs qui les premiers avaient élevé l'étendard du prolétarisme, ainsi que par la majorité des ouvriers et des paysans robustes et éprouvés dans toutes les guerres de l'Indépendance. Les sectateurs de ce parti avaient pris pour but l'égalité de fortune, c'est-à-dire la loi agraire. C'était le dogme unique de leur code social. Ils ne se montraient pas ennemis d'autres réformes radicales; mais ils s'obstinaient à soutenir qu'il fallait commencer par mettre en vigueur la loi agraire, en évitant les discussions diverses qui en empêchaient l'exécution. « L'égalité de fortune une fois

établie, disaient-ils, on pourra alors abolir le droit d'hérédité et introduire d'autres améliorations sociales, que le progrès rendrait nécessaires. Le peuple, après avoir combattu tant d'années, devrait enfin jouir d'un avantage réel quelconque, ne serait-ce que pour lui inspirer la confiance dans ces améliorations dont on parle tant et qu'on n'a pas essayé de réaliser. Commençons donc par réaliser une seule réforme, sur laquelle nous sommes tous d'accord, sauf à nous diviser ensuite sur d'autres questions secondaires. »

On donna à ce parti le nom de *Réalistes*, à cause de sa haine pour les théories abstraites. Ses membres ne tardèrent pas à être accusés d'aristocratie à cause de l'orgueil avec lequel ils voulaient toujours commander les armées et diriger les discussions.

L'opinion fit trop de progrès pour se contenter de réformes partielles et lentes, d'après le plan des Réalistes. Déjà, tout ce qu'il y avait de plus énergique et de plus généreux commença à former une minorité forte de courage et surtout de logique. On demandait aux Réalistes de quel droit ils prétendaient restreindre la discussion et violer ainsi la liberté de la pensée et du raisonnement. On se rappelait que les anciens monarchistes et les modernes républicains de Paris affectaient aussi le même mépris pour des théories abstraites; qu'ils prétextaient aussi les difficultés du temps et le besoin de sauvegarder la légalité. Etait-ce aux prolétaires à suivre la tactique du parti rétrograde? Avant d'opérer la réforme sociale, n'est-il pas nécessaire, n'est-il pas essentiel d'en arrêter le plan et d'en discuter tous les détails? On a

bien des fois essayé de ces réformes lentes et bâtardes; elles n'ont jamais réussi. Pour élever l'édifice social il faut commencer par sa base, il faut exprimer nettement l'idée du siècle, il faut formuler la croyance sociale.

D'après ces vues générales, on proposait différentes améliorations immédiates et nécessaires. On voulait tout d'abord abandonner la dénomination de *prolétaires*. Ce titre, meilleur sans doute que celui de citoyens, ne répondait plus au besoin du temps; il n'exprimait aucune pensée progressive, il avait je ne sais quoi de romain, de pédantesque; il n'était pas bien compris à l'étranger. On discuta longtemps sur le titre qu'il fallait lui substituer et l'on convint de n'en prendre aucun. Les patriotes s'appelaient tout simplement *hommes*, dénomination générale, et ceux qui se refuseraient à l'accepter pourraient justement être poursuivis comme ennemis de l'Humanité.

Les prolétaires continuaient jusqu'alors à porter leurs noms de famille. Cette coutume barbare datait des temps féodaux, où ce nom impliquait la possession de terres. Il était urgent de l'abolir pour faciliter la destruction de l'hérédité. Les noms de baptême, après la proscription du christianisme, devinrent également superflus et ridicules. Mais une considération plus importante commandait de les proscrire. Un nom illustré par les victoires, ou par les découvertes scientifiques, répété de bouche en bouche, finit toujours par devenir une espèce de drapeau. L'homme qui en est possesseur, même après avoir commis des fautes ou des crimes, exerce longtemps encore une certaine influence usurpée et dangereuse à

l'égalité. Il y a toujours dans le nom quelque chose d'individuel et de personnel. On proposait donc de substituer aux noms, des chiffres, qui n'expriment rien et qui peuvent être changés facilement. Ainsi la France, divisée en dix séries, contiendrait dans chaque série un nombre de citoyens. Le premier magistrat de la première série serait désigné par le n° 1, ses subalternes par les n°s 2, 3, etc. Les simples citoyens n'auraient pas de coefficient. Le chiffre serait assigné selon l'ordre de l'acte civil de naissance, et le coefficient d'après le rang de hiérarchie, civile ou militaire. Un général, ou un magistrat destitué, en perdant son coefficient, disparaîtrait de la mémoire des hommes et serait replacé parmi les simples numéros de la série. Un tel système portait le dernier coup à l'amour-propre personnel et à l'individualisme.

Ce fut le général Jacques (il avait depuis longtemps abandonné son nom de famille), grand penseur et orateur admirable, qui contribua le plus à l'œuvre de cette grande réforme, et qui sacrifia le premier son nom de baptême, illustré par tant de combats. Il prit le n° 1, et ses adhérents se formèrent sur-le-champ en séries ; ils se comptaient d'après leurs grades militaires.

Malheureusement un grand nombre de prolétaires, persistant dans leurs anciens préjugés, repoussèrent cette amélioration. Il s'ensuivit une scission dans le camp. On en vint même plusieurs fois aux voies de fait. On se persécutait réciproquement, et l'armée, désorganisée complétement, semblait être sur le point de se dissoudre.

Dans cet état de choses, les deux partis prolétaires, trop faibles pour combattre les Républicains, envoyèrent des députations vers les Confédérés de l'Europe, en demandant des secours. De grands événements qui se passaient en Allemagne permirent enfin aux révolutionnaires d'intervenir dans les affaires de France.

Il circulait depuis quelque temps des bruits d'une grande bataille livrée dans le Nord. On parlait d'armées détruites, de rois suppliciés, de plusieurs princes morts ou faits prisonniers. Ces bruits venaient de tous côtés, d'Italie et d'Angleterre. Plus d'une fois démentis, ils ne cessaient de renaître, jusqu'à ce qu'ils furent confirmés par l'événement : singulier exemple de la justesse de l'instinct populaire ! En effet, on reçut des rapports officiels d'une victoire dont les résultats semblaient surpasser l'exagération des nouvellistes.

Nous avons laissé l'armée des Confédérés en pleine retraite vers la Prusse. Cette armée, après les échecs éprouvés en Belgique, cherchait à s'ouvrir le chemin de la Pologne. Elle paraissait vouloir entrer, en passant, dans la ville de Berlin. Les monarchistes, victorieux, mais affaiblis, s'arrêtèrent dans la Belgique pour se réorganiser et se concerter avec l'aile droite qui occupait la Saxe. Mais l'armée de Saxe, ayant reçu des nouvelles exagérées sur la victoire d'Ostende et la marche rétrograde des Confédérés, s'empressa de leur couper la retraite. Elle passa l'Oder et s'avança à marches forcées sur Berlin. Les militaires blâment justement ce mouvement, qui fut la cause de tous les désastres. L'armée monarchique, en abandonnant la Saxe, perdait tous les

avantages que les troupes régulières conservent toujours dans un pays accidenté. Les bataillons d'infanterie régulière, invincibles au milieu des montagnes et des rivières, allaient à présent déboucher sur les plaines de la Prusse, en vue de la formidable cavalerie des insurgés. Ceux-ci paraissaient connaître l'avantage de leur position. Ils s'arrêtèrent devant Berlin. L'armée monarchique les y joignit bientôt. Cependant les généraux les plus expérimentés étaient d'avis de ne pas risquer la bataille, avant l'arrivée du corps d'armée de Belgique, dont on pressait la marche. Les révolutionnaires restaient également dans leur camp. On disait qu'ils attendaient les secours de la Pologne. Pendant deux jours, les armées s'observaient en silence. Mais les chefs des Confédérés, le Hongrois Wizat, et l'Ukraïnien Didko, impatients d'en venir aux mains, et voulant faire sortir les monarchistes de leur camp retranché, tentèrent un mouvement qui fut couronné d'un plein succès. Ils poussèrent une grande partie de leur infanterie sur la ville. Vers la pointe du jour, on donna l'assaut. On franchit les murs, on commença à massacrer les habitants, et on mit le feu aux quatre coins de la ville. A la vue des flammes immenses de cette grande capitale, les soldats monarchiques, parmi lesquels il y avait beaucoup de Prussiens, poussèrent des hurlements affreux. Ils coururent aux armes ; ils criaient qu'on les conduisît à l'ennemi. Le roi de Prusse donna ordre de marcher, malgré l'opposition des rois de Saxe et de Bavière. Il rapprocha de la ville son aile gauche. Avant que d'y arriver, il fallait traverser une grande plaine. Quarante

bataillons des meilleures troupes monarchiques s'avancèrent en colonnes serrées et au pas de charge. La cavalerie révolutionnaire observait les colonnes sans les attaquer, ce qui causa une surprise générale. Les colonnes pénètrent dans la ville et commencent un combat de rues avec l'ennemi, caché dans les maisons. Wizat et Didko agirent avec beaucoup de prudence. Leur plan était fort simple : ils voulaient sacrifier leur infanterie et tenter un coup décisif avec leur cavalerie, qui faisait leur force principale. Au lieu de refouler les colonnes ennemies vers le centre, ils aimèrent mieux les occuper dans la ville, où l'infanterie insurgée, incapable de manœuvrer dans la plaine, pouvait livrer un combat de tirailleurs. Ils prirent sur-le-champ le reste de leur infanterie, armée pour la plupart de piques et de haches, en formèrent une masse compacte, et la firent rouler vers le centre de l'armée ennemie. Cette cohue de fantassins, décimée par le canon et le feu de file, parvint cependant à s'approcher de la ligne. Alors les monarchistes approchèrent les deux ailes, pour l'envelopper et la détruire. Les révolutionnaires n'attendaient que ce moment. Ils voyaient les colonnes ennemies en mouvement ; profitant d'une espèce de désordre qui se mit dans le centre, ils y poussèrent toute leur cavalerie, avec l'ordre de rompre le centre, ou de lui passer sur le corps et de se porter ensuite à droite et à gauche. Cinquante-deux mille cavaliers hongrois, bohêmes et cosaques s'ébranlent en poussant des cris horribles. L'infanterie révolutionnaire, menacée par ses propres cavaliers, se jette au pas de course dans

les rangs ennemis, et hache, sabre tout ce qu'elle rencontre. Déjà les bataillons rompus lâchaient pied, lorsque l'épouvantable avalanche de cavalerie, enveloppant tout à coup cette masse informe, finit par la broyer et la disperser. Le carnage dura toute la journée et une partie de la nuit, les plaines sablonneuses de Berlin n'offrant nul abri aux fuyards. Le nombre des tués est différemment rapporté par les auteurs : les uns l'évaluent jusqu'à 200,000, d'autres, à 150,000 seulement. Ce qui est sûr, c'est que toute l'armée monarchique périt sur le champ de bataille. Une multitude de barons allemands, un millier de comtes, trente princes souverains et le roi de Bavière restèrent parmi les morts. Le roi de Saxe, grièvement blessé, fut fait prisonnier.

Quant au roi de Prusse, il combattait à la tête de son infanterie dans la ville même de Berlin. Ce prince, que nous avons vu traversant la plaine sans être attaqué, s'engagea dans la ville, persuadé qu'il ne courait plus aucun danger. Il fit garnir de canons les portes et les issues et construire des barricades. Ayant assuré ainsi ses derrières, il s'occupa à déloger les insurgés. Ceux-ci, chassés des places et des rues, se retranchèrent dans les maisons. Le roi de Prusse, voulant épargner la ville, enveloppait l'ennemi pour le forcer à mettre bas les armes. Tout à coup il apprend que l'infanterie révolutionnaire se porte en masse vers le camp. Cette nouvelle le comble de joie, car les Confédérés, occupés dans la plaine, lui laisseraient le temps de s'emparer de la ville. Il ne craignait rien pour le camp, où il avait laissé quatre-vingt-neuf bataillons, force plus que suffisante

pour contenir les paysans armés de haches et de faux. Il poursuivit donc tranquillement ses opérations, jusqu'à ce qu'il apprit en même temps et l'attaque et la destruction de l'armée.

Il paraît que cette nouvelle inattendue démoralisa singulièrement le roi. Il hésita sur le parti à prendre. On lui reproche d'avoir perdu plusieurs heures d'un temps inappréciable. Certes, il ne pouvait pas, comme quelques-uns le prétendaient alors, marcher au secours d'une armée qui n'existait plus ; mais il devait profiter de l'occasion pour opérer sa retraite. Cependant la position difficile de ce monarque l'excuse. Son armée, éparpillée dans des places et des rues, désorganisée par un combat long et opiniâtre, ne pouvait ni recevoir assez vite ses ordres, ni les exécuter avec précision. Au milieu de cette confusion, arrive la nouvelle du désastre, elle se répandit dans Berlin, augmenta la rage des assiégés et terrifia les assiégeants.

Soudain, par un mouvement spontané, les monarchistes se jettent hors de la ville, soit pour fuir, soit pour rejoindre leurs alliés. Au milieu d'une confusion générale, les régiments, les bataillons se précipitèrent dans la plaine, et furent successivement massacrés par un corps de cavalerie ennemie, laissé en observation. Cette boucherie n'arrêtait pas les victimes. En vain quelques détachements tâchaient de rentrer dans la ville. La foule qui s'en écoulait les rejetait et s'abîmait à son tour. Au même moment les insurgés, reprenant l'offensive, pressaient les fuyards et vinrent achever cette tuerie qui dura pendant six heures. Le roi de

Prusse, après avoir fait des prodiges de valeur, entraîné dans la fuite, jeté à bas de son cheval, foulé aux pieds et horriblement meurtri, tomba entre les mains du vainqueur.

Le lever du soleil n'arrêta pas l'effusion du sang. Dans ces temps barbares, les guerres étaient terribles et la victoire implacable. On procéda au classement des prisonniers. Les nobles avaient péri presque tous sur le champ de bataille. Le peu qui en restait obtinrent grâce; ils n'étaient plus dangereux et leur bravoure mérita le respect des vainqueurs. Mais en revanche on sévit contre les bureaucrates, c'est-à-dire, contre tous les employés du gouvernement, contre leurs enfants et leurs parents. Le nombre des employés, en Prusse surtout, dut être immense. On trouva, parmi les prisonniers, 10,000 ci-devant conseillers et 7,000 juges, substituts et référendaires, ils furent tous pendus. Les pasteurs protestants, très-attachés à leur prince et chef de l'Eglise, subirent le même sort.

On mit en jugement le roi de Prusse. Nous ne raconterons pas les détails de ce triste procès. On l'instruisait sommairement, au mépris de toutes les formes de la justice. Mais comme il se présenta une foule de témoins à charge, cette circonstance paraissait devoir prolonger de quelques jours la vie du prisonnier. Les révolutionnaires s'en impatientèrent. Le chef Didko ordonna de suivre la procédure prussienne; or, d'après cette procédure, le pouvoir exécutif a le droit de prononcer un arrêt, qu'on appelle *Macht Spruch*. Didko, en possession du pouvoir exécutif, prononça son *Macht*

Spruch (1), en condamnant le roi de Prusse à la potence.

L'auguste prisonnier se défendait jusqu'alors avec beaucoup de dignité et de présence d'esprit. Comme prince absolu, il ne pouvait pas se retrancher derrière son irresponsabilité et rejeter la faute sur ses ministres ; aussi abandonna-t-il ces moyens. Il se borna à combattre l'accusation et convainquit de faux plusieurs témoins; mais, frappé de *Macht Spruch*, il n'osa plus ouvrir la bouche. Il ne pouvait pas contester ce droit sacré, que lui-même avait exercé tant de fois ; et, en prince éclairé et consciencieux, il se soumit à l'arrêt injuste mais légal.

Le lendemain, à la pointe du jour, l'illustre prisonnier fut conduit vers la porte dite de Magdebourg, où devait avoir lieu l'exécution. Il portait l'uniforme de général russe et le grand cordon de l'ordre de la Sainte-Alliance. En traversant la foule qui le poursuivait de ses huées, il s'arrêtait et regardait autour de lui avec calme et dignité. Son courage ne l'abandonna pas, même au pied du gibet ; il monta de pied ferme l'échelle fatale ; son dernier regard tomba du haut de la porte sur les débris fumants de sa capitale, jadis florissante et qui ne présentait plus qu'un monceau de cadavres et de ruines. On dit qu'à cette vue, il versa des larmes. Une heure plus tard, il expira. Ce fut le premier roi qui eût péri par le supplice de la corde. On craignait le même sort pour le roi de Saxe, mais les sujets de ce monarque,

(1) Décret suprême, c'est-à-dire décision sans appel, que les rois de Prusse prenaient lorsque la justice était trop lente à leur gré. (*Note de l'Editeur.*)

qui se trouvaient parmi les Confédérés, conservaient quelque sympathie pour leur ancien maître et tâchaient d'obtenir sa grâce. On rappelait que le roi de Saxe n'avait jamais trempé dans les conspirations contre la liberté des peuples, qu'il n'avait jamais voulu poursuivre les libéraux, et que ce fut par la violence que les rois alliés l'entraînèrent dans leur parti. Soit que les chefs des Confédérés eussent senti la justesse de ces observations, ou qu'ils craignissent de mécontenter un grand nombre de Saxons et de Polonais, ils se montrèrent cléments. Le roi de Saxe, seul des monarques de cette époque, eut la vie sauve; il ne prit plus aucune part aux événements politiques; établi dans la Pologne méridionale, il y finit tranquillement ses jours. Plusieurs siècles après les événements que nous rapportons, sa famille subsistait encore et portait le titre de *Roi de Saxe* comme nom de famille.

Il restait encore aux Monarchistes une armée en Hollande, forte de quatre-vingt mille hommes de troupes disciplinées. Cette armée, ayant appris le désastre de Berlin, s'arrêta sur la frontière de la Prusse; bientôt, pressée par l'ennemi et n'ayant plus où fuir, elle se trouva dans la nécessité de mettre bas les armes. Une grande partie se révolta, massacra ses chefs et se réunit aux Confédérés. Le roi de Hollande, échappé par miracle, s'enfuit en Angleterre.

Les Confédérés divisèrent alors leurs masses en deux grandes armées; la première, sous les ordres d'un Allemand nommé Schouder, suivit les côtes de la mer du Nord, et, ayant occupé tous les ports, depuis Hambourg

jusqu'à Anvers, s'embarqua pour l'Angleterre. La seconde armée, composée presque toute de cavalerie sous les ordres de Didko et de Vizat, traversa rapidement l'Allemagne centrale et entra par les gorges du Tyrol en Italie.

Les Italiens, forts de ce secours, achevèrent l'affranchissement de la Péninsule, détruisirent les villes et dévastèrent les pays qui tenaient encore pour les aristocrates. . . . .

Tous ces grands mouvements militaires s'opérèrent en moins de six mois. La postérité reste interdite, ne sachant ce qui est le plus à admirer de la célérité ou de la vaillance de ces anciens guerriers.

Cependant les Prolétaires français occupaient leurs mêmes positions militaires, sans reculer ni avancer. Ils travaillaient toujours à poser les principes d'une société modèle dont tous les membres fussent libres et égaux, de droit et de fait. Mais, malgré tous leurs efforts, ils ne pouvaient encore s'accorder sur les préliminaires de l'acte constitutionnel. Une année se passa de nouveau en discussions continuelles sans amener aucun résultat réel; cependant elle produisit un bien immense, elle délia les langues de tous les soldats. Jusqu'alors les Chambres ou les Conseils nationaux s'arrogeaient le droit de délibérer et de statuer sur les matières d'intérêt général : ce monopole ne pouvait plus subsister; il resta prouvé, par expérience, que chaque homme est également apte à disputer et à voter.

Les Républicains profitèrent avec perfidie de l'inactivité des Prolétaires. Ils tombèrent à l'improviste sur leurs positions, en prirent plusieurs et menacèrent même la

place de Marseille et le camp retranché de Lyon. Les chefs des Prolétaires, dans cette extrémité, envoyèrent demander des secours à l'armée des Confédérés en Italie. Cette armée déboucha bientôt par toutes les gorges des Alpes et inonda la Suisse.

. . . .

. . . .

. . . .

NOTES.

Peut-être ce *Premier Chapitre* n'est-il qu'un fragment d'un ouvrage entrepris par Adam Mickiewicz, quand il était encore à Saint-Pétersbourg et dont une lettre d'un de ses amis, Odyniec, datée du 9/21 mai 1829, parle en ces termes:

« Adam Mickiewicz a travaillé ces temps-ci à la composition d'un ouvrage singulier intitulé : *Histoire de l'Avenir*, en français, et dont il a déjà écrit plus de trente feuillets. Il m'en a lu quelques passages pathétiques, qui sont des discours à la Tite-Live. C'est merveilleux! Ce sera, s'il l'achève, le *Don Quichotte* de notre siècle; car, de même que Cervantes a représenté d'une manière comique les conséquences de la sentimentalité exagérée des siècles passés, de même Adam veut exposer du ton grave de l'historien les résultats prévus de l'égoïsme matérialiste et du rationalisme égoïste en honneur à notre époque. Mais Cervantes a tout résumé en la personne de son héros; Adam prouvera sa thèse en déroulant les fastes des diverses nations, en montrant la coïncidence de la civilisation la plus raffinée avec la bassesse morale la plus absolue et l'absence de cœur et de foi, *nota bene*, chez les hommes seulement. Les femmes, quoiqu'entièrement émancipées, ne peuvent se débarrasser radicalement de leurs « vieux préjugés », et constituent la « chambre basse » qui s'oppose dans les délibérations à l'absolue domination de la « chambre haute » ou masculine qui, au nom de la « raison pure, » veut

proscrire tous sentiments. Le récit commence en l'an 2000 et doit comprendre deux siècles. Après une description générale de l'état du monde et de l'Europe, vient un tableau des préparatifs que nécessite la menace d'une invasion chinoise qui finit par s'accomplir. Une bataille, livrée uniquement par des femmes et par une vingtaine de tout jeunes gens sous le commandement d'une héroïne des bords de la Vistule, termine la partie déjà achevée. Cette histoire montrera ensuite la terre mise en relations avec les planètes au moyen de ballons qui navigueront dans les airs, comme aujourd'hui les navires au milieu des mers ; la terre entière sera couverte d'un réseau de voies ferrées que tu sais que l'on construit déjà en Amérique et qu'on expérimente en Angleterre, et auquel Adam prédit un immense avenir, en prétendant qu'elles changeront la face du monde. Les miracles de l'industrie, les inventions, les découvertes, nous dépeignent un monde, un univers des *Mille et une Nuits.* Tout est si poétique, si merveilleux, et en même temps paraît si vraisemblable, qu'on désire que cela soit et qu'on croit que cela sera. Je crains de me perdre dans les détails, car je ne finirais pas aujourd'hui. Je ne puis m'empêcher cependant de mentionner les flottes de ballons, fendant les airs comme des bandes de grues ou d'oies sauvages, et les villes, maisons et boutiques, construites en fer, sur roues et glissant sur des rails, de tous les endroits du continent, vers la grande foire de Lisbonne, où de gigantesques navires apportent d'autre part le contingent du reste du globe. Comment omettre les miroirs d'Archimède, disposés à d'énormes distances, de telle sorte que des lettres de feu, reflétées par le premier de ces miroirs, brillent en un clin d'œil dans le dernier? Et les télescopes, au moyen desquels on peut, du haut d'un ballon, embrasser d'un coup d'œil la terre entière et voir d'ici-bas ce qui se passe dans nos satellites? Et les appareils acoustiques, à l'aide desquels, sans quitter le coin de son feu, on peut assister aux concerts donnés en ville ou aux cours publics, etc.? Et tout cela se trouve décrit avec autant de naturel que si c'était tout ce qu'il y a de moins extraordinaire. Adam assure que ce sera un jour et qu'il doit en être ainsi. Pourquoi pas? Être poète, c'est être prophète. »

Il est permis de supposer, soit qu'Adam Mickiewicz, en 1832, a complété son espèce de *Gulliver* du dix-neuvième siècle, soit que, sur un plan analogue, il a rédigé une autre œuvre de ce genre. Il est plus probable qu'il avait retouché simplement l'œuvre primitive en remplaçant les Chinois, qu'il avait mis là à cause de la censure, par les Russes qu'il avait réellement en vue. L'auteur ayant détruit, dit-on, le premier comme le second de ces manucrits, le public en sera toujours réduit sur ce point aux hypothèses.

*
* *

Un autre ami de mon père, Scovazzi, a raconté comment il avait conçu et écrit tout un long poème en prose, une sorte d'odyssée fantastique, où le Polonais émigré, traversant, nouveau Juif Errant, non-seulement les espaces actuels, mais les âges, assistait à la décomposition de la société, dont partie avait frappé et partie abandonné la sainte cause polonaise. De crise en crise et de choc en choc, la société en arrivait au cannibalisme. Adam Mickiewicz voyait alors tout en noir. Quand la joie rentra dans son cœur, et que cessa la désespérance qu'il avait un moment dans l'âme, il jeta son œuvre au feu.

*
* *

Si l'on voulait justifier les prévisions de l'auteur par les faits contemporains, les citations pourraient être nombreuses. Beaucoup de rapprochements seront faits facilement par le lecteur lui-même. Nous nous bornerons donc à peu de remarques.

*
* *

Le *Pester Lloyd* donnait, il y a deux ans, le compte-rendu de la séance d'une réunion démocratique à Vienne. En voici un extrait :

«Le Président.— Messieurs! (Violentes réclamations : Il n'y a pas ici de messieurs.) Le Président : Citoyens! (Des voix : Nous n'avons pas besoin de citoyens.) Le Président : Honorable assemblée! (Des voix : Nous n'honorons personne.) Le Président : Hommes (applaudissements). J'accorde la parole à l'homme Schnick.

« Schnick (de la tribune). —Je proteste d'abord contre la formule du Président : J'accorde la parole. Il ne peut pas m'accorder la parole, parce que je la possède. C'est un droit primordial et imprescriptible de l'homme. Je proteste ensuite contre la qualification d'homme. Quiconque nous considère comme des hommes est un réactionnaire (bravo!) ; nous sommes des êtres semblables aux êtres, pour ne pas employer le mot de créatures, qui impliquerait l'idée d'un créateur. Tous les êtres ont existé depuis des siècles et ont été à l'origine égaux entre eux, mais les tyrans (bravo!), les aristocrates (applaudissements), les prêtres (nouveaux applaudissements), et ce qu'on nomme l'*intelligence* ont inventé ces différences entre les êtres. Ces différences, nous ne les admettrons jamais ; et il n'y aura pas d'améliorations en ce monde tant que ne cesseront pas les différences artificielles entre le frère homme et, par exemple, le frère colimaçon (bravos et protestations). »

Nous ne savons si ce récit est fait sérieusement par le journal

hongrois, mais il n'est guère plus extraordinaire que certains discours de congrès, de réunions publiques ou de cours d'assises, dont plus d'une excentricité est encore présente à tous les esprits.

*
* *

Un groupe de proscrits français du 2 décembre a publié à Jersey un journal sous le titre l'*Homme*. Il avait pour rédacteur en chef un républicain ardemment convaincu, Charles Ribeyrolle, ancien rédacteur en chef de la *Réforme*.

Une des publications du patriote allemand Harro Harring portait ce même titre.

Le même titre l'*Homme* fut, après le 4 septembre, pris par une feuille éphémère.

On a eu sous l'Empire, à Paris, dans la personne de M. Bertron, le candidat *humain* : c'était la caricature ingénue du fait dont notre auteur a essayé de montrer la vanité.

*
* *

Que n'a-t-on pas dit et écrit contre l'*individualisme?* Au lieu de se borner à combattre l'égoïsme et l'organisation sociale fondée sur l'égoïsme, certains réformateurs s'attaquèrent au principe même de la personnalité humaine. Dans ce naufrage de l'individu sombraient forcément en même temps et la famille et la patrie.

Michelet, le grand historien de la France, avait un mot expressif pour repousser ce genre de théories : « Alors ouvrez-vous la grosse veine, disait-il en 1847, et rendez aux éléments tout ce que vous tenez d'eux, renfermé en vous-mêmes. »

Une des paroles que l'on entend le plus fréquemment répéter dans les réunions populaires de nos jours est celle-ci : « Les hommes ne sont rien, les principes sont tout. » Et toujours le peuple applaudit, sans s'apercevoir que ceux qui prononcent de semblables formules se jouent de lui et de sa simplicité, pour arriver, au travers de ces fourrés oratoires, à lui monter sur les épaules pour escalader le pouvoir.

Si les hommes n'étaient rien, et que les principes fussent tout, il n'y aurait plus dès lors à s'inquiéter de savoir si les hommes qui prétendent à guider et diriger leurs semblables ont commencé par conformer leur vie à leurs paroles : de belles doctrines suffiraient, surtout si elles sont bien dites. Et, on s'en va répétant : L'idée fera son chemin. Et ceux qui ont tracé de beaux programmes s'endorment tranquilles, se croyant assurés déjà d'être classés par l'historien futur au nombre des bienfaiteurs de l'humanité.

Or, la vérité ne vit et ne triomphe qu'à la condition d'être incarnée dans des hommes justes et droits, qui luttent pour elle,

et sont prêts à tout sacrifier pour elle. Socialement et politiquement parlant, les principes n'ont de valeur qu'en raison de ceux qui les appliquent. Et c'est dans ce sens qu'on peut dire : Tant vaut l'homme, tant vaut le principe.

*
* *

La phrase qui a le plus irrité contre l'*Histoire de Jules César*, c'est celle où il est parlé des hommes providentiels. Et pourtant Dieu existe, et pourtant si tout homme venant en ce monde apporte sa lumière, sa force, sa destinée, la mission de chacun n'est pas identique, pas plus que l'étendue de son esprit. On ne saurait nier qu'il y a des hommes qui exercent une grande influence sur leurs contemporains et même sur plusieurs générations. Parce qu'il y a des hommes qui abusent de leur génie, on ne peut nier ni ce génie, ni la source d'où il émane. On abuse du feu, nierez-vous sa puissance ? Il échauffe, mais il peut incendier. Les talents reçus de Dieu servent, selon le libre arbitre de ceux à qui ils ont été donnés, à l'affranchissement, à l'amélioration ou à l'oppression et domination de leurs semblables. Et combien sont vraies ces lignes d'un penseur suisse, que je cite d'autant plus volontiers qu'on ne peut pas accuser M. Victor Cherbulliez d'illuminisme :

« Entrez dans une chaumière. Cet homme, qui vit de la glèbe et par la glèbe, qui marche le long du jour courbé sur son sillon, et dont la fête est de compter et de recompter son magot, sais-tu ce qui par instants l'arrache à son vulgaire souci, lui ouvre un jour sur le monde, le fait homme? Le souvenir d'une grande destinée qu'il entrevoit à travers une légende. Vraiment, si je devais opter entre une société troublée par les rêves du génie et une autre fort tranquille où chaque jour ressemblerait à la veille, où toutes les têtes seraient de niveau, où chacun jouirait avec délices de la liberté d'être médiocre, je crois que mon choix serait bientôt fait. J'ai vu sur les côtes de l'Océan des bancs d'huîtres : j'ai senti leur bonheur, je ne l'ai pas envié. Et puis, s'il est prouvé que le génie est funeste, comment nous y prendrons-nous pour nous défaire de ce forban? Faudra-t-il le tenir sous clef, le déporter dans une île, lui crever les yeux? Étoufferons-nous dans leurs langes les enfants qui semblent promettre et sur le front desquels brille une lueur suspecte? Ce serait digne de Sparte; mais Sparte, où es-tu? Les grands moyens nous répugnent. Prenons garde qu'à vouloir rapetisser ce qui est grand, on risque de ne rapetisser que soi-même. Ne nous donnons pas le ridicule de ces maîtres d'école dont parle un philosophe, qui passent leur vie à déclamer contre les folles ambitions d'Alexandre. Aux vices du conquérant de l'Asie ils opposent avec complaisance leur propre modération,

la sagesse de leurs désirs, et ils en donnent pour preuve qu'ils n'ont jamais gagné la bataille d'Arbelles ni détrôné Darius. La mission du génie est de révéler leur destinée aux peuples qui l'ignorent encore et à ceux qui ne la comprennent plus. Ironsnous lui marchander notre admiration en alléguant que, sous couleur de faire les affaires du monde, il fait les siennes? L'homme se met toujours dans ce qu'il fait et il ne fait rien de grand sans passion; hélas! toute passion a son égoïsme et sa lie. L'homme qui épouse une idée se dévoue rarement à elle sans réserve : tôt ou tard, dans l'enivrement du succès, il lui donne pour rivale une chimère. Cette lutte de l'utopie personnelle et de la mission est le côté tragique de la vie des grands hommes. »

*
* *

Si la *Colonne de la Grande Armée* a pu être abattue sur la place Vendôme, cela n'a point été principalement en haine de la dynastie déchue, car alors on se fût contenté d'en descendre l'image dynastique, qu'une mauvaise inspiration du dernier empereur avait substituée à l'image légendaire du Napoléon des camps avec sa redingote grise et son petit chapeau; ce ne fut point davantage comme protestation contre un genre d'architecture qui, à l'inverse des colonnes multiples sur lesquelles s'appuie le temple grec, est, d'après l'exemple romain, consacré à l'apothéose d'un seul, car on eût pu surmonter d'un autre signe la colonne (quand les papes eurent établi leur siége dans la capitale des Césars, ils n'ont point abattu les colonnes de Trajan ni d'Antonin, mais ils ont remplacé la statue de ces empereurs par celles de saint Pierre et de saint Paul); ce ne fut pas non plus par besoin de repousser toute idée de conquête, car la France était trop abattue pour qu'elle eût à désavouer des projets d'ambition que nul, pour l'heure, ne lui prêtait, et il y avait quelque manque de dignité à opérer ce reniement devant les Prussiens vainqueurs et maîtres des forts de Paris.

Le motif est plus profond. La chute de la Colonne est le signe d'une maladie grave dont l'âme française est atteinte. Le peintre Gustave Courbet, qui, le premier, au lendemain du 4 Septembre, a émis l'idée d'abattre la Colonne en sollicitant officiellement l'honneur de la déboulonner, ne faisait que traduire en acte ce mauvais sentiment que son maître et compatriote Proudhon avait stigmatisé dans l'une de ses boutades de critique révolutionnaire outrée, en disant : « La démocratie, c'est l'envie. »

A d'autres époques, le peuple était ému en entendant ces grandes paroles orientales sous le souffle desquelles il se sentait grandir. Mais ses aînés des hautes classes lui avaient enseigné à se

rire de tout ce qui ne se pèse et ne se compte et ne rapporte rien.

La démocratie française, elle aussi, a pu avoir ses heures troubles. Mais le peuple, que tant de causes avaient mis hors de lui, retrouvera ses grands jours, l'admiration des grands actes et le culte de ses grands hommes. Déjà il comprend que c'était un sacrilége de porter la main sur le monument national dont le comte Xavier Branicki, dans sa piété pour sa patrie adoptive, a dit excellemment que « le bronze n'était en quelque sorte que le sang figé de nos glorieux soldats et le souvenir de nos victoires d'autrefois. » (*Libération de la France*, br. 1871, p. 29.)

« Le poids de la poussière d'un Napoléon, disait poétiquement Chateaubriand, peut faire pencher le globe dans l'endroit où elle repose. » Un enfant de Genève, la cité froide et raisonnable par excellence, a écrit ces lignes :

« Chaque siècle a pour divine patronne une idée. Malheur aux Héliodores qui la combattent! Idées immortelles et invincibles, comme vous vous jouez de l'orgueil des puissants! Ils ne croient pas en vous, ne vous ayant pas vues descendre du ciel comme un éclair. Vous naissez dans les profondeurs de la conscience humaine, dans le sein de « cette nuit aux ailes noires que le désir « rend féconde. » Filles du désir et comme lui silencieuses, ailées comme votre mère, vous entrez dans le monde sans bruit, et, bien que vous rôdiez sans cesse autour de nous, nos yeux ne vous aperçoivent point; nous ne savons pas voir l'invisible ni écouter le silence; seulement, quand Héliodore est tombé, les plus avisés d'entre nous reconnaissent à la soudaineté de cette chute les coups que vous seules savez frapper... Mais vous vous révélez au génie; et, tant qu'il vous est fidèle, vous faites la garde autour de lui. Heureux ceux qui vous servent! Vous les rendez forts parmi les hommes, vous touchez leurs lèvres du charbon sacré, vous leur mettez dans la bouche des paroles que la terre ne peut oublier. Heureux aussi celui qui vous combat par erreur, et, vous reconnaissant dans la lutte, s'écrie comme Jacob : « J'ai vu Dieu face à face! »

*
* *

Après 1848, le secrétaire d'un ancien député suggérait, comme une réforme des plus utiles, de substituer des numéros aux noms de rues tirés des saints, des grands hommes ou des hauts faits ou de lieux célèbres. Une ville aurait été une sorte de chronologie en édifices, on se fût orienté dans les quartiers de la ville ainsi qu'on le fait par des dates au travers des siècles. Pétersbourg n'a-t-il pas des rues qui ne sont distinguées que par des chiffres? Il en est de même dans certaines grandes villes des États-Unis.

Dans les dernières années du règne de Louis-Philippe, M. de Thou-

reil, qui avait imaginé la *Religion fusionienne*, lui donnait pour but le principe d'universalisation, et il parlait gravement du devoir de changer le plus possible, les uns de femmes, les autres d'hommes, pour ne point se diminuer dans la possession égoïste, et d'opérer le roulement des tribus humaines de commune en commune d'un bout du globe à l'autre, attendu qu'il n'était pas juste que quelques-uns jouissent toujours des meilleurs climats.

*
* *

Proudhon, par une exagération de polémique, s'écriait que le dévouement est inorganique, et qu'il ne voulait connaître que le *doit* et l'*avoir*. C'est parce que le *combien cela rapporte-t-il?* est trop pratiqué à notre époque que le poète Niccolini a pu dire :

« Si la peinture allégorique était en usage, et que je fusse peintre, voici comment je peindrais le siècle présent : un homme gras et ennuyé avec le cigare à la bouche, la vapeur aux pieds, assis sur un faisceau énorme de billets de banque, avec un gilet couleur du ciel, sous lequel se montrerait un cœur de fer avec une monnaie d'or au milieu. Et ce serait là la véritable image de notre temps, qui est l'âge de l'intérêt et de l'ennui.»

*
* *

Mazzini, dans les *Devoirs de l'Homme* (*Doveri dell' Uomo*), publiés en 1860, signale, au contraire, comment l'homme a creusé son propre abîme en ne faisant de révolutions qu'au nom du droit, sans comprendre que tout droit est accompagné d'un devoir correspondant. Et il combat cette théorie comme représentée par le mouvement français.

Le vertueux abbé Grégoire, évêque constitutionnel et membre de la Convention nationale, se préoccupait de faire décréter par la Convention une *Déclaration des devoirs de l'homme et du citoyen*, comme pendant à la *Déclaration des droits* par laquelle la Constituante avait inauguré la Révolution.

Lamennais, dans son *Livre du peuple*, qu'il publia à la suite des *Paroles d'un croyant*, s'efforçait de convaincre les prolétaires que la base essentielle de tout progrès politique et social est une amélioration morale.

Adam Mickiewicz professait également que tout droit veut être mérité par l'accomplissement d'un devoir.

*
* *

Quand Adam Mickiewicz parle de chefs républicains parlementant toujours avec l'ennemi, comment ne pas songer à Jules Favre et à Trochu? et quand il signale le désir d'épargner le sang des siens, comment ne pas songer à Ducrot jurant de ne revenir que

mort ou victorieux et rentrant vaincu et bien portant, n'ayant pas voulu, dit-il, exposer inutilement la vie de ses soldats?

*
* *

Ai-je besoin d'ajouter que si, pour percer certaines théories gonflées d'erreurs, Adam Mickiewicz s'est servi de la pointe aiguë de l'ironie, il n'était, en cela, animé d'aucun sentiment de dédain ni de malveillance envers les masses souffrantes, pas plus qu'il ne l'était envers ses compatriotes lorsqu'il tourna en ridicule certains travers de l'émigration polonaise, dans sa mordante plaisanrteie de la *Gazette de Szawel* (Voy. *Politique du XIXe siècle*, p. 99). Il aimait le peuple et désirait son avancement, mais il voyait avec douleur les détours qui, pour l'un comme pour l'autre, retardaient la délivrance.

Sous les pompes croissantes de la civilisation occidentale, Mickiewicz sentait l'accélération de la décadence de l'Europe, qui, après avoir été labourée par les canons des armées de Napoléon comme jadis par les légions de César, est dans l'attente d'une manifestation religieuse, et doit voir cette fois encore son ancien ordre de choses détruit par les Barbares. Seulement, de même qu'il avait fait cette remarque que le mongolisme, ou esprit destructeur, s'était, au dix-huitième siècle, développé chez des races et en des pays éloignés de la Mongolie, il disait que les nouveaux Barbares, au lieu de descendre comme une avalanche des hauts plateaux d'Asie, pourraient bien jaillir des profondeurs mêmes des abîmes sociaux.

Ceci est comme le prologue de la Genèse sociale d'une Europe future, la vision de l'affreuse mêlée d'où doit sortir, après la tourmente, un autre monde plus équitable, plus imprégné d'esprit divin.

*
* *

Dans le manuscrit, écrit tout entier de la main de l'auteur, il n'y a pas d'autre titre que : *Premier Chapitre*. Le sommaire placé en tête est de l'éditeur, qui a pensé faciliter ainsi l'intelligence du texte.

CRITIQUE LITTÉRAIRE

PRÉFACE.

La critique, qui, lorsqu'elle est exercée avec sincérité, est un puissant instrument de progrès par le dégagement de scories inutiles ou dangereuses, n'est trop souvent qu'un moyen d'exhausser ses amis et de dénigrer ses adversaires, loin d'être un laminoir de vérité.

D'ordinaire, un critique, surtout le critique de profession, recherche en chaque œuvre non le bon, mais le mauvais; on dirait un hôte insensé qui, dépeçant des fruits, en rejetterait la chair, en collectionnerait les épluchures et les offrirait à ses convives. Au lieu de se réjouir de tout rayon nouveau, de recueillir la moindre étincelle pour la sauvegarder, l'exciter et l'étendre, dès qu'il aperçoit du feu, le feu sacré, il crie à l'incendie pour qu'on vienne l'aider a l'éteindre. C'est que presque toujours ce critique est un auteur manqué; comment, dès lors, s'étonner si, constitué juge des productions de l'esprit, il s'acharne contre toute supériorité avec la rancune d'une médiocrité jalouse, s'il met son bonheur à pouvoir rendre méchamment à autrui ce qui lui fut légitimement infligé à lui-même? Il a horreur de l'inspiration, il n'estime que l'effort : l'impuissance envieuse dénigre la virilité.

A une époque, où l'idée de propriété domine tout, même la patrie, même la religion, il était logique que l'on songeât à s'approprier le domaine de l'esprit; aussi des écrivains ont été jusqu'à dire : Ce champ intellectuel est à moi et cet autre à mon voisin; à celui-ci tel sujet, à celui-là tel autre; ce terrain historique ou littéraire, philosophique ou poétique, est en bon rapport, que personne n'y touche. Dans cet ordre d'idées, les critiques sont des espèces de gardes champêtres intellectuels, les uns assermentés pour la communauté, les autres attitrés comme gardes particuliers, tous ayant l'œil à ce que nul intrus ne vienne inquiéter les droits acquis, ni empiéter sur ce qui est en cours d'exploitation.

Là où la fausse civilisation n'a pas encore porté tous ses fruits au point que la simonie, c'est-à-dire le trafic des dons de l'esprit, soit en honneur, mais où l'on combat pour la patrie et pour la liberté, *pro aris et focis*, le critique, à moins d'être censeur, n'apparaît point sous les traits d'un homme de police, sans cesse à l'affût de toute hardiesse de pensée comme d'un délit, mais sous celle tantôt d'un ambassadeur à la recherche d'alliés, tantôt d'un sergent en quête de nouveaux volontaires, ou d'un inspecteur aux revues corrigeant les manquements et notant précieusement les indices de qualités, ou enfin d'un major-général distribuant dans son bulletin le blâme et l'éloge en raison de la part que chacun a prise à la lutte.

Adam Mickiewicz avait un haut sentiment des devoirs du critique. Et, quand il en a rempli la mission, il s'en est acquitté sans faiblesse, sans préoccupation personnelle, ayant sa conscience pour guide et le service de la vérité pour but. Qu'il eût à s'exprimer sur ses contemporains ou sur les auteurs des siècles passés, il le faisait avec la même liberté d'esprit, avec la constante sérénité d'un génie incontesté. Jamais il n'a mérité qu'on lui retournât le reproche qu'il avait si justement adressé aux journalistes de son temps en leur citant, en exemple d'humaine fraternité dans le combat, le trait de ce soldat français qui, après avoir essuyé le feu d'un insurgé lyonnais, lui cria : « Passe au large, je ne tire pas de si près. » Et d'autre part, pour lui aussi, les morts étaient toujours vivants, suivant la belle parole de Lamennais qui craignait que sa plume ne blessât les morts.

Adam Mickiewicz traitait tous les écrivains avec la même impartialité, qu'ils fussent ses compatriotes, ou qu'ils fussent étrangers, qu'ils appartinssent même à la nation la plus ennemie. Quant à ses émules ou à ses voisins de gloire, il en parlait avec une franchise complète, ne séparant jamais la bienveillance de la justice et sans que jamais on ait vu percer une lueur de jalousie. Tout au contraire, il se réjouissait de la force innée ou acquise de ses frères d'armes, de leur génie ou de leur talent ; il applaudissait à leurs succès et, au besoin, aidait à leur triomphe. Avec quelle vigueur de patriotisme et quel exclusif amour du vrai il exposa, devant ses auditeurs du *Collége de France*, les grandes œuvres de Malczewski, de Bogdan Zaleski, de Sévérin Goszczynski, de Sigismond Krasinski, alors uniquement désigné sous le nom de *Poète anonyme*, les louant et les reprenant aussi, mais toujours avec sincérité. Avec

quelle tendresse il s'étendit sur le *Wenceslas* d'Étienne Garczynski, le jeune ami qu'il avait perdu, de qui la forme laisse quelque chose à désirer, mais chez qui il sentait le bouillonnement du génie. Il n'oublia que lui-même, non qu'il ignorât sa valeur, mais parce que personne n'eut ni moins de vanité ni plus de dignité morale.

On s'est étonné que, durant tout son Cours, il n'ait pas une fois prononcé le nom de Jules Slowacki, dont les poèmes sont nombreux et souvent même les vers fort beaux. Quelques-uns ont voulu y voir un motif personnel : car Slowacki posait en rival. Adam Mickiewicz a pu être impatienté des efforts que faisait Slowacki pour que l'on reconnût son génie: mais la vraie raison, pour laquelle il garda le silence sur ses poésies, est celle qu'il a donnée lui-même en disant : « J'ai beau chercher dans Slowacki, avec la meilleure volonté du monde, un passage réellement inspiré, je ne le trouve pas. » Or rendre hommage à la forme de Slowacki et en même temps affirmer et prouver que la source de la création poétique faisait défaut, c'eût été irriter Slowacki sans utilité aucune. Mon père se tut. Eût-il même été suffisamment compris du public si, de même qu'il avait dit que Garczynski, malgré ses imperfections, était le plus polonais des poètes, il eût ajouté que Slowacki en était le moins polonais, c'est-à-dire le plus pénétré par l'esprit étranger, quels que fussent d'ailleurs le choix patriotique des sujets et la splendeur nationale dont il savait vêtir ses idées. Un jour seulement, à propos du Père Marc, il se permit une allusion à ce qu'il y avait de sacrilége de mettre en scène un tel personnage, sans avoir réellement ressenti soi-même en son âme l'émotion sainte qui l'avait fait agir. Slowacki (la trace en est restée dans sa correspondance) se débattait contre ce qu'il appelait une injustice et finissait par en être aigri : il se trouvait au moins l'égal des poètes contemporains les plus célèbres de l'étranger; il oubliait que ce qui suffisait alors à la France n'était pas suffisant pour la Pologne; à la France même cela ne suffirait plus aujourd'hui.

En un temps où chacun est si soigneux d'effacer la trace de ses pas, dans le désir de laisser croire qu'il n'est redevable de rien à personne, mais qu'il s'est élevé par la puissance de son propre génie, on a plaisir à voir le grand poète polonais déclarer de qui il procède; loin de cacher ce qu'il doit à lord Byron, Adam Mickiewicz le proclame son maître : « Ce qui a élevé, ce qui a facilité la marche des poètes slaves, c'est la carrière poétique de lord Byron.

Lord Byron commence l'ère de la poésie nouvelle. Ceux-là seulement qui ont saisi ce qu'il y avait de fort, de vrai, de sincère et de profond dans lord Byron, ont été appelés à prendre le devant dans la marche de notre siècle. » (20 déc. 1842, *Slaves*, IV, p. 43.)

A l'inverse de la plupart des critiques de l'Occident qui s'en vont ramasser d'âge en âge les morts inconnus afin de leur dresser un piédestal de protestations contre l'oubli des générations, Adam Mickiewicz croit à la nécessité des grands hommes pour guider l'Humanité et il en recherche la lumière dans chaque siècle comme celle de phares indispensables. A l'opposé de ceux qui ne procèdent à l'examen d'aucune œuvre que le scalpel à la main, il s'attache en chaque œuvre à ce qui a fait son principe de vie et d'action.

Veut-on connaître le point de vue sous lequel il juge, voici le terrain où il a pris position, et d'où il embrasse l'horizon littéraire :

« Cette longue lutte des *romantiques* et des *classiques*, qui a rempli les journaux de France, de Pologne et même de Bohême, que signifiait-elle? On voulait déposséder de leur gloire les représentants de l'ancien ordre de choses littéraires. On ne leur refusait pas la science, la connaissance de la théorie; ils étaient possesseurs légitimes du territoire littéraire, ils avaient le droit de l'administrer; mais on leur demandait de l'inspiration ; on exigeait qu'ils pussent exhiber les titres de leur puissance. Il ne suffisait plus de gouverner, parce qu'on était né de parents littéraires, ou parce qu'on avait fait des études dans les écoles. Le monde demandait *du génie;* on ne voulait plus admirer que ce qui était admirable, que ce qui provenait du génie. On refusait à l'homme le droit de diriger l'intelligence et les sentiments de ses semblables, s'il ne prouvait sa supériorité par le fait qui témoignait d'une force extraordinaire. C'était tout simplement déposséder le monde ancien; c'était commencer la création d'un monde nouveau. Cette réforme littéraire est plus radicale et plus profonde que celle qui a été tentée dans la politique. Les écoles politiques ont cru que les masses, une fois appelées à juger de leurs propres intérêts, trouveraient bientôt le mot de l'énigme politique; mais la littérature nouvelle, en renversant l'ancienne école, n'a pas compté sur le vote des masses, quoiqu'elle fût sûre de trouver un jour leur appui. Elle ne tire sa puissance que d'elle-même, que de l'abîme de l'âme humaine. Ce qui commence donc la littérature des derniers temps, c'est cet appel *au génie, à l'inspiration*...» (15 janvier 1843, *Slaves*, IV, p. 85.)

Le lecteur trouvera ci-dessous réunies les études d'Adam Mickiewicz sur Gœthe, Byron, Puszkin. Il aura sans doute plaisir à voir comment le grand poète polonais a apprécié l'œuvre des trois grands poètes de l'Allemagne, de l'Angleterre et de la Russie, ses frères en poésie.

L. M.

15 janvier 1872.

GŒTHE ET BYRON

AVANT-PROPOS.

L'étude sur Gœthe et Byron dont nous offrons la traduction aux lecteurs, publiée d'abord dans un journal de Varsovie, la *Gazeta Codzienna*, du 29 avril 1860, et insérée dans l'édition polonaise des œuvres d'Adam Mickiewicz, semble avoir été écrite à la nouvelle de la mort de Byron, qui expira à Missolonghi, le 19 avril 1824. L'auteur, tout jeune encore, au seuil de sa carrière poétique, essayait de se rendre compte de celle de ses illustres devanciers. Nous complétons son travail en le faisant suivre du jugement sur le poète anglais qui précède l'admirable traduction qu'il a donnée du *Giaour* en vers polonais. Nous y joignons enfin une brève citation du cours au *Collége de France* où incidemment il parle de Byron et aussi de Gœthe.

Ainsi trois fois Adam Mickiewicz a exprimé son sentiment sur Byron : vers 1824 d'abord, en 1835 ensuite et enfin en 1844. Pour faire un tout de ces appréciations, en les rapprochant, sans toutefois les mêler, nous avons adopté la division en trois paragraphes. Le premier renferme son impression de jeune homme; le second comprend sa profession de foi de traducteur du poète anglais; le troisième est en quelque sorte sa conclusion, alors qu'il parlait à Paris devant un public européen.

Adam Mickiewicz ne s'est pas rencontré avec Byron, qui expira en Grèce avant que lui-même eût quitté la Pologne, mais il lui a été donné d'être l'hôte de Gœthe.

Gœthe a ses détracteurs. Il y a peu de jours, M. Auguste Vitu, un ancien rédacteur en chef d'un journal ministériel de Paris, a appelé *Faust* « une pédantesque diablerie » et a déclaré ne voir dans la figure de la blonde Marguerite « qu'une pauvre grisette séduite, puis abandonnée par son amant, histoire banale. »

Tout ce qui a trait à Gœthe n'en a pas moins un intérêt si universel, que nous citerons ici le récit de l'entrevue du grand poète

de l'Allemagne avec le grand poète de la Pologne. Un compatriote d'Adam Mickiewicz, poète lui aussi et son compagnon de voyage, décrivait à ses amis son pèlerinage à Weimar. Nous traduirons les passages des lettres d'Odyniec qui concernent Mickiewicz et Gœthe.

ENTREVUE DE MICKIEWICZ AVEC GŒTHE.

« Weimar, 19 août 1829.

« Le 18 août 1829, nous nous arrêtâmes à l'auberge de l'*Eléphant*, sur la grande place. Adam se rendit chez la belle-fille de Gœthe, Ottilie. Il avait, pour elle et pour Gœthe, des lettres de recommandation de madame Marie Szymanowska. Il revint enchanté de madame Ottilie et avec une invitation pour huit heures du soir. Gœthe passe l'été dans une maison qu'il possède hors la ville. Le jardinage est sa distraction favorite. En revenant de flâner par les rues, nous trouvâmes la carte du fils de Gœthe, Auguste, le mari d'Ottilie. Adam a été très-différent de ce que je le connaissais. Généralement, dans la société des dames, il était familier, s'il était lié avec elles, et, dans le cas contraire, réservé et froid. Cette fois, il se montra charmant. A la vérité, madame Ottilie et son amie, mademoiselle Pappenheim, l'aidèrent de leur mieux. C'était un vrai jeu de volant : chaque sujet était lancé dans les airs et on ne le laissait plus retomber. Mademoiselle Pappenheim, qui visiblement a beaucoup lu, frisait parfois le pédantisme; mais Adam, par l'expression d'un sentiment ou par quelque plaisanterie, empêchait que la conversation ne dégénérât en discussion ou en dispute. M. Auguste était jovial et positif. A un moment où mademoiselle Pappenheim parlait d'une manière trop pathétique du sentiment, il se mit à raconter comment beaucoup de jeunes filles de Weimar épousent des Anglais ; et, comparant ces insulaires à des cigognes, il imitait avec ses doigts les mouvements de ces oiseaux et disait que les jeunes filles ressemblaient à des grenouilles, levant la tête et criant : *Nimm mich, nimm mich !* Prenez-moi, prenez-moi ! — Fi donc, Auguste ! exclama madame Ottilie. — Incorrigible, ajouta mademoiselle Pappenheim. Un domestique apporta une lettre. Madame Ottilie l'ouvrit en toute hâte et nous dit avec un visage épanoui : Papa vous recevra demain à midi. Papa signifiait : Gœthe. Son empressement et sa satisfaction visible

firent supposer à Adam qu'elle avait eu des doutes sur l'amabilité du père. Quoi qu'il en soit, nous verrons Gœthe.

« Le 19, à dix heures du matin, un domestique nous apporta un mot de madame Ottilie et déposa deux cartes de visite, sur lesquelles il n'y avait d'écrit que : Von Gœthe. Dans son billet, madame Ottilie annonçait à Adam qu'elle nous enverrait sa voiture, parce qu'il pleuvait et que Gœthe nous attendait à trois heures pour dîner. Aurais-je jamais rêvé de dîner chez Gœthe ?

« A midi précis, l'élégante voiture de madame Ottilie s'arrêtait devant notre hôtel; et, un quart d'heure après, elle nous déposait à la porte de la maison de campagne de Gœthe, où nous attendait déjà un vieux domestique qui, à travers le jardin, nous conduisit au salon. La maisonnette avait un seul étage : des vignes grimpantes se détachaient sur son fond blanc. Le salon était vaste, mais meublé simplement, avec un parquet en couleur. Dans la cheminée, toute proprette comme si jamais il n'y eût eu de feu, traînait un papier déchiré en deux. Adam ramassa un fragment et reconnut l'écriture de Gœthe qu'il avait vue dans l'album de madame Szymanowska, je ramassai l'autre moitié et nous les gardâmes en souvenir. Cela traitait de physique. Nous attendîmes un quart d'heure environ. Adam me demanda si le cœur ne me battait pas. Et il me rappela combien jadis il avait envié à madame Szymanowska sa connaissance avec Gœthe. En cet instant, nous entendîmes des pas résonner et Adam cita gravement un vers polonais : « On entend s'avancer avec majesté... » A ces mots, la porte s'ouvrit et Jupiter apparut. Il a en effet quelque chose d'olympien, une haute taille, des formes colossales, une figure grave, imposante, et un front! Son front précisément est Jupitéréen. Sans diadème, il brille de majesté. Ses cheveux n'ont pas trop blanchi, mais sont rares au sommet du front. Ses yeux couleur de bière, clairs et vifs, se distinguent encore comme par une bordure émaillée qui ceint les prunelles, et qu'Adam compare à l'anneau de Saturne. Nous n'avons jusqu'à présent rien vu de pareil chez personne. Il portait une redingote, d'une couleur bronzée sombre, boutonnée du haut en bas. Au cou pas de col, mais un mouchoir blanc, attaché avec une épingle en or. Tel qu'un rayon de soleil qui émerge de derrière un nuage, un sourire étonnamment doux et bienveillant tempéra la sévérité de cette physionomie, quand, en entrant, il nous tendit la main et nous dit : « Pardon, Messieurs, de vous avoir fait attendre. Il m'est très-

agréable de voir les amis de madame Szymanowska qui m'honore aussi de son amitié. » Il faut savoir que Gœthe a été un très-ardent admirateur de madame Szymanowska ; il ajouta, en parlant d'elle : « Elle est charmante comme elle est belle, et gracieuse comme elle est charmante. » Il dit ensuite à Adam, qu'il le savait à la tête de la nouvelle direction que prend chez nous, comme partout en Europe, la littérature. « Je sais par expérience, ajouta t-il, combien cela offre de difficultés : c'est aller contre le vent. » — « Votre expérience nous enseigne aussi, répondit Adam, comment de grands génies, tels que le vôtre, changent la direction du vent et l'entraînent à leur suite. » Gœthe inclina légèrement le front, en signe sans doute qu'il comprenait le compliment; et, poursuivant l'entretien, il exprima son regret de ne presque rien savoir de la littérature polonaise et de ne connaître aucune langue slave. « Mais l'homme a tant à faire dans cette vie ! » Il ajouta cependant qu'il avait entendu parler d'Adam par les journaux et qu'il avait lu des extraits de son récent poème de *Wallenrod*, dont madame Szymanowska avait eu la gracieuseté de lui envoyer une portion traduite en allemand par mademoiselle Caroline Janisch, de Moscou, et dont d'autres passages avaient paru dans le *Leipziger Jahrbücher*. Sur sa demande, Adam lui exposa, avec une concision et une clarté extraordinaires, notre mouvement littéraire depuis son origine jusqu'à nos jours, en montrant le lien de notre littérature avec notre histoire. Gœthe n'en détachait pas son regard, et témoignait non-seulement l'attention la plus soutenue, mais le curieux intérêt qu'éveillait en lui ce récit. C'est ce que me semblait confirmer le mouvement des doigts de sa main, qui reposait sur son genou. J'ai oublié de dire qu'au début Gœthe s'exprima en allemand ; mais dès qu'Adam lui eut répliqué en allemand que, tout en possédant cette langue, il n'oserait s'en servir en sa présence, Gœthe ne parla plus que français. Dans la suite de la conversation, Gœthe affirma qu'avec la tendance générale vers la vérité qui s'accentue chaque jour davantage, la poésie et la littérature doivent se généraliser forcément ; il se rallia néanmoins à l'avis d'Adam, que jamais les traits nationaux distinctifs ne s'effaceraient. C'est ce qui amena sur le tapis la question des chansons populaires ; Gœthe écouta avec un plaisir visible tout ce qu'Adam lui raconta sur la variété, les différences, le caractère et le ton de nos chansons provinciales, et il répéta à dîner plusieurs des observations d'Adam. Il nous interrogea enfin sur nos projets

ultérieurs, rappelant son séjour en Italie et à Rome et nous enviant le bonheur que nous allions avoir de visiter ce pays d'où, dans sa jeunesse, il avait emporté les plus doux souvenirs. Il questionna aussi Adam sur ses connaissances berlinoises et notamment sur le professeur Gans; il lui mentionna les Polonais qu'il avait fréquentés, tels que Jean Potocki, la princesse Lubormirska et madame Szymanowska. Quand nous nous levâmes pour prendre congé, il nous manifesta ses regrets de ce que la pluie l'empêchât de nous faire les honneurs de son petit jardin. « Mais j'aurai encore le plaisir de jouir de votre société à dîner chez ma belle-fille. » Et, se tournant vers moi avec un sourire : « Nous aurons quelques jolies dames et demoiselles; j'espère que ça vous fera plaisir. » Un éclat de rire nous échappa. Il dit alors à Adam : « N'est-ce pas? » nous serra la main et, se penchant encore sur les escaliers, nous dit : « Au revoir. »

— « Eh diable ! quelle raison ! » exclama tout d'abord Adam.

« A trois heures moins le quart, nous rencontrâmes chez madame Ottilie M. et madame Vogel. Vogel est médecin de la cour et sa femme est une beauté accomplie. Il y avait encore deux autres dames et une petite-fille de Schiller; nous étions en tout seize à table.

« Gœthe entra à trois heures précises, dans une redingote de la même couleur, un mouchoir blanc autour du cou. Il était de belle humeur. Toutes les dames se précipitèrent au devant de lui et il se mit à causer avec elles en souriant. Il demanda ensuite à son fils s'il nous avait présenté à ses hôtes; et, nous montrant une des jeunes filles, il nous dit : « C'est la petite-fille de Schiller. » Voir chez Gœthe la petite-fille de Schiller, il faut avouer que c'est quelque chose !

Adam fut placé à table entre Gœthe et madame Ottilie. La conversation fut des plus animées. Ma voisine, mademoiselle Pappenheim, me dit que les Polonais lui plaisaient beaucoup : « Ils ont quelque chose de poétique. » Ces mots laissaient supposer qu'elle ne trouvait pas cette qualité chez ses propres compatriotes. Gœthe nous parla des anciens soldats allemands qu'il avait connus dans sa jeunesse à Strasbourg, comment, de faction sur les remparts, ils posaient à terre leur carabine pour tricoter des bas. Son récit était si spirituel qu'on ne pouvait s'empêcher de rire. Il semblait en veine de gaieté, bien qu'il abordât parfois des sujets plus sérieux. C'est ainsi qu'à M. Vogel, qui déclarait qu'en chaque

science la théorie doit précéder la pratique, il répondit qu'elles doivent marcher de pair, « parce qu'il n'est pas donné à l'homme de créer des âmes sans corps. » Il répéta à M. Eckerman ce qu'Adam lui avait dit des chansons populaires. Lorsque M. Auguste nous fit admirer son cabinet minéralogique, à la vue de dents pétrifiées, Adam observa qu'aucun dentiste anté-diluvien n'en pouvait posséder de plus belles. Gœthe répéta cette plaisanterie aux dames.

« Sur les six heures, il se retira dans ses appartements. Le temps était devenu très-beau, toute la société se rendit à la promenade, nous nous reposâmes sur le banc de Schiller.

« Weimar, 24 août 1829.

« Ce n'est pas en vain que je suis dans la capitale de la poésie : j'y nage comme un poisson dans l'eau. Je suis avec Adam, je vois journellement Gœthe, je foule les traces de Schiller, de Wieland, de Herder, j'écoute la musique de Hummel, une vieille connaissance de Dresde. Le temps est admirable, et je ne doute pas qu'à la fin ne s'accomplisse la volonté de madame Ottilie, qui veut que nous restions ici au moins jusqu'au 28, c'est-à-dire jusqu'à la célébration du quatre-vingtième anniversaire de la naissance de Gœthe. Nous venons de recevoir un billet de madame Ottilie, qui nous invite à une soirée à laquelle assistera aussi son père.

« 11 heures.

« Pendant la soirée entière, il n'a été question que de pétrifications et de briques, grâce au sculpteur David et à l'architecte Coutré, en l'honneur desquels la réception avait lieu. Gœthe n'est resté qu'une heure, debout comme une statue, et les hommes l'entouraient comme un groupe de pierre. Les dames, assises assez loin, avaient l'air de froides Galathées. Elles ne perdirent pas grand'chose à ne pas entendre de savantes dissertations sur les bustes, les monuments, les tours, les tumulus, les obélisques, les pyramides et la tour de Babel elle-même, dont Gœthe a dit que « si elle eût pu être achevée, elle aurait été, selon toutes les lois de la nature et de l'art, terminée en pointe, c'est-à-dire avec une extrémité culminante aiguë. » M. Coutré est un homme modeste et silencieux. David discutait avec beaucoup d'animation, Adam avec une science dont l'étendue dut surprendre Gœthe qui,

lorsqu'Adam, à propos de pyramides découvertes en Amérique, exprima l'idée que la sculpture, comme l'art plastique par excellence, démontre le plus clairement le degré de culture intellectuelle d'un peuple, l'écouta avec une vive attention et se borna à observer qu'outre la culture intellectuelle, la nature des matériaux que les artistes ont sous la main doit influer sur le caractère de leurs œuvres, comme par exemple la dureté excessive du granit d'Egypte a été l'une des causes pour lesquelles les statues taillées dans ce granit ont toujours les mains collées le long du corps.

« Gœthe se transporte en ville aujourd'hui et nous dînons demain à sa table.

« 25 août.

« Une superbe dinde truffée qui figurait au dîner d'aujourd'hui était comme le symbole de la conversation de Gœthe à table. David d'Angers souleva la question des sympathies et des antipathies nationales, en parlant de l'influence de Byron, de Gœthe et de Schiller sur les classes éclairées en France, sous le rapport de leurs sentiments à l'égard des Anglais et des Allemands. Gœthe a une manière de penser si profonde, si mûrie, si claire, qu'on s'instruit en l'écoutant; mais il ne lui arrive pas, ainsi qu'à Adam, de dire de ces mots qui vous coupent la respiration et vous interrompent la circulation du sang. Il a indiqué comment les différences natives dans les sentiments et les conceptions, ou plutôt dans la manière de sentir et de concevoir, propres à chaque race comme à chaque individu, exploitées par l'intérêt et l'orgueil d'esprits faux ou passionnés, créent avec le temps parmi la tourbe vulgaire d'infranchissables frontières qui divisent l'Humanité, comme les monts et les mers séparent les pays. Le devoir des gens supérieurs est donc d'adoucir les rapports internationaux comme de faciliter la navigation et de rendre praticables les montagnes. Le libre-échange des idées et des sentiments contribue au bien-être de l'Humanité comme le libre-échange des produits. S'il ne se pratique pas encore, c'est que la société internationale n'a pas de lois certaines et de principes moraux qui, dans les relations individuelles, mitigent les différences infinies et les fondent plus ou moins en un tout harmonique. Seulement, Gœthe ne dit pas d'où doivent découler ces principes et ces lois. On passa ensuite à l'état du monde et de l'Europe. Gœthe estime que notre XIX[e] siècle

n'est pas simplement la continuation des siècles précédents, mais qu'il doit commencer une ère nouvelle. Les grands événement qui ont marqué ses premières années, ne peuvent pas ne point amener de résultats équivalents, quoique les épis de semailles pareilles poussent et mûrissent lentement. Il cita des exemples dans le passé pour prouver que les découvertes les plus importantes, les événements les plus marquants et les plus grands hommes se produisent d'ordinaire à la moitié ou à la fin d'un siècle.

« Adam me semble supérieur à Gœthe. Il a autant de raison, et il a en plus des visions prophétiques. Les pensées de Gœthe sont des thalers brillants, qui sortent de l'hôtel des monnaies et qu'on peut mettre en poche; celles d'Adam sont du métal en fusion, qui vous envahit.

« Weimar, 27 août 1829.

« La soirée d'aujourd'hui était comme un avant-goût du festin de demain. Toute la société de Weimar et de nombreux hôtes, venus exprès un peu de partout, remplissaient les salons brillamment éclairés. Les félicitations ne se formulaient pas encore, mais se devinaient déjà. Les dames avaient d'éclatantes toilettes, les hommes étaient en cravate blanche, d'énormes bouquets à toutes les tables et un air de fête. Gœthe, le soleil et la divinité du jour, était le point central autour duquel on gravitait. La foule se portait sur ses pas; à son approche, les conversations cessaient, et l'on épiait ses paroles. En se promenant lentement à travers ses appartements, il distribuait des mots aimables. Il remercia Adam d'être resté un jour de plus pour sa fête. Cependant il semblait s'acquitter d'un rôle; car, sur sa figure marmoréenne, on ne remarquait ni animation ni émotion. Il se retira chez lui incognito sur les dix heures.

« Weimar, 28 août 1829.

« Nous nous sommes présentés chez Gœthe à une heure et demie. Dès qu'il nous aperçut, Gœthe s'avança vers nous, nous tendit la main et répondit à nos souhaits : « Je vous remercie, messieurs, je vous remercie sincèrement. » Une table était surchargée de travaux féminins et de lettres de félicitations. Madame Ottilie nous donna à lire la lettre du roi-poète, Louis de Bavière, qui souhaitait à Gœthe de vivre cent ans et le priait d'accepter une copie d'une statue antique récemment découverte et qu'on supposait représenter un des fils de Niobé. Il terminait en s'informant de la

maison que Gœthe avait habitée à Rome, «car les plus chétifs détails qui ont trait aux grands hommes sont importants. » La statue, couronnée d'une guirlande de fleurs, était placée en face de l'entrée du salon, afin que chacun pût l'y admirer. Gœthe nous la fit examiner, en s'extasiant sur la beauté des détails et l'harmonie de l'ensemble. Il était infiniment plus animé que la veille. Nous le quittâmes à deux heures, car ce jour-là Gœthe dînait seul avec les plus belles dames de Weimar; et tous les hommes sans exception banquetèrent à l'auberge « *Zum Erbprinzen.* »

« Weimar, 29 août 1829.

«... Gœthe me domine aujourd'hui comme le colosse de Rhodes, un pied sur *la vérité* (c'est ainsi que dans ses Mémoires il appelle sa vie réelle), l'autre sur *la poésie*, c'est-à-dire sur ses œuvres; et mes pauvres pensées, comme les vagues agitées par le vent, tourbillonnent devant lui, sans que je puisse même le représenter clairement ni le saisir. J'ai tant entendu parler de lui ce matin par Holtey, tant d'idées se pressent dans mon cerveau après la représentation de *Faust* à laquelle j'ai assisté aujourd'hui, tout cela se trouve si bien lié et fondu ensemble par les paroles que j'ai recueillies de ses propres lèvres, que je me sens malgré moi porté de l'admiration à l'analyse. Jusqu'ici je n'ai considéré en lui que le poète, l'artiste incomparable, le potentat de la raison et je criais à genoux : il est grand ! grand ! grand ! Maintenant je cherche sous le poète le devin, sous le philosophe l'idée et la vérité, sous l'homme le cœur et l'esprit. Je cherche en lui ce que je vois et je sens en Adam; ma vue se voile et ma tête se trouble, lorsqu'en me questionnant je ne puis en conscience dire de lui ce que dix fois par jour je pense d'Adam. Est-ce que chez lui, comme chez le colosse de Rhodes, la tête seule serait éclairée de cette lumière qui permet de contempler sa gigantesque hauteur, mais qui n'élève pas plus haut le regard du spectateur? Ne serait-ce qu'une lanterne terrestre, bien que suspendue à une élévation extraordinaire, et non pas une lumière descendant d'en haut? Je ne sais qu'en penser moi-même et, au lieu de t'offrir l'expression de sentiments que je n'ai pas encore tirés au clair, je dois te raconter les choses en détail. Adam ne m'aide nullement à sortir de mon incertitude, il ne loue ni ne blâme. Et cependant, je suppose qu'à lui aussi *Faust* a donné une noix dure à briser. Dès notre sortie du théâtre

je l'ai entrepris : il m'a laissé dire et est demeuré silencieux comme la muraille. Quand Gœthe lui a demandé quelle impression lui avait faite la représentation de *Faust*, qui n'a pas été écrit pour le théâtre, Adam a loué telle ou telle scène, sans se prononcer sur l'ensemble. Gœthe a dû en être frappé ; car il le regardait d'une manière pénétrante, comme s'il s'attendait à quelque chose de plus; et il borna là ses questions. J'ai été également ravi de scènes particulières, j'ai ri aux éclats des coquetteries de Marthe avec Méphistophélès, et je n'ai pu m'empêcher de sangloter pendant l'entrevue de Faust et de Marguerite dans la prison, malgré la honte que j'en ressentais, car j'étais dans la loge de M. et de madame Vogel. Madame Thérèse n'a rien eu de plus pressé que d'en faire part à Gœthe, ce qui m'a concilié un bienveillant sourire et quelques mots de sa part, nullement sur *Faust*, mais sur notre climat et celui de l'Italie, sur l'influence que ce dernier a exercée jadis sur lui et doit exercer sur chacun qui arrive du Nord. Cette amabilité éveille ma reconnaissance ; cependant j'en veux à Faust à cause de Marguerite, et à lui à cause de Faust. Mais je passe à la relation détaillée de notre journée. A peine étions-nous habillés, que David d'Angers entra et sur ses talons un petit homme qui remit un billet à Adam (1). Adam le lut et rougit, sans doute de plaisir, car le billet était de Gœthe, qui le priait de permettre au peintre envoyé par lui de faire son portrait, « parce qu'il désirait (ce sont les termes de sa lettre) posséder dans sa galerie un hôte si intéressant. » David dit au peintre qu'ils pouvaient travailler tous deux à la fois. Ils placèrent donc Adam sur une chaise, ainsi qu'une jeune fille dont on va boucler les cheveux, et l'un se mit à peindre sa silhouette, l'autre à la modeler. Pour ne pas les déranger, j'ai été voir notre voisin Holtey qui m'a donné des détails sur M. Auguste. Il aurait des talents hors ligne, mais son horreur à l'idée d'un parallèle avec son père l'empêche de les cultiver. Sa mère s'appelait Christine Vulpius. Gœthe, si volage dans ses

(1) Voici la lettre en question :

Herr Mickiewicz ist hœflichst ersucht dem Ueberbringer des Gegenwærtigen Herrn Schmeller einige Stunden zu gœnnen um das Portræt eines so interessanten Gastes zu nehmen; auch wegen der Zeit mit demselben einige Verabredung zu nehmen.

Hochachtungsvoll *J. W. GŒTHE*

Weimar, den 30 Aug. 1829.

amours, lui était resté fidèle pendant vingt ans et avait fini par l'épouser. Elle était l'héroïne de ses *Elégies romaines*. Au demeurant, tout cela ne me parut pas pouvoir égaler l'amour de *Gustave* dans *les Ayeux*. A table, la conversation roula surtout sur les sciences naturelles. Gœthe disait à M. Quetelet que ce sujet devait être des plus intéressants pour chaque homme pensant, puisque personne ne saurait ni assez l'approfondir ni l'épuiser : « La nature a l'attrait et le charme de l'infini. Il ne faut qu'être conséquent dans ses recherches et la nature n'a jamais déçu personne. Les trésors de la nature sont des trésors enchantés, que non-seulement la pioche mais la parole peut ouvrir. Quand je songe à toutes les découvertes qui ont été faites dans le cours de ma longue vie et auxquelles je me suis initié peu à peu, je plains les jeunes gens qui auront à les apprendre en quelques années. C'est vrai que la méthode d'enseignement est meilleure. J'ai été souvent en dispute avec la nature, mais j'ai toujours fini par lui demander pardon. Quand je discute avec un homme, je ne suis jamais absolument sûr qui de nous a raison; mais, en disputant avec la nature, je sais d'avance que c'est elle qui a raison. »

« Voilà quelques aphorismes de Gœthe. Toujours la nature, et jamais le nom de Dieu n'est prononcé.

« Weimar, 30 août 1829.

« Je n'ai plus à vous parler que de notre soirée d'adieu. Gœthe vint sur les huit heures chez madame Ottilie et resta deux heures environ. Il causa surtout avec Adam, sur un ton moitié sérieux, moitié plaisant. Il eut la bonté de me dire qu'il espérait que je n'oublierais pas Weimar de sitôt. Encouragé par sa bienveillance, je lui demandai pour nous deux plumes et son nom. Il sourit, et Adam ajouta que ce serait pour nous, notre vie durant, le plus doux souvenir. Il inclina la tête en signe d'acquiescement et passa à un autre sujet. Au moment des adieux, il me tendit la main, je la baisai en lui demandant sa bénédiction. Il ne dut pas s'en offenser, car il me baisa au front, ainsi qu'Adam qui lui baisa l'épaule. Madame Ottilie nous dit que c'est ce qu'elle ne lui a jamais vu faire à des étrangers. En se retirant, la lumière à la main, il se retourna vers nous et ses lèvres semblèrent murmurer quelque chose. La porte se referma; sans doute, nous ne le reverrons plus jamais. Dix minutes après, l'aîné de ses neveux nous apporta

deux cartes dorées sur le tranchant avec quatre vers allemands sur chacune et signées : Gœthe (1), et de plus deux plumes d'oie usagées. »

Ajoutons que, nos deux voyageurs ayant eu l'occasion de revoir David d'Angers, Odyniec écrit, dans une lettre datée d'Heidelberg, 12 septembre 1829 : « David m'a raconté qu'après notre départ, Gœthe lui a dit d'Adam : « On voit que c'est un homme de génie. »

Nous avons beaucoup abrégé les lettres d'Odyniec, n'en reproduisant que ce qui avait plus directement trait à Mickiewicz et à Gœthe.

(1) Je ne relèverai point l'enfantillage des plumes sollicitées par le jeune compagnon de voyage d'Adam Mickiewicz. Que de fois n'a-t-il pas été recommencé près de Chateaubriand, moins illustre que Gœthe. Mais je dirai que mon père conserva jusqu'à la fin dans ses papiers, signé et daté de la propre main de Gœthe, un feuillet à tranche dorée où sont imprimés les vers suivants :

—

Am acht und zwanzigsten August. 1826.

—

Des Menschen Tage sind verflochten,
Die schœnsten Güter angefochten.
Es trübt sich auch der freyste Blick;
Du wandelst einsam und verdrossen,
Der Tag verschwindet ungenossen
In abgesonderten Geschick.

Wenn Freundes Antlitz dir begegnet,
So bist du gleich befreyt, gesegnet,
Gemeinsam freust du dich der That.
Ein zweyter kommt sich anzuchliessen,
Mitwirken will er, mitgeniessen,
Verdreyfacht so sich Kraft und Rath.

Von æusserm Drang unangefochten
Bleibt Freunde so in Eins verflochten,
Dem Tage gœnnet heitern Blick!
Das Beste schaffet unverdrossen;
Wohlwöllen unsrer Zeitgenossen
Das bleibt zuletzt erprobtes Glück.

J. W. GOETHE.

Weimar, 28 aug. 1829.

Si les visites que se font les empereurs et les rois excitent toujours une attention anxieuse, puisque souvent la destinée de millions d'hommes dépend de l'impression que l'un des interlocuteurs produira sur l'autre, les entrevues des souverains du monde de l'esprit n'ont pas une moindre importance, puisque les plus hautes questions sont résolues spirituellement avant de l'être matériellement.

Le jour où l'empereur Napoléon, vainqueur des Russes à Friedland, comme il l'avait été des Prussiens à Iéna, eut une entrevue avec l'empereur Alexandre sur le radeau du Niémen, il se fit une éclipse dans le ciel politique : le vainqueur était dominé par le vaincu, l'esprit de l'Occident avait fléchi devant l'esprit du Nord, et la Révolution recula devant le Tzarisme. Aussi vit-on dès le lendemain ce phénomène prodigieux et fatal, — le glorieux chef des Français, rebroussant chemin jusque sur le Tage, et, par cette marche rétrograde, disloquant et démoralisant sa Grande-Armée, entraînant la France en Espagne pour y faire contre une nation de même race l'œuvre impie de la Russie contre la Pologne : ce qui fut le commencement de la perte du Héros.

Quand Adam Mickiewicz eut à Weimar son entrevue avec Gœthe, il pouvait, lui aussi, être assailli par des tentations; une âme moins fortement trempée eût pu être éblouie par l'éclat sans égal d'une royauté littéraire universellement acceptée par l'Allemagne, reconnue par l'Europe et devant laquelle, en sa présence, s'inclinait le chef de l'Etat. Par ses poèmes de *Grazyna* et de *Wallenrod*, où la perfection de la forme s'allie à la plus intime connaissance des traditions, il avait montré qu'il savait évoquer et qu'il était capable de faire revivre le passé; il ne tenait qu'à lui de s'adonner au culte de l'Art pour l'Art : il en eût aisément été un des grands-prêtres. Il eût pu recueillir la royauté des lettres et le souverain pontificat de l'Art. Pourvu qu'il eût contribué à détourner les esprits de l'action et les eût endormis au murmure de ses vers, on lui aurait sans doute laissé pleine liberté d'enguirlander de fleurs le passé, même le passé de la patrie. Il eût vécu dans le luxe et les honneurs, et, un peu d'habileté aidant, il eût été admiré de ses contemporains. Mais, au lieu d'une royauté éphémère, combien ne vaut-il pas mieux pour l'homme de génie vivre dans la douleur, dans le sacrifice continu pour le bien de ses frères; car alors il survit dans leur mémoire et règne sur les siècles!

Ce qui préservait Adam Mickiewicz contre toute suggestion

du malin esprit, c'est qu'il n'allait point à Gœthe dans un sentiment de vanité. Il ne lui parla pas de lui-même, mais de sa nation et de sa race, de la marche et du but de la poésie slave : et il fut d'autant plus éloquent qu'il ne songeait point à sa propre personne. Nul mieux que lui n'eût pu prendre pour devise : « Non pour moi, mais pour ma patrie. » Devant celui que l'on appelait alors « le grand païen, » le chantre plus que chrétien de la Pologne martyre n'amena point pavillon; il tint d'une main ferme le drapeau de la patrie polonaise en face du panthéisme allemand; il obligea Gœthe à reconnaître que les caractères nationaux subsisteraient toujours. Gœthe l'embrassa, et lui le salua respectueusement en le baisant à l'épaule, selon les formes de sa nation. Le premier mot de Mickiewicz sur Gœthe fut : « Quelle raison! » et le premier mouvement de Gœthe fut de proclamer le génie de Mickiewicz. Le poète polonais savait la haute valeur du grand poète de l'Allemagne; il sentait la puissance latente de l'esprit allemand, il en appréciait le patient travail et la sincérité; mais il garda la conviction de la supériorité de l'esprit polonais, non par orgueil de race ni satisfaction de lui-même, mais par le profond sentiment de la mission de sa patrie dans l'humanité.

UNE VISION DE MICKIEWICZ.

Adam Mickiewicz, qui n'a point vu lord Byron par les yeux du corps, le vit par les yeux de l'âme. Avant de quitter son pays, il avait étudié ses œuvres, il s'était abreuvé de son esprit : quand il se trouva dans les lieux mêmes que Byron avait parcourus, au milieu des objets que Byron avait touchés, Byron lui est apparu. Quoique de nos jours on croie peu aux visions, il faut avouer que, chez un poète religieux et patriote, croyant et souffrant comme Mickiewicz, la vision peut se concevoir sans difficulté. En voici, du reste, le récit authentique ; nous l'empruntons à la même correspondance, d'où nous avons tiré l'entrevue de Mickiewicz avec Gœthe :

Dans une lettre datée de Venise, le 17 octobre 1829, Odyniec dit : « Nous nous trouvions sur un monticule dominant la plaine et où Byron médita souvent. Adam était appuyé tout pensif contre

un arbre. Il me demanda tout à coup : « Sais-tu qui est avec nous?... » Et il me parla de Byron et de Napoléon — « les deux noms du siècle, » pour me servir de ses expressions. « Tous les deux, continua-t-il, avaient une grande mission à remplir dans la société souillée par le XVIIIe siècle, et ils le sentaient; tous les deux détestaient le mal qui les environnait et avaient l'intuition du bien vers lequel ils devaient guider autrui; tous les deux avaient la force nécessaire; mais ni l'un ni l'autre n'a accompli sa mission, parce qu'en comparant le sentiment de leur force aux hommes, ils s'abandonnèrent à l'orgueil, et l'orgueil tua l'amour, l'unique force capable de tuer le mal. Byron, impressionnable et passionné, étendit le mépris du mal qu'il entrevoyait chez les hommes, à l'Humanité en général, oubliant que la vertu aussi se trouve là et non ailleurs. Son mépris le fit douter de la possibilité et se moquer du simple désir d'une correction : aussi finit-il par braver l'opinion morale de la société en pensant braver le mensonge. Son voyage à Missolonghi vint trop tard, son âme généreuse put seulement quitter ce monde et la vie dans des sentiments plus dignes d'elle. Napoléon, raisonnable et froid, ne se fiait pas assez à la raison des autres pour les admettre à s'associer à la création et à l'accomplissement de ses plans. Il ne cherchait en eux que des instruments et voulait tout faire au lieu et place et sans doute pour le plus grand bien de tous. Il le sentit trop tard à Sainte-Hélène, et ce n'est qu'au seuil du tombeau que son esprit égala son génie dont il avait méconnu les inspirations. Byron ne fit qu'irriter le mal, Napoléon que le fouler aux pieds, alors que l'un et l'autre eussent dû l'extirper de l'Humanité. Mais tôt ou tard viendront d'autres envoyés qui, avec les mêmes lumières et les mêmes forces, mais dans un autre esprit, dans un esprit d'amour et d'humilité, pousseront plus loin leur œuvre. » Adam ajouta ensuite que Byron, dans ses poèmes, avait observé à son insu la même tactique que Napoléon dans ses batailles, c'est-à-dire avait toujours en vue un point central vers lequel il faisait tout à coup converger ses forces réunies et dont la prise lui assurait la victoire. Il disait que Byron et Napoléon étaient tous les deux religieux et au fond de leur âme profondément croyants, car ils sentaient sans cesse les rapports de ce monde avec le monde invisible. Le temps seul leur fit défaut, au milieu du labeur perpétuel et du tourbillon de leurs propres pensées et de leurs sentiments, pour se concentrer en eux-mêmes et comprendre le mystère de leur existence. Ils n'ajoutèrent pas

foi à l'autorité de la parole d'autrui et peut-être ne purent-ils y croire. Le lion et l'aigle, chacun dans son royaume, sont comme les génies au milieu de l'Humanité ; chacun d'eux doit, isolé, et par ses seules forces, tout conquérir : l'exemple et les lois du troupeau ne sont pas faits pour eux ; seulement l'oiseau et l'animal ont cet avantage sur l'homme que, obéissant aux lois de la nature, ils ne sont pas exposés aux tentations, car la tentation n'existe pas dans la nature, elle gît uniquement dans le malin esprit, contre lequel il faut toujours lutter pour devenir finalement un esprit bon. »

Adam Mickiewicz a donné, au *Collége de France*, un splendide commentaire de plusieurs passages de l'Évangile et de plusieurs mystères de la religion ; il a notamment proféré des paroles de lumière sur les tentations spirituelles et sur l'adoration des saints, sur la nécessité de se prosterner en esprit devant les esprits supérieurs de l'Humanité, si l'on veut en recevoir l'appui nécessaire pour s'élever jusqu'à eux et au-delà. Quand il parlait ainsi, Mickiewicz ne le faisait point par ouï dire ; les vérités qu'il partageait avec ses auditeurs, il les avait acquises à la sueur de l'esprit. Il voyait dans l'Évangile non une doctrine, mais une vie selon laquelle doit vivre le poète, l'artiste, le savant et l'homme d'Etat, afin de l'infuser chaque jour davantage aux nations.

La vision de Mickiewicz à Venise pourrait être appelée la transfiguration du poète. Comme Jésus, échappé aux tentations, fut transfiguré sur la montagne entre Élie et Moïse, c'est-à-dire entre les deux plus grands esprits antérieurs, ainsi voyons-nous ici le poète polonais transfiguré sur la colline entre Byron et Napoléon, c'est-à-dire entre les deux esprits qui avaient le plus agi sur l'époque au milieu de laquelle il était appelé à agir, et qui, par leur œuvre inachevée, avaient laissé le monde dans la souffrance. Il s'inspirait d'eux, il soutirait d'eux en lui leur force d'action ; et en même temps il sentait ce qui leur manquait, et il s'efforçait de les compléter à la source divine, à la grâce d'en haut. Dans l'origine, Jésus lança ses violents Discours de la Montagne ; après la transfiguration, il n'a plus que des paroles de miséricorde. Le ciel s'est entr'ouvert, et la voie de la passion est commencée. Adam Mickiewicz, le poète-prophète, après avoir appelé la malédiction sur l'ennemi par *Wallenrod*, s'est élevé au ton d'Isaïe dans le *Livre des Pèlerins polonais*, et à celui de saint Paul au *Collége de*

France. Il n'y a ni inconvenance, ni orgueil dans de tels rapprochements : Adam Mickiewicz prenait la religion au sérieux; il considérait que, pour le poète comme pour l'homme politique, il n'y a de progrès réel ni d'action vraie que par les sentiers tracés par Jésus ; comme Jésus vivait selon la Loi, il s'appliquait à vivre selon l'Évangile, serrant en lui toute la flamme du christianisme, comme Jésus avait serré en lui toute la flamme d'Israël. Il appelait de ses vœux une troisième explosion religieuse : en attendant, il préparait ses contemporains par ses écrits, par sa parole, par sa vie.

L'année 1829 fut une année décisive dans la vie d'Adam Mickiewicz.

Adam Mickiewicz, après avoir échappé corporellement à l'ennemi et passé la Baltique, surmonta la tentation spirituelle qui se trouvait devant lui dès ses premiers pas sur le Continent. La tentation n'était point en Gœthe, dont il révérait avec raison la belle forme et de qui tout auteur qui veut s'élever dans l'art de bien dire peut cultiver le style, comme le fit Dante de Virgile, à qui il se glorifiait de devoir, a-t-il dit :

Lo bello stile, che m'ha fatto onore,

Mais la tentation existait dans l'esprit qui planait en ce lieu.

Adam Mickiewicz a fort bien expliqué (voy. *Slaves*, V, p. 294) les tentations auxquelles résista Jésus, mais auxquelles succomba Napoléon. Ces tentations se réproduisent à chaque vie d'homme. Il n'y a donc point comparaison vaniteuse à dire comment tel ou tel a traversé ces tentations sans en être atteint. On remarque que la sainteté du martyre national a souvent communiqué aux fils de Pologne, à un certain degré, le don d'invulnérabilité spirituelle. Mais, s'il est quelque chose qui puisse tenter et dévoyer un jeune poète, c'est assurément le spectacle du triomphe que Gœthe obtint et de la gloire dont l'auréole entoura ses dernières années. Grave moment que celui où Mickiewicz venait d'être sauvé de tant de périls et où la perspective d'un bonheur sans nuage et d'une liberté souveraine est alors de nature à séduire. Mickiewicz, qui n'avait point attribué à l'humaine habileté, mais à la protection providentielle, son salut des mains russes, s'en remettait de l'avenir à Dieu, cherchant non à se régler sur des calculs personnels, mais à saisir la volonté divine pour y conformer ses desseins.

De même que, selon les paroles du *Collége de France*, l'exemple de Napoléon a facilité la compréhension de certains mystères, on peut dire que la vision d'Adam Mickiewicz aide à comprendre un autre mystère, celui de la transfiguration. Il y a des accents qui ne se retrouvèrent plus en lui, comme telles paroles, par exemple, que l'amertume de l'internement lui avait arrachées et qui, dans *Wallenrod*, brillent comme un poignard dans l'ombre, ou brûlent comme une torche : il s'était élevé de plusieurs degrés. Sa voie fut définitivement et irrévocablement fixée. Artistiquement et politiquement, il y demeura fidèle, il y persévéra jusqu'à la fin. Cette vision simultanée des deux plus grands esprits du siècle lui dévoila l'horizon du monde. Il sentit que ce qui fit la force de Byron fut d'avoir réglé sa vie extérieure sur sa vie intérieure, d'avoir voulu vivre comme il pensait; et il loua chez Napoléon la conformité de la parole et de l'action.

Quand Jésus, par sa vision d'Elie et de Moïse, unit la Prophétie à la Loi, il alluma un nouveau flambeau. C'était bien toujours la même Loi, mais éclairée par la Prophétie, vivifiée, réalisée. Qu'est-ce que l'Evangile, sinon le fruit naturel de la Loi et des Prophètes, l'image du divin éclair incarné?

Le rapprochement de Byron et de Napoléon n'est pas davantage arbitraire. Car, si celui-ci a son Code et sa victorieuse épée, celui-là a sa lyre dont les cordes d'airain n'ont pas vibré moins terribles aux oligarques que les paroles du prophète aux oreilles d'Achab; car le monde que l'un avait déjà si fortement remué, l'autre acheva de le bouleverser jusqu'au plus profond de l'âme humaine. Qu'est-ce qui fit la puissance du génie d'Adam Mickiewicz, et lui donna sur les esprits une action qui de plus en plus ira s'étendant? c'est qu'on sentait instinctivement en lui le double rayon parti de l'âme de Napoléon et de l'âme de Byron, de ces deux âmes en leur moment de plus haute clarté.

Janvier 1872. L. M.

GŒTHE ET BYRON

I

CARACTÉRISTIQUE DU GÉNIE DE GŒTHE ET DU GÉNIE DE BYRON.

Depuis longtemps les théoriciens répètent que la poésie est fille de l'antiquité, que c'est un produit de l'âge d'or, qu'elle ne fleurit habituellement que dans l'enfance des sociétés; à les en croire, l'espèce humaine ne saurait perfectionner ses facultés supérieures, c'est-à-dire la raison et le sens commun, qu'au détriment de l'imagination et du sentiment qui, refroidis et glacés, ne laissent finalement à la poésie de champ ouvert que celui de l'imitation. Les théoriciens dogmatiques ont formulé leur système d'après les œuvres déjà créées, sans se soucier le moins du monde de l'avenir; ils ont voulu voir dans les modèles anciens les seules sources de la perfection, et considérer les règles, qu'ils avaient établies sur ce fondement, comme éternelles et immuables; ils ont donc pu tomber aisément dans l'erreur des anciens législateurs, qui se refusaient également à admettre que leurs constitutions fussent susceptibles de

changement. Il est néanmoins étrange que des poètes mêmes aient partagé des opinions pareilles. Dans le siècle passé, on gémissait en France sur le manque de sujets poétiques, sur leur complet épuisement; Voltaire a exprimé de semblables regrets. Maintenant, de nouveau, les revues et les gazettes enlèvent toute espérance aux poètes français, en prétendant que le public, trop occupé de graves intérêts, n'a ni le temps ni la patience de lire des vers. Selon cette école, il y aurait, dans l'histoire des nations, des époques d'enfance, de maturité et de décrépitude, qui imprimeraient aussi leur sceau sur les productions littéraires. Notre siècle serait ainsi une époque de décrépitude, de fanaison littéraire, en un mot, de prose. L'idée la plus fausse, souvent répétée d'un ton dictatorial, finit par passer pour une vérité jusqu'à ce que le raisonnement, d'une part, et les événements, de l'autre, en aient démontré le néant. En effet, si les individus et les nations sont soumis à la même loi organique et passent, dans leur développement, de la période de l'enfance à celle de la décrépitude, le genre humain est encore trop jeune pour que nous puissions professer une telle opinion sur son compte; en ne cessant de progresser, il a toujours les mêmes facultés, il a toujours de l'imagination, du sentiment et, par conséquent, un organe poétique. S'il se rencontre des nations et des époques prosaïques, cela ne vient point d'un excès de perfectionnement, mais cela accuse un perfectionnement insuffisant, ou poursuivi dans une direction fausse, ou tourné exclusivement vers une spécialité. Dans l'Occident, certains peuples, en se

plongeant trop avant dans les spéculations philosophiques, ont appauvri leur poésie; la France a évaporé et abaissé la sienne en précipitant la majorité des esprits vers les sciences exactes, la mécanique et les incidents journaliers de la politique. Mais ce sont là des circonstances particulières et locales qui peuvent changer. L'Angleterre a eu un siècle d'imitation, de décadence poétique; l'Allemagne, la Pologne ont traversé des phases analogues; mais ces nations se sont relevées par leurs propres efforts en différents sens, donnant aux autres un exemple et une aide.

Un singulier et heureux privilége de notre époque, c'est que, si des circonstances fâcheuses pervertissent le goût ou amènent dans une nation la chute de la poésie, alors, grâce à l'union plus étroite et aux relations plus fréquentes avec les nations étrangères, on peut trouver ailleurs des modèles à imiter, de nouvelles voies à parcourir. Si les Grecs avaient connu la poésie des Barbares, et qu'ils eussent aimé à s'en occuper, peut-être y auraient-ils puisé de nouvelles forces et ne seraient-ils point restés, pendant quinze siècles, de froids imitateurs des modèles antiques.

Une preuve, plus convaincante que tous les raisonnements du monde, des dispositions poétiques de notre temps, c'est l'apparition presque simultanée de deux génies de premier ordre : Gœthe et Byron.

La connaissance de l'histoire des nations étrangères est poussée jusqu'aux plus petits détails statistiques; les vies des grands hommes sont décrites dans de nombreux Mémoires où l'on descend jusqu'aux bagatelles,

nous avons sous les yeux leurs œuvres dans leur intégrité. Il est donc maintenant plus aisé qu'à aucune autre époque d'en faire un examen critique; non pas, à la vérité, comme cette école critique qui, sans avoir besoin de rien connaître ou savoir, sauf dix pages d'Aristote et l'*Art poétique* de Boileau, porte sur tout d'orgueilleux arrêts, selon que c'est ou non à son niveau, mais d'après les règles de la critique historique qui, en considérant une œuvre poétique, tient compte de la nation au milieu de laquelle elle a été conçue, du temps et des circonstances qui ont influé sur sa croissance et sa maturité, — qui, en appréciant le talent d'un écrivain d'après les facilités qu'il a rencontrées ou les difficultés qu'il a vaincues, ne prononce point d'arrêt, mais écrit l'histoire de l'art. Nous savons tout ce qu'il faut réunir de talent et de capacité pour répondre à la haute mission de critique historique; nous n'avons donc nullement l'idée de nous livrer à un examen détaillé des œuvres de Gœthe et de Byron; notre seule intention est d'énoncer quelques remarques générales sur le caractère et les tendances de ces deux grands poètes.

On pourrait, je pense, diviser la poésie en deux grandes catégories qui sont : la poésie du passé, et celle du présent ou de l'avenir; chacun de ces genres exige qu'on soit heureusement doué et qu'on ait un talent particulier. Les anciens nous ont laissé beaucoup d'observations profondes sous une forme symbolique. Selon une ancienne tradition, Homère, le plus grand poète de l'antiquité, ayant à chanter Achille, se rendit sur sa tombe et évoqua l'âme de ce héros. Achille appa-

rut. Homère, aveuglé par l'éclat de son armure, perdit la vue, et c'est dans cet état qu'il créa l'*Iliade*. Au contraire, les poètes lyriques qui chantent le présent, c'est-à-dire les sentiments, dont ils sont momentanément animés et les sibylles qui prophétisent l'avenir, semblaient toujours voir des choses cachées à autrui et sentir en soi la présence de je ne sais quel Dieu inquiet et violent. Dans ces deux symboles, nous voyons la caractéristique de deux genres et un double mode d'inspiration. Le poète historique se rend au milieu des monuments des peuples qui ne sont plus, s'entoure de leur histoire et de leurs traditions, et s'efforce d'évoquer ainsi l'esprit du passé : il doit fermer les yeux, être aveugle pour tout ce qui l'entoure et composer son ouvrage dans la solitude. Au contraire, le poète qui proclame les grandes choses dont il est témoin, qui encourage au combat, qui épanche ses sentiments d'amour ou d'admiration pour son amante, celui-là partage les préoccupations de sa nation et de son époque et se mêle à l'action qu'il chante : c'est ainsi que Pindare assistait aux jeux olympiques.

Au siècle dernier, ces deux genres ne pouvaient se développer et briller de tout leur éclat qu'en Allemagne et en Angleterre. Ces deux nations avaient fait de grands progrès en civilisation ; elles attiraient l'attention de l'Europe ; chez l'une et chez l'autre les connaissances historiques florissaient, et les beaux-arts étaient théoriquement approfondis.

Mais cette partie de l'Allemagne surtout, où les lumières étaient le plus répandues, qui, d'un côté, sans se mêler aux tempêtes politiques, en était elle-même le

théâtre, et, de l'autre s'adonnait entièrement à l'étude des antiquités et de l'histoire, devait être le berceau d'un poète chantre du passé. C'est alors que naquit en Allemagne Gœthe, doué justement du génie qu'exigeait cette époque et dans des circonstances singulièrement favorables à son développement.

Gœthe naquit de parents n'ayant aucune signification politique, dans une Ville Libre dont les habitants, favorables tour à tour aux Français et aux Prussiens n'avaient aucuns sentiments patriotiques qui leur fussent propres. Ses premières années s'écoulèrent au sein d'une famille opulente et heureuse, où tout respirait la tranquillité et le bonheur; il avait des passions vives mais non violentes, du moins il se gara des sociétés et des relations qui auraient trop excité sa sensibilité, et il n'éprouva ni de grands malheurs ni de pertes terribles. Il reçut une éducation soignée, il aima tôt la poésie; il entendait sans cesse, chez lui et dans son cercle habituel, des conversations sur l'art; il connut, encore enfant, Klopstok, et vit les hommages qu'on lui rendait; il fréquenta le théâtre et médita de bonne heure sur les règles de l'art et sur Shakespeare. Il est facile de s'imaginer combien un jeune homme d'un grand génie, vivant dans un pareil milieu, pouvait chercher de renommée et de plaisir dans la poésie; et n'ayant rien qui l'émût violemment et l'attirât sur la scène de la vie, ou qui lui fît chercher un mobile dans les passions contemporaines, il se tourna vers le passé et y puisa ses inspirations. Le résultat de cette disposition d'esprit et de cette tendance fut le premier ouvrage hors ligne de Gœthe, *Goetz von*

Berlichingen, dans lequel le poète, en dépeignant fidèlement le moyen âge, devina le besoin de notre temps, le besoin d'une histoire, et devança Walter Scott.

En Angleterre, depuis le règne de Charles II, la poésie avait cessé de chanter des souvenirs ou des sentiments nationaux, pour devenir une pâle imitation des Français ; le froid Adisson, le spirituel Pope passaient pour de grands poètes ; presque tous ceux qui écrivaient des vers, ne trouvant plus de sujets, se rabattaient sur l'inépuisable genre descriptif, fin ordinaire de toute littérature d'imitation. Thompson, riche en couleurs et noyé dans des déclamations de rhétorique, était l'idole de ces lecteurs instruits qui aiment à s'extasier en bâillant.

Mais, à cette même époque, la puissance et les lumières de l'Angleterre s'étendaient, embrassaient le monde entier et la faisaient se mêler à tous les événements politiques. La révolution américaine, une guerre longue et opiniâtre contre la France, des partis qui divisaient l'opinion même des Anglais, tout cela occupait le public; il s'élaborait une foule de besoins, d'idées, de sentiments nouveaux : il manquait un poète qui s'en fît l'organe. C'était une énorme quantité de matériaux incendiaires souterrains, cherchant dans les montagnes environnantes un cratère nouveau.

Lord Byron naquit d'une illustre famille, qui avait une signification politique, mais qui était déchue, et qui sentait vivement son abaissement. Elevé dans la solitude, il dut partager de bonne heure les sentiments de tristesse de sa famille ; et, en errant dans les montagnes d'Ecosse, il eut le temps de méditer sur tout ce qui

l'entourait et sur lui-même. Quand, placé à l'école, il se livra aux études classiques , il paraît que des opinions, écho d'un passé lointain, ne purent l'arracher à ces méditations mélancoliques, et que, tourmenté des circonstances présentes, il ne pouvait lire avec enthousiasme le récit d'un événement ancien. Byron a écrit des imitations de Virgile et d'Ossian, toutefois sans y faire preuve de talent, car son talent n'était pas encore éveillé.

Mais bientôt ses passions parlèrent. Byron s'attacha aux hommes avec une ardeur juvénile ; trahi en amour, et plus tard vivant dans de mauvaises sociétés, à plusieurs reprises trahi par ses amis, il abandonna sa patrie, parcourut l'Europe et vit de près une guerre meurtrière ; il se rendit en Orient, dans la contrée des méditations, et s'y montra poète pour la première fois, en exprimant tous les sentiments qui l'agitaient et les pensées qui lui étaient venues dans le cours de son voyage. C'étaient les sentiments d'un jeune homme vivant au dix-neuvième siècle, les pensées d'un philosophe et les raisonnements politiques d'un Anglais. De même qu'au moyen âge les troubadours, en chantant des strophes inspirées de l'esprit de ce temps, étaient compris de leurs contemporains, de même les accents de Byron parlèrent au grand nombre en Europe et créèrent des imitateurs. C'est ainsi que la vibration d'une corde éveille le son d'autres cordes muettes jusque-là, mais montées au même diapason.

Les premiers essais poétiques de Byron furent sévèrement blâmés ; le jeune poète ressentit vivement l'injure qui lui était faite, et c'est alors que son

talent s'éveilla, comme le Jupiter d'Homère, en lançant la foudre. La première création vraiment poétique de Byron fut une satire ; elle lui fut inspirée par les circonstances du moment, par un intérêt passager , en un mot, ce fut la poésie du présent; il s'y révéla un jeune talent tout à fait différent comme caractère et comme tendance de celui auquel nous devons *Gœtz von Berlichingen.*

Considérons quels sont les sentiments et les pensées de notre siècle, quel est le caractère poétique de notre époque ? D'abord dans la vie privée les passions de l'Européen, en tant qu'homme, si, à la vérité, elles varient de force et de direction selon la différence du climat et des lois des nations, sont toujours violentes et vives. La sentimentalité amoureuse, au siècle dernier, régnait dans la littérature et dans la société; le meurtre et les scènes tragiques se renouvellent en Angleterre et en Italie, motivés là par le chagrin, ailleurs par la jalousie. Il semble que la passion, sans avoir rien perdu de sa force, mais rencontrant toujours de plus nombreuses entraves dans les lois, les calculs et les convenances et se gardant d'une vengeance animale, avait revêtu, au moins dans le Nord, un caractère de chagrin lugubre et concentré différent de la pieuse résignation des amants du siècle dernier, et de la sentimentalité loquace des romans français et allemands. C'est justement de ce caractère qu'est empreinte la poésie de Byron. Passons à une scène plus haute. Qu'est-ce qui, dans les derniers temps, occupait l'attention politique de l'Europe ? Une guerre longue et générale, les anciennes lois et opinions

renversées chez une grande nation, un homme s'élevant par sa propre force et subjuguant des peuples nombreux : ce spectacle a inspiré à plus d'un philosophe de tristes réflexions sur l'espèce humaine, sur l'influence exercée par la hardiesse d'un seul homme au puissant génie. C'est précisément la principale idée épique des poèmes de Byron. On a eu raison de remarquer que certains traits du *Corsaire* étaient copiés du portrait de Napoléon.

Gœthe, comme homme, comme Européen, était également accessible aux passions; il subissait l'influence de l'esprit du temps, épanchait ses sentiments, parlait le langage de ses contemporains, mais d'une autre manière que Byron. On dirait que Gœthe a considéré les passions comme des inspirations destinées à vivifier ses œuvres d'art : les passions de Byron, comme le *fatum* antique, gouvernaient tout son être physique et moral; pour Gœthe, c'étaient les coupes de vin de Falerne dont Horace aimait à se reconforter : la muse de Byron s'en enivrait, comme la pythonisse de la fumée du sacrifice. Gœthe a noté dans ses *Mémoires* un détail curieux sur son enfance, qui témoigne de son précoce développement et de la tendance particulière de son talent. Etant encore enfant, le poète allemand aimait à raconter aux compagnons de son âge les incidents de sa propre existence, mais revêtus des couleurs d'une fiction fabuleuse : il montrait la place, il précisait l'heure où il avait vu les miracles et les prodiges que ses petits auditeurs ne pouvaient pas comprendre. Nous voyons déjà le poète s'abandonner à sa jeune imagination, et, en se mettan

lui-même en scène, se donner à lui-même et donner à cette scène un caractère imaginaire. L'amour de Gœthe est une lueur lumineuse au front du génie; l'amour de Byron est le feu de la robe du centaure : le poète, comme Hercule, monta sur le bûcher et s'y consuma ! Ce qui était mensonge dans l'enfant, et ce qui fût devenu un défaut irrémédiable chez un homme ordinaire, fut poésie dans des œuvres de génie. Quand, plus tard, Gœthe raconta dans ses romans sa propre histoire, il agit de même, s'introduisit sous un masque, qu'il revêtit d'un caractère de plus en plus poétique, de plus en plus différent du sien, si bien qu'à la fin il oublia et lui-même et ses passions, et créa une scène purement idéale. Il confesse que, chaque fois qu'il épancha ses passions poétiques, il se sentit plus tranquille et presque guéri. Catherine, Adélaïde, Mina, étaient certainement empruntées au monde réel, mais dépeintes avec feu. Gœthe n'aurait plus reconnu en elles ses amantes et ses amies, il ne s'attacha exclusivement à aucune; c'est pourquoi il sait, avec une égale dextérité, représenter les caractères les plus différents; il semblerait qu'il trouvât de la volupté à aborder sans cesse de nouveaux sujets et à les ciseler.

Byron conserva jusqu'à sa mort le sentiment ou au moins le vivant souvenir de la personne qu'il avait aimée dans sa jeunesse; en dépeignant l'amour, il l'avait toujours devant les yeux, et il ne pouvait dominer l'expansion de ses propres sentiments. Sa première amante se retrouve dans toutes les héroïnes de sa poésie. Il ne variait point ses caractères, non qu'il ne pût le faire,

mais parce qu'il ne daignait pas les étudier. Il dit lui-même : *Melius tui meminisse quàm cum aliis versari.* Après avoir invoqué son nom dans ses premiers chants, il lui dit adieu avec douleur dans les derniers chants de *Don Juan : Te veniente, te decedente, canebat.*

Gœthe aurait sans doute voulu que les statues de ses amantes fussent sculptées d'une manière idéale, mais sans conserver de traits particuliers trop individuels, comme Canova représentait les personnes vivantes. Byron aurait préféré un portrait de son amante moins beau, mais fidèle, même en respectant les défauts de sa physionomie, comme Saint-Preux voulait avoir le portrait de Julie.

II

A PROPOS DU GIAOUR.

L'influence de Byron sur toute la littérature contemporaine éclate à chaque instant ; car toutes les créations postérieures à ce grand poète portent l'empreinte et le sceau de son génie. On pourrait composer une petite bibliothèque rien que des livres écrits à propos de ses qualités ou de ses défauts : nous n'avons pas l'intention de remuer ces bas-fonds critico-panégyriques sur lesquels sont venues s'étager d'autres polémiques plus importantes.

Je ne me sens obligé à émettre mon opinion sur les œuvres de Byron qu'au point de vue de leur caractère moral et de leur tendance. On sait que Byron a été accusé d'être impie et anti-social ; on lui a reproché, par le choix d'individus coupables pour héros de ses chants, de faire en quelque sorte l'apothéose du crime ; Frédéric Schlegel l'a appelé « un émissaire de Satan, » et tous se sont accordés à voir en lui l'apôtre du scepticisme.

Cependant si les critiques, dans l'appréciation d'une œuvre sous le rapport de l'art, ont l'habitude de se reporter au siècle où elle a été conçue, et de la comparer

aux œuvres contemporaines et subséquentes, ils devraient ne pas se départir de cette méthode lorsqu'ils examinent le caractère moral des auteurs.

Byron était un enfant du dernier siècle ; il est né à une époque des plus malheureuses pour l'homme et pour le poète. La toile tombait après le premier acte de la Révolution. Une terrible lutte de paroles et d'écrits venait d'être interrompue par la guillotine et étouffée par le fracas d'une guerre européenne. Les partis, affaiblis par de mutuelles exécutions, avaient abandonné le champ de bataille ; Napoléon en avait désarmé les débris et les avait muselés. Tout était devenu silencieux. C'était un temps d'indifférence étrange ; on craignait déjà de s'entretenir des grandes questions qui avaient troublé le monde, on cessa d'y songer. Toutes les œuvres d'alors sont marquées au cachet de la terreur intellectuelle et de la chute morale. C'est quelque chose d'analogue à ces conversations de malfaiteurs emprisonnés, qui craignent de rappeler le passé, parce qu'il est honteux, et de penser à l'avenir, parce qu'il est affreux, et qui s'amusent à deviser de la pluie et du beau temps.

L'âme de Byron ne pouvait vivre au milieu d'une littérature pareille, et elle s'arracha violemment de cette sphère. Le jeune auteur, persécuté par les critiques, les poursuivait à son tour ; et, jugeant des lecteurs par les critiques, il commençait à dédaigner le public. A cette querelle d'auteur à littérateurs succéda une scission morale avec les hommes, dont les détails sont du domaine biographique :

« Aveuglé par la colère, maudissant l'hypocrisie, il ou-

blia, quoiqu'il le sût, qu'il existait des hommes meilleurs,» est-il dit dans le *Corsaire*.

Byron s'imagina qu'un homme de cœur ne pouvait vivre en société, qu'il lui fallait ou fuir le monde ou se venger sur lui. Et depuis lors, ses héros, les enfants de son âme, il les éleva dans le désert ou dans une caverne de brigands.

Mais les enfants de Byron, ce ne sont pas des criminels vulgaires, de froids égoïstes ou des fanatiques insensés, amoureux de leur perversité et de leur bêtise. Le poète leur laisse au moins une vertu, un sentiment généreux qui les relie involontairement au genre humain, ne les laisse pas s'abîmer tout à fait dans des ténèbres morales, et qui, brillant au fond de leur conscience, en éclaire d'autant mieux toutes les fêlures et les taches. Les héros de Byron ont une conscience. Et c'est là la principale différence entre notre auteur et les écrivains du siècle dernier. Le dernier siècle était sophiste : il ignorait par conséquent la distinction du bien et du mal, il s'exerçait seulement à disputer, et il prenait pour but de tout expliquer ou plutôt de parler de tout. Le type du dix-huitième siècle, c'est le Panglosse de Voltaire. Ce Panglosse, un Job français, dans le plus profond avilissement moral, ne perd pas sa bonne humeur; en se traînant au milieu d'ordures et en crachant ses dents, il s'enorgueillit toujours et se réjouit d'avoir été et d'être philosophe. Les héros de Byron méprisent de semblables sophismes; ils se sentent coupables, ils souffrent; seulement l'orgueil ne leur permet pas de demander grâce, et le lecteur sent que, pour se corri-

ger, il ne leur manque que le temps, car ils périssent tous prématurément. Le lecteur est certain que le Giaour, le Corsaire ni même Don Juan ne finiraient comme Panglosse ou Faublas.

Et le scepticisme de Byron diffère également de cette indifférence pour tout ce qui est beau et élevé, de cette insensibilité bestiale que des rhéteurs ont nommée scepticisme, et qui n'est que surdité et aveuglement volontaires. Toute la philosophie du siècle dernier tendait à détourner les gens par la flatterie, à les éloigner par la menace et le ridicule, de la recherche des vérités supérieures et fondamentales, à leur persuader que ces vérités étaient ou impossibles à concevoir ou indignes d'être approfondies. Byron, le premier d'entre les poètes, ne se laissa point tranquilliser par cette condamnation spécieuse de la pensée et du sentiment. Il ne cessa d'avoir devant les yeux le grand problème d'ici-bas, le problème de la destinée du genre humain et de la vie future. Il agita toutes les questions fondamentales de la philosophie et de la morale, il fut aux prises avec toutes les difficultés des dogmes et de la tradition, maudissant et s'irritant comme ce titan Prométhée dont il se plaisait tant à évoquer l'ombre. Il n'a point résolu l'énigme pour lui-même ni tranquillisé son âme : à lui, comme à ses héros, le temps fit défaut! C'est peut-être là le motif pour lequel ne se réalisa pas la prophétie de Walter Scott.

Byron n'a donc pas été le continuateur du siècle dernier : au contraire, on peut dire que c'est uniquement lui qui arrêta le mouvement intellectuel dans sa ten-

dance vers la sophistique, lui fit rebrousser chemin, et le fixa dans la bonne voie littéraire. La conscience publique a appelé Byron le Napoléon des poètes ; et Napoléon a été également reconnu pour l'unique poète de la France. Bien des siècles passeront avant qu'il ne se trouve une main capable de manier un de ces deux sceptres.

On a observé que le scepticisme apparaît dans le monde de deux façons : tantôt comme un crépuscule humide et froid qui présage une longue nuit, tantôt comme ces obscurcissements passagers du matin, unis à une brise vivifiante, qui annoncent le jour. Byron représente cette seconde catégorie de sceptiques, incertains dans leurs tendances, mais pleins de souffle et de sincérité.

III

COMMENT GŒTHE A L'INTUITION DU PASSÉ. POURQUOI BYRON COMMENCE L'ÈRE DE LA POÉSIE NOUVELLE.

Les poètes de l'Occident ont prêté au conte populaire leur esprit sceptique et railleur; on a reproché à Gœthe d'avoir, dans son épopée du *Renard*, plutôt pris pour modèles les romans du moyen âge que les traditions populaires. — Gœthe, frappé de la simplicité d'une pièce, une des plus belles chansons féminines serbiennes *sur la mort de la femme de Hassan Aga*, fit connaître ainsi la poésie slave. Chose étonnante! Gœthe, qui cherchait le sens de la chanson à travers trois traductions, ignorant la langue serbe, a cependant donné la traduction la plus fidèle de toutes, ayant toujours parfaitement deviné les fautes des traducteurs. — Jean Kochanowski, contemporain de Ronsard, tenta le premier en Europe de créer un drame régulier, dont le sujet était choisi dans l'histoire héroïque des Grecs. Ce n'est que dans le siècle passé que Gœthe a essayé de reproduire le drame grec sous sa forme primitive dans son *Iphigénie en Tauride*. Il est à regretter qu'on n'ait pas comparé dans l'École les deux admirables compositions de

Gœthe et de Kochanowski. On trouverait ce dernier inférieur sous le rapport de la force et de la passion, mais peut-être plus pur et plus grec que Gœthe. Kochanowski a admirablement saisi et reproduit tout ce qu'il a retrouvé dans les écrivains grecs; Gœthe quelquefois plonge sa vue au-delà de la littérature et devine des détails de la vie domestique, des chansons populaires qui remontent aux temps anté-homériques : tout cela est de sa *création*.

Ce qui a élevé, ce qui a facilité la marche des poètes slaves, et ce qui en général pourra rendre plus claire l'idée qu'ils se font de la poésie, c'est la carrière poétique de lord Byron. Lord Byron commence l'ère de la poésie nouvelle; lui, le premier, a fait sentir aux hommes tout le sérieux de la poésie; on comprit qu'il faut vivre d'après ce qu'on écrit, que le désir, que la parole ne suffisent pas; on a vu ce poète riche et élevé dans un pays aristocratique quitter le Parlement et sa patrie pour servir la cause des Grecs. Ce besoin profondément senti de rendre la vie poétique, de rapprocher ainsi l'idéal du réel, constitue le mérite poétique de Byron. Or, tous les grands poètes slaves ont passé par là. Byron, c'est l'anneau mystérieux qui rattache la grande littérature slave à celle de l'Occident. On peut même dire que plusieurs peuples de l'Occident n'ont pas de traditions poétiques, tandis que le type créé par Byron se perfectionne et s'élève de plus en plus dans les compositions slaves. Plusieurs de ces poètes n'ont pas même vu les compositions du poète anglais; mais ils en ont saisi quelques sons, quelques strophes, et cela leur a suffi.

La force de cet homme était si grande qu'elle se faisait sentir même dans quelques paroles, et que ces paroles suffisaient pour remuer les âmes et leur faire découvrir le secret de leur propre existence.

Avec lord Byron commence l'époque nouvelle de la littérature, de la poésie. Cette littérature et cette poésie se rapprochent d'un côté de la philosophie et d'un autre côté de la vie réelle. Personne n'a mieux que lui représenté les tourments de ces existences anormales qui ont marqué le passage entre le dix-huitième et le dix-neuvième siècle, ce voyage sans but, cette recherche des aventures extraordinaires, ces élans vers un avenir dont on n'avait encore aucune idée. Tout cela remplissait les âmes des jeunes gens de notre génération; tout cela a été représenté par lord Byron avec une grande fidélité. Sous ce point de vue, c'est un poète de réalité. On connaît aussi la hauteur et la sûreté de son coup d'œil lorsqu'il jugeait les questions politiques, et son désir incessant de sonder et de connaître les mystères de l'existence. Ce sentiment se retrouve également chez les poètes slaves.

Ainsi, dans la politique comme dans l'art, il y a toujours des individus qui conduisent les époques, et, quoi que fasse l'orgueil de la masse, il faut passer à travers les individualités ; il faut suivre leurs traces, comme les navigateurs qui parcourent les mers sont obligés de suivre le chemin de ceux qui ont fait les premières découvertes, sauf ensuite à compléter leurs observations. Mais suivre leurs traces, ce n'est pas imiter leurs formes ni reproduire leurs types ; c'est s'inspirer de leur esprit;

c'est s'imprégner et s'imbiber de leurs inspirations; et nous sommes convaincu que ceux-là seulement qui ont saisi ce qu'il y avait de fort, de vrai, de sincère et de profond dans lord Byron, ont été appelés à prendre le devant dans la marche littéraire de notre siècle.

A son tour, lord Byron a été une création de Napoléon. Il est prouvé pour moi que le rayon qui alluma le feu du poète anglais partit de l'âme de Napoléon.

Comment expliquer autrement l'existence de cet homme au milieu de la littérature décrépite, et pour ainsi dire morte, du siècle passé, qui avait fini par Thompson et son école? Comment expliquer ce phénomène qui s'est montré pour ne pas même avoir d'imitateurs? Car les contemporains anglais de Byron, malgré l'exemple et l'influence de ce génie, n'ont rien produit de comparable; et, après la mort du poète, la littérature anglaise est retombée presque au niveau du siècle passé. Il suffit de comparer les premières compositions de ce poète, « *The hours of Idleness,* » avec les grandes compositions qu'il avait ébauchées pendant son voyage en Espagne et en Orient, pour se convaincre de cette vérité, que l'action de la France et l'action de Napoléon l'avaient arraché à ses occupations scolastiques. Qu'on lise les lettres qu'il a écrites d'Espagne, on y verra que la figure de Napoléon est sa préoccupation constante. C'est le seul des écrivains anglais qui ait compris quelque chose à Napoléon. Il est vrai qu'il l'a réduit aux proportions d'un corsaire. Il comprenait seulement la force que Napoléon exerçait sur ses semblables, force toute morale; il sentait aussi où elle résidait : Napoléon a dominé,

parce que son âme était toujours en travail; son sentiment ne pouvait dormir. *I suoi pensieri in lui dormir non ponno* (1), c'est la devise qu'a choisie lord Byron. Cette âme en travail développait la force qui lui donnait le pouvoir sur ses semblables.

Lord Byron a admirablement décrit l'individualité de Napoléon.

Vous voyez maintenant comment il se fait que des pays et des littérateurs si éloignés les uns des autres se rapprochent peu à peu; vous voyez aussi quelle immense influence peut exercer sur le globe un seul génie. Napoléon créa lord Byron; l'action de lord Byron, le bruit seul de sa gloire, réveillèrent Puszkin; et, en même temps que ce poète, les écoles que nous avons appelées provinciales de la Pologne entrent, les unes après les autres, dans le même chemin, se rapprochent de plus en plus de la réalité de la vie, et semblent ainsi avoir été créées par Byron : car évidemment il y a des signes de parenté entre toutes ces créations, malgré l'indépendance et l'originalité des créateurs.

Cependant je ne prétends pas que la poésie et la littérature doivent toujours consister dans l'action; je ne soutiens pas, d'après l'expression du *Poète Anonyme*, que la parole soit toujours une trahison, une perte pour l'âme, et qu'il faille employer tout le feu créateur qu'on possède pour produire un effet. Ce n'est pas une règle générale : l'art existera toujours; l'art est un des liens qui rattachent l'humanité au monde invisible. Il y a

(1) Tasso, *Gerusalemme liberata*, canto X. (*Note de l'Editeur.*)

même des époques où les âmes les plus généreuses, où les hommes les plus forts se vouent de préférence à l'art : c'est lorsque les questions capitales de l'Humanité sont résolues ; et ces questions sont presque toujours emportées de haute lutte quand le monde entre dans le chemin d'un progrès lent : alors l'art fleurit et embellit les existences. Mais il y a aussi des époques qui ont besoin de tous les efforts des hommes, des époques où les individus sont appelés à concentrer toute leur action sur quelques points principaux, sur quelques questions vitales qui intéressent toute l'Humanité. Il y a des époques artistiques où la force créatrice se produit surtout en tableaux, en paroles. Il y a aussi des époques de lutte où cette force qui domine les hommes est appelée à ébranler les masses. Or, les peuples slaves entrent évidemment dans cette époque.

Il n'est donné à aucun poète de créer un type complet de l'avenir ; mais peu à peu on devine ce type, on exprime de mieux en mieux les exigences de son peuple ; on appelle ainsi de toutes ses forces l'avenir. C'est la marche et la tendance de la poésie bohême, polonaise et russe.

Dans une semblable époque, la critique, qui, d'ordinaire et aux époques tranquilles, domine les arts, la critique, disons-nous, est presque toujours poussée en avant et débordée par la poésie. C'est le cas de la poésie polonaise, de la poésie russe. Après chaque publication, la critique est obligée de marcher en avant, de s'occuper de questions plus hautes, de prendre un point de vue plus élevé. Le poète alors est dominé par la masse ; et

la masse, avec sa force vitale, avec ses exigences, avec ses instincts, finit quelquefois par les déborder; puis, après chaque fait politique, le poète, les artistes en général, sont encore obligés de s'élever plus haut, pour embrasser un plus vaste horizon, jusqu'à ce qu'enfin arrivent les hommes qui débordent les masses, que les masses stupéfaites regardent comme leurs dominateurs, et qui en effet dominent et les masses, et la critique, et la littérature, et la poésie.

Napoléon était un de ces hommes. Il occupe, je l'ai plus d'une fois répété, une grande place dans l'histoire slave. On a accusé même plusieurs fois les littérateurs polonais d'une idolâtrie pour lui. Byron a été conquis par Napoléon.

Les Allemands eux-mêmes reconnaissaient dans Napoléon quelque chose qui l'élevait au-dessus de l'Humanité. Il suffit de citer Gœthe, l'un des hommes les plus sages, l'un des plus grands génies de l'Europe. On connaît son admiration pour Napoléon. Voyant en lui le représentant d'une idée plus grande et plus chère à l'Humanité qu'aucune autre idée professée par les philosophes allemands, il ne prononçait son nom qu'avec respect (1).

(1) L'enthousiasme de Gœthe pour Napoléon éclate dans des strophes dont nous citons l'original « pour ne pas détruire, selon une expression de Beethoven, la sublime architecture du rhythme : »

Worüber trüb Jahrhunderte gesonnen
Er übersieht's im hellstem Geisteslicht,
Das Kleinliche ist alles weggeronnen,
Nur Meer und Erde haben hier Gewicht;
Ist Jenem erst das Ufer abgewonnen,
Dass sich daran die stolze Woge bricht,

Lors de la dernière lutte entre la France et l'Angleterre, et avant la bataille de Waterloo, Byron, dans ses lettres, trahit un secret désir de voir ses compatriotes vaincus par Napoléon ; c'est là un des arcanes qu'on pourrait appeler les arcanes des empires, et que peut-être un jour on cherchera à approfondir. On voit l'homme le plus orgueilleux des Anglais conquis par l'admiration. Si Napoléon eût suivi l'étoile qui l'avait guidé en Italie et en Égypte, s'il eût donné à son génie tout l'essor dont il était capable, il est plus que probable qu'il aurait vaincu de la même manière les chefs des flottes et des armées anglaises ; il les eût forcés à l'admirer, et ce sentiment involontaire d'admiration aurait troublé leur intelligence, aurait désarmé l'orgueil britannique.

So tritt durch weisen Schluss, durch Machtgefechte
Das feste Band in alle seine Rechte.

Und wenn dem Helden alles zwar gelungen,
Den das Geschick zum Günstling auserwæhlt
Und ihm vor Allen Alles aufgedrungen,
Was die Geschichte jemals aufgezæhlt;
Ja reichlicher als Dichter je gesungen!
Ihm hat bis jetzt das Hœchste noch gefehlt;
Nun steht das Reich gesichert wie geründet,
Nun fühlt er froh im Sohne sich gegründet.

Und dass auch diesem eigne Hoheit gnüge,
Ist Roma selbst zur Wæchterin bestellt.
Die Gœttin, hehr am ihres Kœnigs Wiege,
Denkt abermal das Schicksal einer Welt.
Was sind hier die Trophæen aller Siege?
Wo sich der Vater in dem Sohn gefællt.
Zusammen werden sie das Glück geniessen,
Mit milder Hand den Janustempel schliessen.

(Edit. Cotta, VI, 284. — *Note de l'Editeur.*)

NOTES.

Un mot d'abord sur certains noms prononcés dans l'entrevue d'Adam Mickiewicz avec Gœthe.

Le comte Jean Potocki (né en 1761, mort en 1815) est un grand seigneur qui, après le partage de la Pologne, voyagea beaucoup, étudiant sur place les mœurs et les antiquités des peuples, « le premier qui ait tiré la science du cabinet, disait Mickiewicz. Ayant survécu à la chute de la République, il chercha à s'en consoler en recherchant les origines de l'histoire de sa patrie. Le premier des historiens de l'Europe moderne (antérieurement à Nieburh), il reconnut l'importance de la tradition orale : il a plusieurs fois répété que le passé ne peut être compris qu'en méditant sur le présent. » (*Slaves*, vol. IV, p. 123, 125.)

Marie Szymanowska, célèbre par son grand talent musical, était liée avec les plus grands artistes de l'Europe; en 1834, Adam Mickiewicz épousa l'une de ses deux filles.

Holtey, né en 1797, à Breslau, qu'il habite aujourd'hui, a écrit des romans, des pièces de théâtre, des poésies et des mémoires où il narre sa rencontre chez Gœthe avec Adam Mickiewicz, qui lui laissa une impression si forte, « que, quelques choses étonnantes qu'on m'en ait racontées depuis, elles ne m'ont plus étonné, » dit-il.

Odyniec, Antoine-Édouard, né en 1804, a traduit le *Corsaire* de Byron et conquis une place honorable dans la littérature polonaise.

David d'Angers (né en 1789, mort en 1856), l'auteur du frontispice du Panthéon de Paris et d'une admirable collection de médaillons d'illustrations contemporaines, fit, en 1829, les médaillons de Gœthe et d'Adam Mickiewicz, puis de ce dernier le buste en marbre en 1834.

Le professeur Gans, de Berlin (né en 1798, mort en 1839), était un ami d'Henri Heine et, comme lui, d'origine juive. Il est renommé surtout pour sa belle étude sur le *Droit de succession* et sa publication des œuvres posthumes de Hégel.

Quetelet est né à Gand, le 22 février 1796.

« Le doyen des savants belges, qui est aussi un patriarche de l'érudition européenne, M. A. Quetelet, secrétaire perpétuel de

l'Académie royale de Belgique, a, dans un ouvrage original, l'*Anthropométrie ou Mesure des différentes facultés de l'homme*, publié les résultats de ses longues recherches statistiques pour démontrer que non-seulement l'homme en général croît d'une manière régulière, mais encore tous les individus d'un même âge se développent avec un ordre tel que l'on peut tracer d'avance la ligne sous laquelle ils viendront se ranger, depuis le plus petit jusqu'au plus grand, depuis le nain jusqu'au géant. Tous les hommes semblent provenir d'un même type, et former un ensemble, pour ainsi dire, un seul et même individu. Déjà Newton et Pascal avaient montré les propriétés de la courbe géométrique qui sert de démarcation aux tailles des individus; mais c'était dans des questions d'astronomie et de physique. Cette loi de croissance ou loi binomiale, M. Quetelet ne l'applique pas exclusivement à l'homme, il la retrouve chez les animaux, chez les plantes et même dans la nature inanimée. » (Amédée Pichot, *Revue britannique*, février 1872, p. 408.)

Adam Mickiewicz, comme on l'a vu dans le récit de l'entrevue de Weimar, s'est trouvé chez Gœthe avec la petite-fille de Schiller. A propos de l'amitié qui a uni les deux grands poètes allemands, George Sand dit : « Parce que la nature du génie de Schiller répond plus directement aux aspirations de mon âme, oublierai-je la grandeur de Gœthe et sa bonté calme et patriarcale? ... Gœthe aima Schiller, ce génie si différent du sien. Il l'aima tendrement, délicatement, paternellement, il supporta les inégalités de son humeur, il sut adoucir les orages de son âme, il comprit, apprécia et chérit les facultés exquises de son cœur. O Gœthe! je vous aime pour cette amitié que vous avez sentie, et dont les devoirs, difficiles peut-être, ont été du moins une religion dans votre vie superbe. »

***

Les principes qui ont guidé Mickiewicz, au *Collége de France*, dans son appréciation successive des hommes qui ont participé au mouvement littéraire de leur temps, se trouvent déjà indiqués dans la première notice critique qu'il a consacrée aux deux grands poètes de l'Allemagne et de l'Angleterre. Les auteurs et leurs œuvres sont rattachés au milieu dans lequel ils se sont produits, et non point examinés d'une manière abstraite, en dehors du temps et de l'espace, comme on le fit trop longtemps.

L'*Art poétique* d'Horace (que Boileau n'a fait que vulgariser) a, durant des siècles, régné en maître sur les littératures, comme le *Droit romain* sur les législations. De même qu'on a appelé celui-ci « la raison écrite, » on a vu dans celui-là la souveraineté du bon sens. Mais Mickiewicz protesta tout à la fois contre la persis-

tance du froid paganisme dans la loi et contre cette rhétorique classique qui prétend enseigner à l'homme à bien parler et à bien écrire, quelle que soit d'ailleurs sa manière d'agir. Il soutenait que, dans la société moderne, travaillée de l'esprit du christianisme et de la Révolution française, l'œuvre devait être un témoignage de vie et l'acte une confirmation de l'écrit, de la même façon que l'Évangile est une morale en action et les bulletins de la Grande-Armée l'attestation de l'héroïsme accompli.

On n'aura pas été sans remarquer l'unité de pensée qui existe entre les trois morceaux écrits par Mickiewicz sur Gœthe et Byron à trois époques différentes. N'avoir rien à changer dans ses opinions, à vingt ans d'intervalle, et les avoir eues justes dès le premier moment est la preuve d'une rare sûreté de jugement. Et également, ce qu'en 1829 il vit et dit de Napoléon, il le pensait encore et le développait en 1844, quand il explique comment Napoléon était tombé pour s'être fait enfant de la terre et avoir voulu légaliser sa position, puis avait commencé par se redresser par la douleur à Sainte-Hélène. (*Slaves*, V, p. 204.)

Autant Mickiewicz avait, à Weimar, apporté de réserve à répondre aux questions qui lui étaient adressées sur Gœthe, autant, à Venise, il parla de Byron spontanément et avec abondance. Au *Collége de France*, il revint de même plusieurs fois et avec insistance sur Byron, tandis qu'il ne fit que brièvement mention de Gœthe. C'est qu'il reconnaissait la supériorité du rôle de Byron et de son action; mais il n'était pas sans tenir compte de l'époque à laquelle Gœthe avait débuté et de la mission différente qui incombe à chacun, surtout en raison de la nation à laquelle il appartient. On dirait qu'il avait présente à l'esprit cette phrase de Gœthe : « Nous ne pouvons pas tous servir la patrie de la même manière; mais chacun fait de son mieux selon que Dieu lui en donne le pouvoir. Je me suis imposé d'assez rudes labeurs pendant un demi-siècle. J'ose dire que, dans les œuvres dont la nature m'avait prescrit la tâche, j'ai travaillé nuit et jour, sans me permettre la moindre distraction; loin de là, mes efforts, mes recherches, mon activité, tout a été aussi consciencieux qu'il dépendait de moi. Si chacun peut en dire autant de soi, cela ira bien pour tous. » — « Il y a, dit l'Écriture, temps de parler et temps de se taire. » En littérature comme en politique, il y a des périodes successivement nécessaires de recueillement et d'action. Gœthe se créa, par l'étude du passé, un *alibi* au présent; c'est vrai : il est des moments où l'homme sent un irrésistible besoin de s'isoler et aspire à la Thébaïde; et il y a des solitudes fécondes, comme il y a des agitations stériles. La placidité de Gœthe, qui eût été un crime chez le fils d'une nation telle que la Pologne, n'était point

péché chez lui. Il n'a du reste ni manqué à l'Humanité, ni faussé la direction de son pays. Aussi la jeunesse qui frappa Kotzebue, le traître littéraire, n'a-t-elle cessé de vénérer Gœthe jusqu'à la dernière heure. Il suivait en 1792 l'armée de Brunswick, mais sans cacher qu'il était contraire à une guerre contre la France. Le duc de Weimar le traita avec les sentiments manifestés par Napoléon à l'égard de Corneille, duquel il disait : « Si Corneille eût vécu sous mon règne, je l'aurais fait prince. »

*
* *

« Le 28 août 1749, » nous dit Gœthe dans ses *Mémoires*, « je vins au monde à Francfort-sur-le-Mein, pendant que l'horloge sonnait midi. » — « Le 22 mars 1832, » selon l'expression de Daniel Stern, « il meurt plein de jours, d'honneurs et de biens, au milieu des jardins qu'il a plantés, au milieu des curiosités, des offrandes que lui apportèrent de tous les points du globe ses admirateurs à genoux. »

Le chancelier Müller l'annonça en ces termes à Bettina d'Arnim : « Gœthe mourut de la mort la plus heureuse, plein de connaissance, de sérénité, sans douleur, sans pressentir sa fin jusqu'au dernier instant. La flamme de sa vie baissa, s'éteignit doucement sans combat; la lumière fut son dernier vœu; une demi-heure avant de mourir, il dit : « Qu'on ouvre les volets, afin qu'il entre plus de lumière. »

— Byron avait dix ans de plus que Mickiewicz et que Puszkin. Il était né à Londres le 22 janvier 1788. Il mourut à Missolonghi le 19 avril 1824. Les *Heures de paresse* parurent en 1807. Les deux premiers chants de *Child-Harold* furent publiés en février 1812, le *Giaour* en mai 1813, le *Corsaire* en janvier 1814, etc. Il ouvrit donc la voie à la pléiade de poètes polonais et russes.

*
* *

A l'appui de l'impression que Napoléon fit sur Gœthe, nous citerons un de ses jugements sur ce grand homme :

« La grandeur de Napoléon consistait particulièrement à être le même à toute heure. Avant et pendant une bataille, après une défaite ou une victoire, il était dans son assiette ordinaire, il avait la même lucidité, la même résolution. Il était toujours dans son élément, toujours à la hauteur des circonstances, d'une situation quelconque. Napoléon a réellement visité les pestiférés de Jaffa, pour enseigner par son exemple qu'on peut triompher de la peste, quand on est capable de triompher de la peur. Et il a raison. La puissance du moral en de pareilles conjonctures est incroyable.

La volonté sature, pour ainsi dire, le corps; elle imprime une activité qui repousse toutes les influences malignes. La crainte, au contraire, est un état de faiblesse et d'émotion qui nous paralyse ; il devient aisé à chacun de nos ennemis de s'emparer de nous. C'est ce que Napoléon connaissait fort bien, et il savait qu'il ne risquait rien en donnant à son armée un imposant exemple.

« Napoléon n'est point rapetissé par la réalité; loin de là, il s'élève à mesure qu'il se rapproche davantage du vrai : sa personnalité était d'un ordre supérieur. Mais, le point essentiel, c'est que les hommes étaient certains d'atteindre leur but avec lui. Voilà pourquoi ils devenaient ses partisans, comme ils le sont de quiconque leur inspire une pareille confiance. » (*Entretiens de Gœthe et d'Eckermann*, trad. par J. N. Charles. Paris, chez Hetzel.)

La mère de Gœthe, femme remarquable, « faisait beaucoup jaser sur Napoléon les militaires français qui logeaient chez elle; à leurs récits, elle éprouvait tous les frissons de l'enthousiasme, et elle disait : « C'est bien lui qui est l'homme achevé, lui qui se reflète avec ivresse dans tous les cœurs. Il n'y a rien de plus grand que quand l'homme se fait sentir dans l'homme; alors les hommes et les esprits deviennent la chaîne électrique par laquelle la félicité croît, se développe jusqu'à ce qu'elle aille se perdre en étincelles dans le royaume du ciel. » (*Gœthe et Bettina*, correspondance inédite de Gœthe et de madame Bettina d'Arnim, traduit de l'allemand par Séb. Albin, 2 vol. in-8, Paris, 1843.)

« Napoléon, dit Gœthe, vivait toujours dans l'idéal et il n'en avait pas cependant conscience; il niait l'idéal et lui refusait toute réalité, tandis qu'il en poursuivait avec ardeur la réalisation. Mais sa raison si lucide et si incorruptible ne pouvait supporter perpétuellement cette contradiction intérieure et ses paroles sont de la plus haute importance, lorsque dans les occasions où il y est, pour ainsi dire, forcé, il s'exprime sur ce sujet de la manière la plus originale et la plus intéressante. Il considère l'idée comme *un être de raison*. Lorsqu'il s'entretient avec ses amis, il parle avec conviction et confiance des suites inévitables de sa vie et de ses actions. Il avoue volontiers que la vie engendre la vie, qu'une idée féconde exerce son influence sur toutes les époques. Il se plaît à reconnaître qu'il a donné une impulsion nouvelle, une nouvelle direction à la marche du monde. » (*Gœthe, Maximes et réflexions*, traduites pour la première fois par S. Sklover, Paris et Leipzig, Brockhaus, 1842, p. 89 et suiv.)

Dans ses Annales (*Monat's und Jahreshefte*), Gœthe a consigné

ses impressions de son entrevue avec Napoléon dans des notes destinées uniquement à fixer ses souvenirs et qui ne devaient pas voir le jour. C'est le 2 octobre 1808 que Napoléon à Erfurth manda Gœthe auprès de lui, et, après l'avoir regardé avec attention, son premier mot fut : « Vous êtes un homme. » Il lui parla d'abord de *Werther* et puis du drame. « Il fit, nous dit Gœthe, des observations d'une haute portée, comme un homme qui avait étudié la scène tragique avec l'attention d'un *juge criminel*, et qui avait vivement senti que le défaut du théâtre français est de s'éloigner de la nature et de la vérité. » Napoléon lui envoya l'ordre de la Légion d'honneur. M. de Müller ajoute dans ses *Mémoires* que Napoléon dit à Gœthe : « J'ai lu sept fois votre *Werther* et toujours avec un nouveau charme. » (*Entrevue de Napoléon Ier et de Gœthe*, suivie de notes et commentaires, par S. Sklover, Lille, 1853.)

— Gœthe, qui comprit si bien Napoléon, apprécia remarquablement Byron :

« Chez Byron, tout ce qui partait de l'homme et spécialement du cœur était parfait : il en était de ses œuvres comme des beaux enfants que les femmes mettent au monde sans savoir pourquoi ni comment. Doué d'un talent prodigieux qu'il tient de la nature, il possède, à vrai dire, une séve poétique dont personne, à mon sens, n'a été aussi largement doté que lui.

« Il n'y a que Byron qui représente la période poétique contemporaine ; sans conteste, il doit être regardé comme le talent le plus marquant du siècle. Et puis, Byron ne relève ni de l'antiquité ni du romantisme, c'est l'actualité même. » (*Entretiens de Gœthe et d'Eckermann.*) .

— Le secret désir du triomphe de Napoléon paraît dans toutes les lettres de Byron. Le 30 juin 1807, il écrit sur le faux bruit d'une défaite des Français à Friedland : « Des nouvelles fâcheuses viennent d'arriver. Les Russes sont vainqueurs. C'est une triste race. » Le 5 septembre 1813 : « Que dites-vous de Bonaparte ? Rappelez-vous que je le soutiens et parie pour lui sur le champ de bataille, mettant en dehors la catalepsie et les éléments. Je lui souhaite bonne chance, presque en tous pays, excepté en celui-ci. » En 1813, sur son *Memorandum :* « Quelles étonnantes nouvelles de Bonaparte ! Depuis que j'ai défendu le buste que j'avais de lui à Harrow contre les bas complaisants du pouvoir (c'était en 1803, lorsque la guerre éclata), j'en ai fait mon héros, sur le Continent, s'entend, car je ne le veux pas ici. Je ne m'étonnerais pas qu'il finit par les étriller. Etre battu par les hommes, c'est encore quelque chose, mais par trois vieilles dynasties, par les souverains de race légitime ! O miséricorde ! miséricorde ! »

8 janvier 1814. « Je voudrais bien que Bonaparte pût rallier ses forces et mettre en déroute *les légitimes*, pour lesquels je ne me sens pas grande prédilection. » — Février 1814. « Si vous avez quelque nouvelle de bataille ou de retraite de la part des *alliés*, comme on les nomme, je vous en prie, donnez-les-moi. Bonaparte a tous mes vœux pour engraisser les champs de France d'une armée *envahissante*. Je hais les envahisseurs de tout pays, et n'endure pas avec patience les cris de lâche triomphe poussés contre celui dont le nom seul vous rendait plus pâles et plus blancs que la neige à laquelle vous devez vos succès. »

25 février 1814. « Bonaparte a vigoureusement frotté Blücher et a fait Schwartzenberg repic et capot. Voilà ce que c'est que d'avoir de la tête. Ma foi, s'il reprend le dessus, *væ victis!* » — 8 avril 1814. « A mon retour, je trouve ma pauvre petite idole, Napoléon, à bas de son piédestal. Les voleurs sont dans Paris. C'est sa faute. Nouveau Milon, il a voulu fendre le chêne, mais l'arbre s'est refermé, et ses bras y sont restés pris. A votre tour maintenant, bêtes féroces, lions, ours, et toi aussi, dégoûtant chacal, mettez-le en pièces, vous le pouvez ! Cet hiver de Moscou lui a lié les bras; toujours depuis il a combattu des pieds et des dents. Celles-ci peuvent encore laisser des traces profondes. »

1814. « On dit que Napoléon a abdiqué. Il y a de quoi arracher des larmes d'airain fondu. »

27 mars 1815. A la nouvelle du retour de l'île d'Elbe : « Il est impossible de n'être pas ébloui et accablé par un tel caractère et une carrière semblable... Personne n'eût pu prévoir une si complète et si brillante *résurrection.* »

Taine rit de ce que Byron appelait Napoléon « son héros de roman. » Dans son *Memorandum*, Byron écrivit, à propos du rapprochement qu'on avait fait entre lui et Napoléon : « Moi! un insecte comparé à cette créature! »

« Byron aimait singulièrement à parler de Napoléon, et il m'a dit que son admiration avait encore beaucoup augmenté depuis qu'il avait vu en Italie les prodigieux ouvrages qu'avait conçus et exécutés ce grand homme. « Traverser l'Italie sans penser à Napo-« léon, disait-il, c'est passer à Naples sans voir le Vésuve. » Il ajoutait encore : « Si je cherche querelle à Napoléon, si je le trouve en « faute, c'est que je suis avec lui comme avec une femme que « j'aime et admire; je voudrais le voir aussi parfait et irrépro-« chable que je le rêve, et puis, après avoir querellé, grondé, je « retombe à genoux, et j'adore. Napoléon était un homme extraor-« dinaire : renversé du piédestal où il était monté en prenant des « trônes pour marchepieds, sa mémoire restera colossale comme la « statue de Memnon qui, abattue aussi de son piédestal, n'a rien

« perdu de sa sublimité. Un jour Metternich, dans un cercle de Vienne « où une parole de sa bouche était un oracle, un signe de sa main « un ordre souverain, s'avisa de vouloir rabaisser Napoléon, et, se « tournant vers John William Ward, présent à cette assemblée : « N'est-il pas vrai, lui dit-il, que Napoléon a porté trop haut son « ambition? — Il est vrai, lui répondit gravement et sans crainte « de lui déplaire notre courageux Ward, que Napoléon a fait terne « toute gloire passée, et impossible toute gloire à venir! » (*Conversations de lord Byron avec la comtesse de Blessington*. Bruxelles, 1833.)

*
* *

Dans sa conversation avec Adam Mickiewicz, Gœthe lui parla avec amour de l'Italie. Cette prédilection du pontife artistique pour cette terre de beauté avait déjà éclaté dans son *Wilhem Meister*, où il a introduit le délicieux épisode de *Mignon*, avec la chanson si simple, si douce, toute parfumée des senteurs méditerranéennes: *Kennst du das Land wo die Citronen blühu?* (Connais-tu le pays où les citronniers fleurissent?) Jamais peut-être personne n'a éprouvé ni manifesté, à la vue de Rome, un pareil frisson de bonheur à celui que Gœthe ressentit, ni une piété plus naïve, plus violente et plus sincère pour l'antiquité que celle dont il fut saisi sur ce sol où, après tant de siècles et malgré une souveraineté différente, l'empreinte des pas des dieux est demeurée : « O Jupiter hospitalier! » s'écrie-t-il avec enthousiasme. (Voy. Ampère, *La Grèce, Dante et Rome*. 1848.)

Henri Heine a toutefois noté que le nom de *grand païen*, que l'on a donné en Allemagne à Gœthe, n'est pas absolument exact. Car son paganisme a été modifié par le christianisme : s'il tient de l'un sa conception claire et pénétrante de tous les faits extérieurs, de toutes les couleurs, de toutes les formes; l'autre l'a, malgré ses répugnances, initié aux secrets du monde des esprits. « Gœthe, lui aussi, dit-il, avait bu le sang du Christ, et c'est ce qui lui fit entendre les voix les plus secrètes de la nature, semblable à Siegfried, héros des *Nibelungen*, qui comprit la langue des oiseaux, aussitôt qu'une goutte de sang du dragon mourant eut mouillé ses lèvres. C'est une chose remarquable que cette nature païenne, toute saturée de notre sentimentalité chrétienne, que ce marbre antique, animé de pulsations modernes, que ces souffrances du jeune Werther qu'il éprouva aussi vivement que les joies d'un dieu de la vieille Grèce. » (*De l'Allemagne*.) — Il était naturel, ajouterons-nous, qu'avec un semblable caractère, Gœthe eût un faible pour le Tasse, en qui le christianisme et le paganisme s'unissent sous les fleurs de

poésie : aussi composa-t-il *Torquato* avec le même amour qu'il avait composé *Iphigénie en Tauride*, où la langue allemande reflète comme un parfait miroir la nature, la vie et l'accent de la Grèce.

— Sur la fin de sa vie, Gœthe fut assailli du reproche de n'avoir pas été un Tyrtée en 1813. Une opposition retentissante s'était élevée contre sa toute-puissance. « Ce n'était plus, dit Quinet, le Napoléon de l'art qui fondait de lui-même son droit impérial sur chaque parcelle de la nature où son cheval avait secoué sa crinière. » Gœthe laissait tranquillement controverser sa royauté littéraire ; il a dit lui-même les raisons de son impassibilité :

« On m'a reproché de n'avoir pas, durant cette grande époque, pris moi-même les armes, ou du moins de n'être point intervenu comme poète. Comment aurais-je pu courir aux armes, moi qui n'avais point de haine? Composer des chants de guerre, tout en restant assis à son bureau! C'était bien là mon caractère! J'aurais pu y consentir en venant de quitter le bivouac, lorsque, pendant la nuit, on entend hennir les chevaux des avant-postes ennemis. En 1813, ce n'était plus dans mon genre. Je n'ai jamais rien affecté en poésie. Je n'ai jamais exprimé ou revêtu de formes poétiques une idée qui ne fût empruntée de ma vie et dont je ne sentisse la vive obsession. J'ai composé des chants d'amour, alors seulement que j'étais amoureux. Et puis, entre nous, je ne haïssais pas les Français, quoique j'aie rendu grâces à Dieu quand nous en fûmes affranchis. »

Byron non plus n'affecta jamais rien en poésie. Il répondait, le 7 novembre 1811, à un ami qui le pressait d'ajouter un chant à *Child-Harold* : « Pour cela, il faudrait que je retournasse en Grèce ou en Asie. Il me faut un soleil ardent et un ciel bleu, et je ne saurais décrire des lieux si chers à ma mémoire et à mon cœur auprès d'un feu de charbon de terre. J'avais formé le projet d'ajouter un chant, quand j'étais dans la Troade; et si je revoyais ces pays, cela irait tout seul; mais, dans les circonstances actuelles et avec les sensations que j'éprouve, je n'ai ni harpe, ni cœur, ni voix pour continuer. Je suis sincère, et si je devais écrire uniquement *ad captandum vulgus*, je pourrais tout aussi bien me mettre à rédiger un *Magazine* ou fabriquer des chansonnettes pour le Vauxhall. » (*Correspondance de lord Byron avec un ami*, par N. C. Dallas. Paris, 1825.)

*
* *

Madame de Staël a connu Gœthe, elle lui a consacré beaucoup de pages dans son volume *De l'Allemagne* (1810). Il est possible qu'à l'époque où il a été écrit, il ait servi à faire naître en France le désir d'étudier la littérature allemande, mais tout y a vieilli. Ce

ALEXANDRE PUSZKIN

autres poètes en ce qu'ils gardaient leur couronne de laurier sur leur chef en présence de Gœthe. » A propos de l'opposition qui exista « contre ce grand chêne de Gœthe, » il dit : « Les vieux croyants, les orthodoxes s'irritèrent que, dans le tronc de ce grand arbre, il ne se trouvait pas une niche avec une petite image de saint, que même les dryades nues de l'antiquité y célébraient leurs jeux; et, semblables à saint Boniface, ils eussent volontiers abattu, avec une cognée bénite, le vieux chêne enchanté. Les nouveaux croyants, les apôtres du libéralisme, s'irritaient, au contraire, de ce qu'il n'était pas un arbre de liberté, et qu'on ne pouvait en faire usage pour construire une barricade. L'arbre était trop haut, en effet, on ne pouvait ficher un bonnet rouge à sa cime, ni danser la carmagnole à son ombre. Quant au public, il l'honorait pour sa beauté, parce qu'il remplissait le monde de ses parfums, parce que ses branches s'élevaient si magnifiquement vers le ciel et si haut, que les étoiles ne semblaient plus que les fruits dorés de cet arbre merveilleux. Si Schiller s'enthousiasme pour les progrès sociaux de l'Humanité, Gœthe se plonge dans les sensations individuelles; Gœthe le panthéiste devait s'occuper uniquement, comme son affaire principale, de l'histoire de la nature, et ce ne fut pas seulement en des poésies, mais aussi en des ouvrages scientifiques qu'il donna les résultats de ses recherches. Son indifférence était aussi un résultat de sa contemplation panthéistique de l'univers. Si Dieu est dans tout, il est absolument indifférent de s'occuper d'une chose ou d'une autre, de nuages ou de pierres antiques, de chansons populaires ou de carcasses de singes, d'hommes ou de comédiens. Sans doute, Gœthe chanta aussi quelques grandes histoires d'émancipation, mais il les chanta en artiste. Comme il avait rejeté avec chagrin l'enthousiasme chrétien, qui lui semblait dégoûtant, et qu'il ne comprenait pas l'enthousiasme philosophique de notre temps, parce qu'il craignait, en s'y livrant, d'être tiré de sa tranquillité d'âme, il traita en général l'enthousiasme d'une façon tout historique, comme quelque chose de donné, comme une étoffe qu'il fallait travailler. L'esprit devint matière sous ses mains, et il lui donna la plus belle, la plus agréable forme. C'est ainsi qu'il devint le plus grand artiste dans notre littérature et que tout ce qu'il écrivit fut un chef-d'œuvre merveilleusement fini. Les chefs-d'œuvre de Gœthe ornent notre chère patrie, comme de belles statues décorent un jardin, mais ce sont des statues. On peut en devenir amoureux, mais elles sont stériles. Les poésies de Gœthe ne produisent pas l'action comme celles de Schiller, l'action est fille de la parole et les belles paroles de Gœthe ne créent pas d'enfants. C'est la condamnation de tout ce qui est né seulement de l'art. Les marbres antiques me firent songer aux poésies de Gœthe, qui sont aussi achevées, aussi splendides, aussi calmes, et qui sem-

blent aussi sentir avec douleur que leur immobilité et leur froideur les séparent de notre vie chaude et animée; qu'elles ne peuvent se réjouir et souffrir avec nous; qu'elles ne sont pas des êtres humains, mais de malheureux mélanges de divinité et de pierre. Le plus grand mérite de Gœthe, c'est la perfection de tout ce qu'il représente. Il traite chaque personnage de ses drames et de ses romans, chaque fois que ce personnage se présente, comme s'il était le principal. Il en est ainsi dans Homère, ainsi dans Shakespeare. Dans tous les ouvrages des grands poètes, il n'y a, à proprement parler, pas de personnages secondaires; chaque figure est personnage principal à sa place. Faust est aussi vaste que la Bible; et, comme elle, il embrasse le ciel et la terre avec l'homme et son exégèse. Que Gœthe ait tiré ce sujet des traditions populaires, cela démontre la profondeur de sa pensée et de son génie, qui sait toujours choisir le sujet le plus près, le plus juste et le plus droit. Faust vivait au temps où l'on commençait à prêcher contre l'autorité de l'Eglise et à examiner avec indépendance, si bien qu'avec ce Faust cesse la période cléricale du moyen âge, et commence l'époque moderne, critique et scientifique. Faust inventa l'imprimerie, un art qui nous a ravi la tranquillité d'âme catholique et qui nous a jetés dans le doute et la révolution; un autre dirait: qui nous a livrés à la puissance du diable. Mais non, la connaissance des choses par la raison, le savoir, nous donne après tout des jouissances dont la foi nous a sevrés bien longtemps. Nous reconnaissons que les hommes n'ont pas été appelés seulement à une égalité céleste, mais aussi à l'égalité terrestre; la fraternité politique qui nous est prêchée par la philosophie est plus bienfaisante que la fraternité purement spirituelle où nous appelle l'Evangile; et le savoir deviendra parole, et la parole se fera action, et nous pourrons encore être heureux en ce monde sous notre enveloppe mortelle. Si, ensuite, nous venons en possession, après notre mort, de cette béatitude céleste que nous promet la religion, rien ne nous sera plus agréable. C'est ce que le peuple allemand avait soupçonné depuis longtemps, car le peuple allemand est lui-même ce savant docteur Faust; il est ce spiritualiste qui reconnaît par l'esprit l'insuffisance de l'esprit, qui prétend à des jouissances matérielles et qui revendique les droits de la chair. On trouvait dans Gœthe la réunion de la personnalité avec le génie, comme on la veut trouver dans les hommes extraordinaires. Son extérieur était aussi imposant que la parole qui vivait dans ses écrits; son apparence était harmonieuse, nette, agréable, noblement conçue, et on pouvait étudier sur lui l'art grec comme sur un antique. Ce corps plein de dignité n'était jamais courbé par une rampante humilité chrétienne; les traits de ce visage n'étaient pas contractés par une mystique mortification; ces yeux n'étaient pas voilés par la timi-

dité du pécheur; ils ne roulaient pas de dévots regards vers le ciel et ne craignaient pas de se fixer vers la terre; non, ils étaient calmes comme les regards d'un dieu. En général, c'est le signe distinctif des dieux, que leur regard est ferme et que leurs yeux ne vacillent pas. Les yeux de Napoléon avaient cette vertu : aussi suis-je convaincu que c'était un dieu. Les yeux de Gœthe devaient être aussi divins dans l'âge le plus avancé que dans sa jeunesse. Le temps put bien couvrir sa tête de neige, mais non la courber. Il la portait toujours fière et haute ; et, quand il parlait, il devenait toujours plus grand; et quand il étendait sa main, il semblait que son doigt pût montrer aux étoiles du ciel le chemin qu'elles devaient suivre. On veut avoir remarqué un trait glacé d'égoïsme à sa bouche; mais le trait est propre encore aux dieux éternels, surtout au père des dieux, au grand Jupiter, à qui j'ai déjà comparé Gœthe. Vraiment, lorsque je le visitai à Weimar, tandis que je me trouvais en face de lui, je regardais furtivement de côté pour voir si l'aigle, avec la foudre au bec, n'était pas près de lui. J'étais sur le point de lui parler grec. Les dieux s'en vont! Gœthe est mort en 1832, cette année significative où notre terre a perdu ses plus grandes illustrations. Pas un seul roi ne mourut dans cette année. Les dieux s'en vont, les rois restent. » (*De l'Allemagne*, t. I, 1835.)

Henri Heine a résumé sa pensée sur Gœthe en disant de lui « qu'il était le Spinosa de la poésie. » « La doctrine de Spinosa, dit-il, est sortie de la chrysalide mathématique et voltige autour de nous sous la forme d'une chanson de Gœthe. De là la fureur des orthodoxes et des piétistes : ils essaient de saisir avec leurs pieuses pattes d'ours ces papillons qui leur échappent sans cesse; car rien n'est si légèrement ailé, si éthéré qu'une chanson de Gœthe. » (*Ibid.*)

Il est un autre rapprochement que l'on pourrait faire avec Gœthe: celui du grand philosophe Schelling, son contemporain, chez qui aussi domina le naturalisme, mais chez qui également brillèrent les clartés d'en haut. Schelling scandalisa ses rivaux et jusqu'à ses disciples, en affirmant la nécessité de posséder, pour philosopher, un organe philosophique (*intellectuelle anschauung*), autrement dit, l'intuition instantanée à l'aide de laquelle on pénètre tout d'un coup jusqu'au fond de l'existence des choses (*Slaves*, IV, p. 346). Gœthe croyait de même au don de prophétie, à un organe artistique, comme on le peut voir dans ses *Mémoires* et dans sa correspondance avec Bettina d'Arnim.

* * *

Entre autres preuves du génie intuitif de Byron, Adam Mickiewicz cite la comparaison de la sauterelle, appliquée à Potem-

kin : « Un grand poète de l'Occident, lord Byron, qui devinait si bien une nature qu'il n'avait jamais vue, a comparé un général russe qui s'est souvent conduit en Mongol, à une sauterelle : « Il est mort, s'écrie-t-il, et, semblable à la sauterelle, il s'est lui-« même enterré dans le sol qu'il a si longtemps ravagé. » (*Child-Harold*, ch. VII, st. XXXVI.) Or Byron ignorait que *Ecrasons la sauterelle* fût l'antique cri de guerre des Polonais contre les Tartares ; — puis encore ses strophes divinatrices sur le *Gladiateur mourant*, qu'il comprit mieux que les antiquaires, et en qui il reconnut un Slave, bien qu'il ne sût pas les annales des Slaves, ni n'eût étudié leurs physionomies ; — et aussi sa parole sur Waterloo, au sujet duquel il dit que ce champ a été préparé de toute éternité pour un grand événement, qui est la parole même des mystiques sur le Golgotha. (*Slaves*, I, p. 63 ; IV, p. 135 ; V, p. 83.)

— M. Ampère, qui a eu à un si haut degré le goût de l'étude par les voyages, considère *Child-Harold* comme le chef-d'œuvre de Byron. Il l'appelle « ce pèlerin du désespoir, ce pèlerin sans but, semblable au Juif éternellement voyageur et qui va toujours sombre à travers le monde, adorant la nature, détestant l'homme et aimant Dieu. » (*La Grèce, Rome et Dante, Etudes littéraires d'après nature*, Paris, 1848.)

Adam Mickiewicz admirait les magnifiques strophes de *Child-Harold* ; néanmoins ce n'est point l'œuvre de Byron qu'il préférait ; car l'évocation successive des faits de l'histoire, en chaque lieu qui en fut le témoin, sent toujours un peu la rhétorique, disait-il.

Il faisait aussi cette remarque que les Français, qui affectent de prononcer le nom de lord Byron à l'anglaise (Baéronne), ont tort, car c'est un nom français, Byron étant d'une ancienne famille d'origine française, ce que confirment ces lignes de la *Notice* placée en tête des *Conversations de lord Byron*, recueillies par Thomas Medwin (Paris, 1825) : « La prononciation française de son nom (Biron), que le poète avait adoptée, porte à croire qu'il était fier, comme son père, d'avoir une origine commune avec une famille célèbre dans les glorieuses annales de la France. »

— Tous les amis de Byron citent des exemples de son insatiable curiosité.

Parry constate « qu'il faisait sans cesse des interrogations et des recherches. » Galt raconte qu'un jour, en ramassant un poignard, il dit : « J'aimerais bien savoir ce qu'éprouve une personne après avoir commis un assassinat ; » et que, dans une autre circonstance, il exprima le désir de connaître des remords encore plus profonds que l'assassinat lui-même n'en pourrait pro-

duire. Galt a d'ailleurs le bon sens d'ajouter qu'il existe une immense différence entre la curiosité qui porte à désirer connaître l'exactitude d'un sentiment ou d'une idée et les coupables passions qui amènent à l'accomplissement des crimes.

Byron lui-même, dans une note de *Child-Harold*, recommande « de ne pas oublier que l'esprit que ces stances respirent est un esprit de tristesse et de malaise, et non pas un scepticisme obstiné et moqueur. »

— Lorsqu'Adam Mickiewicz énonce l'idée que, si le temps ne lui eût pas manqué, Byron eût réalisé la prédiction de Walter Scott, il fait allusion à l'incident que voici. A Londres, Walter Scott exprima à Byron la persuasion qu'il deviendrait de jour en jour plus religieux. — « Quoi! lui répliqua vivement lord Byron, croyez-vous donc que je puisse devenir bigot? » — « Non, dit Walter Scott, je crois seulement que l'influence de quelque grand esprit pourrait bien modifier vos idées religieuses. »

La comtesse Guiccioli, qui s'est laissée aller à publier sur son illustre amant deux gros volumes : *Lord Byron jugé par les témoins de sa vie*, Paris, 1868, pleins d'excellentes intentions, mais entachés de pédantisme, mentionne que, dans un *Memorandum* d'adolescence, Byron flétrissait déjà les philosophes matérialistes et exprimait son aversion pour Hobbes. Elle rapporte également qu'il avait horreur du nom seul d'athée... « Je considère, disait-il, l'athéisme comme une folie. » En recevant une prière pour lui, trouvée dans les papiers d'une personne morte, il écrivait : « Je ne voudrais pas échanger cette prière, faite pour mon salut par celle qui n'est plus sur la terre, avec la gloire réunie d'Homère, de César, de Napoléon, dussent-elles être accumulées sur une tête vivante. » Il avait fait de la Bible sa lecture favorite.

*
* *

Schlegel critiquait d'autant plus âprement Byron, que celui-ci avait relevé l'absurdité des assertions du critique allemand, qui reprochait à Dante de manquer de pathétique et de n'être pas populaire en Italie. « Or, les Italiens, réplique Byron, parlent de Dante, pensent à Dante et rêvent de Dante; quant au pathétique, on sait l'amour de Francesca de Rimini, etc. »

— Chateaubriand prend plaisir à raconter que, lorsqu'*Atala* parut, il reçut de Cambridge une lettre de Byron, âgé alors de quinze ans. Il cherche complaisamment des points de comparaison entre lui et Byron, tous deux pairs dans leur pays, tous deux voyageurs en Orient, etc.; et il cite la remarque de Béranger, renouvelée par

Villemain, que le chantre de *Child-Harold* est de la famille de René. Il souffre visiblement de ce que Byron ne l'a point mentionné une seule fois. Cela a tenu sans doute à la fausse route que Chateaubriand suivit comme homme politique. «J'ai précédé lord Byron dans la vie, il m'a précédé dans la mort,» écrit Chateaubriand. Il l'a également et de bien loin précédé en politique. Chateaubriand, homme d'Etat égaré par son fétichisme pour les Bourbons et par sa vanité, a été un serf spirituel de la réaction européenne, fier de siéger à Vérone dans un congrès à côté de Castlereagh, de Metternich et de Nesselrode, heureux de parader en une voiture de gala dans ce Londres où il avait erré en proscrit. Comme ministre, il contribua à l'inique guerre d'Espagne. Ce n'est que sur la fin de sa vie qu'il entrevit le néant du *statu quo* européen qu'il avait défendu. Il soupira alors pour la liberté, il appela de ses vœux un meilleur avenir pour le monde, et ces aspirations élevées embellissent son déclin. Byron n'est pas un enfant de René; c'est un frère qui, dès ses premiers pas, dépasse René de cent coudées.

A Venise, Chateaubriand, comme Adam Mickiewicz, songea à Byron. Il intitule un de ses paragraphes : *Lord Byron au Lido :* « J'errais, dit-il, où tant de fois avait erré lord Byron. Quels étaient ses pensées et ses chants, ses abattements et ses espérances? » Byron, nous l'avons vu, répondit à Mickiewicz. Chateaubriand reste sur cette interrogation. (Voir l'*Essai sur la poésie anglaise* et les *Mémoires d'outre-tombe.*)

— Sous la Restauration et dans les premières années du règne de Louis-Philippe, chaque artiste savait en quelques coups de crayon rendre l'attitude de Napoléon Ier : aujourd'hui, c'est presque un secret perdu. Il en est de même pour Byron, dont les portraits récents tournent à la caricature.

M. H. Taine, dans son troisième volume de l'*Histoire de la littérature anglaise*, a consacré à Byron une centaine de pages laborieusement écrites, où éclate à chaque ligne son incompréhension absolue du poète anglais. Il l'appelle « le poète *de la personne.* » Il avance que, « quand il quitta la poésie, la poésie le quittait. » Il trouve « qu'il eût été mieux à sa place roi de la mer ou chef de bandits au moyen âge, » et que « sa poésie et sa vie sont celles d'un Scalde transporté dans le monde moderne. » Il prétend que c'est « une imagination empoisonnée, » que « son rire est un spasme. » Comment Byron eût-il pu être deviné par un écrivain qui considère la vertu et le vice comme des produits du tempérament, du climat et du sol, comme le vitriol et le sucre, et qui estime que « l'imperfection innée de l'homme est dans l'ordre, comme l'avortement constant d'une étamine dans une plante. » M. Taine

méconnaît ou plutôt ignore Byron, comme M. Renan ignore Jésus, que, selon l'expression d'un homme d'esprit, il a transformé en « Némorin de Galilée. »

Quand M. Taine reproche à la poésie de Byron d'être une poésie personnelle, il ne s'entend pas bien lui-même. Le fait est que la poésie, chez Byron, n'était point superficielle, c'est-à-dire, la surface de son être; réellement incarnée en lui, elle faisait partie de sa chair et de son sang : c'est ce qu'a saisi M. Ampère, quand il a dit que Byron avait d'autant mieux compris Rome qu'il avait identifié ses propres misères avec les calamités de la Ville Éternelle, et que Rome était pour lui un miroir immense et brisé dont les mille fragments lui rendirent l'image de sa douleur.

— M. de Lescure, sous le titre de *Histoire d'un homme*, Paris, 1866, a brodé sur Byron le volume le plus nul qu'il fût possible d'écrire sur un pareil sujet.

— M. Philarète Chasles, non plus, n'a pas même entrevu Byron. Il a ramassé les reproches vulgaires adressés à Byron, les a résumés et a cru avoir fait un portrait. Pour lui, Byron « était fat, sourcilleux, plein de vices, de prétentions, de préventions... Souffrances, vanités, amertumes, ennuis, misères, passions impuissantes, violence sans but et sans espoir, mécontentement incurable, exaltation morbide suivie d'affaissement, irritation fiévreuse accompagnée de dégoût : voilà ce que représente Byron. Il aime les préjugés parce que le préjugé s'allie bien à la passion; il aime la haine comme mouvement violent; il aime le désespoir qui sauve de l'ennui. Grand homme par le style bien plus que par la pensée, il a creusé la plaie sociale, envenimé notre blessure; sa moralité n'a pour corollaire que le suicide. »

Dans son cours de 1846 au Collége de France, M. Ph. Chasles ne parlait de Byron que comme « du poète de la haine et du désespoir. »

Le *Livre des Pèlerins polonais* contient cette règle de critique : L'homme bon juge en commençant par le bon côté, et l'homme mauvais en commençant par le mauvais côté. Apercevoir un trou dans un tableau est toujours facile; mais sentir et comprendre les beautés qui s'y trouvent, voilà ce qui est difficile.

M. Philarète Chasles n'a vu que les trous du tableau. Il ne craint pas d'avancer que « lord Byron n'a peut-être pas jeté une seule idée dans la circulation intellectuelle. » Il a écrit sur Byron, dans son volume *Etudes sur la littérature et les mœurs de l'Angleterre au dix-neuvième siècle*, Paris, 1850, quatre-vingts et quelques pages qui sont *verba, prætereaque nihil.*

— « Parmi ses contemporains, dit H. Fortoul, celui qui émut le

plus Byron, ce fut Gœthe; on peut dire que Gœthe lui rendit bien sa curiosité et son admiration. Comme Voltaire, Rousseau, Chateaubriand, il a dépassé le dix-huitième siècle dont les flancs l'ont porté : son progrès est meilleur parce qu'il est plus sur la ligne droite. Comme Gœthe, il persiste dans l'ironie philosophique, dans l'investigation de tous les mystères, dans l'intelligence de toutes les questions, dans l'éclaircissement de tous les doutes; mais il est plus pressé que Gœthe d'atteindre enfin une solution, de réaliser la vérité et de faire subir au monde l'heureuse régénération des idées; il ne se pare pas du scepticisme ainsi que d'un manteau élégant et brodé de toutes couleurs, il est tourmenté par ce vêtement maudit, et, comme sous la tunique du Centaure, il est déchiré et pousse des cris effrayants vers le ciel. Et c'est pour cela que Byron a si vivement ému la France; sa poésie y a résonné comme dans son écho naturel. La date de sa naissance est presque celle de la Révolution française. Byron grandit avec elle, plein d'admiration pour ses glorieuses conquêtes; c'était au sein de nos batailles démocratiques, qu'il se proposait de placer le dénouement de son épopée satirique de *don Juan*. Le souffle du génie révolutionnaire se fait sentir au fond des œuvres de Byron par de terribles analogies. Son imagination n'a cessé d'être complice du mouvement social de l'Europe, et, si elle a emprunté le costume de ses fables à des nations orientales et despotiques, il semble qu'elle ait voulu prouver par ce caprice qu'elle était capable de montrer les aspirations les plus violentes et les plus sombres de la liberté, à travers les mœurs fatalement destinées à l'esclavage. Une grande pensée germait dans son sein et occupait ses insomnies. Son génie ambitionnait la gloire de l'héroïsme. Sa fortune, son crédit, son influence, son nom, il n'épargna rien à la cause des Hellènes; il lui donna même sa vie.

« Faust est l'exemplaire du génie sans but. Gœthe avait assisté à plusieurs révolutions philosophiques qui n'avaient pas changé grand'chose dans les mœurs et dans les institutions de l'Allemagne. Il se trouvait en Saxe, entre Kœnigsberg, Munich et Berlin, trois foyers de transcendantalisme et d'indifférence politique. Gœthe dut se demander : A quoi bon la science de Kant, de Fichte et de Schelling, qui meurt aussitôt que née et qui passe sans rien produire, et qui disparaît sans laisser seulement ses sandales au bord du cratère? A quoi bon métaphysique, théologie, psychologie, jurisprudence, médecine? A quoi bon la pensée dans un monde qu'elle émeut sans le renouveler? Faust, tu es un vieux fou! méprise le mégacosme et le microcosme! va-t'en dans la rue attendre quelque innocente jeune fille, à qui tu parleras d'amour et qui te donnera le bonheur; quand Satan te viendra reprendre, tu auras fait au moins quelque chose. Voilà le Faust allemand, l'impuissance intel-

lectuelle. Le Faust de Byron, c'est un Faust anobli, lord Faust, membre du haut parlement d'Angleterre, posant les grands problèmes du doute dans son château de Newstead; c'est l'impuissance aristocratique. Lord Byron résume dans ses créations toute la beauté de l'aristocratie ancienne. Ses types ainsi embellis, il les brise. L'aristocratie a été grande, elle ne le sera plus, il la maudit. Il amplifie sa gloire passée pour faire ressortir le néant de son avenir; il la déclare regrettable mais déchue. Cette âme poétique enfermait des trésors d'amour sous ses prodigieuses amertumes; si capable d'aimer, on lui demandait pourquoi elle haïssait tant? elle ne répondait que par les sacrés anathèmes du génie. Tout le monde voyait que cet homme était venu pour sanctifier une dernière fois et pour écraser les aristocraties en lui: l'Angleterre l'exila; elle eût peut-être exilé Shakespeare, si elle eût pressenti les conséquences de son génie. Il semblait, comme Prométhée, avoir évoqué les peuples pour leur apprendre contre les foudrés de quelle tyrannie il élevait sa protestation immortelle. Mais lord Byron n'est pas seulement le poëte du désespoir. Byron a trouvé sa poésie dans l'Enfer; il l'y a fêtée avec une mélancolie sérieuse et déchirante, mais il l'en a tirée par intervalles, et il l'a entraînée vers les frontières les plus éthérées de la lumière. Byron doute de tout, mais il ne doute pas toujours; souvent Byron a de la foi. Il lui arrive de rêver au son des cloches, le soir, comme faisait Dante. Il a tant aimé l'Italie et l'Orient, qu'on a pensé qu il avait fini par incliner aux religions mystiques. Byron et Dieu se sont rencontrés, ils se sont appelés, ils se sont connus. Voilà donc le cercle entier du doute parcouru : Shakespeare l'a ouvert, Milton l'a habité, Byron a essayé d'en sortir. Ceci est, selon nous, le signe le plus général et le plus indubitable par lequel la vie de notre siècle se soit manifestée jusqu'à ce jour. Notre siècle est encore profondément sceptique, mais déjà il est de nouveau religieux. Il pleure comme Jérémie, mais il prophétise comme Daniel. C'est au moment même où son doute a été entraîné que son espérance a commencé. Nous avons divisé nos passions ; nous avons réservé nos blasphèmes au passé; mais déjà l'avenir, que nous sentons tressaillir dans nos entrailles, élève nos cœurs à Dieu. Ainsi les sentiments contraires s'entr'aident pour accélérer le progrès du monde. » (*Encyclopédie nouvelle publiée sous la direction de MM. P. Leroux et Jean Reynaud*, t. III, Paris, 1840.)

***

— M. Alph. de Lamartine a tenté de ravaler à son niveau Gœthe et Byron. Lui qui n'eut de poétique que la forme et dont le fond ne fut que sécheresse et égoïsme, il dut envier à Gœthe sa force créatrice, à Byron sa poursuite acharnée de la vérité. Il a appelé

Byron « le fondateur de l'école du rire satanique, » et il n'a pas craint de dater de lui la décadence de la littérature.

M. de Lamartine, dans le temps où il s'était fait le Jérémie de la Restauration, et où, successivement garde du corps et secrétaire d'ambassade, il méditait sur les dangers que l'esprit de rébellion et d'impiété faisait courir au trône et à l'autel, se mit à sermonner l'ombre de lord Byron sur un ton qui alors fit de l'effet et qui depuis a prêté à rire; car il y a mille fois plus le sentiment des choses divines dans les anathèmes et les fureurs de Byron que dans la religiosité nébuleuse de M. de Lamartine, dans ce que Lamennais a si bien appelé « la pensée rêveuse d'un spiritualisme indécis. » En poésie d'abord et puis en politique, M. de Lamartine n'aima et ne chercha jamais « qu'une harmonie vague. »

> Esprit mystérieux, mortel, ange ou démon,
> Qui que tu sois, Byron, bon ou fatal génie!...

s'était-il écrié dans sa *Méditation poétique* sur le Prométhée britannique, à propos duquel il disserta en vers sans le comprendre.

Il eut ensuite l'incroyable légèreté de tenter de finir l'œuvre de celui qu'il avait maudit. (Voy. *Dernier chant du pèlerinage d'Harold.*)

Lamartine appelait dédaigneusement l'Italie « la terre des morts. » Byron voyait dans Rome « la Niobé des nations. » Ces deux expressions marquent bien la différence des deux hommes, la distance qui sépare le talent de l'un du génie de l'autre. Chez Lamartine la poésie n'était qu'une parure, tandis que chez Byron c'était un cri de l'âme.

M. de Lamartine, par une comparaison insultante, voit en Gœthe « le Talleyrand de l'Allemagne en littérature. » Il affirme que Gœthe et Talleyrand dominèrent d'autant plus l'Humanité qu'ils la méprisaient davantage, » et il proclame que « le mépris même est une grandeur de l'intelligence. » (*Cours de littérature, entretien XLI.*) M. de Lamartine révérait cette *boue dans un bas de soie* qui eut nom Talleyrand; de là le malin plaisir qu'il prend à rabaisser Gœthe jusqu'à le comparer en littérature au type de la corruption politique. Son apologie du mépris s'explique par ce fait qu'à l'époque où il publiait le *XLI*e *entretien*, il en avait tant recueilli et tant déversé sur autrui à tort et à travers, qu'il avait fini par priser très-haut sa marchandise.

— Aux yeux de Lamennais, l'ouvrage capital de Byron est *Don Juan*. Il voit dans *Faust* et dans *Don Juan* les deux types de damnés produits par le moyen âge : l'un, l'homme emporté par l'orgueil de l'intelligence, voulant tout savoir afin de pouvoir tout; l'autre, l'homme possédé de la convoitise des jouissances sen-

suelles et y renfermant tout son être. Il loue chez Gœthe l'exquis sentiment de la forme, et note chez Byron des retours de foi, des instincts divins et des sympathies humaines que Gœthe avait fini par étouffer en lui : « Quand Byron cède à leur impulsion, dit-il, on respire plus à l'aise; cependant l'auteur du *Giaour*, de *Manfred*, de *Caïn*, de *Don Juan*, retombe bientôt sous la puissance de l'esprit qui l'obsède. » (*Esquisse d'une philosophie*, vol. III, p. 411. Paris, 1840.)

— Nous ne répéterons pas ici les paroles éloquentes de Pierre Leroux sur Gœthe et Byron, déjà citées dans la préface de *Conrad Wallenrod*, dont nous avons publié la traduction. Nous rappellerons seulement qu'en donnant le nom de *byronienne* à la poésie du siècle, il est d'accord avec Adam Mickiewicz qui date de Byron une nouvelle époque de poésie. Et nous ajouterons que sa traduction de *Werther* est restée classique.

— George Sand a écrit de belles pages sur Gœthe et Byron. Voici quelques-unes de ses appréciations :

« Gœthe ne vit et ne put voir dans l'homme qu'une victime de la fatalité; soit qu'il croupît dans l'ignorance, soit qu'il s'élevât par la science, l'homme lui sembla devoir être le jouet des passions et la victime de l'orgueil. Il ne reconnut qu'une puissance dans l'univers, l'inflexible réalité. Gœthe ferma le siècle de Voltaire, avec un éclat qui effaça Voltaire lui-même... Gœthe, tout disciple de Voltaire qu'il est, le laisse bien loin derrière lui dans l'art de rapetisser Dieu et d'écraser l'homme : c'est que Gœthe a de plus que Voltaire la science et le lyrisme, armes plus puissantes que l'esprit, et auxquelles il joint encore l'esprit, dernière flèche acérée qu'il tourne contre la patience de Dieu aussi bien que contre la misère de l'homme. Certes, Gœthe passe pour un grand poète, et le nier semblerait un blasphème. Cependant... nous ne concevons pas un poète sans enthousiasme, sans croyance ou sans passion, et la puissance de Gœthe, agissant dans l'absence de ces éléments de poésie, est un de ces prodiges isolés qui impriment une marche au talent plus qu'aux idées. Gœthe est le vrai père de cette théorie, tant discutée et si mal comprise de part et d'autre, de *l'art pour l'art*... C'est le plus grand artiste littéraire qui ait jamais existé...

« Dans *Faust*, on voit Gœthe trop préoccupé de l'art... Quel homme est Faust?... Il n'a pas la conscience de sa grandeur et de sa force; il n'a pas non plus celle de son abaissement et de sa faiblesse. Il est sans résistance contre la tentation; il est sans désespoir après sa chute. Son unique mal, c'est l'ennui; il est le frère aîné du spleenétique et dédaigneux Werther. Avant son

pacte avec le diable, il s'ennuie de la sagesse et de la réflexion; à peine s'est-il associé ce compagnon *froid et fier*, qu'il s'ennuie encore plus de cette éternelle et monotone raillerie qui ne lui permet de s'abandonner naïvement ni à ses rêveries ni à ses passions. Avant d'aimer Marguerite, il s'ennuyait de la solitude; depuis qu'il la possède, il ne l'aime plus, ou du moins il la néglige, il l'oublie, il sent le vide de toutes choses humaines, et c'est Méphistophélès qui vient le rappeler à sa maîtresse... Il n'est ni assouvi ni entraîné par les passions que lui suggère l'esprit du mal. Son cerveau poursuit toujours un certain idéal de gloire et de puissance surhumaine qui n'est pas pourtant l'idéal divin.... Nous pensions assister à la lutte de l'idéal divin contre la réalité cynique; nous voyons que cette lutte ne peut se produire dans une âme toute soumise par nature à la réalité la plus froide. Là où il n'y avait pas de désirs exaltés, il ne peut arriver ni déception, ni abattement, ni transformation quelconque. — Ce drame, c'est l'histoire du cerveau de Gœthe, esquissée moitié d'après nature, moitié d'après sa fantaisie; c'est l'histoire du siècle dernier, c'est l'existence de Voltaire et de son siècle; c'est le résultat des systèmes de Descartes, de Leibnitz et de Spinosa, dont Gœthe est le lyrique et admirable vulgarisateur; et voici comment je résumerais *Faust :* le culte idolâtrique de la nature déifiée (comme l'entendait le dix-huitième siècle), troublant un cerveau puissant jusqu'à le dégoûter de la condition humaine et lui rendant impossible le sentiment des affections et des devoirs humains. Pour châtiment terrible à cette aberration de la science et de la philosophie qui divinise la matière et oublie la cause pour l'effet, le principe pour le résultat, Gœthe, poussé par un instinct prophétique qu'il n'a pas compris lui-même, a infligé au disciple de Spinosa un horrible ennui, un lent désespoir, contre lequel échouent la raillerie voltairienne, l'orgueil philosophique et la puissante sérénité de la propre organisation de Gœthe... L'absence d'idéal devient un supplice profond, mystérieux, une sorte de damnation fatale qu'on appellera satiété, spleen, misère humaine... Gœthe a peint de couleurs magnifiques la soif de la connaissance de l'infini. Mais qu'on y cherche une seule phrase qui prouve que cette soif de l'orgueil et de la curiosité soit échauffée par un sentiment d'amour divin... Il faut bien le dire : le sentiment de l'amour a manqué à Gœthe; ses passions de femmes n'ont été que des désirs excités ou satisfaits; ses amitiés, qu'une protection et un enseignement; sa théosophie symbolique, qu'une allégorie ingénieuse voilant le culte de la matière et l'absence de l'amour divin. Une seule pensée d'amour eût ouvert à Faust cet abîme des cieux dont le mystère écrase son ambition... L'amour lui révélerait dans son être une autre faculté que celle de dominer tous les êtres...

Il n'aurait plus ce besoin cuisant et insensé d'être le maître de l'univers et l'égal de Dieu. »

George Sand n'en reconnaît pas moins que « Gœthe n'était pas seulement un grand écrivain, mais un beau caractère, une noble nature, un cœur droit, désintéressé... C'est une grande figure sereine au milieu des ombres de la nuit, c'est une majestueuse statue placée au portique d'un temple dont le soleil n'illumine pas encore le faîte, mais où le pâle éclat de la lune verse une lumière égale et pure. »

Passant à la critique du poète anglais, madame Sand poursuit:

« Dans le *Manfred* de Byron, ce poème successeur de *Faust*, nous voyons au premier coup d'œil un homme encore plus malheureux, encore plus coupable, encore plus damné que Faust. Historiquement, c'est le même homme que Faust, car c'est Faust délivré de l'odieuse compagnie de Méphistophélès, c'est Faust résistant à toute l'armée infernale, c'est Faust vainqueur des sens, vainqueur de la vaine curiosité, de la vaine gloire et des ardentes passions. Psychologiquement, ce n'est plus le même homme, c'est un homme nouveau, c'est Faust transformé, Faust ayant subi les tortures de la vie active, Faust meurtrier involontaire, mais désolé, Faust veuf de Marguerite, veuf d'espérances et de consolations. Ce n'est plus l'ennui et l'inquiétude qui dévorent son âme, c'est le remords et le désespoir. Il est entré dans une nouvelle phase de sa terrible existence..... Dans cette phase nouvelle, qu'on pourrait appeler la phase expiatoire de Faust, le grand criminel, le maudit sublime n'a plus à subir, il est vrai, les tourments d'une intelligence avide; l'intelligence s'est arrêtée dans son vol audacieux le jour où le cœur a été brisé. Mais, dans ses déchirements, ce cœur qui, chez Faust, n'avait pas vécu, puise chez Manfred une vie intense, toute de regrets et de repentir, supplice incessant, inexprimable, inouï. Ce nouveau Faust est bien plus vivant, bien plus accessible à nos sympathies, bien plus noblement humain que le premier. Nous ne rencontrons plus chez lui les contradictions qui, chez Faust, nous remplissaient d'étonnement et de doute. Le mystère qui enveloppe sa vie passée ne porte plus que sur des faits qu'il nous est inutile de sonder. Son histoire nous est inconnue, mais son cœur nous est dévoilé. Ce cœur est entr'ouvert et saignant devant nous; il souffre, et dès lors nous le comprenons, nous le savons, car la souffrance est notre partage à tous et il n'est pas besoin que nous ayons commis ou causé un crime pour savoir ce que c'est que pleurer éternellement et souffrir sans remède. Manfred est donc un homme bien supérieur à Faust. Il n'a pas moins que lui le sentiment et l'enthousiasme lyriques des beautés de la création; mais il les sent d'une autre manière, il les divinise autrement que Spinosa et Gœthe; il ne matérialise pas la pensée divine, il spiritualise, au contraire, la création

matérielle... C'est que l'idéal qui manquait à Faust déborde dans Manfred; c'est que le sentiment, la certitude de l'immortalité de l'esprit le transportent sans cesse du monde évident au monde abstrait..... Où Faust ne rencontre que sorciers montés sur des boucs et des escargots, que monstres rampants et venimeux, laides et grotesques visions d'une mémoire délirante, obsédée de la laideur des vices humains, Manfred rencontre sur la montagne de *beaux génies* sur le front *calme et pur* desquels se *reflète l'immortalité*..... Le fantastique de Faust est le désordre et le hasard aveugles, celui de Manfred la sagesse et la beauté divines.

« Voilà pourquoi Byron, moins artiste que Gœthe, c'est-à-dire moins habile, moins correct, moins logique à beaucoup d'égards, me semble beaucoup plus poète que lui et beaucoup plus religieux que la plupart de nos poètes spiritualistes modernes..... Byron était beaucoup plus préoccupé de la science de Dieu que M. de Lamartine ne l'a jamais été..... Il n'a rien accepté à la légère, la chose lui paraissait trop grave pour n'être pas discutée chaudement et amèrement dans le sanctuaire de son âme. Il se souciait fort peu de passer pour un athée ou un sceptique, lui le plus instinctivement religieux des poètes! Condamné par la nature même de ce sentiment religieux à une sincérité farouche, il cédait à tous les mouvements anarchiques de sa conscience..... Mais ces heures de découragement n'attestent-elles pas la lassitude douloureuse d'une âme qui s'épuise à la recherche d'une certitude d'immortalité?..... Les esprits cherchent à séduire Manfred par l'appât de la prospérité humaine. Ils lui offrent l'empire, la puissance, la force et de longs jours. Mais l'ancien Faust est lassé de jouissances terrestres, et désormais il appelle le néant pour refuge à son immortelle douleur, le néant dont il n'osait parler jadis à Méphistophélès, tant il le craignait et qu'il invoque aujourd'hui avec la certitude de ne le pas trouver. » — (Puis après la citation de la scène de Manfred expirant) : « Je ne pense pas que le fantastique ait jamais été et puisse jamais être traité avec cette supériorité. Jamais, avec des moyens aussi simples, on n'a produit un effet aussi dramatique... Byron n'a vu dans le diable que la personnification du désespoir qu'il portai en lui-même, et pourtant, dans l'apparition de cette divinité infernale, il a été aussi grand artiste que Gœthe. Il a même fait preuve d'un goût plus pur, en ne donnant à aucune de ses figures fantastiques les formes effrayantes qui sont du domaine de la peinture.

« Quel incroyable aveuglement sur la foi des prudes et des bas-bleus puritains de l'Angleterre a donc accrédité ce préjugé que Byron était le poète de l'impiété? N'est-ce pas le plus vraiment inspiré des poètes? n'est-ce pas, parmi eux, le plus noble disciple de l'idéal, celui qui a osé jeter ce grand cri de révolte contre le fana-

tisme : Non, l'esprit du mal ne contrebalance pas dans l'univers la puissance céleste!... Byron osa dire à cette génération d'hypocrites ou d'athées : Non, l'âme ne meurt point ; un instinct divin supérieur à vos analyses métaphysiques et anatomiques me l'a révélé. Je sens en moi une puissance qui ne peut tomber sous l'empire de la mort. Elle me pousse dans des espaces inconnus, elle m'enchaîne à la poursuite de mystères impénétrables ; dans une sphère d'intelligence supérieure, elle comprendra les mérites ou les torts de son existence précédente, elle *punira ou récompensera elle-même*, par la connaissance d'elle-même et de la vérité divine, *ses pensées coupables ou vertueuses*. O misérable vulgaire ! combien te faut-il de temps pour connaître ceux qui te guident et pour démasquer ceux qui t'égarent? Quand le peuple brise ses dieux, c'est que les oracles ont menti et que l'homme simple ne veut pas être récompensé de sa confiance par la trahison. Le génie n'est pas un privilége que Dieu confère arbitrairement à certains fronts et qui les autorise à s'élever dédaigneusement au-dessus de la foule. Le génie n'est digne d'hommage et de vénération qu'en ce sens qu'il aide au progrès de tous les hommes, et, comme un flambeau aux mains de la Providence, se lève pour éclairer les chemins de l'avenir. Mais cette lumière qui marche en avant des générations, tout homme la porte virtuellement dans son sein.

« A toi, Byron, prophète désolé, poète plus déchiré que Job et plus inspiré que Jérémie, les peuples de toutes les nations ouvriront le Panthéon des libérateurs de la pensée et des amants de l'idéal. » (Article de décembre 1839, réimprimé par l'auteur dans *Souvenirs et impressions littéraires*.)

P.-S. — Gœthe avait été partiellement traduit par Gérard de Nerval et Henri Blaze. X. Marmier lui avait même consacré tout un volume (*Etudes sur Gœthe*, Paris, 1835), qui n'est guère qu'une analyse raisonnée de chacune des œuvres du poète, mais ce n'est que tout récemment que Gœthe a été rendu vraiment accessible au public français. M. Jacques Porchat a publié en dix volumes une traduction complète des œuvres du poète allemand. M. Ernest Faivre a analysé et apprécié les œuvres scientifiques de Gœthe. Enfin deux volumes ont paru qui sont entièrement consacrés à ce beau génie : le premier, par M. Mézières, professeur à la Faculté des lettres : *W. Gœthe, les œuvres expliquées par la vie*, Paris, 1872 ; le second, par M. A. Bossert : *Gœthe, ses précurseurs et ses contemporains*, Paris, 1872.

M. Mézières dit dans sa préface : « Un grand homme n'appartient pas uniquement au pays où il est né. Gœthe est trop supérieur à la race germanique pour que nous l'acceptions comme son

représentant. Ce n'est pas d'elle qu'il a pu apprendre à dominer les petites passions nationales, à se maintenir dans une région de la pensée où l'on se croit le concitoyen, non de tous ceux qui partagent dans la même langue les mêmes préjugés, mais de tous ceux qui pensent. » Il eût été plus exact de dire qu'un génie tel que Gœthe représente les plus hautes qualités de l'Allemagne. Or, il est plus facile à une nation d'élever des monuments à ses grands hommes, que de dégager de leurs œuvres et de leur vie le suprême enseignement. Il ne faut pas que la légitime douleur de l'odieux démembrement de la France par l'Allemagne jette les écrivains dans ces exagérations qui ont pu dernièrement faire dire, dans des cours publics, que « Schiller et Gœthe n'étaient pas Allemands. »

Les travaux de M. Bossert joignent à la clarté française l'érudition germanique. Nous citerons quelques phrases de sa belle appréciation de *Werther :* « Pourquoi Werther nous intéresse-t-il, non pas de cet intérêt banal ou de cette pitié qu'on accorde au malheur, mais de cette sympathie qu'on éprouve pour tout sentiment noble ? C'est que Werther n'est pas un simple amoureux, c'est l'homme qui poursuit une idée irréalisable. Là est sa maladie, là est aussi sa grandeur. Son amour pour Charlotte n'est qu'une des formes de son enthousiasme, c'est le dernier de ses désenchantements, mais ce n'est pas le seul. Charlotte serait à lui qu'il n'en serait pas plus heureux, car l'idéal qu'il poursuit fuira toujours devant lui. Une seule chose lui manque pour être un caractère tout à fait grand et un homme complet, cette chose que Gœthe possédait au plus haut degré, l'énergie nécessaire pour accomplir au moins une partie de son rêve. Mais, tel qu'il est avec ses vagues ambitions et ses tristes faiblesses, il est encore préférable à l'homme qui n'a point d'idéal, et qui se contente à peu de frais. Le roman de *Werther* est donc empreint d'une haute moralité, mais il a son complément nécessaire dans la vie de Gœthe. On peut apprendre de Werther à placer son idéal le plus haut possible, mais il faut apprendre de Gœthe ce que Werther n'a jamais su : à puiser dans le sentiment de la vie qui nous pénètre et nous environne assez d'énergie pour réaliser au moins une partie de son idéal. »

Nous regrettons de n'avoir pu profiter du nouvel ouvrage que M. Bossert va bientôt publier sous le titre : *Gœthe et Schiller, la littérature allemande à Weimar, la jeunesse de Schiller, l'union de Gœthe et de Schiller, la vieillesse de Gœthe.*

C'est dans la famille Kestner que Gœthe avait connu la *Lotte* dont il fit l'héroïne de son *Werther*. Un membre de cette famille

alsacienne a consacré à ces souvenirs un volume en tête duquel se trouve la gravure du portrait authentique de Charlotte Kestner.

A. Kestner a écrit : « Gœthe hait le scepticisme, il cherche la vérité et la solution des grands problèmes. Il vénère le christianisme, mais non dans la forme que nos théologiens lui ont donnée. Il admet la vie future et un état meilleur, comme un objet de croyance ; il aspire à la vérité, mais il croit qu'on l'atteint mieux par le sentiment que par la démonstration. » (*Gœthe und Werther*. Stuttgart, 1855, et *Gœthe et Werther*, trad. par L. Poley, Paris, 1855.)

Gœthe, sur la fin de sa vie (dans une lettre du 15 avril 1823), s'est rendu à lui-même ce témoignage : « J'ai toujours été sincère envers moi et envers les autres ; et dans tous les actes de ma vie terrestre, je n'ai pas cessé de regarder en haut. Pourvu que nous ayons les yeux fixés sur ce qui est éternel, le temps qui passe n'a aucune prise sur nous. Ainsi agissons aussi longtemps que notre jour durera : pour ceux qui viendront après nous le soleil se lèvera encore, et ils jouiront de sa lumière, tandis qu'un soleil plus beau luira pour nous. N'ayons nul souci de l'avenir. Dans le royaume de notre père, il y a plus d'une province ; et lui qui nous accorde ici-bas une si douce hospitalité, il aura bien soin de nous dans l'autre vie. »

Le mot de Napoléon relaté dans les *Mémoires de Gœthe* (voyez ci-dessus, p. 249, l. 5) se trouve confirmé par le récit des intimes de l'Empereur. Quand Gœthe fut sorti, Napoléon dit à Berthier et à Daru : Voilà un homme (*Ecrivains contemporains de l'Allemagne*, par Blaze de Bury).

On a vu, page 209 *supra*, que le roi de Bavière s'informait de la maison que Gœthe avait habitée à Rome. La municipalité romaine, qui siége au Capitole, vient de faire poser (avril 1872), *via del Corso, palazzo Randinini*, une plaque qui en perpétue le souvenir : « *In queste case abitando — Scrisse e concepi cose immortali — Wolfango Gœthe. — Il comune di Roma — A memoria del grand'ospite. — Pose.* »

Nous reproduisons une lettre que la belle-fille de Gœthe adressa à Adam Mickiewicz et qui montre la cordialité des souvenirs qu'il laissa à Weimar. Elle perdrait trop à être traduite.

Nous en noterons seulement quelques traits. Après avoir dit que la lettre eût été la bien-venue, même si elle n'eût pas été d'un homme illustre, madame Ottilie ajoute : « Ce qui pourtant n'est pas sans influence sur moi. Ne riez point de mon aveu, je

suis de l'opinion de Schiller « que, de tous les biens de la vie, la gloire est le plus élevé. » Et si vous aviez pu, comme moi, voir les regards enthousiastes avec lesquels un jeune Polonais contemplait votre portrait, vous sauriez que le lien le plus beau, le plus immortel qui puisse unir un homme à sa patrie, à sa nation, au travers de toutes les générations, c'est la gloire. Comme je vous aurais souhaité la vue de votre jeune compatriote, car vous auriez vite partagé l'opinion que vous avez tant combattue en moi la dernière fois; et maintenant la couronne de laurier que vous décerne votre nation vous causerait de la joie. » — En lui transmettant les plus cordiales salutations de Gœthe, sa bru annonce à Mickiewicz qu'il est très occupé de la deuxième partie de *Faust*. (On sait que le premier *Faust* est sinon contemporain de *Werther* qui remonte à septembre 1778, du moins de l'année 1790.) Enfin madame Ottilie lui recommande des amis irlandais.

Les vers que Gœthe remit à Mickiewicz à Weimar (voyez p. 212). célébraient les douceurs que, dans la douleur, fait éprouver la rencontre d'un ami : ils avaient été composés trois années auparavant jour pour jour. C'est aussi ce sentiment d'amitié qu'exprime sa belle-fille dès les premiers mots.

Voici le texte de cette lettre :

Weimar, 3ten Mærz 1830.

Sie hatten vollkommen recht zu glauben, dass Ihr Name nicht nur mit Achtung, sondern auch mit Zuneigung in unserm Hause fortlebt, und Sie werden sich nie getæuscht fühlen, wenn Sie überzeugt sind, dass diese Empfindung für Sie uns bleiben wird. Sie mœgen daher selbst entscheiden, wie willkommen mir Ihr Brief gewesen wære, selbst wæren Sie kein berühmter Mann — was doch nie ganz ohne Einwirkung auf mich ist. Lachen Sie nicht über mein Gestændniss, — ich bin Schiller's Meinung, « von des Lebens Gütern Allen ist der Ruhm das Hœchste doch. » Und hætten Sie, wie ich, die begeisterten Blicke gesehen, mit denen ein junger Pole Ihr Bild betrachtete, Sie würden wissen, dass das schœnste und das unsterblichste Band, was einen Mann mit seinem Vaterland, mit seiner Nation durch alle Generationen verknüpft, der Ruhm ist. Wie sehr hætte ich Ihnen den Anblick Ihres jungen Landsmannes gewünscht, denn wie schnell würde es Sie meiner Meinung gemacht haben, die Sie den letzten Abend lebhaft bestritten. Sie würden nunmehr Freude an dem Lorbeerkranze finden, mit dem Ihre Nation Sie schmückt. Eigentlich ist es nur dem letzten Tag Ihres Hierseins dem ich Ihren Brief verdanke. Es ist mir so oft geschehen, dass gerade im Augenblicke der Trennung ich gefunden oder verstanden wurde; denn dies ist ja einerlei, so lange man unerkannt an einander vorüber geht, ist man gar nicht

für einander da. Ist es vielleicht weil man in der Welt ein jedes Glück entweder nur erkennt, um auch zugleich zu wissen, dass man ihm entsagen muss, oder wenn auch die Hand glaubt, diese himmlische Blüthe brechen zn dürfen, es doch nur für so kurze flüchtige Dauer gegeben wird, dass man hinterdrein glaubt es wære nur ein Traum gewesen, und man habe es nie besessen. Ich glaube dass dies Anschliessen im Augenblick der Trennung dadurch entsteht, dass es beinahe unmœglich ist von Jemand, der uns selbst bis zu diesem Augenblick gænzlich gleichgültig war, ganz ohne Bewegung Abschied zu nehmen. Man nimmt nie von einem Menschen allein Abschied, sondern mich erinnert es immer an diese Echos die dasselbe Wort mehrfach immer schwæcher und schwæcher wiederholen. So hœrt man das Wort des Abschieds durch alle Lebensjahre rückwærts bis in die dunkele Kindheit hinein, und feiert in einem jeden Lebewohl die Wiederaufstehung aller der Schmerzen, die man je in seinem Leben bei einer Trennung empfunden. Dann der Gedanke, « welcher Zukunft mag der Scheidende entgegen gehen » das Dunkele was darin liegt, verbunden mit der Idee ob und wie man sich wiedersieht, geben eine Aufregung, die über tausend Rücksichten die vielleicht hemmend bis zu dem Moment zwischen zwei Menshen dazwischen lagen, schnell hinweg hebt. Was Ihr Geschick Trübes enthielt war mir nur in sehr leichten Umrissen damals bekannt (ja es ist mir ja jetzt nur wenig mehr bekannt), und die Furcht unbewusst eine Saite zu berühren, die in Ihrem Innern einen schmerzlichen Ton tragen kœnne, macht mich unsicher, vielleicht sogar verlegen. Selbst was bestimmt wie ein Glück in Ihrem Leben erschien, die Bewunderung die man für Ihre Werke hegt, wagte ich kaum zu berühren; denn wenn man einmal so alt wie ich geworden ist, lernt man wohl, das was einem oft eine Blume erscheint die das Leben des Andern schmückt, gerade zuweilen das der Punkt ist, der den verletzendsten Dorn verbirgt. Ueber Ihre Poesien im Einzelnen konnte ich gar nichts sagen, denn das sind mir ja leider lanter verhüllte Gœttergestalten, und ich fühlte recht gut, dass Sie alles Sprechen davon oder für eine læstige Neugierde, oder für eine anmassende Eitelkeit von mir halten müssten. Sie sagen dass Sie mich in Rom erwarten, und was Sie im Scherz aussprachen, wære beinahe im Ernst wahr geworden. Den ganzen Winter war ich so leidend, dass ich gar nicht in Gesellschaften gegangen bin, und der Arzt einen Moment das Wort Italien ausgesprochen. Doch, obgleich ich wohl um nichts besser bin, mag er wohl, wie ich, überlegt haben, dass es eine Unmœgligkeit ist, und ich versuche nun alle Luftschlœsser, die sich schon recht stattlich erhoben, wieder durch meine Vernunft abtragen zu lassen. Mein Schwiegervater ist Gottlob sehr wohl, und sehr mit dem zweiten

Theil des **Faust's** beschœftiget : er trægt mir nicht nur die herzlichsten Grüsse für Sie auf, sondern bittet auch, dass Sie es über nehmen mœchten der Princess Wolkonsky seinen Dank für einen Brief und ein Geschenk auszusprechen, was ihn als Zeichen eines Andenkens von ihr erfreut und geehrt hat. Von mir fügen Sie hinzu, dass ich noch immer bedauere nur so flüchtig sie gesehen zu haben. — Ja, ich habe noch immer die grosse Vorliebe für die Englænder, und unter denen, besonders für meine Freunde die Irlænder. Wo blieben Ihre Augen, wo Ihre poetische Fantasie, das diese edlen Gestalten keine Wirkung auf Sie machten? Sie sehen wohl, an Robinson habe ich gerade nicht gedacht, indem ich diese Schilderung machte; dennoch grüssen Sie ihn, wenn Sie ihn sehen, herzlich, und erschrecken Sie nicht über meine lange Epistel, ich eile schon zu schliessen. Vergessen Sie nicht meinen Freund Sterling in Genua, denn obgleich es 6 Jahre sind, dass ich ihn nicht gesehen, und er damals sehr, sehr jung war, bin ich doch überzeugt er wird Sie von allen Vorurtheilen kurieren, die Sie gegen einen Irlænder haben kœnnen. Leben Sie wohl, recht herzlich wohl; mein Mann und meine Schwester verlangen, das ich viele Grüsse von ihnen an Sie hinzufüge. Es wære sehr liebenswürdig wenn Sie und Her Odiniec etwas zum **Chaos** senden wollten. Sie werden sich nicht wundern, das ich Rom mit keiner Sylbe erwæhnt habe, — von mir an Sie wære es doch etwas wunderbar, wenn ich mir anmasste zu sagen was Rom ist, — nein, ich schweige bescheiden. Sind Sie fleissig? Ich habe noch Ihre Noten, — werden Sie sie abholen kommen?

OTTILIE VON GŒTHE.

qui semble l'avoir le plus charmée, c'est que Gœthe ait été « d'un esprit prodigieux en conversation. » La bavarde baronne, en admettant qu'il ait pu y avoir « quelques exemples d'hommes de génie taciturnes, » se hâte d'ajouter que « l'esprit doit savoir causer, et que les hommes, qui ne veulent pas être jugés par ce qu'ils disent, pourraient bien ne pas mériter plus d'intérêt pour ce qu'ils pensent. » La fréquentation de Gœthe lui-même n'a pu lui faire comprendre *Faust* que si imparfaitement, qu'elle déclare « qu'une telle composition doit être jugée comme un rêve. » Et sa conclusion est « qu'il est à désirer que de telles productions ne se renouvellent pas. »

Madame de Staël était préoccupée de chercher en Allemagne des arguments contre Napoléon, comme M. de Montalembert voyait dans la cause polonaise un moyen de vanter le cléricalisme et de déprécier l'Italie. C'est la plus mauvaise condition pour comprendre un peuple. Aussi de rares aperçus de quelque valeur surnagent-ils seuls par-ci par-là, entre les lieux communs démodés qu'elle consacre à l'Allemagne et à ses grands écrivains. Elle dit en parlant de *Faust :* « Il y a une puissance, une pensée de mauvais principe, un enivrement du mal, un égarement de la pensée qui fait frissonner, rire et pleurer tout à la fois. Il semble que, pour un moment, le gouvernement de la terre soit entre les mains du démon. Vous tremblez, parce qu'il est impitoyable; vous riez, parce qu'il humilie tous les amours-propres satisfaits; vous pleurez, parce que la nature humaine, ainsi vue des profondeurs de l'enfer, inspire une pitié douloureuse. »

— Alexandre Dumas a écrit : « Je préfère à Faust Polichinelle. » Et de même M. de Lamartine a gravement avancé que Dante a écrit soixante bons vers.

— M. Saint-Marc Girardin a découvert une littérature du suicide dont il fait remonter la source à Shakespeare. Il n'est tendre ni pour *Werther* ni pour Gœthe : « Comme Gœthe a senti, dit-il, que le scepticisme nuit à sa poésie, il a cherché à en corriger les effets, et pour cela il a appelé à son secours toutes les ressources de l'art et de la science. Il a adoré la nature, il a été panthéiste et a mis Dieu partout pour se dédommager de ne l'avoir plus dans son cœur. Le *moi* manque dans Gœthe, non pas le *moi* qui sait qu'il est un grand poète et qui veut l'être, mais le *moi* qui a une pensée et un principe qu'il veut faire prévaloir, ce *moi* enfin qui croit à quelque chose. » (*Cours de littérature dramatique, ou de l'usage des passions dans le drame,* t. Ier, Paris, 1855.)

— « Gœthe vient de mourir, » écrivait alors Edgar Quinet. « En

quel état laisse-t-il l'empire de la poésie et de l'imagination? Autour de lui, dans son pays, il ferme cette époque d'harmonie et de repos qui se rencontre au commencement de presque toutes les littératures. Tant que l'Allemagne resta en observation dans l'Europe, tant que rien de ce qui se passait autour d'elle ne la fit sortir de sa sérénité, l'art, même abstrait, satisfaisait tous les esprits. Comme le pays, dans les questions qui se débattaient sous ses yeux, ne prenait point encore parti, qu'au contraire, il se laissait pousser aveuglément par le flot de l'histoire, il ne demandait pas à la poésie de s'engager plus que lui. L'art était une religion de laquelle on n'exigeait rien, si ce n'est de dominer assez le bruit des affaires contemporaines pour n'avoir rien à démêler avec elles. Gœthe a personnifié, dans les deux personnages de Faust et de Marguerite, les deux génies qui sont éternellement aux prises l'un avec l'autre, dans le sein de son peuple : l'extrême réflexion et l'extrême naïveté. Le caractère étrange de cette œuvre annonce bien que quelque chose d'inouï vient de se passer dans le monde, et que les sociétés ont tenté de se réformer tout à coup d'après un type inconnu jusque-là. Mais, si ce fut un progrès ou une chute, un bien ou un mal, le poète ne s'en inquiète pas; il propose son énigme dans le désert, et il donne à chacune de ses œuvres le repos et l'immobilité d'autant de sphinx qui entourent sa pensée sans l'expliquer ni l'éclairer. Voilà Gœthe. Tout un siècle avec lui marchait debout, corps et âme, au milieu d'un autre siècle, et faisait ombrage au présent. » (*Allemagne et Italie*, 1832. VIe vol. de ses œuvres complètes.)

— Daniel Stern appelle Gœthe « un païen panthéiste qui cache, sous la robe et le nom du réprouvé docteur Faust, les témérités de Spinosa et le système hardi de Geoffroy Saint-Hilaire. » Cet écrivain a consacré tout un volume à la comparaison du grand poète de l'Italie avec le grand poète de l'Allemagne. (*Dante et Gœthe, dialogues*. Paris, 1866.) « Dans *Faust*, nous dit Daniel Stern, la postérité la plus reculée sentira les conflits, les angoisses, les défaillances, mais surtout l'espoir intrépide de la génération qui vit le jour à la limite du dix-huitième et du dix-neuvième siècle, dans ce moyen âge nouveau entre une société qui finit et une société qui commence, entre la dissolution et la renaissance d'un monde. »

— Ce fut Henri Heine qui saisit peut-être le mieux Gœthe, car il avait de commun avec lui son penchant pour le paganisme :

Henri Heine a observé que, du vivant de Gœthe, « les grands du Parnasse, semblables aux grands d'Espagne qui ont le droit de rester la tête couverte devant leur roi, se distinguaient seulement des

AVANT-PROPOS.

A la nouvelle de la mort du grand poète russe, une *Notice biographique et littéraire sur Alexandre Puszkin*, signée *un ami de Puszkin*, parut dans *le Globe, revue des arts, des sciences et des lettres* (Paris, in-4, nº 1 du 25 mai 1837, p. 17-20). Cette notice est d'Adam Mickiewicz.

En la reproduisant, nous avons suivi la même méthode que pour l'étude sur Gœthe et Byron, c'est-à-dire complété le travail spécial par des extraits sur le même sujet tirés du *Cours de littératures slaves*. La notice sera placée sous le nº I et l'extrait du *Cours*, sous le nº II.

Sans ignorer l'inconvénient d'un double emploi, dont certains lecteurs qui possèdent le *Cours* pourraient se croire en droit de se plaindre, nous estimons l'avantage infiniment supérieur à l'inconvénient. C'est si vrai que des amis russes nous ont, à propos de Puszkin, spontanément exprimé le désir de voir réuni ce qui, dans le *Cours*, est dispersé, et de pouvoir lire l'appréciation de l'œuvre et de l'action du poète russe, détachée de l'ensemble littéraire où chacun d'ailleurs reste libre de la chercher et étudier à l'aise. Souvent ainsi on moule une figure d'un groupe : ce qui permet, en la considérant isolément, d'en saisir avec plus de précision le caractère propre.

Adam Mickiewicz et Alexandre Puszkin, les deux plus grands poètes de deux nations ennemies, se sont connus et aimés. Ils étaient de même âge; ils ne procèdent pas l'un de l'autre. Leur génie à tous les deux s'était allumé à un même foyer, à la flamme des vers de lord Byron, mais Mickiewicz parcourut une plus longue carrière et il fut amené à émettre un jugement sur son glorieux et infortuné émule; et ce jugement fut un hommage rendu à sa mémoire, une couronne funèbre déposée sur sa tombe par une main amie, par

delà les terres et les mers, et par-dessus de terribles et mutuelles haines de races.

Rien de plus bizarre peut-être que les relations de Russe à Polonais. Les points de contact sont nombreux et les divergences éclatantes. On s'attire et on se repousse tour à tour.

C'est qu'il n'y a ni voisinage ni communauté de race qui tiennent contre les sentiments qu'éveille l'esprit de conquête. « La soumission d'un peuple à un autre est contre nature, » a dit madame de Staël, et voilà comment tout commerce de société ou d'amitié d'un Polonais avec un Russe, si celui-ci n'admet pas en son âme la vérité de cet aphorisme de madame de Staël, ne saurait être naturel. Un Français est disposé à fréquenter plutôt un Espagnol qu'un Allemand, mais à l'époque où Philippe II convoitait la France, ses sujets n'y étaient guère en bonne odeur.

Les Polonais, aigris par une persécution implacable et séculaire, ne sont pas toujours enclins à la justice envers les Russes; mais les Russes, enflés par le succès de leur iniquité, sont encore moins capables d'impartialité. Un Russe se regarde comme d'un libéralisme échevelé, s'il concède à la Pologne les frontières que le congrès de Vienne inventa en 1815. A entendre la plupart des Russes, le polonais est un patois, et la Pologne n'a d'avenir que la russification. Il y en a qui vont plus loin et qui contestent aux Polonais jusqu'à leur existence. On raconte que, sous la Révolution première, un baron de Saint-Sire eut à décliner ses noms devant le tribunal révolutionnaire : « Baron, » dit-il. — « Il n'y a plus de *baron.* » — « De. » — « Il n'y a plus de *de.* » — « Saint. » — « Il n'y a plus de *saint.* » — « Sire. » — « Il n'y a plus de *sire.* » Eh bien! plus d'un Polonais se voit dans un aussi cruel embarras. Si un tribunal russe eût interrogé mon père, il eût répondu : poète polonais. Le Fouquier-Tainville russe lui eût répliqué : Non, écrivain russe. En effet, le fils d'un ami de mon père a publié, à Moscou, un album des écrivains russes où mon père figure (1). M. Polewoj objectera peut-être qu'Adam Mickiewicz était Lithuanien, et que la Russie a plus de droits sur la Lithuanie, qu'elle a avalée la première, que sur les provinces qu'elle a dévorées en dernier lieu. Cette question lithuanienne est embrouillée à plaisir par les Russes. Un général Ratch, après avoir travaillé sous Murawiew à russifier la Lithuanie

(1) **Albom ruskich pisatelej, izdanje N. N. Polewow. Moskwa, w tipografij Katkowa i Ko. 1860.**

en pendant des Lithuaniens, a publié en français un volume sur « les Provinces occidentales de la Russie, » qui a la valeur de l'ouvrage où M. Debrauz de Saldapenna (les Italiens prononçaient *Salariapenna*) démontrait que Milan et Venise étaient non italiens mais autrichiens. La Lithuanie s'est mariée à la Pologne comme la Bretagne à la France, le mariage a duré des siècles, les Russes se la sont annexée comme les Prussiens viennent de s'annexer la Lorraine; ils ont confisqué les propriétés polonaises, interdit la langue, proscrit le culte; et, comme ces hâbleurs qui, à force de répéter des mensonges, finissent par y croire eux-mêmes, il peut y avoir des Russes qui ajoutent foi à la réalité du roman qu'ils mettent en circulation. En attendant, le Polonais, qui, légalement, n'est plus Polonais, et qui, effectivement, n'est pas Russe, se trouve dans la situation de ce pauvre Sosie, lorsque Mercure a pris son visage et l'attend à la porte d'Amphitryon un bâton à la main. Écoutons le dialogue :

SOSIE.

Quoi ! tu veux, par ta menace,
M'empêcher d'entrer chez nous ?

MERCURE.

Comment ? chez nous ?

SOSIE.

Oui, chez nous.

MERCURE.

O le traître !
Tu te dis de cette maison.
Qui te donne, dis-moi, cette témérité
De prendre le nom de Sosie ?

SOSIE.

Moi, je ne le prends point, je l'ai toujours porté.

MERCURE.

O le mensonge horrible, et l'impudence extrême !
Tu m'oses soutenir que Sosie est ton nom ?

SOSIE.

Fort bien ; je le soutiens, par la grande raison
Qu'ainsi l'a fait des Dieux la puissance suprême;
Et qu'il n'est pas en moi de pouvoir dire non,
Et d'être un autre que moi-même.

MERCURE.

Mille coups de bâton doivent être le prix
D'une pareille effronterie.

SOSIE, *battu par Mercure.*

Justice, citoyens ! au secours ! je vous prie.

MERCURE.

Comment ! bourreau, tu fais des cris !

SOSIE.

De mille coups tu me meurtris,
Et tu ne veux pas que je crie.
Tes coups n'ont point en moi fait de métamorphose,
Et tout le changement que je trouve à la chose,
C'est d'être Sosie battu.

MERCURE, *menaçant Sosie.*

Encor ! Cent autres coups pour cette autre impudence.

SOSIE.

Tout ce qu'il te plaira ; je garde le silence.
La dispute est par trop inégale entre nous.
(*A part.*)
Ciel ! me faut-il ainsi renoncer à moi-même,
Et par un imposteur me voir voler mon nom ?
Être ce que je suis est-il en sa puissance?
Et puis-je cesser d'être moi ?

Au moins, le Sosie de Molière a-t-il la consolation d'être supprimé par quelqu'un dont il dit :

Des pieds jusqu'à la tête il est comme moi fait,
Beau, l'air noble, bien pris, les manières charmantes,
Enfin deux gouttes de lait
Ne sont pas plus ressemblantes.

Or, si le Polonais voit le Russe installé dans son chez-soi, substitué à lui dans ses droits, dans ses terres, il n'en distinguerait pas moins un Russe entre cent Polonais. C'est pourquoi il n'admet la fraternisation avec le Russe qu'après qu'il aura cessé d'être malgré lui le frère siamois artificiel de son puissant voisin.

S'il y a des gens, raisonnables en tout, qui divaguent sur un point, il y a aussi des Russes honnêtes en tout, sauf en matière de polonisme. Un Russe qui ne déroberait un sou à personne acceptera sans scrupule un bien polonais confisqué. Le même homme admirera ceux de ses ancêtres qui empêchèrent les Polonais de s'annexer la Moscovie et fera, sans sourciller, pendre les Polonais auxquels il verra déployer des vertus analogues à celles qui ont mérité des statues à Pojarski et à Kuzna Minin. Les Russes ne veulent pas admettre qu'il ne soit pas permis de profiter d'un crime international, « Catherine l'a commis, elle en répond devant Dieu, »

disait Karamzin. Ils supposent que Dieu ne punira que Catherine; or le bien mal acquis ne profite finalement pas plus aux peuples qu'aux individus.

Cependant, si très-peu de Russes font l'effort moral nécessaire pour dominer leurs passions, leurs préjugés, leurs intérêts, il y en a davantage qui dans leur âme pactisent en partie avec la Pologne. Déjà on en voit qui sont troublés s'ils ont à envoyer un patriote au supplice, qui ont des doutes sur la légitimité des confiscations, et avouent que ceux des leurs qui vont s'enrichir aux dépens de la Pologne ne sont pas la crème des Russes. Mon père faisait remarquer que les Russes, tout en obéissant, commençaient à discuter en eux-mêmes les ordres qui leur étaient donnés. (*Slaves*, IV, p. 500.) Et plus d'un d'entre les auteurs de l'épouvantable drame de destruction qui suivit l'insurrection de 1863 essaie de laver sa mémoire : c'est ainsi que le lieutenant-général Baklanow, un Cosaque du Don, proteste que c'est à tort qu'on l'a, lui aussi, «considéré comme un tyran;» il cite le fait que, le 24 octobre 1863, il arracha à Murawiew un certain Rosticzewski, que, sur l'offre de sa démission, on consentit à lui remettre sous sa responsabilité, et qu'il rendit à sa famille; et il invoque, quant à ses procédés, le témoignage des habitants des districts de Vilna, Kowno, Grodno, Augustowo. (*Ruskaia Starina*, recueil publié à Pétersbourg, 1872.)

Sur toute autre question que la question qui les divise, Polonais et Russes s'entendent mieux entre eux qu'avec d'autres étrangers. Seulement il ne faut pas prononcer le mot Pologne, pas plus qu'avec le plus éclairé des jésuites il ne faut discuter l'infaillibilité du pape.

Les Polonais ne sont pas sans reproche. Parce que les fastes de chacune de leurs familles sont remplis des exactions, des spoliations, des assassinats plus ou moins juridiques qui s'abattent sur les générations successives, ils généralisent volontiers, ils dénient aisément toute vertu à tous les Russes, comme ils aiment à leur dénier toute slavicité. Les Russes, d'autre part, qui ne sont pas hors la loi comme les Polonais, taxent ceux-ci d'exagération. Ils sont scandalisés, du reste, que les Polonais ne gagnent pas la tranquillité au prix d'une abjuration, ils espèrent qu'un jour le Polonais leur dira, à la façon de Sosie :

Hélas! je suis ce que tu veux!
Dispose de mon sort tout au gré de tes vœux :

Ton bras t'en a fait le maître.
Il est vrai, jusqu'ici j'ai cru la chose claire;
Mais ton bâton sur cette affaire
M'a fait voir que je m'abusais.

Il serait trop long d'expliquer ici pourquoi la Sibérie n'a point réduit les Polonais. La personnalité polonaise ne peut pas plus s'effacer sous la tyrannie des tzars de Pétersbourg que la personnalité juive sous l'oppression des tzars de Babylone.

Adam Mickiewicz a cru au polonisme de la Lithuanie comme il croyait à la vitalité de la Pologne, et à la vitalité de la Pologne comme il croyait en Dieu. Cela ne l'a nullement empêché de compter beaucoup d'amis en Russie. Il estimait qu'agir sur des âmes russes, c'est travailler pour son pays; il ne pensait pas que notre lot éternel ici-bas fût un antagonisme furieux; il appelait de ses vœux le moment où l'Humanité répudiera les appétits de domination matérielle qui engendrent la rage du patriotisme comprimé. Il est vrai qu'à l'époque, où il fut interné en Russie, un souffle nouveau y agitait les âmes. C'était en 1823. L'élite de la Russie conspirait contre le tzar et inclinait aux concessions vis à vis de la Pologne. Adam Mickiewicz fut reçu à bras ouverts à Moscou et à Pétersbourg, et les affections qu'il y noua survécurent aux tempêtes politiques. Rien n'altéra jamais sa reconnaissance du bon cœur qui lui fut alors témoigné. Lui qui gardait peu de papiers, conserva jusqu'à sa mort le billet suivant de la princesse Wera Wiazemski :

« Moscou, 3 avril 1829.

« Voici le café en question, veuillez bien le goûter, et, s'il vous convient, je me ferai un vrai plaisir de vous en envoyer encore. Quant à la cafetière, il m'a été impossible de m'en procurer une telle que je la désirais, car il faut la commander; veuillez donc me permettre de m'en occuper après les fêtes. Comme je ne suis point assez désintéressée pour ne pas exiger de reconnaissance, je vous préviens d'avance que je vous demande de temps en temps, au moment de votre déjeuner, un léger souvenir pour celle dont les vœux stériles auraient été bien moins modestes que celui de contribuer à l'amélioration de votre café : s'ils pouvaient être exaucés, vous apprendriez que, dépourvue d'égoïsme, tous les miens auraient été pour votre heureux retour dans vos foyers. Recevez l'assurance de la sincère estime que je vous porte. »

Mickiewicz écrivit au dos de ce billet : « J'ai conservé cette lettre en souvenir de l'hospitalité russe. Un jour j'avais loué le café des Wiazemski. Ils m'en envoyèrent le lendemain un sac entier. Je m'excusai de l'accepter en faisant observer que nous espérions ne pas rester assez longtemps en exil pour boire tout un pareil sac de café. »

Le prince Wiazemski traduisit plusieurs sonnets d'Adam Mickiewicz et leur consacra un article. A son départ de Moscou, les littérateurs russes invitèrent Adam Mickiewicz à un banquet d'adieu et lui offrirent une coupe où sont gravés les noms de plusieurs d'entre eux. L'idée d'offrir cette coupe à mon père vint à ses amis russes presque à la veille de son départ de Moscou, ce qui fit qu'ils ne trouvèrent qu'un vase d'église russe et ce qui explique le petit nombre de noms qui y figurent. Mickiewicz les en remercia par une improvisation, que nous ne possédons pas; mais les noms gravés sur la coupe, les voici :

E. Baratynski. — P. et I. Kyriejewski. — H. Jelagin. — N. Rozalin. — N. Polewoj. — E. Szewyrew. — S. Sobolewski.

On comprendra qu'il nous est difficile de donner une idée du cénacle littéraire au milieu duquel Mickiewicz vécut à Moscou. Dépeindre la société d'alors, c'est une tâche qu'un Russe, contemporain de ce mouvement et y ayant participé, pourrait seul entreprendre. Nous nous bornerons à quelques détails sur les amis dont les noms s'associèrent dans cette manifestation poétique.

Eugène Baratynski était un ami de Puszkin. Il essaya de rivaliser avec lui, mais lui resta très-inférieur en talent. Il a publié un poème dont le titre *la Concubine* choqua le public, puis un autre intitulé *Edda*. Deux volumes de ses œuvres parurent en 1833.

Pierre Kyriejewski (né en 1808) a écrit dans une revue intitulée le *Moskwicianin*, il a laissé en manuscrit des traductions de Shakespeare et de Caldéron, il a traduit également la *Vie de Mahomet* par Irving. Son principal mérite, c'est d'avoir parcouru à pied la Russie et d'avoir recueilli de cabane en cabane les chants populaires.

Jean Kyriejewski, frère du précédent (né à Moscou, le 22 mars 1806, mort à Saint-Pétersbourg, le 10 juin 1856), a collaboré aux feuilles périodiques. Ses œuvres ont paru en trois volumes, sous le titre de *Mélanges littéraires*, en 1861. Il y raconte avoir lu des vers de sa composition lors de la remise de la coupe à Mickie-

wicz. Il fut l'un des premiers à publier un compte-rendu des poésies du poète polonais. Il avait tenté de publier une revue, *l'Européen*, dont il ne parut que deux numéros, et que l'empereur Nicolas supprima le 12 février 1832, pour un article de Kyriejewski intitulé *le XIXe siècle*. Il appartenait au parti dit *Occidental*. Il était d'abord libre-penseur. Fatigué de l'absence de toute foi, il examina longuement le protestantisme et la religion orthodoxe à laquelle il donna finalement la préférence; et, passant d'un excès à l'autre, il tomba dans la dévotion la plus outrée.

Les Kyriejewski étaient proches parents du poète Zakowski et avaient été élevés par lui.

H. Jelagine, frère utérin de Kiriejewski, n'a rien écrit d'original; il a seulement compilé des chansons populaires. C'était un slavophile enragé.

Jean Rozalin connaissait bien la langue polonaise; il a traduit *Werther* en russe. Il accompagnait Kiriejewski dans ses voyages à l'étranger.

Nicolas Polewoj (né à Irkuck en 1776, mort en 1846) publia à partir de 1825 une revue intitulée le *Mokiewski Telegraf*, dont il parut près de soixante-dix volumes.

Etienne Szewyrew était un ami de la princesse Zénéide Wolkonski, qu'il accompagna en Italie. Il devint académicien et professeur d'université. Il a écrit, entre autres, une *Histoire de la poésie*, une *Histoire de la civilisation en Russie*, *Des rapports de l'éducation privée avec l'éducation publique*, etc. Né en 1806 à Saratow, il mourut à Paris en 1864.

Serge Sobolewski était un enfant naturel qui avait pris le premier nom à sa convenance. Il était fils d'un riche gentilhomme, M. Soymonow, cousin de madame Sweczyn, née Soymonow. C'était un homme d'infiniment d'esprit, lié avec tout ce qui, en Russie, avait quelque valeur, bibliophile et bibliographe émérite. Il circula de lui beaucoup de bons mots, d'épigrammes. Il est mort en l'année 1871, et la dernière poésie qu'il ait écrite fut un quatrain contre le roi de Prusse, que lui inspira le siége de Paris.

Ils étaient tous membres d'un même cercle d'amis, et ils se réunissaient soit chez la princesse Zénéide Wolkonski, soit chez madame Jelagin, la mère des Kyriejewski, dont le salon était le rendez-vous des littérateurs de l'époque.

On eût dit que les amis russes de Moscou prévoyaient que leur adieu était en quelque sorte éternel, et que Saint-Pétersbourg ne

serait qu'une courte étape sur le chemin de Mickiewicz. Les vers qui accompagnaient le don de la coupe ne sont pas signés. Un ami de Mickiewicz croyait se rappeler que M. Wieniewitinow en aurait été l'auteur, mais il est probable qu'il n'y eut pas d'autres vers déclamés en cette circonstance que ceux dont l'original s'est conservé dans les papiers de Mickiewicz, et Kiriejewski, racontant qu'il a écrit et récité des strophes (1) en remettant la coupe, doit être regardé comme l'auteur. Nous donnons le texte en note (en employant les lettres polonaises comme le fit Adam Mickiewicz dans son *Cours* pour les citations des poésies russes); en voici la traduction (2) :

En mémoire de ta séparation d'avec nous, nous t'offrons une coupe enchantée : nos lèvres amies l'ont ensorcelée; un talisman s'y trouve au fond.

Quand, sous un autre ciel, dans le tumulte d'un banquet, tu recouvriras de vin ce talisman, ne cherche point au fond de la coupe la joie de l'ivresse, tu y boiras les larmes des jours écoulés.

Tu y sentiras nos regre s; un vin mêlé de larmes ne grise pas, le chant inspiré expire sur les lèvres, mais l'écho en parvient à ceux des tiens amis dont le nom est gravé sur cette coupe.

Lis ces noms, car, à ce même moment, nous aurons frémi de ton inspiration, nous aurons partagé ta douleur; nos cœurs auront suivi les palpitations du tien.

Parfois la coupe sonnera d'elle-même comme une montre, par la force du talisman. Ce sera notre pensée qui, s'élançant vers toi, aura de son aile effleuré la coupe.

Non, ce n'est point pour toujours que tu gémis dans le malheur : peut-être Dieu réparera-t-il l'injustice; peut-être même, sur la terre étrangère? tes rêves prophétiques seront-ils suivis d'un heureux réveil?

Seulement ne puise pas avec cette coupe aux eaux du Léthé, elle ne te permettra pas d'oublier; notre coupe alors, grâce au talisman qui se trouve au fond, s'écrierait : Souviens-toi de nous!

A Saint-Pétersbourg l'accueil de la société russe fut le même qu'à Moscou; mais Mickiewicz s'y sentait sous la menace d'un

(1) Voir : *Polnojesobranie soczynienij Iwana Wasiliewicza Kirejewskieho*, t. I, Moskwa, 1861.

(2) W znak pamiati, my pred naszym rozstawaniem
Tiebie podnosim nie prostoj stakan ;
On zaczarowan — druzby koldowanjem
Na dno jeho polozen talisman

J jesli ty sriedi pirow wieselja
Zabywszysia, wino w nieho naljesz,
Nie zdi tohda w niem szum pochmielja
Grust tichuju o proszlom w niem najdiosz.

gouvernement ombrageux, et il avait hâte de respirer un air libre.

Nous n'avons pas grands renseignements sur ses rapports personnels avec Puszkin. Une anecdote prétend qu'un jour le poète russe, qui connaissait Mickiewicz de vue, le rencontra et lui céda le pas en disant :

Z dorogi dwojka, tu idiot,

c'est-à-dire : « Le deux doit se retirer devant l'as ; » et que Mickiewicz aurait répondu :

Kozyrnaja dwojka tuza biot,

c'est-à-dire : « Le deux d'atout l'emporte sur l'as. » Quoi qu'il en soit de l'authenticité de cette anecdote, ce qui est certain, c'est que les deux poètes s'apprécièrent et que Puszkin traduisit des fragments de *Conrad Wallenrod*, et la ballade des *Trois Budrys*. Un ami de mon père, Odyniec, à une lettre duquel j'ai déjà fait plusieurs emprunts, écrivait de Saint-Pétersbourg, le 9/21 mai 1829 :

« Hier Adam m'a conduit chez le poète Kozlow, auquel il a dédié son *Farys*. Il est aveugle depuis de longues années et fameux par son poème du *Moine*, par des poésies lyriques remarquables et de belles traductions de Byron, de qui il est un fervent admirateur. J'ai été frappé de son urbanité, de sa sincérité, de ses manières sim-

Tohda zywaja sila talismana
Zywyja krylja dast twojej mieczt'e
J znaj — miecztu twoju obnimut tie,
Czji imiena procztiosz w krugu stakana.

J izwiestit ich o twojej toskie
Pieczalnoje ich sierdca sadraganje,
J budut na twoje wospominanje
Soglasnoj dumoj wtorit w dalekie.

No jesli noczju posredi molczanja
Wdrug bez priczyny stuknet twoj stakan
Znaj : eto golos naszeho miecztanja
Jeho tiebie primczal twoj taliman

Nie wiek ze budet sputnik twoj stradanje
Byt mozet sierdce radost ozywit
Wczuzbinie. No kohda wospominanje
Tiebie minutu szczastija otrawit,

J ty iskat zachoczesz utieszenja
Ot grustnych dum proszedszeho w winie
Nie tron nasz kubok ! On niedast zabwenja
Niepozabud! lezyt na swietlom dnie.

ples, et surtout de son attachement exalté, je dirai presque de son culte pour Adam. Il m'en a parlé avec tant de poésie, d'émotion et de feu, que les larmes m'en vinrent aux yeux; il se mit lui-même à sangloter comme un enfant en me serrant dans ses bras. « Vous nous l'avez donné fort, me dit-il entre autres choses, et nous « vous le rendons puissant. » Ce qui a le plus ajouté à la gloire d'Adam qui est grande ici (les plus célèbres écrivains ont traduit des extraits de ses œuvres), ce sont ses improvisations. Tu sais combien, dans ces occasions, sa figure se métamorphose, ses yeux brillent, sa voix est si pénétrante qu'une secrète terreur vous envahit. Devant les Russes, la forme est contre lui, il improvise en français et en prose, et il frappe ses auditeurs de stupeur. L'inspiration équivaut au don des langues. Lors de l'une de ces improvisations, à Moscou, Puszkin, en l'honneur de qui la soirée était donnée, s'élança de sa place, et rejetant ses cheveux en arrière, s'écria : « Quel génie! quel feu sacré! Que suis-je auprès de lui! » Il se jeta ensuite au cou d'Adam et l'embrassa fraternellement. Cette soirée fut le point de départ de leur mutuelle amitié. Je sais un témoin qui, plusieurs années après, a entendu Puszkin dire, en réponse à ses amis qui lui reprochaient son indifférence et l'encourageaient à visiter les pays étrangers : « Les beautés de « la nature, je parviendrai à me les représenter encore plus belles « qu'elles ne le sont en réalité; je voyagerais donc pour faire con- « naissance avec des grands hommes! mais je connais Mickiewicz, « et je sais que je ne rencontrerai personne qui le surpasse. »

Adam Mickiewicz quitta la Russie sur ces adieux des meilleurs d'entre les Russes. Il s'éloigna accompagné de leurs vœux; il n'eut pas besoin de vider la coupe pour que le talisman parlât; il porta toute sa vie, gravée dans son cœur, la devise que notre révolution de 1830 inscrivit sur nos étendards :

Pour votre liberté et pour la nôtre.

En flagellant le tzarisme, il travaillait pour la Russie et pour la Pologne.

A l'étranger, en Italie comme en Suisse, il fréquenta la société russe et en fut admirablement accueilli. Il s'y rencontra avec la princesse Zénéide Wolkonski, à laquelle l'attachait une amitié qui toujours surnagea, en dépit de tous les orages. Cependant la nouvelle de l'explosion de 1830 eut son contre-coup à l'étranger. Malgré l'es-

time mutuelle, comment se voir lorsqu'on fait des vœux contradictoires, et que les uns se réjouissent de ce qui arrache aux autres des sanglots? Survint l'émigration. Mon père, en flétrissant dans ses vers les abominables persécutions du gouvernement tzarien, n'oublia pas ses amis russes. Leur *Souviens-toi de nous!* ce talisman de la coupe où ils avaient bu à son avenir, parlait à son cœur, l'âme des martyrs de 1825 frôla la sienne; dès 1832, il leur dédia la troisième partie des *Aïeux*, en leur lançant ces strophes superbes, dont une traduction affaiblit nécessairement l'énergie:

A MES AMIS RUSSES.

Vous, vous souvenez-vous de moi? Moi, je ne puis rêver à ceux de mes amis qui sont ou morts, ou en exil, ou au fond des cachots, sans songer à vous : vos figures étrangères ont droit de citoyenneté dans mes rêves.

Où êtes-vous maintenant? Le noble cou de Rylejew, que je serrais fraternellement dans mes bras, a été, sur un ordre du tzar, suspendu à l'infâme gibet .. Malédiction sur les peuples qui lapident leurs prophètes!

Cette main, que Bestuzew, poète et soldat, me tendait, — plume et arme lui ont été arrachées, le tzar l'a attelée à une brouette; aujourd'hui elle pioche dans une mine, rivée à côté d'une main polonaise.

D'autres ont peut-être été punis plus cruellement du Ciel; peut-être l'un de vous, déshonoré par une fonction et une croix, a-t-il pour des siècles troqué son âme libre contre la faveur du tzar, et fait-il aujourd'hui des courbettes dans ses antichambres.

Peut-être, dans un langage stipendié, célèbre-t-il son triomphe et se félicite-t-il du martyre de ses amis; peut-être que, dans ma patrie, il se rougit de mon sang et que devant le tzar il s'enorgueillit, comme de services, d'œuvres maudites.

Si, d'au milieu des nations libres, ces chants plaintifs vous parviennent jusque dans le Nord, et résonnent au-dessus de vos têtes, dans la région des glaces, puissent-ils vous augurer la liberté, comme les grues le printemps.

Vous me reconnaîtrez à ma voix !.., Tant que j'étais dans les fers, en rampant silencieusement, je trompais le despote; mais je vous dévoilais les replis de mes sentiments, et j'eus toujours pour vous la simplicité de la colombe.

Maintenant je déverse sur le monde cette coupe de poison... L'amertume de ma parole est corrosive et brûlante; c'est une amertume distillée du sang et des larmes de ma patrie. Qu'elle corrode et consume — non pas vous, mais vos fers.

Quiconque d'entre vous élèvera contre ceci une plainte, sa plainte sera pour moi comme l'aboiement du chien, qui s'habitue au collier qu'il a longtemps et patiemment porté, à tel point qu'il finit par être prêt à mordre la main qui le détache.

J'ignore qui a traduit en langue russe les vers polonais dont nous

venons de donner la traduction française; ils ont été publiés en russe à Leipzig en 1861 (1).

J'ignore également si Puszkin en eut connaissance. C'est cependant probable, puisque les vers qu'il adressa à mon père étaient datés du 10/22 août 1834, écrits à Saint-Pétersbourg deux ans et cinq mois avant sa mort. Cette date du 10 août (2) est marquée sur son manuscrit autographe. Puszkin était alors dans sa trente-sixième année, marié depuis trois ans et demi, et demeurait seul à Saint-Péterbourg, près du Jardin d'Été, maison Olivier; sa femme et ses enfants étaient à la campagne, dans le gouvernement de Kaluga, où il les rejoignit à la fin d'août 1834, pour les ramener à Saint-Pétersbourg au mois de novembre de la même année. Ces vers ne circulèrent que manuscrits pendant sept ans (1834-1841), car, sous l'empereur Nicolas, c'était un crime d'adresser la parole, fût-ce en reproche, à un de ces Polonais que l'autocrate prétendait être des rebelles. Ils ne furent imprimés pour la première fois qu'en 1841, c'est-à-dire quatre ans après la mort de Puszkin, sans l'indication du nom de Mickiewicz (désigné seulement par l'initiale M*), dans le tome IX des œuvres de Puszkin publiées à Saint-Pétersbourg, grand in-8°.

Le manuscrit autographe ni n'indique le nom de Mickiewicz ni ne risque même d'initiale. Puszkin devait toujours prévoir une visite domiciliaire possible. Mais il ne pouvait y avoir d'hésitation; et dans les nouvelles éditions publiées sous Alexandre II, le nom du poète Mickiewicz est placé en tête de cette pièce de vers, dont le lecteur trouvera le texte au bas de la page et dont voici la traduction :

A MICKIEWICZ.

Il était notre hôte (3). Au milieu d'une race étrangère, il n'avait point dans l'âme de colère contre nous; et nous, nous l'aimions. Plein de quiétude et

(1) Lutnia sobranie swobodnych ruskich piesien. J tichotwor. nisi Leipzig, 1869. Kasprowicz (imprimé à Naumbourg, chez Paetz, p. 83 et 84).

(2) Je suis redevable de ces détails si précis à l'obligeance d'un éminent bibliographe russe, S. Poltoracki, de Moscou.

(3) On miezdu nami zyl :
Sried plemeni jemu czuzoho, zloby
W dusze swojej k nam nie pil l on; my
Jeho liubili. Mirnyj, blagosk'onnyj
On posieszczal biesiedy naszy. S nim
Dielilis my i czystymi miecztami
J piesnami (on wdochnowen byl zwysze

de bienveillance, il s'asseyait à nos banquets. Nous partagions avec lui nos pures rêveries et nos chants. Il était inspiré du Ciel, et il envisageait la vie de haut. Souvent il s'entretenait des jours d'un grand avenir, où les nations, oublieuses de leurs querelles, s'uniraient en une seule vaste famille. Nous écoutions avidement le prophète. Il partit pour l'Occident, et nos bénédictions l'accompagnèrent dans sa route. Mais aujourd'hui notre hôte paisible est devenu notre ennemi, et, dans ses vers, flattant la passion de la foule qui l'écoute, il chante la haine. De loin, la voix connue du poète irrité parvient jusqu'à nous! O Dieu, que ta paix rentre en son âme exaspérée.

Exaspérée, oui, mais légitimement exaspérée. Puszkin oublie que Mickiewicz avait été l'hôte forcé de la Russie, qu'en détestant ce qu'il y avait de mal chez les Russes, il ne cessait d'aimer ce qu'il y avait de bon en eux. Il est injuste, lorsqu'il reproche à Mickiewicz de flatter la foule. Béranger répondait en un pareil cas : « Je n'ai flatté que l'infortune. » Mickiewicz n'a pas même flatté l'infortune; car, en exaltant la grandeur de ses compatriotes, il n'hésitait pas à leur signaler leurs faiblesses et leurs fautes. Mickiewicz a dépeint, on le verra, la situation d'esprit dans laquelle Puszkin exhala sa plainte envers lui : Puszkin avait un progrès à faire, il eût compris et la Pologne et Mickiewicz, il eût saisi qu'il y a des colères saintes, la colère des prophètes juifs contre les envahisseurs assyriens, la colère du Christ chassant les marchands du temple, la colère de l'Éternel demandant à Caïn ce qu'il a fait de son frère. Si Mickiewicz a flétri ce qu'il y avait de monstrueux en Russie, jamais il n'a méconnu ce qui s'y rencontrait de généreux. Pendant son cours au Collége de France, il fut souvent accusé par ses compatriotes de trop d'indulgence vis à vis des Russes (*Slaves*, IV, p. 5).

A Paris, Adam Mickiewicz reçut fréquemment la visite de ses vieilles connaissances de Moscou et de Saint-Pétersbourg. Il y eut des Russes pour lesquels il ne cessa de professer la plus sincère

J s wysoty wziral na zyzn). Nieriedko
On goworil o wriemienach griaduszczych,
Kohda narody, raspri pozabyw
Wi elikuju siemiu sojediniatsia.
My zadno sluszali poeta. On
Uszol na zapad i blagoslowenijem
Jeho my prowodili. No tiepier
Nasz mirnyj gost nam stal wrogom. J nynie
Wswoich stichach, ugodnik czerni bujnoj
Pojot on nienawist; izdalioka
Znakomyj golos zlobnaho poeta
Dochodit k nam... O Boze! Wozwrati
Twoj mir w jeho ozloblenuju duszu.

estime, et une amitié russe a tenu jusqu'à ses derniers jours une des premières places dans son cœur.

Par quelle voie la Pologne regagnera-t-elle son indépendance? c'est le secret du destin. Les Polonais ne vaincront pas les Russes seulement à force de courage et de haine, les Russes ne dompteront pas les Polonais à force de violences et de négations. Il faudra qu'une vérité supérieure luise aux yeux des uns et des autres : alors Polonais et Russes comprendront en quoi ils ont péché et pèchent encore. Quand notre heure sonnera au cadran de la Providence, les chaînes tomberont de nos mains, et les écailles tomberont des yeux des Russes. Mais une réconciliation ne saurait s'opérer que dans la justice ; elle exige que le tort fait au prochain soit préalablement réparé.

Aux Indes, les Anglais emploient des cipayes pour maintenir leur domination. En Europe, il y a malheureusement des cipayes polonais. Quelques-uns deviennent, dans leur pays, gardes-chiourmes de leurs frères, d'autres aboient à l'étranger contre leur mère-patrie. Il ne manque point de plumitifs aux gages de l'ambassade russe qui cachent leur nom polonais sous un pseudonyme, pour épancher leur bave dans tel ou tel journal contre la Pologne. Récemment, il a paru une brochure anonyme intitulée la *Revanche* et attribuée à un prince G......., dont le père fut un excellent Polonais, qui eut lui-même des parents dans l'émigration et qui conseille à la France d'expulser ses ex-compatriotes. Il sollicite ceux-ci de s'atteler au joug de la Russie pour l'aider à pulvériser l'Allemagne. Comme le renard de la fable, qui a la queue coupée, il voudrait que tous les renards se soumissent à la même opération. Il s'imagine que, par haine de l'Allemagne, la Pologne abjurerait sa personnalité et qu'elle oublierait son mal en le propageant au loin.

Ces Polonais, qui n'ont de polonais que le nom et le sang, et dont l'âme n'est d'aucun pays, retardent le jour où Russes et Polonais se donneront la main, non plus de maître à esclave, de courtisan avili à dominateur superbe, mais de frère à frère, en pleine liberté et indépendance réciproque et dans le respect sympathique de toutes les nations dans l'égale justice due à chacune d'elles.

Nous ne communierons avec le Russe ni dans le fétichisme tzarien ni dans le nihilisme bakuninien, mais dans le sentiment que la félicité individuelle des Polonais et des Russes ne saurait exister qu'autant que les deux nations polonaise et russe seront

chacune maîtresses de leurs destinées. C'est à ce prix seulement qu'elles pourront se prêter une assistance mutuelle pour la solution des plus grands problèmes matériels et moraux. Ce n'est aussi que le jour où ne pèsera plus sur elle la malédiction polonaise que la Russie trouvera le mot de cette énigme slave qu'elle cherche à tâtons et qui lui échappe toujours. En attendant, les Polonais peuvent, en guise de consolation, s'appliquer ce vers de Southey:

And those who suffer bravely save mankind,

Et ceux qui souffrent bravement sauvent l'espèce humaine.

L. M.

N. B. — Pour les noms propres russes, j'ai conservé l'orthographe adoptée par mon père dans les deux derniers volumes de son Cours qu'il avait revus. Ce n'est point par un mesquin sentiment de vanité nationale que, afin de rendre les sons russes en caractères lisables par les Occid ntaux, il s'est servi des lettres usitées en polonais pour les sons correspondants; mais il a cédé aux nécessités de la logique, en même temps que rendu hommage à la communauté de race des deux peuples.

Les caractères latins étant employés dans la plus grande partie de l'Europe (par toutes les nations de la race latine, y compris la Roumanie, qui, depuis quelques années, a renoncé à l'alphabet cyrillien, par celles de la race germanique, moins l'Allemagne, et par celles de la race slave, moins la Russie et la Bulgarie, sans parler d'ailleurs des populations helléniques), il est indispensable, dès lors qu'on veut rendre un mot accessible à la plupart des lecteurs européens, de l'écrire en caractères latins; et évidemment mieux vaut adopter le mode qui permet de reproduire un nom propre de la même manière pour toute l'Europe et même les deux Amériques, que de recourir à un moyen qui varierait autant de fois qu'il y a de langues diverses exprimées en caractères latins. Or, les combinaisons de lettres, auxquelles, dès l'origine, a eu recours la langue polonaise peuvent avantageusement être employées pour tous les mots de celles des autres langues ou dialectes slaves qui ont encore un autre alphabet.

La Russie abandonnera-t-elle un jour son alphabet, qui est un dérivé de l'alphabet grec, approprié à la liturgie par l'Église d'Orient, et, après modification, généralisé par ukase de Pierre le

Grand, et adoptera-t-elle, quoique latin, celui qui prévaut dans la plus grande partie des pays civilisés, comme le fait l'Allemagne, qui a déjà, en partie, renoncé au sien? Les considérations théologiques sont moins puissantes aujourd'hui que les tendances civilisatrices. Mais ce n'est pas le lieu de traiter la question du schisme linguistique.

Je n'ai voulu qu'indiquer en peu de mots les raisons qui militent en faveur de l'adoption d'un système orthographique pour les noms propres slaves, de façon qu'ils soient écrits de la même manière partout où l'alphabet latin est en usage. Écrits selon le procédé polonais, tous les noms propres slaves auront dans les diverses langues le même aspect, ce qui est précieux pour écarter les confusions, tandis qu'autrement le même nom propre serait écrit d'une manière en français et d'une autre en allemand, ou en anglais, ou en italien, etc. Que si l'on objectait la difficulté de prononciation, je répondrais qu'il n'est pas plus difficile d'apprendre que chez les Slaves *sz* se prononce *che* que d'apprendre, comme on le fait à présent, que chez les Anglais *w* se prononce *ou*.

Il suffit de réfléchir un peu pour concevoir que la règle, aujourd'hui universellement adoptée, qui consiste à écrire les noms étrangers selon l'orthographe propre au pays d'origine, si simple pour les pays qui ont adopté l'alphabet latin, présente des difficultés inextricables pour un pays qui, comme la Russie, s'en tient à un alphabet spécial. Je sais que les Russes, en se guidant d'après le son, ont cru trouver des principes orthographiques; en réalité, ils n'ont rencontré que la confusion. En n'ayant souci que d'exprimer le moins mal possible la prononciation, un mot russe devra non-seulement être orthographié d'une façon à Paris, d'une autre à Londres et d'une troisième à Madrid, mais pourra en français, par exemple, s'écrire de dix manières différentes. Pendant la guerre d'Orient, on pouvait lire dans les journaux français *Menchikof*, *Mienchikoff*, *Mentchikov*, *Menschikow;* on eût pu l'écrire encore : *Mentchiquov*, *Mainetchikof*, *Meinetjikof*, *Miainetgikow*, etc. Un Russe ne s'est-il pas dernièrement amusé, à Londres, pour ébaubir les Anglais, à orthographier son nom de la sorte : *Tschemtschoutschnjkoff?* Et pourquoi pas : *Gemtchougenikow* ou *Jaimetchoujeniquov?* Je pourrais multiplier à l'infini la preuve que le système actuellement employé est une anarchie linguistique qui rappelle l'époque de la tour de Babel.

En adoptant la pensée de mon père, les étrangers auraient uni-

quement la peine d'apprendre le seul alphabet polonais pour prononcer tous les noms slaves, et on éviterait la cacophonie présente. Personne n'écrit *Chékspire*, mais *Shakespeare*, et bien peu de Français prononcent mal le nom du grand poète anglais. Serait-il tellement difficile à un étranger de se graver dans la mémoire qu'en polonais *sz* se prononce comme *ch* (dans *cheval*) ; *cz*, comme *tch*; *rz*, comme *j* (dans *jardin*) ; *c*, comme *ts*; que *u* se dit *ou*; que l'*n* à la fin d'un mot se prononce comme s'il était suivi d'un *e* muet.

Je n'ignore pas que ce système n'est pas parfait. Son côté le plus faible, c'est qu'il existe quelques lettres de plus dans l'alphabet polonais que dans l'alphabet latin. Je m'y conforme en attendant mieux.

ALEXANDRE PUSZKIN

I

NOTICE BIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE SUR PUSZKIN.

L'espace de temps compris entre l'année 1815 et celle de 1830 fut une époque heureuse pour les poètes. Après la grande guerre, l'Europe, fatiguée de batailles et de congrès, de bulletins et de protocoles, semblait prendre en dégoût la triste réalité et élevait ses yeux vers ce qu'on appelait le monde idéal. Alors apparut Byron. Il conquit bientôt, dans les régions de l'imagination, la même place que l'Empereur occupait naguère sur le terrain du positif. La destinée, qui ne cessait de fournir à Napoléon des prétextes de guerres continuelles, favorisa Byron d'une longue paix. Pendant son règne poétique, aucun grand événement n'est venu distraire l'attention de l'Europe tout occupée de lectures anglaises.

Dans ce temps, un jeune Russe, Alexandre Puszkin, achevait ses études au lycée de Tzarskoë Sielo. Dans cette école, dirigée d'après les méthodes étrangères, un jeune homme n'apprenait rien de ce qui aurait pu pro-

fiter à un poète populaire; il courait même risque d'y oublier beaucoup; il perdait les restes des traditions domestiques, il devenait étranger aux mœurs de son pays. Cependant la jeunesse de Tzarskoë Sielo trouva l'antidote contre l'influence étrangère dans la lecture des ouvrages poétiques, particulièrement dans ceux de Zukowski. Cet homme célèbre, d'abord imitateur des auteurs allemands, devenu ensuite leur rival, essayait d'imprimer un caractère national à la poésie russe, en chantant les légendes et les histoires de son pays. Ainsi Zukowski commença l'éducation de Puszkin; mais Byron l'enleva trop tôt de cette bonne école et l'emporta pour longtemps dans les solitudes fantastiques et dans les cavernes du romantisme.

Après avoir lu le *Corsaire* de Byron, Puszkin se sentit poète. Il produisit et publia coup sur coup un grand nombre d'ouvrages, dont les plus importants sont: le *Prisonnier dans le Caucase* et la *Fontaine de Baktchiseraï*. Ces publications excitèrent un enthousiasme difficile à décrire: la masse des lecteurs s'étonnait de la nouveauté des sujets et des formes poétiques; les femmes admiraient la profonde sensibilité du jeune homme, la richesse de son imagination; les littérateurs étaient frappés de la force, de la précision et de l'élégance du style. Puszkin était déjà généralement reconnu pour le premier écrivain de son pays. Ces succès faciles, en lui inspirant l'envie d'en obtenir de nouveaux le plus tôt possible, nuisirent beaucoup au développement tranquille de son talent; car Puszkin était alors un enfant, sublime il est vrai, mais il n'était qu'un enfant: l'homme

moral mûrit dans le Nord moins vite que dans l'Occident. Le terrain social n'y renferme pas, à beaucoup près, autant d'éléments de fermentation que celui de la vieille Europe; l'atmosphère littéraire que l'on y respire n'est pas aussi chargée de l'électricité des passions. Aussi Puszkin commença-t-il à vivre trop tôt, il gaspilla son talent; il présuma trop de ses forces, il s'élança trop tôt dans de hautes régions où il ne pouvait pas se maintenir par lui-même, il tomba dans la sphère d'attraction de Byron, et tournait autour de cet astre comme une planète attachée à son système, éclairée par sa lumière. En effet, dans les ouvrages de sa première manière, tout est byronien, les sujets, les caractères, l'idée et la forme. Et pourtant Puszkin était moins imitateur des ouvrages que possédé de l'esprit de son auteur favori. Il n'était pas un fanatique byroniste, nous l'appellerons plutôt un byroniaque. Car, si les compositions du poète anglais n'existaient pas, on aurait proclamé Puszkin le premier poète de l'époque.

Un tel phénomène présageait dans le Nord une grande révolution littéraire; déjà les conversations des salons ne roulaient que sur les qualités ou sur les défauts du nouveau système poétique; la lutte du classicisme et du romantisme était sur le point d'éclater en Russie; et il est singulier qu'en même temps il s'y préparait une révolution politique.

Il faut savoir que dans ce pays tout le monde est toujours plus ou moins mécontent du gouvernement; on l'accuse partout en secret, on en médit hautement. Néanmoins on continue à travailler dans les bureaux, à mon-

ter la garde; en un mot, tout le monde continue à servir le gouvernement. Un étranger, qui ne connaît pas la nature et la portée de cette opposition si ancienne, si universelle, et toujours si peu dangereuse, voyant partout les ennemis de l'ordre de choses existant, et nulle part ses défenseurs, croit la Russie prête à commencer sa révolution, n'attendant qu'une occasion, qu'un signal.

Cette disposition des esprits, ce langage révolutionnaire du public, finirent par tromper les Russes eux-mêmes, et malheureusement ce qu'il y avait de plus généreux parmi les Russes. Quelques gentilshommes et quelques officiers enthousiastes de la liberté crurent que tous leurs compatriotes étaient animés des mêmes sentiments. Le moment était donc venu de renverser le despotisme et d'y substituer la monarchie constitutionnelle ou la république. Pendant qu'ils tramaient ce complot dans l'obscurité des clubs, ils cherchaient à propager au dehors les idées libérales au moyen des correspondances et des livres. Les hommes de lettres forment en Russie une confrérie unie par plus d'un lien; ils sont presque tous ou riches ou employés du gouvernement; ils n'écrivent la plupart du temps que pour acquérir de la gloire et de l'importance. Comme le talent n'y est pas encore devenu une marchandise, on voit rarement éclater parmi eux la jalousie de métier et les haines d'intérêt; ou plutôt je n'en ai vu aucun exemple. Donc les littérateurs aimaient souvent à se réunir entre eux, se voyaient presque chaque jour et passaient leur vie gaîment au milieu des repas, des lectures et de

discussions amicales. Aussi était-il facile aux conspirateurs, dont plusieurs étaient des hommes de lettres distingués, de faire des prosélytes nombreux parmi leurs amis de Pétersbourg et de Moscou.

Bientôt, comme à un signal donné, toute la littérature russe passa en masse du côté de l'opposition. Ceux qui n'osaient attaquer le gouvernement par leurs écrits s'enfermaient à son égard dans un silence menaçant. Il faut avouer, à l'honneur des littérateurs russes, qu'ils montrèrent dans cette occasion une fermeté et un désintéressement dont il serait difficile de trouver l'exemple dans des pays plus libres et plus civilisés que le leur. Je crois que toute la somme d'argent avec laquelle le cabinet russe achète tant de défenseurs officieux ne lui aurait pas alors suffi à acheter des littérateurs russes de quelque réputation un seul article de journal favorable, un seul petit éloge, un seul mot de politesse. C'est tellement vrai que, lors du couronnement de l'empereur Nicolas, on n'a pu trouver à Moscou un seul poète qui chantât le sacre; et cette cérémonie se serait passée à l'insu des masses, si un barde étranger n'était venu de Paris entonner aux pieds de Sa Majesté russe un dithyrambe chaleureusement légitimiste.

Puszkin, faisant de l'opposition comme tous ses mis, lança, dans les dernières années du règne d'Alexandre, quelques épigrammes contre sa personne et son gouvernement; il composa même une *Ode au poignard*. Ces pièces fugitives coururent en manuscrit de Pétersbourg jusqu'à Odessa; partout lues, commentées, admirées, elles valurent au poète plus de popularité que tous

ses ouvrages postérieurs bien autrement importants. Il est vrai que, pour oser écrire de telles choses en Russie, on a besoin de plus de courage qu'il n'en faut pour tenter une émeute à Paris ou à Londres. Aussi, depuis lors, regarda-t-on Puszkin comme un chef d'opposition intellectuelle, comme un homme politique dangereux au gouvernement. L'empereur crut nécessaire de lui interdire le séjour de la capitale et de le reléguer dans une province. Cet exil lui sauva la vie; car bientôt après on découvrit la conspiration. Le mouvement de Pétersbourg échoua, celui du Midi fut comprimé, et les malheureux révolutionnaires moururent sur l'échafaud ou disparurent pour jamais dans les mines de Sibérie.

Cependant le successeur d'Alexandre, Nicolas, sembla s'adoucir et changer de système, du moins à l'égard de Puszkin. Il le manda en sa présence, lui donna une audience particulière, eut avec lui une longue conversation. Ce fut un événement immense; car on n'avait jamais vu aucun tzar converser avec un homme que l'on appellerait en France un prolétaire, mais qui vaut en Russie beaucoup moins qu'un prolétaire chez nous (1). Car, bien que Puszkin fût noble de naissance, il n'avait aucun rang dans la hiérarchie administrative. Or, un homme sans rang n'a en Russie aucune valeur sociale: on l'appelle *homme honoraire*, créature surnuméraire.

Dans cette audience mémorable, l'empereur parla de la poésie avec intérêt. C'était la première fois qu'un empereur russe parlait littérature avec un de ses sujets!

(1) Ici Adam Mickiewicz s'exprime en Occidental. (*Note de l'Édit.*)

Il encouragea le poète à continuer ses travaux, il lui permit même de publier ce qu'il voudrait sans consulter la censure. Puszkin obtint ainsi un précédent en faveur de la liberté de la presse ; et l'histoire ne doit pas oublier qu'il fut le premier qui en a joui en Russie. L'empereur Nicolas montra dans cette occasion une sagacité rare : il sut apprécier le poète ; il devina que Puszkin avait trop d'esprit pour abuser d'un privilége exceptionnel, et trop d'âme pour ne pas conserver un souvenir de reconnaissance d'une si haute faveur. Cependant les libéraux voyaient de mauvais œil ce rapprochement entre les deux potentats. On commençait à accuser Puszkin de trahir la cause des patriotes ; et, comme l'âge et l'expérience commençaient à lui faire un devoir d'être plus mesuré dans ses paroles et plus prudent dans ses actions, on ne tarda pas à attribuer ce changement de conduite à un calcul d'ambition.

Vers ce temps, parurent d'abord les *Cigains* et plus tard *Mazeppa*, ouvrages remarquables et qui prouvaient la nature progressive du talent de Puszkin; ces deux poèmes sont mieux basés dans la réalité. Le sujet en est simple, les caractères des personnages mieux compris et dessinés avec vigueur, le style y paraît déjà libre de toute affectation romantique. Malheureusement la forme byronienne comprimait encore, comme l'armure de Saül, les mouvements de ce jeune David ; mais on voyait cependant qu'il était sur le point de la déposer.

Ces nuances, qui marquent le passage de l'artiste d'une manière à l'autre, apparaissent clairement dans le plus

beau, le plus original, le plus national de ses ouvrages, dans son *Oneghin*. Puszkin, tout en composant ce roman, le livrait par morceaux au public, comme Byron son *Don Juan*. D'abord il ne fit qu'imiter le poète anglais; bientôt il essaya de marcher avec ses propres forces, et finit par devenir original. Les sujets et les personnages d'*Oneghin* appartiennent à la vie réelle, à la vie privée, et sont des motifs tragiques ou des scènes de haute comédie.

Puszkin composa aussi un drame que les Russes estiment beaucoup et qu'ils placent à côté de ceux de Shakespeare. Je ne suis pas de leur avis; mais il serait long de motiver ici mon opinion. Il suffit de dire que Puszkin était encore trop jeune pour créer des personnages historiques. Il ne fit qu'un essai de drame, essai qui montre suffisamment ce dont il aurait été capable un jour : *Et tu Shakespeare eris, si fata sinant!*

Le drame de *Boris Godunow* offre des détails et même des scènes admirables. Le prologue surtout me paraît si original et si grandiose, que je n'hésite pas à le regarder comme unique dans ce genre, et je ne puis m'empêcher d'en dire quelques mots.

Après la mort du tzar Iwan le Cruel ou le Terrible, Boris Godunow usurpa le trône de Moscovie, ayant fait disparaître le fils de son prédécesseur. Bientôt un prétendant, qui se donnait pour l'héritier légitime de la couronne, arriva avec une armée polonaise, occupa Moscou et y régna quelque temps sous le nom de Démétrius. Tel est le sujet du drame. L'action se passe au temps du règne de Godunow. Le prologue s'ouvre

dans une cellule de couvent. Un vieux moine achève d'écrire la chronique du règne précédent. Il se rend compte à lui-même de son travail avec l'enthousiasme d'un auteur et la gravité d'un religieux. Dans ce moment, un jeune novice, endormi aux pieds du chroniqueur, s'agite sous le poids d'un rêve affreux. Il prononce en songe des noms étranges, il fait des allusions aux événements qu'il devrait ignorer. Réveillé enfin, il raconte une vision de batailles, d'émeutes, de révolutions. Son récit, dont il ne comprend pas lui-même le sens, sert de complément à la chronique du moine; il fait prévoir l'avenir et devient le symbole prophétique du drame entier. On devine que ce novice sera le prétendant, le faux Démétrius.

Le drame, comme tout ce que Puszkin avait publié jusqu'alors, ne donne pas la mesure de son talent. A l'époque dont nous parlons, il n'a encore parcouru qu'une partie de la carrière qu'il était capable de fournir ; il était dans sa trentième année. Ceux qui l'ont connu alors remarquaient en lui un changement notable. Au lieu de dévorer avidement les romans et les journaux étrangers qui l'occupaient autrefois presque exclusivement, il préférait maintenant entendre le récit des contes populaires, les chansons nationales et l'histoire de son pays. Il paraissait quitter les régions étrangères, s'implanter en Russie, et jeter des racines dans le sol natal. En même temps, sa conversation, où l'on apercevait souvent le germe de ses productions futures, devenait plus sérieuse. Il aimait à discuter les hautes questions religieuses et sociales dont ses compatriotes sem-

blaient même ignorer l'existence. Il subissait évidemment une transformation intérieure. Comme homme, comme artiste, il allait sans doute modifier sa manière précédente, ou plutôt en trouver une qui lui fût propre. Il cessa de composer des poésies, et ne publia que quelques ouvrages historiques que l'on ne doit regarder que comme autant de travaux préparatoires. A quoi se préparait-il ? A étaler un jour son érudition ? Non. Il méprisait les auteurs qui n'ont aucun but, aucune tendance. Il n'aimait pas le scepticisme philosophique et l'impassibilité artistique de Gœthe. Que se passait-il dans son âme? Aspirait-elle en silence le souffle de cet esprit qui anime les productions de Manzoni, de Pellico, et qui semble féconder la méditation de Thomas Moore, devenu silencieux lui aussi? Ou bien, son imagination travaillait-elle à incorporer les idées du genre de celles de Saint-Simon et de Fourier? Je l'ignore; dans ses poésies fugitives et dans ses conversations, on trouvait des traces de ces deux tendances. Quoi qu'il en soit, j'ai été convaincu que son silence poétique était d'heureux augure pour la littérature russe. Je m'attendais à le voir reparaître bientôt sur la scène comme homme nouveau, dans toute la force de son talent, mûri par l'expérience, raffermi par un long exercice. Tous ceux qui le connaissaient partageaient mes désirs. Un seul coup de pistolet détruisit toutes ces espérances.

La balle qui frappa Puszkin porta un coup terrible à la Russie intellectuelle. Elle possède dans ce moment des auteurs distingués : il lui reste Zukowski, poète plein de noblesse, de grâce et de sentiment; Krylow,

fabuliste riche d'invention, inimitable dans l'expression; le prince Wiazemski, qui brillerait même parmi les Français par son esprit; mais personne ne remplacera Puszkin. Il n'est pas donné à un pays de produire plus d'une fois un homme qui réunit à un si haut degré les qualités les plus diverses et qui semblent s'exclure mutuellement. Puszkin, dont les lecteurs admiraient le talent poétique, étonnait l'auditoire par la vivacité, la finesse et la lucidité de son esprit. Il était doué d'une mémoire prodigieuse, d'un jugement sûr, d'un goût délicat et exquis. Quand on l'entendait raisonner sur la politique étrangère et sur celle de son pays, on l'aurait pris pour un homme vieilli dans les affaires, et nourri de la lecture quotidienne des débats parlementaires. Il se fit beaucoup d'ennemis par ses épigrammes et ses sarcasmes. Ils s'en vengeaient par des calomnies. J'ai connu le poète russe d'assez près et pendant un assez long temps: je lui trouvais un caractère trop impressionnable et parfois léger, mais toujours franc, noble et capable d'épanchement. Ses défauts paraissaient tenir aux circonstances, au milieu desquelles il se trouvait; ce qui était bon en lui venait de son cœur. Il est mort âgé de trente-huit ans.

Un ami de Puszkin.

II

DU RÔLE DE PUSZKIN ET DE SON INFLUENCE.

Sous le règne de l'empereur Alexandre I[er] commença une réaction, prélude d'une révolution slave contre l'esprit dominant à Pétersbourg. Quand, après le congrès de Vienne, l'empereur fut rentré dans ses États, une haine générale s'éleva dans la génération nouvelle contre la dynastie des Romanow. Pour la première fois, on se met à conspirer, en vue de renverser la dynastie régnante; on tente une révolution dans le sens propre de ce terme, une révolution comme celle de la France, un renversement pour marcher vers un but déterminé.

Les hommes de lettres, qui étaient presque tous administrateurs ou officiers de l'armée, entrent dans cette conspiration; la littérature russe, vers l'année 1820, passe tout entière du côté de l'opposition, s'enferme, vis à vis du gouvernement, dans un silence menaçant. La Russie présentait alors un spectacle singulier : un monarque puissant, révéré dans toute l'Europe, auquel il suffisait d'envoyer à un écrivain étranger une bague, une tabatière pour avoir des poèmes, des livres écrits à sa louange, et faire insérer, dans les journaux français et

anglais les plus accrédités, des articles défendant sa politique, louant sa personne, ce monarque ne pouvait plus alors obtenir une seule strophe d'aucun poète russe, un seul article d'un écrivain de quelque renommée. On allait jusqu'à faire des avances à des hommes ignorés pour qu'ils voulussent bien insérer dans un livre ou dans un journal quelques mots d'éloge de l'empereur, et encore ne pouvait-on rien obtenir : l'opinion publique eût condamné l'écrivain assez faible pour se laisser séduire. Toute la littérature ne faisait qu'un vaste ensemble d'opposition. Bientôt une voix s'élève, elle domine tout ce mouvement et commence une époque nouvelle dans l'histoire russe : la voix d'Alexandre Puszkin.

La première strophe que lança Puszkin, strophe empreinte d'un sombre jacobinisme et d'une haine profonde contre tout ce qui existait, parcourut toute la Russie. Bientôt le nom de Puszkin devint un mot de ralliement pour tout ce qui était mécontent en Russie ; on colportait ses poésies, on les commentait depuis Saint-Pétersbourg jusqu'à Odessa, jusque dans le Caucase ; dans toutes les garnisons on chantait son *Ode au poignard ;* chacun y retrouvait ses sentiments.

Quant à la vieille littérature, on continuait à l'enseigner dans les écoles, à suivre ses préceptes dans les livres, le public l'oubliait. Devant Puszkin disparaissaient peu à peu Lomonosow et aussi Dierzawin, déjà vieux et comblé d'honneurs et de gloire. En même temps, les poètes nouveaux comme Zukowski, homme d'un grand talent, et Batiuszkow, se retiraient déjà à l'arrière-rang;

on admirait encore, on aimait toujours beaucoup leurs poésies, mais on ne s'enthousiasmait plus pour eux : l'enthousiasme était pour Puszkin.

Puszkin sortait du lycée impérial dirigé par des Français. Son éducation classique avait été un peu négligée; mais il avait beaucoup lu, surtout les livres français. Il étudiait aussi les ouvrages de Zukowski, dans le genre de la vieille poésie slave; mais par-dessus tout il admirait Byron. Puszkin commença par imiter tout ce qu'il avait trouvé avant lui dans la littérature russe; il fit des odes dans le même ton que Dierzawin, mais beaucoup mieux que lui; comme Żukowski, il imita les vieilles poésies russes, et le surpassa par le fini de la forme, et surtout par la largeur de ses compositions. En dernier lieu, il imita lord Byron, chez lequel il prit et la forme et le fond de ses idées. Ses héros rappellent Lara, le Corsaire, et d'autres types du grand poète anglais.

D'ordinaire, un écrivain passe par les écoles qui l'ont précédé; il traverse les différentes sphères du passé pour s'élever à l'avenir.

Après avoir imité lord Byron, Puszkin imita aussi, à son insu, Walter Scott. On parlait alors généralement de la couleur locale, des connaissances historiques, du besoin de reproduire l'histoire dans la poésie. Les dernières compositions de Puszkin flottent entre ces deux tendances. Tantôt il est Byron, tantôt Walter Scott. Il n'est pas encore lui-même.

Le plus original de ses poëmes, *Onéghin*, ouvrage qui sera lu avec plaisir dans tous les pays slaves, et res-

tera pour toujours le monument de cette époque, nous rappelle le *Don Juan* de lord Byron. Puszkin, jeune encore, lança au hasard la première partie de cet ouvrage; en y ajoutant des chapitres successifs, il en forma un poème de huit chants, admirable de composition et surtout de style. Puszkin n'est pas aussi fécond, aussi riche, ne s'élève pas aussi haut que Byron dans ses aspirations; il ne plonge pas aussi profondément dans le cœur humain; mais il est plus régulier, mieux soigné dans sa forme. La donnée d'*Onéghin* est extrêmement simple : c'est l'histoire de deux jeunes gens amoureux de deux jeunes filles. L'un de ces jeunes gens périt dans un duel; l'autre se retire de la scène, et ne reparaît que vers la fin du roman. Cette donnée était bien modeste pour un long poème; mais dans les scènes de la vie domestique, dans les paysages de la nature russe, Puszkin a su trouver une infinité de motifs, tantôt comiques, tantôt tragiques et romanesques. Son style est une admirable prose qui change à chaque moment, sans qu'on s'en aperçoive, de forme et de couleur. Du ton de l'ode on descend à celui de l'épigramme, et, au milieu de cela, on trouve des scènes d'une grandeur presque épique.

Ce poème est empreint d'une tristesse plus profonde que celle qui règne dans les poésies de Byron. Puszkin, nourri de romans, après avoir partagé les sentiments de ses amis, jeunes et fougueux libéraux, éprouve de cruelles déceptions : de là son désenchantement de tout ce qui est grand, de tout ce qui est beau sur la terre.

Son héroïne, Olga, est une fille russe, jeune et belle, élevée à la campagne. Un officier l'aimait avec toute la passion et toute la simplicité d'un poète; il périt d'une manière tragique, tué dans un duel. L'héroïne épouse un autre officier, et reste fort heureuse et fort tranquille.

L'autre femme, d'un cœur ardent, qui n'a lu que des romans, qui a vécu dans les sphères imaginaires, qui a des rêves, des pressentiments, est amoureuse d'un *dandy*, d'une espèce de *byroniste*, passant sa vie à jouer aux cartes, à s'ennuyer et à ennuyer tout le monde; elle trouve en lui son idéal. Le dandy la quitte et la dédaigne. Elle épouse un gros général. Le Child-Harold russe la retrouve ensuite dans les salons de Saint-Pétersbourg, heureuse et admirée. Il devient alors amoureux de cette même femme qu'il avait jadis méprisée; à son tour, elle le repousse avec la froideur et le dédain d'une femme du grand monde.

En écrivant les scènes des premiers chapitres de son roman, Puszkin n'avait probablement pas d'idée arrêtée sur le dénouement, parce qu'il n'aurait pu décrire avec tant de tendresse, tant de naïveté et de force, les amours de ces jeunes gens, pour les terminer d'une manière aussi triste et aussi prosaïque.

Dans son *Onéghin*, Puszkin, en dépeignant le byroniste, fait son propre portrait : « C'était un homme enclin à la rêverie, original sans affectation, ayant l'esprit froid et tranchant. » Puszkin était tel. Un autre personnage du roman, un jeune Russe, élevé dans les pays allemands, portant une longue chevelure, ad-

mirateur de Kant et de Schiller, enthousiaste et rêveur, représente une certaine époque de la vie de Puszkin.

Le poète a prédit son propre sort ! Puszkin a péri, comme le jeune Wladimir, tué par un ami à la suite d'une querelle insignifiante.

Le sentiment dominant de ce poème est la haine contre ce qu'on appelle la mode, le ton de société. On y voit les deux amis s'aimant sincèrement et obligés de se battre, l'un influencé par l'opinion de son valet de chambre français, l'autre dominé par un gros fonctionnaire russe qui s'ennuyait à la campagne, et voulait trouver une distraction dans un duel dont il serait le second. Les femmes n'y paraissent souvent avoir d'autres principes que l'opinion des salons.

Dans le temps où Puszkin écrivait son poème, ses amis continuaient à conspirer contre le gouvernement. Les conspirateurs suivirent les errements de toutes les anciennes conspirations. Ils se décidèrent à prendre un nom dans la famille impériale, et à le mettre en avant comme celui d'un prétendant au trône. L'empereur Nicolas croyait seulement que quelques bataillons hésitaient à le proclamer empereur. Grâce à cette ignorance, il conserva le sang-froid nécessaire. Quelques coups de canon dispersèrent la foule. On se saisit des conspirateurs. Ainsi finit une conspiration généreuse, tentée pour améliorer l'état des peuples slaves. (14/25 décembre 1825.) Les sociétés secrètes étaient composées de tout ce qu'il y avait de plus généreux, de plus fort, de plus enthousiaste, de plus pur dans la jeunesse russe : personne n'y avait en vue ses intérêts personnels.

Puszkin échappa d'une manière miraculeuse. A la nouvelle de la mort de l'empereur, se trouvant à la campagne, il accourait vers la capitale, lorsque tout à coup il rencontra un lièvre. Chez les Slaves, c'est un mauvais signe. Puszkin, quoique superstitieux, continua néanmoins son chemin. Il rencontra bientôt après une vieille femme, et un peu plus loin, un pope ou prêtre russe. Alors son cocher, quittant son siége, le conjura à genoux de retourner sur ses pas. Puszkin se rendit à sa prière, et lui dut son salut; autrement il serait mort avec Ryleyew, ou aurait fini sa carrière dans les mines de Sibérie.

La chute des conspirateurs réagit sur Puszkin. Dès ce moment, il perdit le courage et l'enthousiasme politique, il commença à déchoir : on put s'en apercevoir à ses poésies. Il ne s'avoue pas encore à lui-même qu'il s'est jusqu'alors trompé; mais, dans son intimité, il parle quelquefois de ses anciens amis, de leurs idées, avec amertume et légèreté. Sur ces entrefaites, l'empereur l'appela auprès de lui. Pour la première fois depuis que la Russie existe, l'empereur parla à un homme n'ayant aucun titre pour se présenter devant le souverain. L'empereur lui confie ses sentiments; il croit que la Russie le déteste pour avoir supplanté le grand-duc Constantin; il s'excuse presque devant Puszkin de s'être emparé du trône; il l'engage à écrire, se plaint de ce qu'il est devenu silencieux. « Si vous craignez la censure, lui dit-il, je serai moi-même votre censeur. »

Puszkin fut touché, et se retira tout ému. Il disait à ses amis étrangers qu'en entendant parler l'empereur,

il avait senti qu'il ne pouvait que lui obéir. « Que je voudrais le haïr ! » disait-il, « mais pourquoi le haïrais-je ? » Puszkin n'osait pas dire sa pensée à ses compatriotes, qui commençaient à le soupçonner. Comme il était devenu plus prosaïque dans ses sentiments, qu'il commençait à se moquer de l'enthousiasme exagéré, du philosophisme et du libéralisme, on le crut vendu au gouvernement. Cette opinion remplit son âme de tristesse; se croyant abandonné du public, trahi par tout le monde, il prit en haine le public, lança des épigrammes féroces contre ses anciens amis.

Il y avait du vrai au fond de ces reproches mutuels que se faisaient le public et Puszkin. Le public abandonnait Puszkin, non par haine pour sa personne, mais parce qu'il ne trouvait plus en lui son point d'appui. Il aurait voulu trouver dans son poète favori un directeur de conscience ou plutôt un directeur d'opinion : « Vous nous avez prédit, disait le public, une conspiration sanglante, et elle a eu lieu; vous avez prédit la fin des opinions exagérées, romanesques, et nous voilà dans le désenchantement. Maintenant, qu'est-ce que vous nous prédirez pour l'avenir ? Qu'est-ce que nous devons faire ? A quoi devons-nous nous attendre? » Et Puszkin ne savait plus que dire à son public. Il se voyait au milieu d'une atonie générale. Les idées politiques de la jeunesse, les souvenirs anciens des pays slaves, les idées romanesques des poésies de lord Byron, tout ce qui se trouvait dans le cœur de la société slave civilisée, tout avait été remis sous les yeux du public, tout avait été réalisé dans de belles poésies. Mais il fal-

lait faire un pas en avant, et Puszkin n'en avait plus la force.

Telle fut la fin de la littérature russe moderne. Puszkin ferme la marche de la littérature russe, telle qu'elle s'est formée sous l'influence de Pierre le Grand. Il y a certainement de grands talents parmi les poètes et les prosateurs qui ont survécu à Puszkin, mais réellement la littérature russe a fini avec lui. Il est mort, cet homme si haï et si persécuté par tous les partis ; il leur a laissé la place libre. Qu'est-ce qui l'a remplacé ? Des écrivains d'esprit ? Puszkin n'était-il pas beaucoup plus spirituel qu'eux tous? Des auteurs de ballades et de sonnets? Puszkin n'en a-t-il pas composé de plus beaux? Quelle route nouvelle tenteront-ils? Avec les idées qu'ils ont, il leur est impossible de faire un pas en avant; la littérature russe est enrayée pour longtemps. Pour citer une autre opinion que la mienne, voici ce que le prince Wiazemski, un des critiques les plus distingués de la Russie, dit à ce sujet : « Le peuple russe demande une littérature. Jusqu'à présent, la littérature a pris tous les caractères : elle a été française, allemande, romantique, classique, elle n'a jamais été russe. »

Quelle est l'idée que se font les poètes slaves de leur mission et de leurs devoirs ? En jugeant l'art et les productions artistiques, ils en confondent la forme avec le fond, la parole avec ce dont elle est l'expression; et tout y est renfermé dans un seul mot : l'action. Ainsi, d'après Bohdan Zaleski, ce n'est pas le désir de chanter les exploits de quelques chefs célèbres, ce n'est pas l'amour

de la popularité, ce n'est pas l'amour de l'art qui peut former un poète : il faut avoir été prédestiné, il faut avoir été attaché par des liens mystérieux à la contrée que l'on doit chanter un jour, et chanter n'est pas autre chose que révéler la pensée de Dieu, qui repose sur cette contrée et sur le peuple auquel appartient le poète.

En Russie, Puszkin, cherchant à se rendre compte de son existence littéraire et poétique, voulait aussi tracer tout d'abord le chemin qu'il était obligé de suivre. Il existe trois pièces de ce poète sur le même sujet, sur la vocation du poète : *Un sonnet*, une pièce de vers intitulée *le Prophète*, et une autre pièce que nous allons lire. Le sonnet, d'ailleurs très-beau, exprime les idées reçues dans l'Occident, d'après lesquelles le poète est représenté comme artiste indépendant de l'opinion de ses critiques et de ses juges, et qui doit seulement avoir en vue la perfection de son œuvre. Il déifie ainsi l'art dans ce sonnet ; mais, plus tard, et dans la plus belle époque de sa vie, dans le moment où il avait la conscience de sa force, Puszkin écrivit la pièce intitulée *le Prophète;* il s'y élève à la hauteur du *Poète anonyme* dans la préface de la *Comédie infernale*. Puszkin a emprunté aux Livres Sacrés toutes les expressions de cette belle pièce; il reconnaît que, pour chanter dignement (nous employons le terme de *chanter* pour exprimer le travail du poète), que pour être poète, il faut être changé intérieurement. Il dit que l'ange est venu lui arracher les entrailles (en employant les expressions des poètes hébreux); qu'il a purifié ses lèvres, en y appliquant un

charbon ardent ; qu'alors il a eu la puissance de lire dans les nuages et d'entendre les pas de Celui qui se promène sur l'Océan. C'est le commencement d'une ère nouvelle dans la vie de Puszkin ; mais il n'eut pas la force de réaliser ce pressentiment ; le courage lui manqua pour régler sa vie intérieure et ses travaux littéraires d'après ces hautes idées ; la pièce dont nous parlons erre au milieu de ses ouvrages comme quelque chose de tout à fait à part, de vraiment supérieur, et dont personne ne connaît l'histoire. Il l'avait écrite après la découverte de la conspiration de 1825. L'état extraordinaire, dans lequel il a composé cette pièce, n'a duré que peu de jours, et depuis ce moment commence la chute morale du poète. Il est certainement resté artiste inimitable ; mais, depuis, il n'a rien créé de comparable à la pièce dont je vous parle : il semble même retourner en arrière. Il a composé un autre chant où il représente de nouveau la poésie seulement comme un art ; il ajoute cependant qu'en même temps c'est une prière. Je veux vous lire cette pièce : c'est la conversation d'un poète avec la foule. Puszkin l'a écrite, aigri par les jugements que les critiques portaient sur ses ouvrages, et malheureux de n'être pas compris :

« Un poète inspiré chantait en touchant d'une manière insouciante, mais habile, les cordes de sa lyre ; il chantait, et la foule orgueilleuse et froide l'entourait en qualité de juge.

« Ce peuple profane l'écoutait avec une stupide curiosité, et il disait : Pourquoi tourmente-t-il ainsi ses

cordes et fatigue-t-il nos oreilles? Quel but se propose-t-il? Ces sons, que racontent-ils, qu'enseignent-ils? Vraiment il nous fait battre le cœur, il s'en saisit, il fait de nous le jouet de ses caprices, sorcier qu'il est; son chant est libre et impétueux comme le vent, et, comme le vent, il est stérile. Qu'y avons-nous gagné?

LE POÊTE.

« Tais-toi, populace stupide, esclave volontaire des soucis, des besoins et des misères de chaque jour; ta parole me fait mal au cœur. Ver sorti de la terre, qu'as-tu de commun avec les enfants du ciel? A toi la nourriture et le gain! Tu estimerais la statue de l'Apollon du Belvédère d'après le poids du marbre; et le pot où tu fais cuire ta nourriture excite en toi des sentiments plus forts que ce dieu de beauté.

LA FOULE.

« Mais si tu es le favori du ciel, si tu es l'envoyé du Seigneur, tu dois mettre ta puissance à notre service. Forme le cœur de tes frères : nous sommes méticuleux, nous sommes astucieux, impudiques, méchants, ingrats; nous nous sentons le cœur de boue et l'âme pleine de pourriture. Toi, rempli de l'amour du prochain, tu peux nous donner des leçons sévères : nous promettons de t'écouter.

LE POÈTE.

« Allez-vous-en! Que pourrait faire de vous un poète doux et paisible? Continuez à vous pétrifier tranquillement dans votre bassesse. Lui, il n'a pas la force de vous donner l'âme, et je sens dans votre souffle l'air des

tombeaux. Pour vous corriger de vos basses et mauvaises passions, vous avez eu jusqu'à présent le fouet, le cachot et la hache; cela doit vous suffire, vils esclaves. Dans vos villes, on fait balayer chaque jour les rues; mais avez-vous jamais vu le prêtre quitter le saint sacrifice et prendre le balai pour vous faciliter ainsi le chemin de la vie ? Ce n'est pas pour exploiter les passions du vulgaire, ce n'est pas pour être utile au public, ce n'est pas pour lutter avec la masse brutale, que nous sommes envoyés ici. Nous vivons d'inspirations, nous les répandons en harmonie et en prière. »

C'est la dernière expression de l'idée de Puszkin. Il s'élève jusqu'à prier; il est le sacrificateur, il doit conserver intact l'autel des inspirations poétiques. Mais on doit reconnaître une plus grande force dans le *Poète anonyme de la Pologne* (1), qui se croit appelé pour la lutte et non pas seulement pour les sons harmonieux et la prière. On fait ainsi passer un peu de Dieu dans chaque partie du monde, on sanctifie tout ce qui nous entoure; et c'est pour la réalisation des inspirations divines, pour la vie et pour la lutte que la poésie de cette époque est créée.

Je ne parlerai pas longuement des poésies lyriques et des poésies dramatiques de Puszkin, parce que j'ai surtout pour objet de marquer les rapports entre les littératures slaves et celles de l'Europe, afin de déterminer la pensée générale de ces littératures.

Le drame est la plus forte réalisation artistique de la

(1) Sigismond Krasinski.

poésie. Il y a une grande difficulté à créer un drame slave. Un tel drame doit être lyrique, et doit nous rappeler les notes admirables des chansons populaires; il doit aussi nous transporter dans le monde surnaturel. Le drame de Puszkin sur Démétrius, ou, comme il l'appela, la *Comédie Borisso-Godunowienne*, est, quant à la forme, une imitation des drames de Schiller et de Shakespeare. Mais Puszkin a eu tort de circonscrire son drame sur la terre. Il nous fait pressentir l'action du monde surnaturel dans son prologue ; bientôt il l'oublie complétement, et, vers la fin, la pièce n'est qu'une intrigue politique.

Il y a aussi dans les poésies de Puszkin une pièce sur Napoléon. En voici la dernière strophe :

« Qu'il soit marqué du sceau de la honte, celui qui oserait lancer un reproche contre son ombre découronnée ! Gloire à lui ! Il a révélé à la Russie ses grandes destinées, et, du fond de sa prison, il a annoncé l'ère de la liberté qui ne finira plus. »

On voit encore là le sentiment de la nationalité russe, un souvenir de la poésie de Dierzawin. On voit aussi un sentiment d'avenir dans cet aveu « que Napoléon a été le prophète de la liberté. »

Pour se faire une idée sensible de la marche des poètes et des littérateurs des différentes nations slaves, que l'on se représente des voyageurs qui, de différents points de l'horizon, se dirigent, à leur insu, vers un rendez-vous commun. Tous, sans exception, ils quittent le passé, soit avec regret, soit avec désespoir. Mais, comme chacun d'eux s'élève vers des régions plus hautes, on prévoit

dès lors le moment où ils doivent tous se réunir. Ce moment critique qui sépare le passé de l'avenir, nous l'avons déjà marqué : il commence à lord Byron. Le dernier mot du poète polonais qui suit de plus près lord Byron est aussi un cri de désespoir. Malczewski, ne trouvant plus sur la terre rien qui fût digne d'être recherché, n'ayant quoi que ce soit à regretter, tire son sabre contre la société entière, parce qu'il désespère de la réussite des grands sentiments et des grandes pensées : « Il veut mourir, parce que rien d'élevé ne peut réussir sur la terre. » Après Malczewski, le poète russe Puszkin fait des variations continuelles sur le même thème ; il pleure, parce que la jeunesse l'a trompé, parce qu'il a vu tous les rêves de ses beaux jours détruits, le rêve de l'amour, le rêve de la liberté, le rêve de la gloire ; et il s'écrie enfin : « Je ne vois pas de but devant moi. »

A quoi lui servirait alors d'écrire ? Hélas ! c'est pour jeter quelque éclat, quelques fleurs sur sa tombe ; c'est pour laisser un souvenir de sa triste destinée : ce sont ses propres expressions. La vie échappait au poète russe, il n'avait plus d'avenir. Les poètes polonais, après avoir chanté le passé, trouvent, dans la tendance religieuse et dans la tendance politique surtout, une nouvelle sphère d'action. Chez Puszkin, on n'en trouve que le pressentiment.

Le jugement que nous avons porté sur les poésies de Puszkin est confirmé par la critique russe. Nous avons dernièrement lu un ouvrage d'un critique russe très-distingué, M. Polewoj. Son opinion sur les ouvrages de Puszkin est conforme à la nôtre. Polewoj dit que

le poète russe a été dévoré par le monde. Il aurait été plus juste de dire qu'il a été dévoré par le gouvernement, c'est à-dire par l'esprit du gouvernement auquel il n'avait plus la force de résister.

NOTES.

La seule mention que, à notre connaissance, l'auteur ait faite de sa Notice sur Puszkin, c'est quelques lignes qu'il écrivait dans une lettre au prince Adam Czartoryski, en date du 31 juillet 1840. Il s'agissait alors de la nomination d'Adam Mickiewicz à la chaire de littératures slaves au Collége de France : « Je vous envoie, disait Mickiewicz, un article en français que j'ai écrit en 1837 à l'occasion de la mort de Puszkin; cet article, jeté au courant de la plume sur le papier, n'a aucune valeur littéraire, mais peut donner l'idée de ma manière de juger les Russes. Si vous le croyez nécessaire, vous pouvez, prince, communiquer de votre part cet article au ministre qui se convaincra que, même en gardant l'anonyme, j'ai su ne pas me départir de la neutralité littéraire. »

Adam Mickiewicz eut toujours tant de modestie littéraire, que souvent il dénia toute valeur à certaines de ses œuvres autrement importantes que l'article en question. Quant au ton dont il avait parlé de Puszkin, le plus ombrageux des Russes n'y eût pu trouver à redire. Il est vrai que cet article n'était en quelque sorte qu'une guirlande tressée à la hâte en l'honneur d'un ami mort au loin. Mais plus tard, lorsque du haut de la chaire du Collége de France Adam Mickiewicz revint sur Puszkin, il ne signala ses défaillances qu'avec l'affectueuse estime dont un officier raconte l'erreur militaire d'un compagnon d'armes qui n'est plus et qui, s'il eût vécu, l'eût sans doute rachetée par ses hauts faits.

*
* *

Tandis que Puszkin a traduit en russe des fragments d'Adam Mickiewicz, Adam Mickiewicz, de son côté, traduisit en polonais un morceau de Puszkin, intitulé : *le Souvenir.*

Le public européen aimera peut-être à voir rappeler ici ce qu'était ce *souvenir*. Quelquefois, par le choix du sujet, l'auteur qui traduit trahit le secret de ses prédilections, l'un des motifs intimes qui l'ont incliné vers un autre écrivain.

Cette poésie désolée devait, en effet, correspondre aux sentiments de Mickievicz aux moments où le passé évoqué rouvrait certaines blessures de l'âme à peine fermées :

« Quand, pour les mortels, cessent les bruits du jour, et que la nuit, en étendant son voile à demi transparent sur les vastes espaces de la capitale assoupie, octroie le sommeil en échange des soucis ;

« Alors, dans ma solitude, au sein du calme qui m'environne, les heures de la méditation se traînent paresseusement ; alors, dans mon inaction, je ressens plus vivement au cœur des morsures de serpent.

« Des fantômes hantent ma pensée que la douleur comprime et que des essaims de tracas assiégent ; alors, au milieu du silence, le souvenir déroule devant moi tous ses replis.

« Je déchiffre, avec répugnance et effroi, ma propre histoire, j'appelle la vengeance sur moi-même, j'éprouve de poignants regrets, je verse des larmes amères, mais je n'efface pas de lamentables pages. »

*
* *

Les deux poètes étaient nés à cinq mois de distance, Mickiewicz à Zaosie, près Nowogrodek, le 24 décembre 1798, Puszkin à Moscou, rue Molczanowka, un jeudi, jour de l'Ascension, le 26 mai (6 juin) 1799. Ils débutèrent tous deux en 1819 et 1820. En 1819, Mickiewicz publie *Zywila* et *Karylla*, et compose ses premières ballades ; Puszkin, en 1819, compose *Ruslan* et *Ludmila*, qu'il publie en 1820. Puszkin, à l'âge de trente-deux ans, épousa Nathalie Gonczarow, le mercredi 18 février (2 mars) 1831, à Moscou. Le 27 janvier (8 février) 1837 il tomba sous la balle d'un certain Dantès, et rendit sa grande âme à Dieu le 29 janvier (10 février) 1837, à deux heures trois quarts de l'après-midi, à Saint-Pétersbourg, sur le quai de la Moïka, près du pont des Chantres, dans la maison de la princesse Wolkonski, où il s'était logé en octobre 1836, et où il avait vécu, entouré de sa famille, pendant les cinq derniers mois de sa vie. Il était âgé de trente-sept ans huit mois et trois jours.

*
* *

Pourquoi, dans son duel avec la Russie, est-ce la Pologne qui a succombé, pourquoi, dans son duel avec M. Emile de Girardin, est-ce Armand Carrel qui est mort, pourquoi, dans son duel avec Dantès, est-ce Puszkin qui a péri? Les triomphes momentanés du mal sur le bien s'expliquent par le lendemain que la Providence réserve aux nations et aux individus ici-bas et là-haut.

Le Dantès en question devint, sous le nom de Georges de Heec-

keeren, sénateur de l'Empire français, tandis qu'un de ses frères devenait, sous le nom de Dantès, sénateur de l'Empire russe, et qu'un de ses fils collaborait au *Pays* de M. Granier de Cassagnac. L'homme qui a brisé l'existence de Puszkin a été une âme damnée et l'un des agents obscurs mais infatigables de l'absolutisme européen; car, bien avant les ouvriers, les rois avaient formé une Internationale. M. de Nesselrode, M. de Metternich et M. Guizot étaient membres du suprême conseil de cette franc-maçonnerie. MM. de Bismarck, de Gorczakow et Thiers leur ont succédé; de même les de Heeckeeren et les Emile de Girardin ont succédé aux Gentz et aux Kotzebue et sont les *vénérables* des loges de la Sainte-Alliance impériale et royale. Les décorations constituent les signes maçonniques auxquels se reconnaissent les adeptes. Voilà pourquoi MM. Guizot et Thiers ont la Toison d'Or, et le prince Frédéric-Charles et M. de Moltke le Saint-Georges de Russie. Tandis que les âmes mortes marient leurs égoïsmes, les âmes vivantes unissent leurs aspirations. Voilà pourquoi Puszkin participait à la conspiration de 1825 contre l'empereur Nicolas et puis exhalait des malédictions sublimes devant Mickiewicz qui, dans ses vers, en éternisa une.

Nous traduirons ce morceau, que le poète polonais publia en 1832. Qui sait? l'âme intuitive de Mickiewicz pressentait peut-être que l'âme-sœur de Puszkin faiblirait devant le tentateur; lui rappeler le passé n'était-ce pas un moyen détourné de le raffermir dans le présent? Quoi qu'il en soit, écoutons Mickiewicz :

La statue de Pierre le Grand.

«Un soir, deux jeunes gens s'abritaient contre la pluie sous le même manteau, la main dans la main. L'un d'eux était un pèlerin venu de l'Occident, victime obscure de la violence tzarienne; l'autre était le poète de la nation russe, célèbre par ses chants dans le Nord entier. Ils se connaissaient depuis peu, mais beaucoup, et il y avait quelques jours déjà qu'ils étaient amis. Leurs âmes, supérieures à tous les obstacles terrestres, étaient pareilles à deux roches jumelles, dans les Alpes, qui, quoique la force du courant les ait séparées pour les siècles, inclinent l'une vers l'autre leurs cimes vertigineuses, en écoutant à peine le murmure de l'onde ennemie. Le pèlerin s'abandonnait à ses méditations devant le monument de Pierre le Grand, et le poète russe lui parla ainsi d'une voix sourde :

«Au premier des tzars qui a fait ces miracles, la seconde des « tzarines a élevé ce monument (1). Déjà le tzar, coulé sous la

(1) Sur le piédestal de la statue équestre de Pierre Ier, on lit l'inscription suivante : *Petro Primo*, *Catharina Secunda*.

« forme d'un géant, s'était assis sur le dos de son bucéphale « de bronze, et il attendait sur quelle place faire son entrée « à cheval; mais Pierre ne pouvait rester sur son sol natal : dans « sa patrie il eût été trop à l'étroit. On dépêcha par delà les mers « lui chercher un piédestal. On envoya extraire des rivages de la « Finlande un mamelon de granit qui, sur un mot de la tzarine, « fend les vagues, roule sur le Continent et va s'abattre à plat dans « la ville aux pieds de la souveraine maîtresse : voilà le monti- « cule prêt; le tzar de bronze, le tzar knoutopotent (1) s'élance, en « toge de Romain, le coursier bondit sur les parois du granit, « s'arrête sur le bord et se dresse dans les airs.

« Non, ce n'est point dans cette attitude qu'au milieu de la Rome « antique brille Marc-Aurèle, ce bien-aimé des peuples qui, après « avoir d'abord illustré son nom en exilant les espions et les déla- « teurs, quand il eut châtié les exacteurs domestiques, défit en- « suite sur les rives du Rhin et du Pactole les hordes des envahis- « seurs barbares et s'en retourna tranquillement au Capitole. Son « front est beau, noble et doux, on y lit qu'il songe au bonheur « de l'Empire, il a levé gravement sa main, comme s'il se prépa- « rait à bénir la foule qui lui est soumise; son autre main s'abaisse « sur les rênes pour prévenir les écarts de son coursier. Tu de- « vines qu'un peuple entier se pressait sur son chemin et criait : « L'Empereur, notre père, revient! L'Empereur voulait se frayer « lentement passage à travers cette multitude et gratifier chacun « d'un coup d'œil paternel : le cheval hérisse sa crinière, ses yeux « lancent des flammes, mais il sent qu'il porte le plus désiré des « hôtes, qu'il conduit le père de millions d'enfants, et il réprime « lui-même son ardente vivacité; les enfants peuvent s'approcher « et contempler leur père, le cheval s'avance d'un pas égal, sur « une route égale, on devine qu'il parviendra à l'immortalité (2)!

« Le tzar Pierre a lâché les brides à sa monture; on voit que,

(1) Le knout, instrument de supplice, longtemps usité en Russie.

(2) Telle est, en effet, l'exacte description de la statue équestre de Marc-Aurèle (en bronze doré) que l'on admire à Rome, dans la cour du Capitole, en l'endroit où Romulus avait ouvert son asile, sur l'*intermons*, entre les deux arêtes de la colline. Cette interprétation d'un chef-d'œuvre de la sculpture romaine ne fait pas moins honneur au poète slave que n'en fait au poète anglais sa compréhension intuitive du *Gladiateur mourant* dans *Child-Harold*. — La statue équestre de Pierre le Grand s'élève à Saint-Pétersbourg sur la place de l'Amirauté aux bords de la Néva. Le monolithe, qui lui sert de piédestal, a été en un certain endroit fendu par la gelée; ce qui, par d'aucuns, a été accepté comme un augure de ruine.

Bizarre rapprochement, cette statue de Pierre Ier est du sculpteur français Falconnet, qui a fait un livre contre la statue équestre de Marc-Aurèle; il injuria en passant Michel-Ange, et reçut de Diderot un brevet d'immortalité.

« dans sa course il a tout foulé aux pieds, d'un bond il s'est élancé
« jusqu'au bord extrême du rocher, déjà le cheval affolé relève
« ses sabots dans les airs, le tzar ne le retient pas, la bête ronge
« son frein; tu devines qu'elle tombera et se brisera en pièces!
« Elle se cabre depuis un siècle, elle saute, mais ne tombe pas :
« telle qu'une cascade qui jaillit du granit et surprise par la gelée
« se suspend au-dessus de l'abîme... Mais dès que luira le soleil
« de la liberté et qu'un vent d'occident réchauffera ces régions,
« quel sera le sort de cette cascade de la tyrannie (3) ?... »

Ce dialogue ne doit pas être une fiction poétique : c'est, en partie, la réminiscence d'une de ces confidences brûlantes qui s'échangeaient alors de Russe à Polonais. Puszkin n'est plus, Adam Mickiewicz n'est plus, et le tzar Pierre brave toujours le précipice au fond duquel l'appellent et les vœux des âmes vraiment slaves et la justice de l'histoire. Le jour où resplendira ce soleil de la liberté qui éclairera la chute des idoles de bronze de Moscou et de Saint-Pétersbourg, ce jour-là serait l'aurore de la réconciliation des Polonais et des Russes.

Eugène Delacroix a emprunté le sujet de l'une de ses plus belles toiles à la présence d Hamlet et du fou Yorrik au cimetière, devisant sur un crâne humain. Un peintre polonais ou russe ne produirait-il pas un grand effet en nous montrant Mickiewicz et Puszkin dans cette nécropole intellectuelle de Saint-Pétersbourg, devisant sur la statue de Pierre Ier?

*
* *

Adam Mickiewicz remarque que les années qui suivirent la chute de Napoléon furent les plus heureuses pour la poésie. C'est vrai, mais cela ne veut point dire que la Restauration eût elle-même aucune force créatrice. Seulement on chantait alors les grandes choses qui s'étaient faites sous la République et l'Empire.

Il est rare que des œuvres littéraires se produisent pendant l'action : car il n'y a lieu ni place en la mêlée que pour un cri de l'âme ou un mot d'ordre; c'est quand la lutte est finie que l'âme se replie sur elle-même et que les grands actes accomplis se réfléchissent dans l'étude comme en un miroir. Les grands siècles littéraires ne sont grands que de la grandeur de l'époque à laquelle ils succèdent et dont ils sont le reflet. Ainsi le siècle de Louis XIV a-t-il recueilli l'héritage des temps de luttes dont Henri IV fut le politique et glorieux couronnement, de même que le siècle d'Auguste fut l'épanouissement littéraire du cycle grandiose dont Jules César fut la plus haute personnification.

(1) Voir dans la troisième partie du poème des *Aïeux* le fragment intitulé : *Pétersbourg*.

*
* *

Il est à noter qu'Adam Mickiewicz décerne à Puszkin le second rang dans la hiérarchie des poètes modernes : « Si les compositions du poète anglais n'existaient pas, on aurait proclamé Puszkin le premier poète de l'époque. » Il parle de Byron comme ayant eu dans le monde poétique un rôle analogue à celui de Napoléon dans le monde politique, l'appelant avec raison le Napoléon de la poésie ; et il voyait dans Puszkin le Byron des Slaves, ayant rempli dans et pour l'Europe orientale le même rôle que Byron pour l'Occident.

Ainsi l'Angleterre et la Russie, dont Mickiewicz a signalé les mystérieuses affinités et sympathies, après avoir eu à l'origine l'une ses Plantagenets et l'autre ses Ruryks, et plus tard l'une sa sanglante Marie Tudor et l'autre son Iwan le Terrible, en sont arrivées à produire, l'une lord Byron et l'autre Alexandre Puszkin. Coïncidences aussi logiques qu'extraordinaires !

*
* *

M. Amosow a publié, d'après les récits de Danzas, intime am de Puszkin, l'historique du duel où a péri le poète russe (1).

George Dantès, légitimiste français, d'origine irlandaise, avait trouvé moyen de s'attirer les bonnes grâces de l'impératrice et de l'empereur Nicolas, qui le pensionnait sur sa cassette et le nomma officier aux chevaliers-gardes. Ce personnage insinuant avait capté à ce point l'amitié d'un diplomate, B. de Heeckereen, qu'il se fit adopter par lui sous son nouveau nom de George de Heeckereen. Il se posa en adorateur de madame Puszkin ; le mari lui interdit ses salons et se vit alors adresser d'outrageuses lettres anonymes, directement et sous le couvert de plusieurs de ses amis. Un duel était imminent, mais George de Heeckereen sembla expliquer ses assiduités antérieures en proclamant tout à coup que c'est la sœur de madame Puszkin qu'il aimait ; il demanda et obtint sa main. Puszkin ne reçut pas le nouveau marié en tournée de visites de noces. G. d'Heeckereen écrivit, Puszkin voulut rendre la lettre non décachetée à son père adoptif, et, sur le refus de celui-ci de la recevoir, la lui jeta au visage et traça, d'une plume fiévreuse, un exposé de sa conduite qui dénote une âme ulcérée. Il y rappelle que le rôle de George avait été si pitoyable, « que sa femme, étonnée de tant de platitude, ne put s'empêcher de rire et que l'émotion que peut-être elle avait ressentie pour cette su-

(1) Poslednije dni zyzni i konczymy Alexandra Siergiejewicza Puszkina so slow bywszaho jeho licejskaho towariszcza i sekundanta Konstantyna Karlowicza Danzasa, izdanie Isakowa S.-Petersbourg, 1863.

blime passion s'éteignit dans le mépris le plus calme et le mieux mérité. » Il ajoute d'autres détails, des plus défavorables aux d'Heeckereen père et fils, très-piquants, mais trop vifs pour être cités. Il y traite le futur sénateur français de pleutre et de chenapan. George d'Heeckereen lui envoya son témoin, M. d'Archiac, Puszkin fit choix de Danzas. Le combat eut lieu au pistolet, à vingt pas de distance, chaque adversaire pouvant avancer de cinq pas. Puszkin, blessé au côté droit du ventre, tomba, puis ramassa son pistolet, se releva sur le coude, fit feu à son tour, et, entendant que d'Heeckereen disait avoir la poitrine traversée, s'écria : Bravo! ce qui montre à quel point il exécrait son ennemi. La balle de Puszkin glissa sur une côte et ne blessa d'Heeckereen qu'à la main. Puszkin déclara qu'il voulait que personne ne le vengeât, fit ses adieux à sa famille et à ses amis, et demanda à Nicolas qu'il n'y eût aucune punition à la suite de ce duel. Nicolas lui adressa, par son médecin Arendt, le billet suivant : « Cher ami, s'il ne nous est plus donné de vous voir en ce monde, acceptez un dernier conseil : tâchez de mourir en chrétien. Ne soyez pas inquiet de votre femme et de vos enfants, je les prends à ma charge. » Il n'est nullement démontré que la mort de Puszkin ait causé à Nicolas un chagrin bien sincère; il refusa à son ami Danzas la permission d'accompagner le corps à sa dernière demeure. L'âme damnée de Nicolas, le comte de Benkendorf, était hostile à Puszkin, sans quoi il est possible que le duel eût été empêché. Il envoya les gendarmes à un tout autre endroit que celui où le duel eut lieu. Puszkin, selon son désir, repose à Swiatogorski Monaster, dans le gouvernement de Pskow. George d'Heeckereen fut expulsé de l'empire. Est-ce lui qui avait rédigé les lettres anonymes, comme Puszkin assurait en avoir eu la preuve? M. Amosow relate qu'on a supposé qu'elles émanaient d'un prince Gagarin, qui les aurait à son tour attribuées à un prince Pierre Dolgorukow. Si les noms de certains coupables sont protégés par le doute, il est impossible d'innocenter George d'Heeckereen. Les lettres de Puszkin respirent le plus profond mépris pour cet individu. Il y a à accuser, non les petites circonstances qui ont envenimé la plaie, mais celui qui l'a faite, et le nom de George d'Heeckereen inspirera de la répulsion aussi longtemps que le nom de Puszkin sera répété avec honneur.

* * *

Adam Mickiewicz, en traitant des œuvres de Puszkin et en marquant la place du poète russe dans la pléiade, s'efface naturellement lui-même. Nous sera-t-il permis de dire qu'Adam Mickiewicz pouvait sans humilité assigner des rangs à chacun dans le cycle poétique, hormis à lui-même, car il n'appartient déjà plus à ce même cycle : il l'a franchi.

Gœthe chanta le passé; une fois il entrevit les souffrances aiguës du présent, mais il ne dépassa pas le seuil et se hâta de rentrer dans l'empire des morts. Quelqu'un ayant voulu continuer *Werther*, mais avec la donnée que Werther eût survécu, Gœthe s'écria : Le malheureux! il n'a pas vu que l'infortuné jeune homme était piqué au cœur et ne pouvait plus vivre. Gœthe, non plus, ne vécut plus, si l'on peut dire, que dans le royaume des ombres. Avec *Faust*, après être remonté au temps de la Renaissance et de la Réforme, il finit par reculer jusqu'à l'antiquité : dans la seconde partie, ce n'est plus la naïve Marguerite dont il suit les pas, mais Hélène.

Byron et Puszkin, aux deux extrémités de l'Europe, clôturent le passé littéraire, et, sur les traces de Napoléon, ouvrent les portes du nouveau monde de l'esprit. Adam Mickiewicz est déjà au-delà. Il a reconnu la mission providentielle de Napoléon et salué ceux qui, quand il eut brisé les barrières de l'ancien monde, aplanirent dans l'ordre spirituel la voie du Seigneur. Il a dit, lui aussi : Rendez à Napoléon ce qui est à Napoléon. Et en bénissant le bras qui avait accompli les grandes choses voulues par Dieu pour accélérer temporellement l'unité spirituelle nouvelle, il se préoccupait par-dessus tout de l'avénement du règne de Dieu pour sa patrie, et par sa patrie pour l'Humanité. Il savait le passé, il comprenait le présent, il aspirait à l'avenir. Il s'y élançait sur des ailes de feu.

*
* *

Hertzen se plaisait à répéter qu'Adam Mickiewicz ne connaissait rien du nouveau mouvement littéraire russe, que ses études s'étaient arrêtées à Puszkin. Mais où sont les nouveaux grands poètes, les grands écrivains russes? L'Europe connaît les noms de Katkow et de Hertzen; la théorie de celui-ci se réduit en dernière analyse à l'émiettement des nations et des races humaines en communes microscopiques, pulvérisées elles-mêmes en nullités individuelles, tandis que les actes de celui-là tendent à enserrer non-seulement tous les Slaves, mais tous les peuples dans la machine russe, de plus en plus vaste, de plus en plus oppressive, avec cette seule réforme en perspective de donner au grand tzar pour contreforts ou pour remplaçant des Chambres ou même une Convention composée de petits tzars créés à son image. Gerebcow a publié en gros volumes français une *Histoire de la civilisation en Russie;* mais Murawiew lui a paru le prototype de cette civilisation, et il a joint ses félicitations par le télégraphe à celles que lui adressèrent les journalistes de Moscou, émerveillés de ses pendaisons. Iwan Turgieniew est un Dickens russe. J'ignore si Dickens a insulté les Irlandais; Turgieniew a fini, en voyant que

ses compatriotes lapidaient la Pologne, par jeter, lui aussi, son caillou. Il existe en Russie des talents éminents; mais personne n'y a remplacé Puszkin, comme personne, en Angleterre, n'a remplacé Byron, et le premier homme de génie qui apparaîtra en Russie aura encore Puszkin pour point de départ.

* * *

L'*Ode au poignard*, composée en 1820 à l'occasion de l'exécution de Karl Sand qui avait poignardé Kotzebue à Manheim, le 23 mai 1819, ne se trouve pas dans les éditions de Puszkin publiées en Russie : aucun censeur ne l'eût permis et même à présent ne pourrait le tolérer. Elle a été imprimée dans le volume : *Stichotworenija Puszkina, Wolfang Gerhard, w tipografii Bera i Germana* (petit in-8, pages 147 et 148). M. Ancelot, dans son volume : *Six mois en Russie* (vol. in-8, Paris, 1827, page 306), a donné de cette ode la traduction suivante :

LE POIGNARD.

« Le dieu de Lemnos t'a forgé pour les mains de l'immortelle Némésis, ô poignard vengeur! mystérieux gardien de la liberté, dernier juge de la violence et de l'opprobre! Lorsque la foudre divine est muette, lorsque le glaive des lois est rouillé, tu brilles, tu viens réaliser les espérances ou les malédictions. L'ombre du trône, la pourpre des habits de fête, dérobent en vain ton éclat aux regards du scélérat que tu menaces. Son œil épouvanté te pressent et te cherche au milieu des repas spendides. Tes coups inévitables se trouvent, et sur les routes et sur les flots, près des autels et sous la tente, malgré le rempart de mille verrous, et sur un lit de repos et dans les bras de sa famille.

« Le Rubicon sacré bouillonne franchi par César; Rome succombe, la loi n'est plus qu'un vain fantôme! Soudain Brutus se lève, et César meurt abattu aux pieds de Pompée que réjouit son dernier soupir.

« De nos jours, la proscription, ténébreux enfant de la révolte, poussait des cris sanguinaires. Un bourreau hideux veillait auprès du cadavre mutilé de la liberté nationale; cet apôtre du carnage envoyait les plus nobles victimes à l'enfer insatiable : mais le tribunal des cieux te remit à l Euménide vengeresse.

« O Sand, martyr de l'indépendance! meurtrier libérateur! que le billot soit le terme de ta vie, la vertu n'en consacre pas moins ta cendre proscrite; un souffle divin s'y conserve encore; ton ombre courageuse plane sur le pays si cher à ton cœur; elle menace toujours la force usurpatrice, et sur ton auguste mausolée brille, au lieu d'épitaphe, un poignard sans inscription. »

C'est en cette même année 1820, 13 février, que le duc de Berry tomba sous le poignard de Louvel, de qui Charles-Nodier a dit qu'il était emmanché d'une idée libérale.

Au milieu des attentats qui se commettaient contre Louis-Philippe, des sentiments analogues se faisaient jour dans des feuilles clandestinement publiées, où, par exemple, une pièce de vers débutait ainsi :

O vertu ! le poignard, seul espoir de la terre,
Est ton arme sacrée, alors que le tonnerre
Laisse régner le crime....

Sand s'était fait l'organe de la jeunesse allemande du *Tugend bund* contre le traître qui avait mis au service de l'autocratie russe une plume allemande. Il appelait Kotzebue « cet empoisonneur des âmes. » « Ce jeune homme exalté, dit G. G. Gervinus, n'ayant pas succombé aux blessures qu'il s'était faites lui-même, expia son crime sur l'échafaud le 20 mai 1820, avec une résignation sereine qui inspirait de la pitié même aux gens les plus grossiers. » (*Histoire du XIXe siècle*, traduit de l'allemand, par J. F. Minssen, vol. V. Paris, 1864.)

De semblables appels à l'énergie d'un seul, au milieu de l'apathie de tous, pour venger une violation de la loi morale, comme si le mal pouvait être réparé par un autre mal, ont plus tard armé le bras d'Orsini. (14 janvier 1858.)

Je n'ai pas à traiter ici la question si délicate du tyrannicide, tour à tour préconisé par les fanatiques politiques, sectateurs de Brutus, et condamné avec Dante, qui plaçait au plus profond de l'enfer le meurtrier de Jules César à côté de celui qui livra Jésus. Je dirai seulement que si cette *Ode* est ce qui popularisa le nom de Puszkin en Russie, c'est aussi surtout ce qui l'a fait connaître en Europe. Quand M. Michelet eût achevé son chapitre de Charlotte Corday, il dit : « Je viens de faire mon *Ode au poignard.* »

*
* *

Le prince Pierre Wiazemski, né en 1792, prit part à la campagne de 1812. Chargé de fonctions publiques à Varsovie avant 1830, il s'y lia avec la société polonaise, apprit le polonais, traduisit des fables de Krasicki et les sonnets de Mickiewicz. Il a écrit des élégies, des épîtres en vers, des épigrammes. Il vit actuellement à l'étranger pour des raisons de santé.

Dierzawin, Gabriel, né à Kazan, en 1743, d'une famille tartare, fut un instant ministre de la justice en 1802, écrivit des odes religieuses, anacréontiques, satiriques, militaires et adulatrices. Il mourut en 1816. Ses œuvres ont eu beaucoup d'éditions.

Zukowski, Basile, né en 1783, était un enfant naturel qui s'était

improvisé ce nom. Il a rédigé des revues, écrit des articles de critique littéraire, des ballades, des récits de voyage, des contes en vers. Il a traduit beaucoup de morceaux de Gœthe, de Byron, de Moore et l'*Odyssée* d'Homère. Il fut le précepteur d'Alexandre II, et mourut à Baden-Baden en 1852. Ses œuvres complètes parurent à Pétersbourg en 1848-49 en 13 volumes.

Batiuszkow, Constantin, né en 1787 à Wologda, fit les campagnes contre Napoléon, fut attaché aux légations russes de Rome et de Naples, puis fut atteint de folie. Il a imité Tibulle et Pétrarque et est estimé comme prosateur. Ses œuvres ont paru, en 1820, à Pétersbourg. On y remarque des *Lettres sur la Finlande, une Soirée chez Cantémir, du Caractère de Lomonosow*, etc.

***

Au dix-huitième siècle, la mode était aux portraits. Comme toutes les modes françaises, celle-là dura plus longtemps dans le Nord que dans son pays d'origine. Nous croyons qu'il ne sera pas sans intérêt de citer ici le *portrait de Mickiewicz*, tracé en français de la main d'une amie russe :

« Quel est cet homme dont le front semble couronné de regrets, même au milieu des festins et des fêtes? Serait-il isolé sur la terre? Non... car des regards amis se dirigent vers lui, et y restent attachés, comme s'il était le foyer dont ils réfléchisssent la lumière. Serait-il fatigué de la vie? Son regard est triste, son sourire sardonique... Est-il, comme Byron, le but que la passion et l'envie ont choisi pour lancer leurs traits? Est-ce une lyre brisée, qui ne rend plus de sons? ou bien, comme une lourde chaîne sur des mains captives, le remords ne pèse-t-il point sur ses pensées? — Mais non, son âme est libre et pure. L'aspect de la vertu est pour lui sans reproche. Une action noble, un sacrifice généreux, tout ce qui est vrai, tout ce qui est beau, l'attendrit et l'exalte. Une harmonie touchante et sublime le pénètre d'une sainte joie... *sainte*, car elle est mélancolique. Son âme se repose alors; son génie s'abreuve d'accords mélodieux; il devient lui-même tout harmonie; mais un mot est proféré et sa joie s'est éteinte. Ses yeux se sont fixés immobiles sur l'objet qu'ils regardaient avec intérêt; une vive rougeur brille sur ses joues... C'est la clarté d'un volcan, rouge, subite et solennelle. Quel est donc ce mot si puissant? Est-ce la parole qu'une fée a prononcée à sa naissance, et qui doit aujourd'hui changer ses destinées?

« J'interroge... quelqu'un vient de nommer devant lui une terre étrangère... *étrangère* pour nous... sacrée pour lui. C'est là où sa mère a essuyé sa première larme; c'est là où, pour la première fois, son cœur a aimé, où les traditions ont bercé son génie, où la pensée et la patrie en ont fait un poète! Que de sentiments, que

de souvenirs, que de vie en un mot! — Le jeune sauvage, transporté en Europe, aperçoit une plante de son île; il s'élance sur elle en criant : O Taïti! O Taïti! Il l'embrasse et ne peut s'en détacher. Ainsi l'âme de l'étranger a répété le nom de sa terre natale. — Le vent de la Lithuanie a fait vibrer les cordes de cette harpe éolienne... Alors le barde des forêts entonne le chant des forêts. — Il répand autour de lui sa pensée et son âme. Il s'adresse à tout indistinctement; il ne voit près de lui que des frères. Ses expressions sont concises, passionnées, énergiques; e la patrie attentive écoute ces sons lointains; elle recueille ces révélations poétiques, et s'enorgueillit de ce talent indigène, car elle est seule, toujours, partout, le foyer qui l'éclaire et l'échauffe; c'est la colonne de lumière qui conduisait le peuple de Dieu dans le désert; c'est le feu de la mère-patrie que les colonies grecques emportaient dans les terres étrangères. »

Remarque. — Ce portrait a été écrit à Moscou en 1828. Ceux qui se rappellent cette époque n'auront pas oublié l'accueil que fit la haute société de la vieille capitale au poète polonais. Les jeunes auteurs russes lui adressèrent des vers. Mickiewicz continua ses relations avec ses amis de Moscou, jusqu'au moment où sa position dans l'émigration polonaise le porta à rompre ces liens, et le sépara de ceux qui avaient tant admiré son grand talent poétique et même le sentiment qui l'inspirait.

Mickievicz dédia à la princesse Zénéide Wolkonski sa pièce de vers : *La Chambre grecque* (Pokoj Grecki). En envoyant à la princesse le recueil de ses sonnets sur la Crimée, il fit pour elle une gracieuse épître, qu'il traduisit lui-même en français :

« O Poésie ! tu n'es pas l'art de peindre ! Quand je veux peindre, pourquoi mes pensées ne peuvent-elles paraître qu'à travers les paroles d'une langue étrangère, comme les prisonniers à travers les barreaux de fer qui cachent et défigurent leurs traits.

« O Poésie! tu n'es pas l'art de chanter, car mes sentiments n'ont pas la voix qui puisse être comprise : ils sont comme ces ruisseaux souterrains dont personne n'entend jamais le bruit.

« O Poésie ingrate ! tu n'es même pas l'art d'écrire : j'ai écrit des vers et je lui offre ces feuilles. Elle n'y verra que des signes incompréhensibles, que des notes d'une musique qui, hélas! ne sera jamais exécutée. » (*Œuvres choisies de la princesse Zénéide Volkonsky, née princesse Beloselsky.* — Paris et Carlsruhe, typographie de W. Hasper, imprimeur de la Cour. — Carlsruhe, 1865.)

APPENDICE

APPENDICE

DE LA REPRÉSENTATION

DU DRAME DES *CONFÉDÉRÉS*

SUR LA SCÈNE POLONAISE.

Les deux premiers actes des *Confédérés* ont été joués à Cracovie le 1er janvier 1872, dans cette Cracovie qui est l'objectif du drame, et dans cette année où tombe le centenaire des événements qui s'y déroulent.

Adam Mickiewicz tenta un drame patriotique, chrétien et libéral, plein de la vie moderne, suscitant tous les nobles sentiments, poussant à l'action internationale. La voie qu'il a tracée est la vraie voie.

C'est ce qu'a compris M. Léon Kaplinski, critique distingué, qui a consacré à cette représentation un compte-rendu, dont nous croyons devoir mettre sous les yeux de nos lecteurs une traduction abrégée :

« La direction du théâtre de Cracovie a monté pour notre scène les *Confédérés*. Il était difficile d'offrir au public polonais de plus agréables et de plus splendides étrennes. Déjà, à la lecture, ce fragment émanant d'une

telle plume nous avait fait l'effet de ces précieux débris des marbres de Phidias, exposés avec honneur dans les musées, et qui, non-seulement donnent une excellente idée de l'ensemble, mais eux-mêmes forment un tout. Aussi estimions-nous que, s'il suffit aux vrais amateurs des arts plastiques de considérer un pareil fragment des frises du Parthénon pour éprouver une impression de satisfaction complète, sentir la beauté accomplie et la proportion perdue du tout, il devait suffire au public polonais de posséder ce fragment, où l'un de nos premiers poètes nous parle de vive voix par la bouche de héros tels que Pulawski et le prêtre Marc. Je dirai plus : si, au point de vue du trésor ravi, la perte des actes subséquents nous est très-sensible, au point de vue du sentiment, cette lacune, en aiguisant notre chagrin, nous attache davantage encore à un fragment qui porte l'empreinte si visible du génie. Il y règne, en effet, d'un bout à l'autre, une grande élévation poétique; la vérité éternelle et idéale y tressaille, le patriotisme le plus ardent et le plus pur y resplendit en même temps qu'y jaillit une source bienfaisante pour le sentiment polonais.

« Si l'on pouvait oublier une seconde les émotions que cette création évoque en nos cœurs, et si l'on se bornait à la toiser selon les règles esthétiques et littéraires, on resterait encore surpris de sa haute valeur; et une critique éclairée et impartiale serait amenée à avouer que d'un pareil fragment de l'œuvre d'un grand poète il y a plus à apprendre et qu'on y observe plus le mystère de la création poétique que dans maintes pièces à succès qui forment un tout irréprochable, non de par la force organique de la vérité et de la vie, mais de par une intrigue habilement ourdie.

« Essayons de parcourir les deux actes dont chacun

crée presque un tout particulier, bien que leur enchaînement soit si naturel et si logique.

« Le premier est pour ainsi dire purement politique et en même temps mondain ; il sert merveilleusement à l'exposition des caractères, et cette exposition est si exquise et si magistrale, qu'on ne peut lui comparer que les premières scènes d'*Egmont* ou le commencement du *Wallenstein* de Schiller. Aussi n'avons-nous pas été peu surpris d'entendre hasarder l'opinion que le manque d'action se ferait sentir dans ce premier acte. Il n'y a que des esprits médiocres, jugeant l'esprit d'un drame d'après les mouvements matériels, qui puissent adresser un reproche de cette nature à Mickiewicz. Il me semble que, de suite après la première scène, l'entrée de la Comtesse, puis l'apparition du Gouverneur, la conversation du Gouverneur avec le Docteur, et enfin la visite inattendue du Palatin constituent la trame ininterrompue d'une véritable action dramatique. A mesure que l'action se développe, les principaux personnages paraissent sur la scène et se dessinent nettement. D'abord la grande dame de cette époque, brouillée avec sa famille, et qui, ayant dévoyé sa vie et se voyant quasi repoussée par les siens, accepte les hommages d'un Russe et sert de trait d'union entre ce Russe et la société polonaise. En face du diplomate et gouverneur russe se pose le magnat patriote, souffrant certes des désastres de la patrie, mais atteint aussi dans son orgueil de famille. A côté de ces figures principales, il s'en groupe de secondaires, mais qui sont excellemment dessinées et vivantes.

« Toute la première scène est d'un grand effet. Cette mère qui craint pour la vie de son fils, et ces suppliants qui politiquent entre eux, préparent graduellement les spectateurs à l'entrée de la Comtesse. La Comtesse est au fond le principal personnage du premier acte. Cette seule

figure prouverait assez à elle seule la profondeur et la finesse avec lesquelles Mickiewicz a suivi et a rendu la société polonaise d'alors. Un maître comme Adam n'offre jamais à un regard de types entièrement répugnants; chaque créature, même déchue moralement, conserve un quelque chose d'humain qui lui mérite notre sympathie. Cette sympathie, nous ne pouvons la refuser à la Comtesse.

« Son histoire personnifie exactement cet affaiblissement du sens moral et ces scandales dont nos hautes classes sociales fournissaient alors trop d'exemples. L'inclination de son cœur de jeune fille la portait vers Pulawski, avec qui elle avait passé son enfance; mais il lui avait fallu aussitôt comprimer cet amour naissant. Dans des buts politiques et pour des intérêts de famille, on la maria à un brutal, à un ivrogne avec lequel, à aucun prix, elle ne pouvait vivre. Cette comtesse, divorcée d'avec son mari et brouillée avec la société, est menacée par sa famille d'être enfermée dans un couvent : alors elle se place sous la protection du gouverneur russe, elle accepte ses hommages; car au moins il la considère, et jusqu'ici personne n'a respecté en elle sa dignité de femme. Elle cherche des consolations dans cet humanitarisme sentimental et vague que le dix-huitième siècle avait mis à la mode dans les hautes sphères; la Pologne lui est devenue étrangère, elle n'a gardé dans l'âme qu'un cosmopolitisme de convention. Il est encore à noter que la foule choisit habituellement pour but de ses attaques la victime la plus faible et la moins coupable. Voilà pourquoi Cracovie entière se ligue contre cette faible femme, à tant d'égards malheureuse. La Comtesse, en tant que femme et que Polonaise du dix-huitième siècle, est une des plus merveilleuses créations féminines que possède notre littérature; et n'oublions pas qu'au premier acte le poète l'a à peine esquissée, et que dans les actes

subséquents cette figure se développerait et grandirait.

« Le type du général russe, tel que Mickiewicz l'a conçu et dépeint, égale en valeur artistique celui de la Comtesse. Ce général n'est pas un monstre dans le genre de Drewicz; le poète n'en a pas fait un bourreau démoniaque dans le genre du duc d'Albe; et pourtant c'est un type parfait de véritable Russe. Disons, entre parenthèses, qu'une preuve entre beaucoup d'autres, qui témoigne de la justesse d'intuition de Mickiewicz, c'est la mesure avec laquelle il nous caractérise individuellement les Russes. Dans les *Confédérés*, pas plus que dans le *Sieur Thadée*, le Russe, sous sa plume, ne perd son côté humain. Notre haine nationale contre les Russes, le grand poète ne l'éveille ni par de petits moyens, ni par l'exagération des types; mais en revanche, il nous montre toujours avec plus de clarté le précipice qui, dans la sphère morale, nous sépare de nos ennemis. Là gît le patriotisme de Mickiewicz, si profond, si bien compris et en même temps si artistique. Le Général est avant tout un courtisan et un diplomate, bien élevé et de bon ton, surtout avec les dames; c'est un de ces Russes dont un poète, leur panégyriste, a dit que :

> Ils unissent la politesse de Versailles
> A la valeur des Scythes.

« Le Scythe y est soigneusement dissimulé, surtout lorsqu'il cause avec une Polonaise. Pour rien au monde, il ne voudrait paraître cruel à ses yeux; et on peut le croire, quand il affirme qu'il aimerait mieux « tirer des canards sauvages que des capucins; » mais, sur un simple ordre de l'Impératrice, cet homme est capable de tout. Il comprend à sa façon l'honneur militaire et s'en tient scrupuleusement à son interprétation. Certaines propositions du Docteur révoltent sa nature de militaire et un peu de grand sei-

gneur : aussi ce n'est pas sans une ironie de bon ton qu'il jette au docteur son *signor Dottore!* Ce diplomate si recherché et en apparence si humain et si modéré, qui n'admet pas toute dénonciation, afin de ne pas compromettre son gouvernement et sa personne, en frappant à tort et à travers, et qui se dit enclin au pardon, ah! si Pulawski lui tombait entre les mains, il n'y a pas de tortures qu'il ne lui appliquât, ni supplice qu'il n'inventât pour lui. Spirituel et perspicace, il connaît parfaitement les défauts et les côtés faibles des Polonais, les nobles côtés de l'esprit polonais sont seuls pour lui lettre close. Il conçoit qu'on se puisse sacrifier pour un gouvernement régulier; mais il est exaspéré jusqu'à la rage à la seule pensée que quelqu'un puisse sacrifier sa vie sur l'appel d'un Pulawski. Il envisage les relations nationales et politiques avec un réalisme moscovite et adore avant tout les faits accomplis. Il dit du roi Stanislas à la Comtesse :

« Homme d'esprit, il a pesé la puissance des deux Etats : « celle de la Pologne se trouvant plus légère, le roi s'y ré- « signe. Vos compatriotes auraient mieux fait de l'imiter « que d'entreprendre une guerre inutile, oui, inutile à « eux, inutile à moi. »

« La curieuse scène avec le Palatin nous représente sous un nouveau jour ce dignitaire pétersbourgeois. Avec la pénétration qui lui est propre, il devine que l'âme du magnat polonais recèle et des ambitions personnelles déçues et un orgueil de famille blessé ; c'est pourquoi il essaie avec une dextérité diplomatique et satanique de frapper les côtés troubles de l'âme polonaise, et de le tenter en faisant briller à ses yeux l'appât d'une couronne. Ce diplomate correct et maître de lui ne cède qu'en un seul cas à une fureur réellement tartare : à la seule idée, à la seule supposition d'une disgrâce de l'Impératrice, il menace de réduire

Cracovie en cendres. En un mot, toutes les nuances du caractère du Général sont rendues de main de maître et créent un type original et essentiellement russe.

« Quoiqu'elle ne soit pas au premier plan, quelle précision de dessin dans la figure de ce docteur, qui est en même temps espion et qui se prétend un agent politique. Un détail secondaire, mais qui a sa valeur, c'est qu'un pareil docteur est Courlandais; il rappelle toute la kyrielle de ses compatriotes qui cherchent fortune à Saint-Pétersbourg, aujourd'hui comme alors. Ce n'est point du tout un espion ordinaire, il possède un remarquable talent d'observation et beaucoup d'expérience acquise dans toutes les sortes de missions qu'il a remplies dans sa vie. Il consacre maintenant au service de la Russie tous ses talents, y compris la science médicale, et cela en toute sûreté de conscience. Il fait son métier presque en artiste; on voit un observateur instruit comme un Allemand seul peut l'être, c'est en vérité un espion spéculatif. Lorsqu'il inspecte et interroge des prisonniers, il se montre un physionomiste de l'école de Lavater, et certaines de ses observations sont dignes de Machiavel. Par exemple :

« Jamais le peuple n'est aussi dangereux que lorsqu'il
« veut avec force, sans savoir précisément ce qu'il veut. »

« Il a une façon doctorale de considérer la société polonaise, et il s'exprime en un style scientifico-médical qui le caractérise on ne peut mieux :

« La ville est dans ce moment comme un enfant malade,
« inquiète et criarde; mais il est inutile de lui demander le
« nom et le siége de son mal : c'est à nous de le deviner. »

« Ce Courlandais, qui tire son diagnostic et fait ses expériences sur le corps de la Pologne, intéresse, malgré toute son infamie morale, comme le Jago de Shakespeare, par la perfection de sa bassesse. La distance que Mickiewicz

a toujours maintenue dans ses nuances les plus délicates entre le Général et le Docteur, et le dialogue de ces deux personnages, constituent une des scènes les plus ciselées de ce drame.

« Le second acte nous transporte d'un salon au milieu des Carpathes. Là régnaient les formes conventionnelles, les égards de société, la moralité appelée mondaine et l'honneur nommé militaire. Moralité douteuse et honneur suspect! Ici c'est un tout autre monde, vif et sain, la simplicité des montagnards, un immense horizon que bornent les cimes des Carpathes, et sur ce fond grandiose se détache la figure du Père Marc qui, comme Moïse sur le Sinaï avec les tables de la Loi, se dresse pour proclamer ses immuables et patriotiques principes, véritable code moral de la nation.

« La première scène entre Pulawski et de Choisy est magnifique. On est frappé derechef de l'opposition des deux caractères que l'auteur met exprès aux prises. Pulawski, c'est le gentilhomme polonais débarrassé des préjugés et des vices de sa caste, qui aime la Pologne sans aucun intérêt, qui n'a pas d'ambition personnelle et n'a gardé de ses ancêtres que leur fantaisie, que les élans d'enthousiasme avec lesquels il reconforte Choisy. C'est à tout autre égard un homme nouveau, tel que la Pologne n'en avait pas encore eu. Combien sa manière de comprendre la gloire diffère de celle de Choisy, qui est un type excellent d'un Français généreux, dévoué à la liberté. Le Français se fie avant tout à l'organisation militaire, à la discipline, il tient à ses plans stratégiques, il perce en lui un peu d'amour-propre, au fond de l'âme il ne se fie qu'à sa poignée de soldats réguliers et il fait peu de cas de nos volontaires.

« Rien ne fournirait peut-être autant de traits instructifs qu'un parallèle établi entre deux caractères tels que

ceux de Pulawski et du Palatin. Ce dernier, avec sa fierté de magnat, représente l'ancienne Pologne; le second apparaît déjà dans le crépuscule du jour nouveau. Le Palatin, c'est le grand seigneur polonais, chef d'une famille historique, habituée de longue date à être considérée dans le pays et à généraliser son influence. Aujourd'hui il fait de l'opposition au roi, il a commencé par voyager pour diplomatiser en son propre et privé nom. Il a échoué, et il n'est pas poussé à l'action uniquement par le patriotisme, mais par des mobiles particuliers, des raisons de famille, et « il met, » selon l'expression du Père Marc, « les intérêts de son orgueil avant ceux de sa patrie. » Il s'unit à la cause des confédérés, mais il ne perd pas la sienne de vue. « Qu'ai-je trouvé, dit-il, dans la République et dans *ma maison?* » On sent que la maison pèse en son âme du même poids que la chose publique. Il a des mouvements généreux, mais, quoiqu'il remette le commandement à Pulawski, il ne cesse de lui commander. Il ordonne à ses gens de lui obéir, mais on devine que lui-même ignore ce que c'est que l'obéissance. Cette trempe de magnat ressort admirablement après l'entretien avec le Père Marc. Quand Pulawski ouvre son âme au chapelain de la Pologne militante, et se purifie de la dernière pensée personnelle qu'il eut, le Palatin conserve au fond de son cœur sa préoccupation particulière. Il pousse à l'attaque de Cracovie, dût la cause en pâtir, « parce que son honneur héréditaire lui défend d'attendre. » Les cœurs des autres se sont amollis et se sont guéris de la lèpre d'égoïsme sous la parole éloquente du Père Marc; mais ce magnat ne cesse pas d'être pour lui-même un monde à part.

« Les personnages principaux du drame, quelle que soit leur valeur plastique, sont tous dominés par la figure inspirée du Père Marc. C'est lui qui donne le ton à toute

cette création, un ton si élevé, si solennel et si merveilleusement polonais ! Ce n'est pas ce Père Marc romantique que nous offre Slowacki, et qui sert de prétexte au poète pour rehausser son coloris, se livrer à de mystiques prophéties et agir sur notre imagination. Le Père Marc de Mickiewicz n'a rien d'illusoire, de fantasmagorique, de maladif : c'est un homme vivant et semblable à nous, seulement avec une trempe d'acier et une simplicité qu'illuminent la foi la plus profonde et le patriotisme le plus ardent. Mickiewicz ne l'a non plus point dépouillé de son caractère de prêtre, il n'en a fait ni un tribun ni un insurgé, il l'a laissé moine, et moine soupirant après sa cellule, et, malgré cela, qu'il est humain et qu'il est large dans ses conceptions et dans ses principes ! Le Père Marc ne se pose pas en prophète et ne parle même pas d'un ton prophétique ; il est inspiré, il possède la vérité, elle agit en lui, mais, en quelque sorte, à son insu ; il est infaillible dans ses prédictions, seulement ceux qu'elles concernent ne les comprennent pas toujours et se les expliquent faussement, comme Pulawski et Choisy, auxquels l'assurance qu'ils mourront au service d'une cause victorieuse ne laisse pas deviner que c'est du lointain continent d'Amérique qu'il s'agit.

« Signalons encore ce trait caractéristique, que ce Père Marc, si plein d'un calme et d'un équilibre acquis par d'incessantes prières, et qui recommande la prudence à Pulawski, finit par s'enflammer comme les autres et par bénir les combattants qui vont à l'assaut. Par cet entraînement humain et patriotique, le poète le rattache à la terre et à ses compatriotes.

« En dépeignant le Père Marc, le poète crée un chef-d'œuvre, il atteint les cimes de l'art et fait vibrer les cordes les plus mystérieuses de l'esprit national. Quel caractère

sublime, quelle signification profonde ne devraient pas avoir pour nous des paroles telles que celles-ci placées dans la bouche de ce prêtre patriote :

« Pourquoi donc le sabre de vos nobles s'est-il brisé « comme un roseau contre l'épée russe? Pourquoi les con- « seils de vos sénateurs se sont-ils évanouis comme de la « fumée au souffle du Russe? Parce qu'ils ne cherchaient « pas la force qui vient du Seigneur; et l'Eternel, Dieu des « armées, leva son bras contre eux. »

« Les passages de ce genre (et ils ne manquent pas dans le *drame*), nous devrions les graver dans nos cœurs. Ne sont-ils point vrais en tout temps, et en tout temps applicables à la position de notre nation?

« Les Anglais savent leur Shakespeare par cœur et le citent en toute occasion, aussi bien au Parlement qu'au foyer domestique. Notre mémoire devrait s'assimiler certaines de ces pensées qui semblent écloses toutes vives dans l'âme du Père Marc, cette âme brûlante de l'amour de Dieu et de la patrie.

« En vérité, dans ce drame, chaque mot a son poids, chaque trait détaché s'harmonise avec l'ensemble, chaque passage trouve un écho et dans le sujet général du drame et dans notre cœur, car par les lèvres de ces personnages qui ne sont plus, c'est leur naturel qui parle, c'est le souffle qui les anima de leur vivant » (*Czas*, journal polonais de Cracovie, du 9 janvier 1872).

Une curieuse observation, c'est que ces drames n'ont été réellement appréciés qu'après leur représentation, comme ces jeunes filles dont la beauté, inaperçue jusque-là, n'est révélée à leurs plus anciennes connaissances que par les hommages qu'en débutant dans le monde elles recueillent du public. Un autre critique, le comte Tarnowski, a émis

sur le *Drame* d'Adam Mickiewicz un jugement dont nous traduirons des extraits :

« Il y a quelques années on joua à Vienne un fragment de Schiller : le *Faux Démétrius*. Avec quelle impatience les Allemands attendaient cette représentation, avec quelle émotion ils s'attachaient à cette sorte de résurrection des paroles du poète. Et *Démétrius* peut-il être pour les Allemands ce que sont pour nous les *Confédérés*? N'eût-il pas été joué, qu'il leur resterait pour les consoler *Marie Stuart*, *Don Carlos*, *Wallenstein*, de ce même Schiller. D'ailleurs, que leur importe Démétrius et ses prétentions au trône des tzars, que leur importent les diètes polonaises? Tout cela ne les intéresse qu'en proportion de la valeur artistique de ce fragment. En ce qui regarde les *Confédérés*, c'est tout différent. Ce drame, c'est l'unique héritage dramatique du poète, on le considère du même œil qu'une de ces reliques de famille qui sont en même temps toute une fortune. Et puis ce général russe, qui est gouverneur de Cracovie, ces pères, ces mères, chargés de suppliques et qui encombrent son antichambre, ce sont les premières pages du dernier siècle de nos annales, c'est l'avant-goût de ce qui est devenu depuis notre pain quotidien, ce n'est pas de la poésie, c'est de l'histoire. Et quand nous nous demandons comment notre société polonaise se rencontra pour la première fois sur son propre terrain avec la société russe, et quelle fut, dans notre pays indépendant, l'attitude d'un Repnin ou d'un Stackelberg, et de nos infortunés compatriotes réduits à faire queue à la porte de ce gouverneur étranger, notre curiosité est satisfaite : ce tableau se déroule devant nos yeux, et, par une coïncidence bizarre, au centième anniversaire de l'année où il frappa les regards pour la première fois. On eût dit à cette représenta-

tion que le passé et le présent se rencontraient, séparés seulement par des quinquets, le passé sur la scène, le présent dans la salle, et qu'ils se considéraient avec colère et scandale en se reconnaissant l'une dans l'autre et en se murmurant l'une à l'autre : Comme nous sommes semblables !

« Voilà pour le premier acte. Le second est plus poignant encore et plus triste. Pulawski, le Père Marc, ce volontaire français et cette poignée d'hommes armés de carabines, c'est notre première insurrection, qui a le caractère et les éléments de toutes celles qui suivirent. Ce général gouverneur, cet idéal des autocrates russes, semble se dresser pour demander s'il n'est encore qu'un idéal et s'il est toujours un idéal.

« Rien de plus douloureux sur aucun théâtre. Antigone, lorsqu'elle fait ses adieux à la douce lumière du jour, Oreste poursuivi par les Euménides, lady Macbeth essuyant de sa main la tache sanglante, Egmont conduit au supplice, et dans *Hamlet* un monde pourri exécutant sur lui-même, sans le savoir, l'arrêt de la justice, tout cela est grand, déchirant, mais ne peut faire vibrer toutes les fibres de notre être comme ce drame, dont le héros n'est ni Pulawski, ni le Père Marc, mais notre nation et sa cause. Il faudra ou la satisfaction du triomphe, ou l'infamie de l'oubli pour que ce drame devienne indifférent comme une œuvre d'art, un monument du temps, et pour que des Polonais le voient avec la même indifférence que *Hamlet* ou *Wallenstein* ; mais aujourd'hui c'est une réalité si vivante, si proche de nos cœurs, que ce spectacle, cette impression, on a à peine la force de les supporter.

« Le génie dramatique de Mickiewicz s'y révèle sous un aspect inconnu, c'est un génie de premier ordre. A la lecture, on n'est frappé que d'un beau lyrisme à la Schiller ;

sur la scène éclate une puissance dramatique que Shakespeare ne renierait pas. Et nous n'ignorons plus quel est le plus grand malheur de notre poésie, c'est l'irréparable et maudite perte des trois derniers actes de cette tragédie.

« Jamais Mickiewicz, dans ses poésies, n'a embrassé un plus vaste horizon. D'inspiration patriotique plus élevée que le sermon du Père Marc, et la prière, je n'en connais pas : elle égale la vision du prêtre Pierre dans le *Sieur Thadée;* et les quelques paroles sur les enfants assassinés ne pâliraient pas devant le récit des *Aïeux* sur la déportation des étudiants. Le *Sieur Thadée* est un chef-d'œuvre polonais, le drame a une portée plus générale. Il comprend la Pologne d'abord, et ancienne et moderne, avec la variété de ses types psychologiques, ensuite un moment de notre histoire rendu avec la plus scrupuleuse exactitude, et, qui plus est, grâce à quelques types, la caractéristique des quatre peuples qui constituaient notre histoire de ces derniers cent ans : la Pologne, la France, la Russie et l'Allemagne. Indépendamment encore de ces particularités de temps ou de race, c'est le monde grand et invariable, c'est l'éternelle vérité de la nature humaine, pénétrée et signalée avec l'intuition du génie auquel, par un privilége spécial, il vient sans effort des pensées telles qu'à les entendre on se prend à réfléchir profondément en se demandant où il a été chercher tant de sagesse.

« En quelques traits, il crée un tableau complet. Nous voyons quelques gentilshommes à moustaches, quelques femmes éplorées, leurs suppliques en main, un bourguemestre qui craint pour sa peau, car le gouverneur songe à prélever une contribution sur la ville, une comtesse, fille d'un palatin et maîtresse d'un général russe. Depuis cette époque, que de milliers d'individus n'ont pas de la sorte attendu une audience dont dépendait le sort d'un père,

d'un mari emprisonné, d'un fils condamné à mort? Que de milliers de mères ont tremblé comme cette starostine, que de milliers de pères ont serré le poing, comme ce staroste, d'avoir à solliciter qui? et quoi? Ces pauvres gens, dans cette antichambre, que de souffrances, que de terreurs, d'humiliations ils augurent! Cette pauvre mère qui s'étonne qu'on va fusiller son fils... Il y a cent ans cela devait étonner. Sous la terreur se cache un autre sentiment. « Pulawski est un bon cavalier, M. de Choisy un excellent « fantassin, les monts Carpathes sont près de Cracovie, et le « Palatin a mis son bonnet de confédéré. » Ce peu de lignes nous montre une ville qu'on terrorise et qui pense tout bas, qui désire, qui pressent quelque chose.

« Quelle nature compliquée et intéressante que celle de la Comtesse, un type de Polonaise comme il y en eut beaucoup à cette époque, et que formaient une éducation étrangère, un entourage mondain et les engouements philosophiques du temps ; point méchantes, mais privées du sens moral que personne ne développa en elles, généreuses par nature, légères par mode, Polonaises au fond et accueillant les hommages d'un Russe par irréflexion et par suite du vice de leur existence conventionnelle. Qu'elle est Polonaise au fond, c'est ce que prouve la scène où elle répond au Général que chacun a le droit d'aimer sa patrie. Dans sa conversation avec son père éclatent et la colère de la Comtesse contre ses compatriotes, qui ne la voient que lorsqu'ils ont besoin de son influence, et ses regrets d'un tel état de choses. Les éléments de l'action s'y dessinent : nous y voyons les rapports de la Comtesse avec son père, son ancien amour pour Pulawski, son rêve, qui est peut-être la prédiction de la catastrophe finale du drame.

« Il nous faut admirer le tact, la mesure que le poète a observés en dépeignant le général russe. Ce n'est pas un

monstre, il n'est pas cruel par goût ni exceptionnellement pervers, il est civilisé et de bonnes manières. Seulement il n'a aucune base morale, il n'en soupçonne même pas l'existence. Ce Russe ne se doute pas qu'il n'a pas le droit d'être en Pologne et d'y gouverner, il ne conçoit pas que ce pays n'est ni à lui ni à son Impératrice : le mien et le tien, le juste et l'injuste, ce sont des conceptions qui n'ont jamais eu place en son âme. L'Impératrice le lui a ordonné, il a donc le droit d'être en Pologne et d'y gouverner, et de fusiller les Polonais qui se révoltent contre sa volonté. Il les considère sérieusement comme des rebelles. L'Impératrice, c'est la seule loi, l'unique morale qu'il conçoive ; personnellement il n'a qu'une pensée, qu'un souci : ne pas perdre ses états de service, ne pas tomber en disgrâce. De tous les sentiments et des idées européennes, il ne s'est assimilé que l'honneur militaire. Que c'est un homme, et non un simple pion placé sur un échiquier par ordre, et qu'il conserve un quelque chose d'humain profondément enfoui, c'est ce que prouve son indignation quand le Docteur lui propose d'essayer de transformer en espion la femme qu'il aime ; il rejette cette pensée avec mépris ; il y a donc encore quelque chose qu'il est capable de respecter. Néanmoins, sous son vernis de civilisation, le Tartare existe et se peint dans ses folles menaces. Ces imprécations rappellent tous les généraux russes, de Suvarow à Murawiew.

« A côté du Général se faufile le docteur courlandais, instruit, philologue et psychologue, l'œil exercé aux observations, des notes scientifiques sous le bras, un de ces petits personnages qui font toute la besogne des grands et ne seront jamais grands eux-mêmes, un de ces gens qu'on donne aux ambassadeurs pour être leur œil, leur oreille et leur surveillant, car cet agent du gouvernement envoie

des rapports à Saint-Pétersbourg. C'est un policier artiste, perspicace, pénétrant, auquel la connaissance physique de la nature humaine facilite la connaissance de la nature morale. Il poursuit une enquête comme on travaille une œuvre d'art, avec passion; sa soif de s'instruire y trouve autant de profit que sa bassesse; il espionne pour son gouvernement et fait des observations physiologiques et psychologiques pour son propre compte. Il est si amoureux de sa profession, qu'il plaint un pays trop barbare pour avoir une police honnête, et ne comprend pas que chacun ne l'aide pas dans son métier. Il est si bien le type des Courlandais et Esthoniens cosmopolites au service de la Russie, qu'on est tenté de lui crier, comme le mourant de Krasinski à Satan : Il faut que tu sois l'idéal du Russe...

« Le Docteur complète l'exposition par ses avis : qu'il y a à se défier de la population, que le prêtre emprisonné est quelque chose de plus qu'il n'en a l'air, que les yeux du Palatin ne disent rien de bon.

« Le Palatin ferme cet acte par son apparition d'une manière grandiose.

« Et c'est comme s'il ressuscitait, semblable à nos magnats, à Wenceslas Rzewuski, à Clément Branicki. Comme eux tous, il est diplomate à l'occasion, il fait des voyages à Vienne, il est en correspondance avec Paris et Londres, il dissimule vis à vis des Russes comme Brutus vis à vis de Tarquin, il a un grand amour de la patrie, une haine de ses oppresseurs plus grande encore, et un orgueil qui domine tous ses autres sentiments. Cet orgueil éclate quand il remet le commandement à Pulawski, comme s'il en était investi, et qu'il relève les Français de leur service au nom de la République.

« Au second acte, nous voyons Pulawski, Choisy, le prêtre Marc et les débris des confédérés. Pulawski est resté

dans l'imagination de la nation entouré d'une telle auréole d'héroïsme et empreint d'un tel charme poétique, qu'il n'a cessé d'être le type et l'idéal du partisan, de l'insurgé. Il en est qui l'ont trouvé trop lyrique, trop romantique quand il salue si tendrement les monts et les bois. Mais s'il n'avait dans l'âme de la poésie, de l'entraînement, de l'exaltation, serait-ce un héros? Vous avez un Polonais idéal, et ne voudriez pas qu'il fût tendre, fût-ce même un peu trop enclin à la rêverie. Il fait ce que tant d'autres ont fait depuis. Cela prouve la continuité, l'invariabilité de nos sentiments. Notre situation est restée la même, notre idéal n'a pas changé.

« A côté de ce Polonais qui fait fi de la stratégie et de l'arithmétique, nous trouvons le Français qui n'a de foi que dans le calcul et la discipline militaire. Le contraste est superbe. Choisy, élevé dans quelque école spéciale, formé au régiment, hausse les épaules de ce que Pulawski fonde son espoir sur une insurrection; et il pense venir à bout des Russes avec sa poignée de soldats, parce que ce sont des soldats réguliers et français. Ce Français est charmant, raisonnable, pratique, indigné de ce qu'il voit, persuadé de sa supériorité, et, en dépit de son bon sens, amouraché de cette folle Pologne, vers laquelle l'attirent d'instinct son honneur et sa conscience. Il nous présente tous les éléments qui ont formé cette longue et, après tout, chère sympathie française.

« Mickiewicz a-t-il jamais pensé que son drame serait joué sur une scène polonaise? S'est-il rendu compte de l'influence qu'il y produirait? Il s'empare de nos sentiments les plus chers, ils élèvent nos cœurs aussi haut qu'ils peuvent atteindre et les contracte en même temps d'une atroce douleur. Sur la scène, c'est l'insurrection dans son élévation idéale, dans toute la beauté de ses tendances, de ses

sentiments, de son enthousiasme, de la foi, et aussi dans tout son réalisme ; une poignée d'hommes, les uns quasi en uniformes, les autres en capotes, diversement armés, écoutent les discours des chefs et reçoivent des cartouches. Nous ne sommes plus au théâtre, mais quelque part au-delà de la frontière ; nous revoyons des visages amis, nos souvenirs se réveillent. En général, nous nous apitoyons sur les souffrances de personnages fictifs ; ici le spectateur souffre plus que le héros de la pièce, que le poète lorsqu'il l'a écrite. Nous sommes plus que des spectateurs, nous participons au drame, nous sommes dans une situation plus triste, plus tragique que Pulawski et le Père Marc. C'est ce qui, depuis le commencement du monde, ne s'est produit sur aucun théâtre, pas plus qu'il n'y eut jamais rapprochement et similitude pareils entre ce qui se passe sur la scène et ce qui se déroule en dehors d'elle.

« Et c'est pourquoi l'impression est si haute et si navrante, qu'on ne saurait lui trouver de comparaison sur le théâtre. Que nous font les lustres, les décorations, les accessoires, pendant que ces gens-là chargent leurs armes ! Est-ce la scène, est-ce le monde réel ? Et quand Choisy dit que ces insurgés vont à la mort, ces décorations ne sont-elles là que pour nous persuader que tout cela n'est que fiction ? Et quand le Père Marc prie ou prêche, pourquoi nous rappeler que nous sommes au théâtre, quand l'homme se sent comme s'il était en pleine église à écouter Skarga faisant l'examen de conscience de la nation ? Ces impressions-là sont si fortes qu'elles sont à l'étroit dans un théâtre, elles ne peuvent qu'y être gênées, elles ne seraient à l'aise que dans un temple, sur un champ de bataille ou dans les profondeurs du cœur humain.

« Quelle audace d'introduire sur la scène le Père Marc, une figure qui resplendit dans les imaginations d'un tel

éclat de sainteté, d'une telle force créatrice, d'inspirations si prophétiques. Henri Rzewuski l'a tenté avec bonheur (1); sous la rudesse et la bonne harmonie des paroles de son Père Marc, on sent une rare force d'âme, mais la double vue, cette seconde partie de sa nature et la plus élevée, fait défaut; le cadre du récit était trop restreint. Son Père Marc est réel, humain, à la fois moine et confédéré, et excellent comme tel. Slowacki a repris le même type ; mais il en fait un doctrinaire mystique, un propagateur des conceptions fantastiques et des rêveries de l'auteur; c'est, sous la robe du Père Marc, l'imagination maladive et orageuse de Slowacki lui-même. Chez Mickiewicz, c'est un homme en chair et en os, un moine sévère et simple, orthodoxe et discipliné, ayant dans la vie habituelle les apparences d'un homme ordinaire, mais s'élevant dans les moments d'inspiration à des extases pendant lesquelles il est menaçant et prophétique comme Skarga, comme Mickiewicz dans ses moments les plus sublimes. Et c'est là la vérité. L'extase dure une seconde, est une exception; les saints qui entrevoyaient le ciel et faisaient des miracles ressemblaient dans la vie quotidienne à de simples moines. Sans doute le génie de Mickiewicz eût suffi à créer cette figure sans secours aucun; mais sa longue et profonde étude des saints et des mystiques, ses méditations sur l'exaltation et les visions, n'ont pas été sans influence sur une création qui semble émerger à moitié des traditions sur les confédérés et à moitié de la vie des saints et de la Légende dorée. Le sermon du Père Marc est peut-être la note la plus élevée que Mickiewicz ait émise, la prière est pleine de larmes. Tout s'amoindrit dans un tel voisinage, si bien que, lorsque vient la terminaison si pathétique de cet acte, l'ordre du Palatin de les tuer tous

(1) Voy. *Récits d'un vieux gentilhomme polonais.* Paris. 1866.

(et sa fille est du nombre), on l'entend à peine. Mais c'est trop sublime pour la scène, cela devrait s'écouter à genoux, dans la posture où l'écoutent les acteurs, car il s'adresse plus à nous qu'à eux.

« Tout dans ce drame cependant fait saigner nos cœurs, car chacun de ces mots élevés a été démenti par la réalité. Quand les Français crient : Nous marcherons avec vous, le cœur répond : Vous n'avez pas bougé ! Quand Pulawski dit qu'il y a des exemples qu'une grande pensée triomphe du nombre, une voix intérieure nous crie les noms de Sedan et de Sadowa. Quand Pulawski ajoute qu'il ira jusqu'à Varsovie, nous nous rappelons que c'est le Prussien qui a été jusqu'à Paris. Le Père Marc nous affirme-t-il que Dieu n'est ni sourd ni aveugle, cent ans de notre histoire, de Dybicz à Murawiew, de Frédéric II à Bismark, semblent murmurer un qui sait? blasphématoire. L'affirmation de Choisy que l'Europe agonise, son anathème contre la civilisation, c'est la conclusion morale du siècle, triste comme la mort ; mais il reste pour nous consoler la prophétie du Père Marc :

« Ils célèbrent des fêtes... Ainsi faisait, la veille du dé-
« luge, la race maudite en vue de l'arche de Noé. Triom-
« phez, réjouissez-vous ! Et déjà les anges de colère
« descendent du ciel, et, debout sur la cime de l'Ararat, ils
« lèvent les écluses des grandes eaux, ils déploient dans
« les nuages la bannière flamboyante du tonnerre. » (*Przeglad Polski*, Revue polonaise de Cracovie, numéro de février 1872.)

A

NOS FRÈRES ENNEMIS

SOUS L'INVOCATION

DE

PESTEL, RYLEIEW, BESTUJEW,

MURAWIEW APOSTOL,

RUSSES MARTYRS

POUR LA LIBERTÉ SLAVE.

*
* *

> Ah! s'ils pouvaient enfin sentir et comprendre que c'est seulement par l'indépendance de la Pologne qu'ils fonderont la liberté en Russie! Dieu veuille leur faire cette grâce par les mérites des généreux martyrs de l'année 1825!

—

A la fin de ce volume, dont le dernier fragment est consacré à Alexandre Puszkin, je me fais un devoir de placer quelques lignes à l'adresse de ceux que la nature nous avait donnés pour frères et que la politique nous a rendus ennemis.

Et vous aussi, Russes, vous êtes nos frères, a dit Adam Mickiewicz. Cette parole de mon père, j'aime à la répéter.

Nos deux peuples sont de la même race slave. Le peuple polonais et le peuple russe sont deux frères ennemis. Et le spectacle de leurs luttes est mille fois plus tragique que ne le furent chez les Grecs les querelles sanglantes d'Étéocle et Polynice : car ce sont de gigantesques luttes de nation à nation. Cette inimitié sera-t-elle donc éternelle? Il serait impie de le supposer. Mais d'où la réconciliation peut-elle venir, sinon d'un mutuel mouvement de cœur, d'un acte de justice?

Dans l'Évangile qui, par les Russes comme par les Polonais, est reconnu pour la voie véritable du salut, il est dit : qu'il faut aimer son ennemi. Parole profonde, qui ne signifie point qu'il faut aveuglément tout aimer dans son ennemi, mais qu'il faut aimer ce qu'il y a de bon en lui afin de l'aider à le développer pour son bien et pour le nôtre. — Cette étincelle divine, que le Créateur insuffle à toute créature et qui subsiste en chacun quoique assombrie, quoique étouffée, il faut l'accroître, dans la certitude que plus l'égalité de chaleur se rétablit entre les foyers, et plus le désaccord cesse. Nous devons nous efforcer réciproquement, nous d'aimer ce qu'il y a de bon en vous, et vous ce qu'il y a de bon en nous.

Et c'est à nous, Polonais, à commencer : car il est moins difficile de pardonner ce qu'on a souffert, que d'oublier ce qu'on a fait souffrir ; et voilà pourquoi ce grand exemple a été donné sur le Calvaire de pardonner à ses bourreaux.

Mon père, de qui le patriotisme fut aussi élevé qu'il était ferme, sut garder son cœur pur de haine ; même dans le moment où, de la montagne Sainte-Geneviève à Paris, il « entendait, disait-il, les accents de colère, les cris de fureur des bourreaux et les gémissements des victimes couvrant au loin le pays slave, » il avait en lui la force et la foi nécessaires pour s'élever vers l'avenir au-dessus de

ce sol ensanglanté. Alors du haut de sa chaire slave du Collége de France, il proclama le mérite qu'avait eu la Russie de fermer l'Europe aux invasions des Tartares asiatiques par une héroïque patience et au prix de sacrifices séculaires aussi grands que ceux par lesquels la Pologne avait préservé la civilisation contre les invasions des Turcs musulmans. Il signala comment, dans l'accomplissement de cette pénible mission, les Russes, par une sorte de fatalité, avaient été forcés de tout sacrifier à une seule idée, à l'idée d'un pouvoir unitaire, et comment, après le danger disparu, l'idée a subsisté : d'où cette autocratie tzarienne empruntée aux Mongols et que les Russes plus d'une fois ont eux-mêmes appelée un gouvernement épouvantable. Il ne demandait point la destruction de la Russie qui, de ses fortes épaules, contient les peuples dévastateurs; mais il évoquait une vérité supérieure dans laquelle les Polonais et les Russes, après avoir décoléré leur esprit, fraternisé leur cœur, et ouvert leur âme à un nouvel éclair divin et humain, communieraient, réconciliés sans cesser d'être nationalement distincts (1). Et, en attendant ces temps meilleurs qu'il affirmait n'être pas éloignés, il plaignait la Russie comme la Pologne. C'est ce qu'un de ses collègues, J. Michelet, a poétiquement appelé le mystère de l'aigle blanc qui pleure son sang pour le salut de l'aigle noir (2).

Et, dans le même temps où Adam Mickiewicz avait le courage de déclarer, lui Polonais, qu'il n'avait point de haine pour la Russie, ce même collègue, son frère d'armes dans les combats de l'esprit, osait, au sortir de ces ef-

(1) Voy. notamment les leçons du *Collége de France*, du 20 décembre 1840, 6 décembre 1842 et 27 juin 1843.

(2) *Légende de Kosciuszko.*

froyables guerres entre Français et Anglais, qu'il a si fidèlement décrites et avec une telle piété patriotique, déclarer, lui Français, qu'il n'avait point de haine pour l'Angleterre.

Voilà la hauteur morale à laquelle l'Européen doit, de nos jours, s'élever et se tenir. Aussi, en m'appliquant à me conserver dans l'esprit de mon père, n'ai-je point hésité à combattre ceux d'entre mes compatriotes et d'entre les étrangers qui, dans la passion de la polémique, outrepassant les bornes d'une vraie critique historique, voulaient prouver que les Russes ne sont que des Tartares. Déjà cette habitude du sophisme, au service quotidien d'une politique de hasard, en a entraîné plus d'un à voir des alliés naturels et amis par excellence, ayant même génie, même intérêt et même but, l'appui le plus précieux et le plus sûr contre les Allemands, dans ces mêmes Russes qu'ils dénonçaient hier comme des barbares bons à massacrer ou à renvoyer en Asie et contre qui ils sollicitaient la croisade de ces mêmes Allemands. C'est faire fausse route aujourd'hui, après avoir fait fausse route hier. Si l'esprit russe n'est pas changé, on peut aisément prédire que, même dans le cas où les Russes et les Prussiens armeraient les uns contre les autres, ils trouveraient, au dernier moment, une victime contre qui s'accorder, comme ils l'ont fait au dix-huitième siècle contre la Pologne. Il est incontestable non-seulement que la Russie, à force d'employer contre les Mongols les procédés mongols, s'est inoculé leur esprit, mais encore que plus d'une contrée russe a été dépeuplée et déslavisée; pourtant il n'en est pas moins certain que, de l'autre côté du Dniepr et de la Dzwina, il y a, longeant la Pologne, une vaste zone slave, où l'on parle slave, qui est habitée par une population slave, et que dès lors le patriotisme russe doit avoir pour

objet d'en élaguer ce qui y est resté d'esprit barbare et d'y développer l'esprit slave et l'élément slave, de façon qu'un jour il y ait sur les deux rives de la Dzwina et du Dniepr deux nations slaves, fortes et libres, la Russie jusqu'au Don et la Pologne jusqu'aux Carpathes. Or, pour se relever moralement, la Russie a besoin de prendre son point d'appui dans l'âme délivrée de la Pologne.

La Pologne, de qui le chemin de la croix fut si douloureux et qui, descendue aux enfers sociaux où tant de peuples gémissaient depuis des siècles, leur communiqua, pour leur salut, l'esprit du sacrifice international, est appelée à régénérer ceux qui l'ont mise au tombeau. La Pologne, par le mérite de ses souffrances et la puissance de son bon cœur, rachètera l'âme de la Russie.

Les annales russes sont fréquemment effroyables, je ne l'ignore point. Mais l'Italie eut son siècle des Borgia avec ses perfidies et ses empoisonnements, et l'Espagne son siècle de Philippe II avec son inquisition et ses auto-da-fé, et la France elle-même ses massacres albigeois, sa Saint-Barthélemy et ses dragonnades. Il n'y a pas à désespérer que les Russes n'aient, eux aussi, un jour de nobles pages, qui les consolent et consolent l'Humanité avec eux, des pages sombres dont est attristé leur passé. Mais pour cela, il faut que les Russes, faisant effort sur eux-mêmes, s'élancent vers un nouvel idéal. Sinon quel progrès serait-ce donc pour la Russie si, gardant le même esprit et ne changeant que les formes, elle arrivait, je suppose, à avoir, au lieu d'un seul autocrate, un parlement tzarien assistant le tzar ou même une Convention tzarienne remplaçant le tzar? Croit-on que l'Allemagne, avec son Reichstag votant tout ce que propose le prince de Bismarck, vaille mieux moralement qu'elle ne valait au temps de Frédéric II, roi absolu? En ce temps-là, Frédéric démembra la

Pologne sans se soucier de ce qu'en pensaient ses peuples; aujourd'hui l'empereur-roi Guillaume et son ministre Bismarck ont démembré la France en s'appuyant sur le vote de l'Allemagne. Il n'y a qu'une complicité de plus. De même, quand l'impératrice Catherine II partagea la Pologne, ses propres sujets pouvaient historiquement être, en partie du moins, déchargés du crime; mais quand en 1863 le premier usage qui a été fait de la liberté de la presse en Russie fut d'approuver, encourager et exciter le gouvernement impérial contre les Polonais qui revendiquaient, les armes à la main, leur droit de nationalité, — est-ce qu'il n'y a pas là aussi une complicité de plus? Or les peuples qui deviennent plus puissants, mais chez qui la moralité baisse, doivent exciter moins d'envie que de pitié.

La Russie, qui fut dévoyée par ses souverains, est à présent dévoyée par ses écrivains. Ce fut une calamité pour la Russie plus encore peut-être que pour les nations écrasées par elle. Lorsque son indépendance fut assurée, au lieu de la laisser se replier sur elle-même et grandir intérieurement, Pierre Ier l'habilla à l'européenne pour, à la faveur de ce déguisement, l'introduire plus facilement en Europe, et commença à fouler et désorganiser la Pologne. La Russie n'avait-elle donc repoussé les Mongols que pour faire elle-même leur œuvre dévastatrice? Pierre Ier, dont on a célébré la grandeur et vanté le génie, a retardé de plusieurs siècles et durablement compromis le progrès de son peuple. Eh bien! le mal que Pierre Ier a produit comme tzar, Katkow et ses imitateurs le produisent comme écrivains : les actes coupables et atroces dont les Russes étaient autrefois les instruments passifs, ils s'ingénient à en être les auteurs conscients. Et là est le péril capital de la nation russe. Il ne suffit pas d'avoir la puissance : combien de puissants empires ont disparu sans presque laisser

de traces sur la terre, tandis que de petites nations, assises sur une base morale et fortes d'un idéal de justice, ont, pleines de vitalité, traversé les âges !

Les nations ont, presque toutes, eu leurs mauvais jours politiques ; mais quand leurs gouvernements consomment une iniquité envers autrui, il y eut du moins de collectives ou individuelles protestations. Ainsi en Angleterre, en opposition aux fureurs de Pitt, qui, pour entraver l'unification française, déchaîna la guerre de vingt-cinq ans, suscitant et soldant coalition sur coalition, on vit de beaux élans. « L'honneur de l'Angleterre a coulé par tous ses pores, » s'écriait Shéridan en flétrissant l'expédition de Quiberon ; et Fox voulait la paix avec le premier consul. Après Waterloo, en face des bassesses des lords Castelreagh et Bathurst, lord Holland réclama contre la violation de tout droit dans la personne du captif de Sainte-Hélène. Ainsi en France, lors de l'odieuse guerre de 1823 contre l'Espagne constitutionnelle, Armand Carrel était dans les rangs espagnols ; et en 1848 Armand Barbès s'éleva contre l'abandon de la Pologne, et en 1849 le colonel Guinard tenta, même par les armes, d'empêcher que l'Assemblée française ne fît bombarder Rome. Ainsi, en Allemagne, Robert Blum proteste, dans le parlement de Francfort, en 1848, en faveur de la nationalité polonaise, avant de s'en aller mourir sur les barricades de Vienne pour la liberté allemande ; et en 1870 Jacoby jeta son *væ victoribus* contre ses compatriotes en train de perpétrer contre la France le crime de conquête ; et voici, en 1872, les députés Liebknecht et Bebel condamnés à deux ans de forteresse par un jury allemand pour avoir réclamé contre la violente annexion de l'Alsace-Lorraine à l'Allemagne..... Mais vous, Russes, où sont vos protestations ? Vous avez

non pas maudit, mais glorifié Murawiew le *pendeur!* Depuis 1825, quels cœurs ont battu chez vous pour les libertés du genre humain, et quand vous êtes-vous sentis solidaires des luttes et des efforts du prochain pour un progrès moral? A peine une ou deux voix troubles ont-elles été entendues.

Quoiqu'il soit vrai de dire qu'un peuple est responsable de son gouvernement devant le monde, toutefois un peuple est si souvent la première victime de son propre gouvernement que, dans bien des cas, il mérite plus de compassion que de colère. Mais ce que la justice des nations, comme la justice de Dieu, exige, c'est que du moins il ne se commette point de crime par un Etat, sans que du sein même de cet Etat il ne surgisse un cri généreux, selon le mot de la Bible où il est dit que l'Eternel pardonnera à Ninive s'il s'y trouve des justes, ne fût-ce qu'au nombre de trois.

Nous n'avons rien à espérer actuellement des Russes, comme gouvernement; mais nous sommes en droit d'attendre des Russes, comme individus, qu'ils se détachent, quand ils sont honnêtes, des injustices de leur empire; qu'ils se mettent face à face avec leur conscience d'hommes et décident, dans leur for intérieur, si la violation du Décalogue envers une nation n'est pas plus coupable encore qu'envers un simple particulier. Alors, peu à peu, il se formerait une opinion qui, en grossissant, finirait par englober ce qu'il y a de meilleur dans la nation russe et par réagir sur l'autorité supérieure. C'est ainsi que le progrès véritable est advenu dans les pays les plus civilisés.

« Que la Russie reste grande et forte! disait mon père, mais à la condition de reconnaître ce qui constitue la grandeur et la force vraies. » — Comment le reconnaîtrait-elle, ajouterons-nous, si les meilleurs de ses enfants ne commen-

cent eux-mêmes par le sentir, en souffrant moralement du mal fait à autrui par leur gouvernement, en laissant échapper un cri de commisération, qui serait une première consolation et en cherchant à opérer la réparation de ce mal?

Vous voulez être une nation libre et honorée au milieu des peuples. Or qui refuse la liberté aux autres est par là-même indigne d'en jouir lui-même. Et comment être honoré, si l'on se livre, par abus de puissance, à des actes que la morale réprouve? Une voie lumineuse a été tracée et selon laquelle seule la Russie peut devenir heureuse et bénie : alors soyez autant de Ryleiew ou de Bestuszew, pleins de l'ardeur du sacrifice, et aimant les autres nations comme la vôtre.

Et c'est plus aisé à présent qu'il y a cinquante, trente ou vingt ans, puisque les ressorts de la machine tzarienne se sont desserrés. Un moindre héroïsme suffirait pour un effet plus considérable. Comment donc ne se trouve-t-il pas d'écrivain russe pour prendre en main la sainte cause de notre infortunée nation? Non-seulement le premier qui le fera s'immortalisera ; mais il ouvrirait à la race slave le plus sûr horizon d'un splendide avenir.

S'il n'y a point encore de Russes, dans l'empire et au dehors de l'empire, qui demandent le rétablissement de la Pologne dans ses frontières, c'est-à-dire le relèvement de la Pologne d'avant le crime du partage de 1772, déjà plusieurs Russes ont, en 1863, combattu dans les rangs des insurgés polonais. Et ces efforts, quoique trop peu nombreux, sont grandement méritoires aux yeux du Dieu des nations. Le sang et les larmes qui coulent sur l'autel du sacrifice international sont le gage du salut commun.

Malheureusement, à l'inverse des autres pays, ce sont, en Russie, des inconnus dont le dévouement s'est obscurément associé à nos revendications. Nous appelons de nos

vœux le jour où des chefs d'opinion et des plumes inspirées y inaugureront l'ère de la justice fraternelle. Ah! si à l'anniversaire du centenaire de notre démembrement national, une voix russe, ne fût-ce qu'une seule, venait du moins protester contre l'iniquité du partage qui, en même temps qu'il a morcelé la Pologne, a attaché aux pieds de la Russie un boulet sanglant!

Nous qui souhaitons que la réconciliation arrive entre la Russie et la Pologne sur la base de la justice, mettons-nous, autant qu'il sera en nous, Polonais et Russes, dans la situation d'esprit d'Adam Mickiewicz et d'Alexandre Puszkin, l'un vis à vis de l'autre, avec l'entier et spontané sentiment de leur valeur, sans orgueil, sans réticence, mais aussi avec la joie d'avoir trouvé un frère et un égal.

Non-seulement tout rapprochement entre la Pologne et la Russie doit avoir pour base le respect mutuel de leurs droits de nation distincte et intégrale; mais encore il doit avoir la liberté des autres nations pour but. Jusque-là ce serait de la part des Polonais une désertion de leur principe, en même temps qu'un reniement de leur glorieux passé et une félonie envers l'Europe civilisée.

LADISLAS MICKIEWICZ.

3 mai 1872.

TABLE DES MATIÈRES.

DÉDICACE.. A
INTRODUCTION.. I

DRAMES POLONAIS.

PRÉFACE.. 1
Les Confédérés de Bar, drame en cinq actes........................ 17
Jacques Jasinski ou les deux Pologues, tragédie en cinq actes. 87
POST-FACE.. 109

ROMAN MILITAIRE ET ROMAN PROPHÉTIQUE.

PRÉFACE.. 125
La semaine de miel d'un conscrit (Fragment des Mémoires d'un sergent polonais), précédée d'un avant-propos........ 128
Notes.. 148
Premier chapitre des Guerres futures, récit humoristique et prophétique :
Avant-propos.. 155
Préambule : Lutte des partis légitimiste, orléaniste, républicain. — Réintronisation des Napoléons par une révolution militaire.. 161
Premier chapitre : Etablissement de la République en France. — Impuissance extérieure. — Guerre civile de la bourgeoisie et du prolétariat. — Inertie des uns et réformes enfantines des autres. — L'armée républicaine officielle contre les fédérés prolétaires. — Marche des confédérés slaves et hongrois. — Défaite des monarchistes. — Prise de Berlin et pendaison du roi de Prusse. — Les confédérés arrivant au secours des prolétaires français........................ 167
Notes.. 182

CRITIQUE LITTÉRAIRE.

PRÉFACE.. 193
Gœthe et Byron.. 199

Avant-propos (Entrevue de Mickiewicz avec Gœthe. — Une vision de Mickiewicz)........................... 201
I. — Caractéristique du génie de Gœthe et du génie de Byron.. 219
II. — A propos du *Giaour*.. 231
III. — Comment Gœthe a l'intuition du passé. — Pourquoi Byron commence l'ère de la poésie nouvelle...... . 236
Notes.. 244

Alexandre Puszkin.. 275
Avant-propos.. 277
I. — Notice biographique et littéraire sur Puszkin.......... 295
II. — Du rôle de Puszkin et de son influence.............. 306
Notes.. 321

APPENDICE.. 335

A nos frères ennemis.. 357

ERRATA.

Lire : p. 115, l. 25 : Il est à remarquer que les événements.
l. 30 : d'un acte, chaque acte n'a que six scènes. On peut imaginer.
p. 125, l. 22 : ces mêmes formes consacrées.
p. 129, l. 5 : mémoires d'un sergent polonais.
p. 145, l. 4 : leur cri de guerre.
p. 146, l. 11 : était le seul qui fût.
p. 147, l. 11 : qui ne posséda jamais.
p. 161, l. 12 : Depuis bien des années.
p. 162, l. 26 : à ses ennemis.
p. 165, l. 1 : devait encore.
l. 2 : les intérêts des Napoléon.
p. 189, l. 1, 2 : pour base le principe.
p. 214, l. 23 : Avant de partir pour l'Occident, il avait étudié ses œuvres.
p. 216, l. 11 : commentaire de divers passages.
l. 14 : devant les génies supérieurs.
l. 20 : le savant, l'homme d'État.
p. 251, l. 16 : *Citronem blühn.*
l. 18 : un frisson de bonheur pareil à celui.
p. 244, l. 25, 26 : l'auteur du fronton du Panthéon.
p. 232, l. 4 : enfant du dernier siècle ; il apparut à une époque.
p. 284, l. 10 : Zukowski.

Imprimerie de Charles Noblet, rue Soufflot, 18.

ON TROUVE A LA MÊME LIBRAIRIE :

Imprimé par Ch. Noblet, rue Soufflot, 18.